This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Google

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

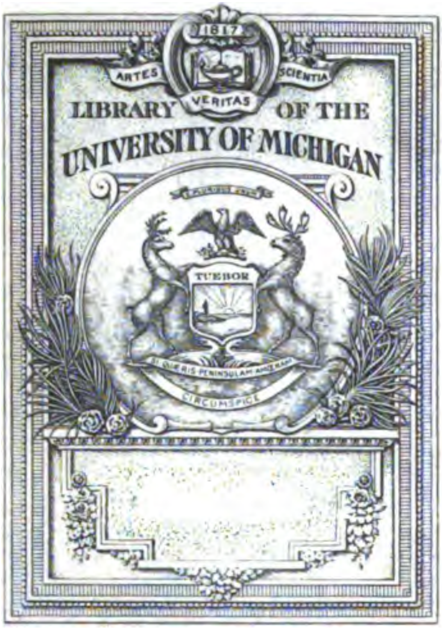
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

840.
P16

J. FALRET

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE

NOTRE LITTÉRATURE.

MEMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE

NOTRE LITTÉRATURE,

depuis François Ier jusqu'à nos jours;

PAR M. PALISSOT.

TOME II.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez GÉRARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 44.

AN XI — 1803.

Rom. Lang.
Nizet
1-25-34
28515

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE NOTRE LITTÉRATURE,

Depuis François Ier jusqu'à nos jours.

L.

LA BORDE (JEAN-BENJAMIN DE), né à Paris en 1734. Il naquit musicien, comme Pascal était né géomètre, et ce fut le célèbre Rameau qui développa ses brillantes dispositions; mais le jeune La Borde avait à peine treize ans, que cet habile maître refusa de lui continuer ses leçons, parce qu'il n'avait plus rien à lui apprendre.

Souvent renfermé dans une chambre, dont il avait eu soin de faire condamner les jours, afin que son élève fût plus recueilli, Rameau

l'invitait à préluder sur le clavecin, en lui disant : « Mon ami, faites-moi pleurer ; » et ce que les ames froides auront peine à croire, les accords, après quelques instans, faisaient sur cet homme extraordinaire une impression si profonde, que les larmes coulaient de ses yeux en abondance. Nous le répétons, les ames glacées qui n'ont éprouvé ni le charme des arts, ni la puissance de l'harmonie, pourront nous soupçonner d'exagération : mais c'est de Rameau même que nous tenons cette anecdote. Eh! qui eût osé contester à un pareil artiste cette sensibilité précieuse à laquelle nous devons sans doute les plus belles productions de son génie!

Bientôt des études plus sérieuses occupèrent son jeune élève, et ne lui permirent plus de donner à la musique que ses momens de récréation. Cependant les fruits de son loisir pouvaient à peine se compter. Sonates, Concerto, Symphonies, Motets, Chansons, Opéra, chaque jour voyait éclore de nouveaux ouvrages ; et si le véritable caractère de la bonne musique est de passer de bouche en bouche, nous n'en connaissons point qui ait été plus répandue que celle de La Borde.

A ses études succédèrent de longs voyages en Allemagne, en Hollande, en Suisse, en Espagne et en Italie. Partout il rechercha les plus habiles maîtres, et il eut l'avantage de les étonner. Locatelli à Amsterdam, Stamitz à Manheim, et le Sassone à Venise, furent ceux qu'il se félicita le plus de connaître, et qui peut-être contribuèrent le plus à le faire estimer dans sa propre patrie: car nous avons encore besoin, sur-tout en musique, d'être avertis du mérite de nos compatriotes par les étrangers.

Rappelé à Paris par sa famille, La Borde fut pendant quelques années fermier-général et receveur-général des finances; mais l'habitude de voir très-souvent Louis xv aux différens spectacles de ses petits appartemens, lui fit abandonner ses projets de fortune. Il sut que ce prince desirait de se l'attacher, et il sacrifia les places les plus distinguées de la finance à celle de premier valet de chambre.

A la mort de Louis xv, La Borde chercha sa consolation dans la retraite, et dans le sein de ces mêmes arts qu'il avait toujours cultivés. Ce fut à cette époque qu'il s'occupa de

rassembler, dans un corps d'ouvrage, tout ce qu'il avait extrait, de ses lectures de trente années, sur la Théorie de la musique. Sous le titre modeste d'Essai sur la Musique ancienne et moderne, il donna en quatre volumes *in*-4°., le traité le plus complet en ce genre qui eût encore paru. On est étonné des immenses recherches et de la foule d'anecdotes dont il a enrichi ce livre, écrit comme il doit l'être, c'est-à-dire avec une élégante simplicité, et qui ne laisse à desirer qu'un peu plus de méthode.

Supérieur aux préjugés de son art, il rejette, comme des fables vaines tous ces prétendus prestiges attribués par l'ignorance à la musique des Grecs : musique très-informe encore, puisqu'à peine il en est échappé quelques débris, et qu'ils semblent très-éloignés de la perfection à laquelle les nations modernes sont parvenues.

Il avoue que, malgré tous ses progrès, elle ne peut être qu'une imitation très-bornée et très-incomplète de quelques effets de la nature, et que son principal mérite n'est pas de peindre, comme le prétendent quelques charlatans, mais qu'il se réduit à la seule ex-

pression. Ce sentiment de La Borde est aussi celui de Chabanon, qui, dans un ouvrage plein de goût sur la musique, a développé à-la-fois les vues saines d'un amateur très-instruit et les talens d'un écrivain distingué.

Enfin La Borde convient encore que les moyens de la musique, très-inférieurs à ceux de la poésie, ne lui permettent guère de s'élever qu'à des beautés purement arbitraires; et il le prouve par les révolutions qui se succèdent constamment, d'une génération à l'autre, dans le goût du public. Ce qui produisait, il y a vingt ans, l'admiration la plus passionnée, paraît actuellement faible ou insipide. On chercherait donc vainement dans la musique ce point fixe du beau qui semble avoir été plus ou moins saisi dans les autres arts: elle ne doit donc ses plus brillans succès qu'à des beautés de mode et de convention.

Le Dictionnaire de musique du célèbre citoyen de Genève, contient, comme tous ses autres ouvrages, d'excellentes idées mêlées à de singuliers paradoxes. La Borde a fait pour ce Dictionnaire ce qu'il serait à desirer que l'on fît pour tous les écrits où ce philo-

sophe (si lui-même n'a pas été la dupe de son imagination) semblerait s'être joué de ses lecteurs. La Borde en a fait le départ; il a séparé l'or de l'alliage qui en altère la valeur.

Avant de publier le savant Essai dont nous parlons, l'auteur avait donné, soit en société, soit sur les principaux théâtres de la cour et de la ville, une foule d'ouvrages qui lui assurent un rang parmi nos plus féconds et nos plus habiles artistes. Il est à remarquer qu'il est un des premiers compositeurs qui ait introduit en France le véritable genre de l'Italie, les duo dialogués, les récits obligés, etc. etc. Son opéra d'Ismène et Isménias, composé en 1753, en est la preuve.

Indépendamment de son Essai sur la musique, on doit à La Borde un grand nombre d'autres ouvrages, très-curieux, très-utiles, et qui attestent tous le goût éclairé qu'il avait pour les lettres et pour les arts. On lui est redevable sur-tout de la magnifique collection des Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques, moraux, politiques et littéraires de la Suisse et de

l'Italie. C'est à ces nobles travaux qu'il employait une fortune souvent dérangée par ses entreprises mêmes, mais dont il ne pouvait faire un plus respectable usage.

Cet homme que ses talens aimables, ses mœurs douces, et la sûreté de son commerce avaient rendu si cher à ses amis, fut, comme le malheureux Bailly, une des victimes de l'anarchie révolutionnaire, en 1794.

LA BRUYÈRE (Jean de), de l'Académie française, né près de Dourdans en 1639, mort en 1696. C'est le philosophe qui, après Molière, a le mieux observé et connu les hommes. Ses Caractères, écrits d'un style nerveux, et dont il n'y avait pas de modèle avant lui, sont l'ouvrage le plus précieux sur les mœurs qui ait paru chez aucun peuple. Il ne disserte pas froidement et sèchement comme ses imitateurs; mais tout est animé, tout respire sous son pinceau. Il est redevable de sa noble énergie à la hardiesse avec laquelle il osa peindre les hommes qu'il voyait. Ce fut en vain que, pour lui nuire, ses ennemis publièrent des clefs satyriques de son ouvrage. Ces libelles téméraires sont ou-

bliés, et le livre de La Bruyère est demeuré comme un des beaux monumens du siècle de Louis XIV.

Quelques personnes reprochent cependant à cet auteur un ton trop décisif et trop dogmatique, des phrases trop coupées, un style trop sentencieux, trop recherché, qui a égaré quelquefois ceux qui l'ont pris pour modèle, tels que Fontenelle et Duclos; en un mot elles le regardent comme le Sénèque français. Nous ne le jugeons pas avec cette sévérité; mais nous pensons qu'en effet il n'est pas exempt de quelques-unes de ces affectations, qui sont devenues plus sensibles dans ceux qui les ont imitées, sans avoir son génie.

LAFONT (N. DE), né à Paris en 1686, mort en 1735. On lit dans le Dictionnaire de Moréri, que cet écrivain, jaloux de se faire une prompte réputation, fit de ses talens un mauvais usage en les consacrant au théâtre, pour lequel il fit voir de bonne heure qu'il avait malheureusement trop de génie. On ne pouvait guère rassembler plus d'absurdités en moins de paroles. Dans un siècle de politesse et de goût, il n'était plus

permis de flétrir ainsi le plus beau des arts, et celui qui a contribué le plus à la gloire de la nation. C'est abuser aussi trop ridiculement du mot de *génie*, que d'en attribuer à Lafont. C'était un homme d'esprit et de plaisir, uniquement connu par la petite pièce des Trois Frères rivaux, bagatelle ingénieuse, et le seul de ses ouvrages qui soit demeuré au théâtre.

Il est à remarquer que dans une autre de ses pièces, intitulée Danaé ou Jupiter Crispin, il semble avoir fourni à Saint-Foix le modèle d'une des plus piquantes scènes de l'Oracle. Danaé renfermée dans une tour depuis sa naissance, et n'ayant jamais vu d'homme, témoigne la surprise la plus naïve et la plus comique, lorsque Jupiter se présente pour la première fois à ses yeux. C'est l'étonnement de Lucinde quand elle apperçoit Charmant. Mais l'Oracle est un tableau digne de l'Albane, et la comédie de Lafont, dans laquelle Jupiter se travestit en Crispin, n'est qu'une caricature désavouée par le goût, et qui ne s'est point conservée. Saint-Foix a saisi dans cette farce une idée heureuse dont il s'est rendu maître

en l'embellissant, et c'est ainsi qu'il convient d'imiter.

On a dérobé au même Lafont une pièce entière, sans qu'on se soit élevé, comme on le devait, contre un plagiat si hardi. La jolie petite comédie de Fagan, intitulée le Rendez-vous, n'est exactement qu'une copie de l'Amour vengé, que Lafont avait donnée au théâtre quelques années auparavant.

LA FONTAINE (JEAN DE), de l'Académie française, né à Château-Thierry en 1621, mort à Paris en 1695. On peut l'appeler le poète de tous les âges. Il amuse l'enfance, il instruit l'âge mûr, et fait encore les délices de la vieillesse, parce qu'il tient de plus près à la nature que tous nos autres poètes.

A l'exemple du Corrège, qui s'écria qu'il était peintre à la vue d'un tableau de Raphaël, La Fontaine, à vingt-deux ans, se reconnut poète en lisant par hasard une Ode de Malherbe. Il l'était sans doute; et ceux qui ne verraient en lui que le fabuliste naïf, et le conteur agréable, ne connaîtraient qu'une très-faible partie de son mérite.

Toujours, sans paraître y penser, et selon

que ses sujets l'exigent, il varie ses expressions, tour-à-tour fines, délicates, gracieuses, riches, brillantes, et souvent sublimes. Malheur à l'homme insensible qui aurait assez négligé ce poète inimitable, pour ne pas se rappeler sur-le-champs des exemples de ces différentes beautés! Ses instructions, proportionnées à toutes les classes de lecteurs, ne se présentent nulle part sous une forme aride et dogmatique : on croirait qu'il ne s'est pas occupé d'instruire, et cependant personne n'a semé dans ses écrits un plus grand nombre de maximes vraies, ingénieuses et profondes : elles ne fatiguent jamais, parce qu'elles viennent se placer naturellement dans ses récits. Il savait que la vérité avait besoin d'être ornée; et, comme il le disait lui-même,

Une morale nue apporte de l'ennui;
Le conte fait passer le précepte avec lui.

Souvent même le précepte dans ses ouvrages ne paraît être que l'expression du sentiment. Tel est cet épilogue intéressant d'une de ses plus belles fables :

Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;

Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Peut-on lire ces vers sans être ému? Que trouvera-t-on à leur opposer dans La Motte, ou dans les autres singes de La Fontaine?

Les contes de ce poète charmant n'ont pas eu de meilleurs imitateurs que ses fables. Il est vrai qu'il a emprunté la plupart de ses sujets de l'Arioste ou de Bocace, qui, eux-mêmes, devaient les leurs aux fabliaux de nos anciens Troubadours. Mais il semble que les Graces ayent inspiré à La Fontaine leur gaîté naïve, tant ses contes respirent l'enjoûment, la délicatesse et la volupté.

Peut-être Despréaux aurait-il pu substituer le nom de notre poëte à celui d'Homère, dans ces vers qui n'en seraient pas moins heureux:

On dirait que pour plaire, instruit par la Nature,
La Fontaine à Vénus déroba sa ceinture.

En effet il paraîtra toujours singulier que Boileau, dans son art poétique, ait négligé de parler de la fable, et qu'on ne trouve

dans ses vers aucun éloge de notre immortel fabuliste. Racine a gardé le même silence : ce qui étonne d'autant plus, que l'histoire nous témoigne l'amitié réciproque de ces trois grands hommes.

La simplicité de La Fontaine, sa modestie, sa candeur ingénue, auraient-elles donc affaibli, dans l'opinion de ses amis qui le voyaient de trop près, la considération qu'ils devaient à ses talens supérieurs? Cette idée n'est peut-être pas sans vraisemblance. On sait que Racine et Boileau prenaient la liberté de s'égayer quelquefois aux dépens de leur ami. Mais un jour Molière, témoin de leurs jeux, Molière, à qui plus qu'à tout autre il appartenait d'apprécier ce poète de la nature, leur dit, au milieu de leurs saillies : « Messieurs, messieurs, ne raillez pas le bon » homme, il ira plus loin que nous ». Le bon homme était en effet un homme de génie qui n'a pas eu de successeur, et auquel il n'a manqué que d'écrire avec une correction et une élégance continues pour être compté parmi nos poètes du premier rang.

Qui croirait que malgré sa douceur et sa bonté naturelle, La Fontaine se fût permis

des satyres et des épigrammes très-vives? Rien ne prouve mieux que l'acharnement de nos ennemis peut quelquefois nous communiquer un sentiment d'aigreur très-éloigné de notre caractère: aussi Jean-Baptiste Rousseau disait-il en parlant des auteurs dont il avait été forcé de se venger:

Que si d'un seul légèrement frappé,
En badinant le nom m'est échappé,
Est-ce un forfait à décrier ma veine?
Eh! dites-moi, quand jadis La Fontaine,
De son pays l'homme le moins mordant
Et le plus doux, mais homme cependant,
De ses bons mots, sur plus d'une matière,
Contre Lully, Quinault et Furetière,
Fit rejaillir l'enjoûment bilieux,
Fut-il traité d'auteur calomnieux?
Tout vrai poëte est semblable à l'abeille.
C'est pour nous seuls que l'aurore l'éveille,
Et qu'elle amasse, au milieu des chaleurs,
Ce miel si doux tiré du suc des fleurs.
Mais la Nature, au moment qu'on l'offense,
Lui fit présent d'un dard pour sa défense,
D'un aiguillon qui, prompt à la venger,
Cuit plus d'un jour à qui l'ose outrager.

LA FOSSE (ANTOINE DE), né à Paris en 1653, mort en 1708, auteur de la tragédie

de Manlius. Il est surprenant qu'après avoir fait cette pièce, il en ait donné d'aussi médiocres que celles de Corésus et de Thésée. Il est singulier encore que le même homme ait si malheureusement traduit les Odes d'Anacréon. C'est qu'il fut soutenu, dans la tragédie de Manlius, par la Venise sauvée d'Otway, modèle excellent, et dont il n'aurait pas dû s'écarter dans le dénoûment de sa pièce; c'est qu'enfin il avait sous les yeux la Conjuration de Venise de l'abbé de Saint-Réal, chef-d'œuvre de narration historique, qui n'a pas encore été surpassé.

LA GARDE (PHILIPPE BRIDART DE), né à Paris en 1710, mort en 1767. Cet écrivain peu connu, quoiqu'il ait aimé avec passion les lettres et les arts, était un homme de beaucoup d'esprit. On le devinait par ses ouvrages à travers un style diffus, précieux, guindé, souvent obscur, presque toujours bizarre; mais on s'en appercevait bien davantage dans la société, où dégagé de toutes prétentions, son esprit n'était jamais à la gêne. Alors non-seulement il montrait du goût, mais des vues très-fines; et sa conversation

annonçait une excellente éducation et des connaissances très-variées.

Comme écrivain, nous nous serions dispensés d'en parler; mais on croit communément que c'est à Le Kain principalement et à mademoiselle Clairon, qu'on doit l'établissement du costume à nos différens spectacles, et c'est véritablement à La Garde que le public en est redevable. Cette partie avait été si ridiculement négligée, même au théâtre de la nation, que nous nous rappelons très-bien d'avoir vu, dans notre jeunesse, la veuve de Pompée en grand panier, César avec un chapeau à la française garni de plumes; et l'on peut juger combien ce seul contresens détruisait toute illusion. On jouait en habits français des comédies grecques, telles qu'Amphitryon et l'Andrienne; et les spectateurs accoutumés à ce défaut de convenance, paraissaient même ne plus en remarquer la bizarrerie. La réforme de cet abus fût proposée par La Garde, et elle eut lieu d'abord à la cour en 1754, aux représentations de l'opéra d'Alceste. Rebel et Francœur, directeurs de ce spectacle, la firent passer à la ville, et enfin tous les théâtres l'adoptèrent.

Ce fut le même La Garde qui engagea la célèbre mademoiselle le Maure à rentrer au théâtre de l'Opéra, qu'elle avait quitté par humeur; et Paris lui dut par conséquent le plaisir d'entendre, pendant plusieurs années, la plus belle voix dont nous puissions nous rappeler le souvenir. La Garde avait d'ailleurs un goût particulier pour ordonner les fêtes, et il présida long-temps à toutes celles que Louis XV donnait dans ses petits appartemens.

Il est l'auteur de la Chanson grivoise si connue, que quelques personnes croyent encore de Voltaire, nous ne savons trop sur quel fondement:

Malgré la bataille
Qu'on donne demain, etc.

Cette Chanson est du nombre de celles que le peuple ne laisse pas mourir, et elle a survécu en effet à tous les ouvrages de son auteur.

LAHARPE (JEAN-FRANÇOIS DE), de l'Académie française, né à Paris en 1740.

Essayons de juger sans prévention, sans

aucun esprit de vengeance ou de ressentiment personnel, en un mot, en conservant le caractère d'impartialité qui a toujours distingué ces Mémoires, l'homme qui s'étant érigé, de sa propre autorité, en juge universel de la Littérature ancienne et moderne, s'est presque toujours dispensé envers ses contemporains des égards que lui prescrivait la décence.

M. de Laharpe s'est tour-à-tour livré à la poésie, à l'éloquence, et principalement à la critique. Dans ces différens genres on ne peut lui disputer le mérite d'un style élégant, pur et correct: mérite qui a été d'autant plus vivement senti, qu'il commençait à devenir très-rare.

La carrière du théâtre est celle qu'il parut d'abord affectionner de prédilection. Il y débuta par la tragédie de Varvick, et malgré les défauts inévitables d'un premier essai, cette pièce eut un succès d'encouragement qu'elle dut aux belles scènes de son quatrième acte, et qu'on ne pouvait d'ailleurs refuser sans injustice à la jeunesse de l'auteur. Mais les spectateurs instruits parurent blessés de n'y retrouver aucune trace du grand ca-

ractère de l'intrépide Marguerite d'Anjou, qui n'ouvre la scène avec un peu d'éclat au premier acte, que pour jouer ensuite le personnage d'une intrigante subalterne.

Une faute que nous croyons plus grave, parut les blesser encore davantage. M. de Laharpe s'est permis de faire mourir en combattant pour le duc d'Yorck, le même Varvick, qui fut tué en combattant contre ce prince, en faveur de la maison de Lancastre; et nous doutons que les priviléges de la poésie puissent s'étendre jusqu'à dénaturer à ce point les faits historiques, sur-tout à une époque aussi rapprochée de nous que celle des deux partis qui, sous le nom de la rose blanche et de la rose rouge, firent couler en Angleterre, vers la fin du quinzième siècle, des flots de sang, ou dans les champs de bataille, ou sur les échafauds.

Quoi qu'il en soit, le succès de Varvick devint funeste à M. de Laharpe. Sa tête échauffée d'orgueil ne vit plus, dans la carrière du théâtre, que des lauriers faciles à cueillir; et trois chutes consécutives qu'il éprouva dans Timoléon, dans Gustave et dans Pharamond, loin de modérer cet or-

gueil, ne firent que le redoubler. Nous pouvons même avouer aujourd'hui, sans conséquence, que c'était à M. de Laharpe que nous avions appliqué intérieurement ce trait de la comédie du Satyrique :

... Ce succès va le rendre insolent.

Nous avions dit auparavant dans la Dunciade, par un sentiment de bienveillance envers ce jeune homme, dont les prétentions audacieuses ne s'étaient point encore manifestées :

Et nous voyons l'équitable public,
Malgré Fréron, applaudir à Varvick.

Ces vers, supprimés depuis, quoique peu dignes de regret, lui laissèrent contre nous une impression de malveillance, qui ne put être adoucie par un service très-important que le hasard nous mit à portée de lui rendre *. Sa reconnaissance du moins finit avec les re-

---

* M. Le Brun qui nous a donné de si belles Odes, dont M. de Laharpe n'a pas senti le mérite; M. Le Brun m'avait remis une lettre de la propre main de Voltaire, dans laquelle M. de Laharpe était accusé d'être l'auteur d'un libelle odieux, et la lettre finissait par ces mots : *Oportet*

mercîmens dont il crut ne pouvoir se dispenser : mais revenons à ses essais dramatiques.

---

cognosci malos. L'intention de M. Le Brun était que je la rendisse publique. Elle eût porté à M. de Laharpe un coup d'autant plus sensible, qu'alors il n'était pas encore de l'Académie, et que forcé par cette lettre à se brouiller aves Voltaire, et par conséquent avec tout le parti philosophique, le seul qui ouvrît à cette époque les portes des académies, il eût *été*, selon toute apparence, exclu à jamais de la faveur qu'il ambitionnait le plus. Le projet de M. Le Brun ne pouvait être le mien; j'ai pu, sans être méchant, me permettre, à l'exemple de Boileau, quelques malices; mais il s'agissait de nuire. Ma première pensée fut donc de faire connaître à M. de Laharpe lui-même la lettre de Voltaire, en lui promettant bien que je n'en abuserais pas; et ce fut l'abbé de La Porte, mon ami, qui se chargea de la lui faire voir. M. de Laharpe qui, depuis plus de quinze ans, ne s'était pas présenté chez moi dans la crainte de perdre la protection des philosophes, vint me faire les remercîmens les plus affectueux et les plus tendres. J'allai le lendemain lui rendre sa visite; et pour lui ôter toute inquiétude, sur la lettre qui le tourmentait, je lui donnai ma parole, que je lui ai fidèlement tenue, de ne jamais la remettre à celui qui avait eu la pensée d'en abuser si cruellement contre lui. M. Le Brun me la redemanda souvent, et je parvins enfin à lui faire croire qu'elle était perdue. On peut voir dans la Correspondance russe que M. de Laharpe vient de publier, quelle reconnaissance il m'a témoignée de ce service. Je ne me permettrai d'en relever qu'un seul trait. Il y dit, en parlant de ma comédie de l'Homme dangereux, qu'il n'est dangereux que par l'ennui; et il

Les Barmecides, Jeanne de Naples, Coriolan, Virginie, moins malheureux que Timoléon, Gustave et Pharamond, furent loin cependant d'égaler le succès de Varvick : mais la chute des Brames, qui furent à peine achevés, lui parut si accablante, qu'enfin il abandonna la scène pour se livrer entièrement à

---

ajoute, en note, qu'elle n'eut aucun succès. J'ose en appeler à tous ceux qui l'ont vu représenter. Quoique imprimée, et par conséquent jugée plusieurs années avant sa représentation (ce qui est remarquable), elle fut applaudie au point que Molé, qui jouait le personnage du satyrique, fut interrompu, pour ainsi dire, à chaque vers, par les applaudissemens qu'il méritait : ce qui est même très-plaisant, c'est que M. de Laharpe vint me dire, à la fin de la pièce, que depuis les vers de Gresset, il n'en avait point entendu qui lui eussent fait autant de plaisir. Mais ce qui est encore beaucoup plus plaisant, c'est que Paul premier, à qui M. de Laharpe prétendait que sa Gazette russe était adressée; Paul premier, dis-je, sous le nom de Comte du Nord, était alors à Paris avec sa femme, et que les comédiens lui donnèrent précisément pour spectacle cette même pièce, que l'affluence y fut prodigieuse, et qu'il fut témoin des applaudissemens qu'elle reçut. Ce n'est point par une misérable vanité que nous rappelons ici cette anecdote, ni pour imiter M. de Laharpe quand il rend compte de ses prétendus succès ; mais pour prouver seulement qu'il se croit permis, même depuis qu'il est devenu dévot, de laisser subsister dans sa Gazette les faits qu'il imaginait étant philosophe.

la critique, devenue pour lui un besoin de vengeance, et d'ailleurs son véritable élément.

Un des ouvrages de M. de Laharpe que le public accueillit avec le plus de faveur, et qu'il serait injuste d'oublier, c'est sa tragédie de Philoctète, traduction à la vérité très-faible du Philoctète de Sophocle, et dans laquelle sa poésie, dénuée de couleur, n'approche pas de la traduction en prose qu'en a donnée Fénélon, et qui est un des beaux ornemens de Télémaque. Mais tel est le mérite du sujet, et l'avantage de travailler d'après un modèle tel que Sophocle, que cette pièce s'est soutenue au théâtre plus long-temps qu'aucun autre ouvrage de l'auteur. Il est vrai qu'elle dut en grande partie son succès (et M. de Laharpe en convient lui-même) au talent d'un acteur qui se surpassa dans le rôle de Philoctète, et qui sut donner, à ce personnage, un caractère dont le public, avant cette pièce, ne l'eût pas jugé capable, et que depuis il ne retrouva jamais, du moins au même degré.

Dans cette vicissitude de succès faibles et de chutes plus ou moins violentes, Mélanie,

qui n'est à la vérité qu'un drame, mais qui nous paraît, quant à la partie du style, la production que M. de Laharpe a le plus soignée, mérite, par cette raison là même, une attention particulière. Le style en est, d'un bout à l'autre, d'une élégance soutenue, et qui fait presque oublier la nullité d'action et les invraisemblances de la pièce. Mélanie prouverait donc que M. de Laharpe, en voulant s'élever à la hauteur de la tragédie, a méconnu son véritable talent, qui ne l'appelait qu'à la poésie tempérée, et c'est en effet le genre dans lequel il a le plus réussi: ce fut donc une grande témérité de sa part que d'oser tenter le genre de l'Ode, et même de l'Ode dithyrambique. Il n'a fait, dans ces malheureux essais, que prouver son impuissance. On sent par-tout l'effort par lequel il tâche de s'aggrandir, et cet effort même le rabaisse au-dessous de sa taille ordinaire. Ce n'est donc que par l'habitude qu'avait Voltaire de mêler toujours quelque raillerie à ses éloges, qu'il se permit de comparer le style de Mélanie au style de Racine. Il y aurait bien en effet quelque comparaison à faire entre le sujet d'Iphigénie en Aulide, et la manière

dont M. de Laharpe a traité celui de Mélanie. Dans les deux pièces un père veut immoler sa fille, tandis qu'une mère et un amant s'opposent de tout leur pouvoir au sacrifice. Considérée sous ce rapport, malheureusement trop vrai, Mélanie ne serait, à proprement parler, qu'une espèce de parodie d'Iphigénie; et l'on sent à quelle prodigieuse distance M. de Faublas doit être d'Agamemnon, madame de Faublas de Clytemnestre, et Monval d'Achille. La dissonance du style est au moins dans la même proportion : cependant nous aimons à répéter que M. de Laharpe n'a rien écrit de mieux que Mélanie.

Ce qui diminue le mérite de cette pièce, c'est qu'elle n'est guère qu'un tissu de longues conversations, et que le personnage de M. de Faublas est si révoltant, qu'il faut un acteur bien intrépide pour oser le représenter. Si un pareil caractère existe, il ne peut être qu'une exception odieuse aux sentimens de la nature, et il fallait du moins que sa dureté fût adoucie par quelques combats de l'amour paternel; mais rien n'émeut, rien ne balance sa froide atrocité. Le Curé, qui est le personnage de prédilection de l'auteur,

promet à Mélanie des secours qu'il aurait le temps de lui donner, et qu'il ne lui donne pas; il se contente de la plaindre inutilement au lieu d'agir : mais ce qui blesse toute vraisemblance, Mélanie s'empoisonne à la fin de la pièce; on sait qu'elle est empoisonnée; elle-même en fait l'aveu à sa mère, et personne ne s'occupe de son danger, personne ne se met en devoir de la secourir, quoiqu'il y ait encore trois scènes assez longues, pendant lesquelles, avant que d'expirer, Mélanie ne cesse de parler à sa mère, à son père, à son amant : ce qui nous a toujours paru insupportable à la représentation.

Mais où cette jeune novice, qui ne prévoyait pas le matin sa résolution funeste, prend-elle le poison qui lui donne la mort? Un couvent, où la scène se passe, n'offre pas des poisons à volonté : surveillée d'ailleurs comme elle doit l'être, ou par ses supérieures, ou par ses jeunes compagnes, Mélanie ne peut, sans miracle, trouver sous sa main cette triste et fatale ressource du désespoir. Aucune de ces invraisemblances ne paraît avoir inquiété M. de Laharpe : cependant il avait dans sa pièce même un moyen très-

heureux, à ce qu'il nous semble, de procurer à Mélanie le poison qui en fait le dénoûment, et de rendre par-là ce dénoûment vraisemblable : c'est une idée que nous soumettons au public, et à M. de Laharpe lui-même.

Dans le récit que fait Mélanie, au premier acte, de la fin déplorable d'une religieuse qu'elle a vu mourir dans le désespoir, l'auteur ne pouvait-il pas supposer que cette infortunée avait médité long-temps de s'affranchir de ses douleurs par un suicide; qu'elle s'en était procuré les moyens, sans avoir eu le courage de le tenter, soit qu'elle eût été retenue par cette faiblesse, si difficile à vaincre, qui nous attache à la vie, soit par quelque retour secret vers la religion; et qu'enfin, pour en donner la triste preuve à Mélanie, elle-même lui eût remis ce poison qu'elle avait toujours conservé, dans l'espérance que ses maux lui donneraient un jour la force d'y recourir ? Cette circonstance n'eût-elle pas ajouté de l'intérêt à ce récit touchant, et offert à Mélanie le poison qu'un pressentiment funeste de ses malheurs lui eût fait garder comme une dernière ressource? Alors

tout serait fondé; et nous verrions avec plaisir que M. de Laharpe voulût adopter une idée qui doit lui prouver l'intérêt que nous prenons encore à son meilleur ouvrage, quoique, par sa conduite à notre égard, il eût pu nous en dispenser.

Mais il nous reste une dernière observation à faire sur cette pièce, et qui malheureusement en affaiblit encore le mérite. Mélanie avait été précédée d'une tragédie de M. de Fontanelle, intitulée Éricie, ou la Vestale, qui est exactement le même sujet, et dans laquelle il se trouve une situation infiniment plus intéressante. Tout ce que M. de Laharpe a mis d'invention dans sa Mélanie, se réduit donc à avoir osé mettre la scène dans un cloître, liberté hardie, à laquelle la philosophie, alors en règne, avait préparé les esprits, mais que M. de Fontanelle n'avait pas cru devoir se permettre.

Si nous passons maintenant de la poésie à l'éloquence, nous retrouvons toujours dans M. de Laharpe la même impuissance de s'élever au grand. Ses Éloges, presque toujours couronnés par l'Académie, et parmi lesquels on doit distinguer sur-tout ceux de Racine

et de Fénelon, offrent en général, à quelque tâche près d'enluminure académique *, le style pur, élégant, souvent même fleuri d'un écrivain vraiment disert; mais vous y chercheriez vainement l'inspiration sans laquelle il n'est pas plus d'éloquence que de poésie, les grands mouvemens qui décèlent l'orateur, et ce degré de chaleur qui suppose une ame fortement passionnée. Un plaisir froid, et qu'on n'est pas tenté de renouveler, est le seul sentiment qu'ils inspirent. Jamais on ne se sent ému, bien moins encore entraîné; en un mot, M. de Laharpe n'est pas moins éloigné de l'éloquence de Pascal, de Bossuet, ou du philosophe de Génève, qu'il

---

* Nous ne citerons qu'un exemple de cette vicieuse ostentation de style; il est tiré de l'Eloge de Racine: « Un » siècle, dit M. de Laharpe, a ajouté aux lumières d'un » siècle; et c'est ainsi qu'en joignant et perpétuant leurs » efforts, les générations qui se reproduisent sans cesse, » ont balancé la faiblesse de notre nature, et que l'homme » qui n'a qu'un moment d'existence, a jeté, dans l'étendue des âges, la chaîne de ses connaissances et de ses travaux, qui doit atteindre aux bornes de la durée ». On ne peut guère employer plus d'emphase, ni ouvrir une plus grande bouche pour dire une chose assez commune; mais ces phrases à prétention ne déplaisaient point aux Académies. . . . .

ne l'est, en poésie, du sublime de Corneille, et, comme lui-même l'a très-bien dit, de la perfection désespérante de Racine.

La correction, l'élégance même de la diction, quand elle est dénuée de véhémence et de chaleur, n'est toujours qu'une médiocrité ornée, et M. de Laharpe, malgré la pureté de son style, en est malheureusement la preuve et l'exemple. Peut-être une des principales causes du froid que l'on éprouve en lisant sa prose à prétention, et sur-tout ses vers, c'est le desir qu'il a eu de se rendre intéressant aux yeux de Voltaire, en affectant de paraître philosophe, sans avoir pour la philosophie, qu'il a abjurée depuis, une vocation bien déterminée. Il ne s'est point apperçu que Voltaire, doué d'une imagination brillante, et de la sensibilité la plus exquise, avait presque toujours employé la philosophie en maître, qu'il avait su la fondre, pour ainsi dire, en sentiment, et l'embellir d'ailleurs des plus riches couleurs de la poésie : de manière que, sèche et aride dans la plupart de ses imitateurs, elle devient dans ses ouvrages une beauté qui n'est qu'à lui, qui lui donne parmi nos meilleurs écrivains

un caractère à part, qu'elle est même le trait dominant de sa physionomie. Chez M. de Laharpe, au contraire, elle n'est qu'un ornement de placage, une espèce de morgue et d'affectation sentencieuse, incompatible avec l'éloquence dont elle paralyse les mouvemens, et plus glaciale encore dans la poésie.

Il ne nous reste plus qu'à le considérer avec la même impartialité comme critique, et nous remarquerons d'abord, qu'en affectant beaucoup de mépris pour le métier de journaliste, c'est pourtant celui qu'il n'a presque jamais cessé d'exercer, qu'il exerce même encore dans son interminable Cours de Littérature, et vers lequel un attrait de prédilection paraît l'avoir constamment ramené. On sait qu'après s'être emparé long-temps des articles littéraires du Mercure de France, articles dont il a grossi l'édition très-incomplète, quoique déjà trop volumineuse de ses Œuvres, il s'empara depuis, sans nul égard, et par le seul droit de conquête, des Annales de Linguet, qu'il a si cruellement diffamé dans sa Gazette Russe; qu'enfin cette gazette elle-même n'est qu'un journal fait à la hâte, dont il a tiré un double salaire, en le faisant im-

primer assez mal à propos à Paris, après en avoir été payé à Pétersbourg. Ce qu'elle offre de plus remarquable, c'est que, s'il est permis aux poètes de feindre, l'auteur a beaucoup moins usé de ce privilége dans ses poésies que dans cette Gazette, et qu'en n'y louant que lui seul, il y déchire à-peu-près tout le monde.

Enfin, comme le juge de la comédie des Plaideurs, toujours tourmenté de la manie de juger, il s'est érigé, en publiant ce qu'il appelle son Lycée, en juge souverain de tous les gens de lettres.

Dans cet ouvrage, devenu beaucoup trop long, on trouve, comme dans tous ses jugemens littéraires, la pureté ordinaire de son style, des principes de goût très-sains, quand il n'est animé (ce qui est très-rare) par aucune passion, un talent remarquable pour la discussion, une dialectique serrée et pressante : mais indépendamment de quelques erreurs un peu fortes dans lesquelles il est tombé sur la littérature ancienne, à commencer par Homère, on lui reproche avec raison presque tout ce qu'il a traduit, soit en vers, soit en prose. La négligence avec

laquelle il a rendu plusieurs morceaux des Oraisons de Cicéron contre Verrès, ou des Catilinaires, est plutôt d'un écolier que d'un professeur de goût.

On lui reproche aussi la longueur démesurée de quelques articles, de celui de Sénèque, par exemple, qu'il commence par une digression sur Diderot, d'environ deux cents pages, tandis qu'il donne à peine quelques lignes à des objets plus importans. Ce n'est pas que dans cette prolixe digression, il n'ait presque toujours raison contre Diderot; mais il devait plus que personne se rappeler cette judicieuse maxime :

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Quoi qu'il en soit, M. de Laharpe aurait pu s'asseoir avec dignité dans la chaire de Quintilien, s'il eût su se défendre de la violence de son caractère, de son intolérante jalousie contre tous ceux qu'il regarde comme des rivaux de gloire, enfin du ton décisif, impérieux et tranchant qu'il a porté jusqu'à l'indécence envers plusieurs de ses contemporains qui lui sont très-supérieurs. On eût souhaité que l'usage du monde l'eût corrigé

de cette morgue du pédantisme. Cette férule qu'il ne dépose jamais, comme Chénier l'a dit plaisamment, et cette âcreté bilieuse, lui conviennent d'autant moins qu'il n'est autorisé par aucun ouvrage bien éminent à cette affectation de supériorité qui étonne toujours quand elle ne révolte pas. Une image un peu familière, mais parfaitement juste, est ce qui nous paraît caractériser le mieux M. de Laharpe. C'est un homme d'une taille assez bien prise dans ses petites proportions, mais qui a le ridicule de se croire un colosse.

Comme écrivain, il a eu plus de célébrité qu'il n'en conservera. Son principal mérite est de n'avoir ni altéré ni dégradé la langue du beau siècle de Louis XIV. Il pourra même être cité dans le petit nombre de ceux qui en rappellent le souvenir : ce qui prouve qu'il s'est nourri des bons modèles. C'est à ce titre, sans doute, que Voltaire, quoiqu'il estimât fort peu ses tragédies, avait bien voulu l'avouer pour un de ses élèves : mais il y a loin de cette célébrité à la gloire, et c'est ce que M. de Laharpe ne paraît pas même soupçonner.

Nous avons dit que la correction, l'élé-

gance même de la diction, quand elle est dénuée de véhémence et de chaleur, n'est toujours qu'une médiocrité ornée; nous pouvions ajouter que tout ce qui n'est que médiocrement bien ne survit jamais, ou du moins ne survit pas long-temps à l'homme qui n'a pas sû faire mieux. Une épigramme, de main de maître, complétera notre pensée, en réunissant, comme dans un foyer, tout ce que nous venons de dire d'un écrivain qui a mis dans ses prétentions beaucoup plus d'orgueil que n'en comportaient ses talens. Il y verra le sort dont il est menacé, et que doivent attendre tous ceux qui, séduits par une facilité trompeuse, et prenant bonnement, d'après un vers de M. de Laharpe, cette facilité pour *la grace du génie*, osent aspirer à des succès trop évidemment au-dessus de leur portée.

Le *mieux* et le *bien* *.

Le *mieux*, dit-on, est l'ennemi du *bien* :
Jamais le Goût n'admit ce faux proverbe.

---

* L'épigramme est de M. Le Brun.

C'était le mieux qu'osa tenter Malherbe ;
Maynard fit bien, et Maynard ne fit rien.
Gloire à ce mieux, noble but du génie !
Il enflammait l'auteur d'Iphigénie,
Boileau, Poussin, Phidias, Raphaël.
Le bien timide est le mieux du vulgaire ;
A feu Laharpe il ne profita guère,
Il en est mort : le mieux est immortel.

Voyez ce que nous avons dit du même écrivain, aux articles CORNEILLE, FABRE D'ÉGLANTINE, FONTANES, GENLIS, MORELLET, etc.

LAINEZ (ALEXANDRE), né à Chimay, dans le Hainault, en 1650, mort à Paris en 1710. Esprit plein de vivacité et de feu, dont on a retenu quelques vers qui font regretter qu'on n'en ait pas recueilli davantage. La plupart n'étaient que des saillies heureuses, nées dans le plaisir, mais remarquables par un tour d'imagination singulier, qui l'eût rendu bien supérieur à Chapelle, s'il n'avait pas eu la plus grande indifférence pour sa réputation littéraire. Épicurien, comme ce dernier, mais un peu cynique, il ne faisait consister le bonheur que dans une indépendance absolue. Cependant, malgré son ex-

trême dissipation, il avait su ménager assez bien le temps pour acquérir un grand nombre de connaissances. Très-instruit des langues savantes, il possédait encore celles des langues modernes les plus riches en bonne littérature. Une curiosité inquiète lui avait inspiré dans sa jeunesse le goût des voyages, et en avait fait un excellent géographe. Dans un âge plus mûr, l'amour de la philosophie le conduisit en Hollande, uniquement pour y voir Bayle : espèce d'hommage d'autant plus flatteur pour ce philosophe, que Lainez était sans fortune, et que né trop voluptueux et trop libre, son caractère était incompatible avec les soins qu'il eût fallu se donner pour se procurer plus d'aisance. Cependant il n'en était pas moins recherché par la meilleure compagnie, toutes les fois qu'il voulait bien se plier aux usages de la vie commune.

Tous les recueils ont conservé ses vers charmans à madame de Fonlaine Martel : en voici de moins connus, et qui nous ont paru dignes de l'être par leur piquante singularité :

Un ruisseau m'endormait en tombant dans la Seine,
Mille oiseaux m'éveillaient et ranimaient ma veine,

Une aurore naissante éclairait un chemin
D'où le Zéphir et Flore avec leur douce haleine
Faisaient neiger sur moi la rose et le jasmin.
J'apperçus tout-à-coup la beauté que j'adore,
J'oubliai le ruisseau,
Je n'ouïs plus d'oiseau,
Je ne vis plus de Flore,
De roses, de jasmins, de Zéphir, ni d'aurore.

Lainez était de la même famille que le célèbre jésuite de ce nom qui fut le second général et, pour ainsi dire, le fondateur du fameux régime de sa société.

LA LANNE* (JEAN-BAPTISTE), né à Dax en 1772. Il vient de publier, en un petit volume, une seconde édition d'un poëme auquel il n'a donné que le titre modeste d'Essai didactique sur le Potager. Il y a joint un Voyage à Sorèze, en vers et en prose, et quelques poésies imitées de l'espagnol de Mélendez.

On doit d'autant plus d'encouragement à ce jeune poète, qu'il a su vaincre de bonne heure des difficultés qu'un talent plus exercé

* Cet article a été inséré, en grande partie, dans le Journal de Paris du 17 brumaire.

n'eût pas surmontées plus heureusement. A l'exemple de MM. De Lille, Fontanes et Castel, il a choisi pour l'objet de ses travaux la nature champêtre; et dans son Essai didactique sur le Potager, matière qui semblait rebelle à la poésie, il a prouvé par des vers que ses modèles ne désavoueraient pas, qu'il n'est point de sujet tellement ingrat, qu'une imagination riante ne sache embellir : nous nous permettons d'en citer quelques exemples.

L'auteur invite les cultivateurs à ne pas renverser l'ordre des saisons, en faisant éclore par artifice, des fruits prématurés qui manquent toujours de saveur :

Ces couches, près d'un mur, à grands frais élevées,
N'échauffent qu'à demi des tiges énervées :
Ce melon sans couleur, sous la cloche hâté,
Attriste mon regard de son fruit avorté,
Qui mûri du soleil, sans le secours du verre,
De ses bras tortueux embrasserait la terre.
La Nature indignée ouvre à regret ses flancs
Aux fruits que sur l'automne usurpe le printemps :
Chacun en sa saison tour-à-tour doit éclore;
Que Pomone ait Septembre, et que Mai soit à Flore.

Il ne veut au potager d'autres ornemens que ceux qui ne contrastent pas trop avec la modeste simplicité qui en fait le charme. Il en exclut ce qu'il appelle

Le vain luxe de Flore.
L'oranger fastueux, la tulipe inodore,
Du potager fécond doivent être bannis:
J'exile aussi la fleur qui naquit d'Adonis,
Et celle qui d'Ajax et du jeune Hyacinthe
S'enorgueillit d'offrir la fabuleuse empreinte, etc.

Il veut sur-tout qu'on en écarte

Le buis inanimé,
Monotone bordure, asyle accoutumé
De l'insecte rampant, à figure hideuse,
Qui souille et corrompt tout de sa bave écumeuse;
Et dans le potager répandant son poison,
Se traîne, à pas tardifs, chargé de sa maison.
Cet insecte pourtant que notre orgueil écrase,
Des feux d'un double amour chaque printemps s'embrase;
Et goûtant des plaisirs aux humains inconnus,
Darde ensemble et reçoit l'aiguillon de Vénus.

C'est à-la-fois peindre en poète, et caractériser en naturaliste : on sait que le limaçon est hermaphrodite.

A cette bordure que l'auteur réprouve, il en substitue une plus agréable :

Pour remplacer du buis la stérile parure,
L'oseille vous fournit sa féconde verdure.
De sa tige épineuse et de son doux carmin
La framboise parfume et blesse votre main,
Des plaisirs de la vie image trop fidelle.
En grappes de corail la groseille étincelle :
Alignez des fraisiers, mais sur-tout faites choix
Du fraisier embaumé qui fleurit tous les mois.
J'aime aussi qu'à son tour la rose virginale,
Sur un treillage ami se colore et s'étale.
La rose sied par-tout : c'est la reine des fleurs.
La violette en vain nous cache ses couleurs,
Son parfum la trahit : emblême du poète
Qu'un loisir studieux attache à la retraite,
Qui seul avec lui-même, et dans l'obscurité
Mûrit long-temps sa gloire et sa célébrité.
Que ses bouquets touffus s'enlaçant en bordure,
Embrassent vos carreaux d'une verte ceinture.

Ce rapprochement de la violette qui semble se cacher, et du poète qui se voue à la solitude, nous paraît charmant. Nous n'y trouvons de trop que le mot de *célébrité :* il fallait s'arrêter à *Mûrit long-temps sa gloire*, qui est une expression très-heureuse. La gloire est bien au-dessus de la célébrité : ce dernier

mot n'est par conséquent qu'une rédondance qui affaiblit la pensée.

A l'exemple de M. Castel, M. La Lanne brave avec raison le préjugé qui voudrait proscrire, en poésie, les noms de nos légumes *; il nous paraît même lutter avec avantage contre M. Castel, dans ces vers où il n'a voulu cependant que l'imiter :

Légumes nourriciers, oui, de vos noms divers
Si Phébus m'avouait, j'embellirais mes vers.
A ces noms ennoblis accoutumant l'oreille,
Ma muse vengerait le persil et l'oseille.
Peut-être, en ma faveur, le dédain désarmé
Sourirait dans mes chants au cerfeuil parfumé.
L'ail aux sucs irritans, l'épinard salutaire
Au censeur délicat pourrait ne pas déplaire;
Le navet, dont l'Auvergne ensemence ses monts,
Paraîtrait hardiment sans craindre les affronts.
La carotte offrirait sa racine dorée,
Et je peindrais la plante à Memphis adorée.
Le chou même, le chou, parure de mes vers,
Braverait le mépris ainsi que les hivers.

Tout n'est pas égal, à la vérité, dans ce petit poëme ; mais il annonce par-tout un

---

* *Voyez* l'article CASTEL.

talent distingué. L'auteur le termine par ces vers adressés à M. de Saint-Ange.

Ainsi dans ma retraite, aux rives de l'Adour,
J'occupais mes loisirs; quand les Plutus du jour
Sortis de la poussière, et non de leur bassesse,
Étalant sans pudeur leur sanglante richesse,
Sous la pourpre effrontée, et dans des chars dorés,
Signalaient au mépris leurs noms déshonorés;
Moi, disciple inconnu du Traducteur d'Ovide,
Qui daignait me servir et de maître et de guide,
Au sein d'une paisible et douce obscurité,
J'ornais l'asyle heureux que ma muse a chanté.

On aime la justice que rend le jeune poëte au traducteur d'Ovide, dont on a trop négligé le mérite; on n'aime pas moins le mépris qu'il témoigne à ces Plutus du jour qui ont recueilli l'héritage sanglant des victimes de la révolution. Le style de l'auteur prend ici un caractère qui semble prouver qu'il n'aurait pas moins le génie de la satyre, que le talent de peindre heureusement les beautés de la nature.

Le Voyage de Sorèze, remarquable surtout par une description très-brillante de tout ce que l'on découvre de la hauteur de

Miélan, qui est un des plus beaux points de vue de la France, et par les jolis vers qui le terminent; enfin les poésies imitées de Mélendez, ne déparent point cet agréable recueil.

Nous apprenons que M. La Lanne est maintenant occupé d'un nouveau poëme dont le sujet nous paraît offrir à ses pinceaux une matière très-riche. Il s'agit de peindre, dans nos oiseaux domestiques, une nature vivante, et par conséquent plus susceptible d'être embellie des couleurs de la poésie que les légumes de nos jardins. Nous l'invitons à se renfermer dans ce genre qui lui a déjà fait beaucoup d'honneur, et sur-tout à ne pas imiter l'exemple de ces jeunes poètes qui ne savent rien sacrifier de ce qu'ils ont fait. Il est de petits ouvrages de circonstances que le mérite de l'à-propos a pu faire réussir dans la société, mais presque toujours indifférens au public; et c'est risquer d'affaiblir sa réputation, que d'allier imprudemment ces bagatelles à des ouvrages faits pour la postérité.

LA MONNOYE (Bernard de), de l'Académie française, né à Dijon en 1641, mort en 1728: critique très-savant. Il eut, comme

Ménage, la facilité de faire des vers dans presque toutes les langues; mais quelques-uns de ses poëmes français, et entre autres celui du Duel aboli, qui remporta le premier prix que l'Académie ait distribué, sont très-supérieurs à tous les vers de Ménage.

Les Noëls bourguignons de La Monnoye sont aussi estimés à Dijon, que les poésies languedociennes du chanoine Goudouly le sont à Toulouse; mais les jargons irréguliers de nos provinces, quoiqu'ils puissent fournir quelques expressions énergiques ou naïves, ne sont pas faits pour se naturaliser avec notre langue; et nos poètes n'auront jamais, à cet égard, la liberté des Grecs, qui employaient à leur gré les différens dialectes de leur pays.

LA MORLIÈRE (Charles-Jacques-Louis-Auguste, chevalier de), né à Grenoble, mort à Paris en 1785.

Quoique le petit conte ordurier, connu sous le nom d'Angola, ne fût qu'une imitation d'autres bagatelles du même genre, que la licence des mœurs avait mises à la mode, et qui furent remplacées par des contes moraux, sans qu'on en devînt plus honnête, ce-

pendant, comme on crut trouver, dans Angola, quelque usage du monde, et même une sorte d'esprit; comme l'Avant-propos, surtout, parut d'un style assez léger, on disputa cet ouvrage à l'auteur, qui véritablement ne prouva jamais depuis qu'il eût été capable de l'écrire : il fit, au contraire, des romans d'un genre tout opposé, dont les titres même sont morts; et rien n'était plus lourd et plus ennuyeux.

L'habitude qu'il avait contractée de disserter sur les pièces nouvelles, soit au parterre, soit dans les cafés, lui fit imaginer qu'il pouvait s'essayer dans la carrière dramatique. Il donna, à la Comédie italienne, le Gouverneur, qui n'eut qu'une représentation, et au Théâtre français, la Créole, qui ne fut point achevée.

Accusé par la voix publique d'être plus audacieux que brave, et soupçonné d'avoir des relations secrètes avec la police, on s'obstina à lui appliquer, même en le nommant, ces vers de la comédie des Tuteurs :

. . . . On le dit de ces aventuriers
Qui se font appeler marquis ou chevaliers;

Espèce malfaisante, à l'intrigue livrée,
Tantôt du bel-esprit arborant la livrée,
Tantôt dupant les sots par des airs importans;
Dans la société dangereux charlatans,
Prodiguant leurs secrets pour épier les vôtres,
Fripons autorisés pour découvrir les autres :
Orateurs des cafés, où se forma leur goût,
Qui, par-tout rejetés, reparaissent par-tout;
Intrépides d'ailleurs à déchirer les femmes,
Et laissant à leur dos payer leurs épigrammes.

La vérité est que, si ce portrait ressemblait à La Morlière, ce n'était que par un pur hasard : jamais avant la Dunciade, où il est un moment question de lui, il ne s'était offert à notre pensée que dans cette plaisanterie qui se trouve dans quelques anciennes éditions de nos Œuvres, sous le titre du Coche de l'Ennui :

N'a pas long-temps qu'aux fanges du Parnasse
Se promenait le pesant Dieu d'Ennui;
Trois animaux, aussi mornes que lui,
Le front baissé traînaient sa lourde masse.
Un La Morlière, énorme limonier,
Dans les marais embourbait la charrette,
A la bricole on voyait Chévrier,
Et Baculard filait en arbalète.

LA MOTHE LE VAYER (François de), de l'Académie française, né à Paris en 1588, mort en 1665. Philosophe sceptique comme Montagne, mais qui n'en a ni la sagacité, ni l'imagination, ni les graces. Il est au contraire prolixe, diffus, embarrassé dans son style. Ce n'était pas moins un homme très-savant, qui partage avec Montagne, Charron et Bayle, l'honneur d'avoir été souvent mis à contribution par la philosophie moderne. Il avait été précepteur du duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Il serait à desirer que l'éducation des princes fût ordinairement confiée à des philosophes; mais il faudrait bien se garder de prendre pour tels tous ceux qui s'en donnent le nom. La vraie philosophie ne met point d'enseigne; elle n'attaque les préjugés, et même les abus, qu'avec circonspection : elle n'est point turbulente, audacieuse, fanatique; elle ne s'attache pas uniquement à détruire : elle n'ôte pas aux criminels un frein nécessaire, aux méchans leurs remords, et enfin aux ames honnêtes les espérances consolantes qui les fortifient dans la vertu. Le nom de philosophe est aujourd'hui

très-commun; mais la chose peut-être n'a jamais été plus rare.

LA MOTTE (ANTOINE HOUDART DE), de l'Académie française, né à Paris en 1672, mort en 1731. Avec beaucoup d'esprit, il a contrefait Homère, Anacréon, Virgile, La Fontaine et Quinault, comme le singe contrefait l'homme. Il a substitué au naturel, au sentiment, aux graces, l'art, le bel-esprit et le jargon.

La plupart de ses vers ne sont pas moins froids, moins secs, moins durs que ceux de Chapelain. Sa prose, au contraire, est correcte, harmonieuse, séduisante; mais on doit avertir les jeunes gens de ne la lire qu'avec une extrême défiance; car dans tous ses discours, il ne cesse de tendre des piéges au goût de ses lecteurs, en mettant avec une adresse infinie leur amour-propre dans les intérêts de sa pensée. C'est ce qu'on remarque surtout dans ses Réflexions sur la critique. Les paradoxes les plus singuliers y sont exposés de manière à s'en laisser surprendre, si l'on perd un instant de vue que l'auteur ne cherche à les établir qu'en faveur de ses ouvrages.

Personne n'eut peut-être plus d'esprit que lui. Aussi M. de Fontenelle disait-il que le plus beau trait de sa vie était de n'avoir jamais été jaloux de M. de La Motte. Mais personne n'est en même temps plus propre à marquer l'intervalle immense qui sépare le bel-esprit du génie.

M. de Fontenelle disait encore, avec l'intention de le louer, qu'il voulut être poète, et qu'il le fut. En effet, M. de La Motte s'essaya dans tous les genres de poésie; mais le coloris, cette partie essentielle de l'art, lui manqua toujours : et c'est sans doute parce qu'il le sentit lui-même, qu'il prit enfin tant d'humeur contre la poésie. Il est le premier qui ait entrepris de mettre en vogue le ridicule projet de faire des tragédies et des odes en prose. Ses fables, quoiqu'ingénieuses, sont aussi inférieures à celles de La Fontaine, que son informe abrégé de l'Iliade est au-dessous du poëme d'Homère.

Une des plus grandes erreurs de M. de La Motte, fut de croire que l'esprit seul tenait lieu de tout. Cette opinion l'égara dans le parti de Perrault et des autres détracteurs des anciens, dont il ne pouvait juger les

ouvrages que sur le rapport infidèle des traductions.

On a répété souvent que les vers de La Motte étaient extrêmement pensés, et que même, en qualité de penseur, il devait avoir le pas sur Rousseau. Ceux qui ont voulu établir ce paradoxe, ont affecté de confondre le masque et le visage. La Motte emploie, il est vrai, avec recherche, le jargon et l'appareil de la philosophie ; il en devient, pour ainsi dire, technique; en un mot, il ne quitte jamais la fourrure doctorale et le ton dogmatique ; mais aux yeux des connaisseurs délicats, il paraîtra toujours vide et sec à côté de Rousseau. Ce dernier a réellement dans ses ouvrages toute la saine philosophie, dont La Motte n'a que l'extérieur.

L'auteur des Questions sur l'Encyclopédie (article Critique.) a cru prouver la supériorité de La Motte, en opposant quelques-uns de ses vers les mieux faits, aux vers de Rousseau les plus négligés. Ce petit artifice n'en imposerait tout au plus qu'à des enfans. Avec une pareille méthode, il n'est pas de Zoïle qui ne vînt à bout de mettre le dernier de nos poètes au-dessus de Voltaire.

On doit placer La Motte au nombre de ces auteurs qui ont eu, de leur vivant, une réputation exagérée, et dont la postérité se venge ensuite en les rabaissant au-dessous de leur valeur.

La tragédie d'Inès de Castro, pièce dénuée de poésie, mais d'un effet prodigieux au théâtre, conservera cependant à cet écrivain une longue célébrité. Quelques-unes de ses comédies, et principalement celle du Magnifique, prouvent encore avec quelle souplesse, sans avoir le génie d'aucun genre, son bel-esprit savait se plier à tout. Elles plaisent aux représentations et à la lecture.

LANDOIS (Paul), le véritable et très-obscur inventeur de ces tragédies bourgeoises, où l'on s'est avisé de noter la pantomime du théâtre, et où l'on a cru suppléer à l'intérêt par des décorations et de prétendus tableaux résultans des attitudes variées de chaque personnage. La Sylvie de cet auteur, empruntée du roman des Illustres Françaises, donna le premier exemple de ces minutieuses innovations. Elles ont été depuis ridiculement imitées et fastueusement vantées par Dide-

rot. On sait que ce dernier mettait au rang des convenances théâtrales, qui devaient contribuer au succès de son Père de Famille, jusqu'aux papillotes d'un valet, et qu'il les a soigneusement notées dans la description du costume de ses acteurs.

La Sylvie fut sifflée en 1741, et le nom de son auteur ne se trouve cité nulle part; mais le triste genre des drames n'en a pas moins prévalu.

LANOUE (JEAN SAUVÉ DE), né à Meaux en 1701, mort à Paris en 1761, comédien, et auteur d'une tragédie de Mahomet second, pièce faiblement écrite, quoiqu'en général le style en soit ampoulé, ce qui n'est pas contradictoire; mais qui eut assez de succès, pour qu'on soit étonné qu'elle ne soit pas du nombre de celles que les comédiens représentent de temps en temps. Le personnage de l'Aga parut très-imposant dans cette pièce, et contribua le plus aux applaudissemens du public, déterminé encore à l'indulgence, parce que l'auteur jouait dans son propre ouvrage.

C'est à cette tragédie que Voltaire faisait allusion dans ces vers adressés à Lanoue, en

lui envoyant une autre tragédie de Mahomet, bien supérieure à la sienne:

Mon cher Lanoue, illustre père
De l'invincible Mahomet,
Soyez le parrain d'un cadet
Qui sans vous n'est point fait pour plaire.
Votre fils est un conquérant,
Le mien a l'honneur d'être apôtre,
Prêtre, fripon, dévot, brigand;
Qu'il soit le chapelain du vôtre.

La Coquette corrigée, comédie du même auteur, eut moins de succès dans sa nouveauté, qu'elle n'en a eu de nos jours par le talent d'une actrice célèbre, qui l'a remise en faveur. Ce n'est pourtant qu'un ouvrage médiocre, quoique très-supérieur à la Coquette fixée de l'abbé de Voisenon.

Lanoue avait beaucoup d'esprit, du talent même; cependant il était froid, et comme auteur et comme acteur.

LA PLACE (PIERRE-ANTOINE DE), né à Calais en 1707. On lui doit l'utile traduction du Théâtre anglais, et il est un des premiers qui nous aient fait connaître les bons romans

écrits dans cette langue : celui de Tom-Jones, sur-tout, l'un des meilleurs que l'Angleterre ait produits. On a du même auteur les tragédies de Venise sauvée, de Jeanne d'Angleterre, et d'Adèle de Ponthieu. Venise sauvée eut beaucoup de succès dans sa nouveauté; mais elle a été moins heureuse à la reprise.

LA PORTE (l'abbé JOSEPH), né à Béfort en 1718, mort à Paris en 1779.

Il donna une leçon utile aux écrivains qui manquent de génie, en leur prouvant, par son exemple, que le métier de compilateur peut devenir, pour eux, une excellente ressource. Il a présidé aux éditions de plusieurs auteurs, entre autres, à celle de Crébillon le père, où la tragédie du Triumvirat fut mise à son rang, et à celle de Saint-Foix : mais la plus belle et la plus soignée de celles qu'on lui doit, est la dernière qui ait paru des Œuvres complettes de Pope, chez la veuve Duchesne, en 1779. Elle est infiniment supérieure aux éditions faites en Hollande, et par cette seule entreprise il eût bien mérité des Lettres. Ses Annales dramatiques sont notre meilleur dictionnaire des théâtres : mais celle

de ses compilations qui eut le plus de succès, et qui contribua le plus à sa fortune, fut son Voyageur français. On a dit avec justice, de cet ouvrage, qu'il réunissait l'intérêt de l'histoire et du roman; et véritablement il amuse et il instruit : cependant il eût été plus utile, si les libraires avaient eu le soin d'y joindre des cartes géographiques, dont la nécessité se fait sentir à chaque volume.

Un jugement sain, un esprit d'analyse très-méthodique, un commerce sûr et des mœurs très-douces, rendaient l'abbé de La Porte fort agréable dans la société. Il se plaçait lui-même, très-modestement, au rang qui pouvait lui appartenir parmi les gens de lettres; et il prouva, par sa conduite, que le meilleur esprit est peut-être celui qui excite le moins d'envie, et qui conduit le plus facilement au bonheur.

LARCHER (N.), né à Dijon en 1726. Il a traduit de l'anglais plusieurs ouvrages utiles, et du grec, l'Électre d'Euripide, l'Histoire d'Hérodote, et la Retraite des Dix-mille de Xénophon.

L'éloge que fait d'Alembert de cet écrivain

sage et laborieux, dans une des Lettres de sa Correspondance avec Voltaire, est remarquable : « Larcher, lui dit-il, qui vous a » contredit sur je ne sais quelles sottises d'Hé» rodote, est un galant homme, tolérant, mo» déré, modeste ». On reconnaît d'Alembert à la légèreté avec laquelle il parle d'Hérodote pour flatter Voltaire; mais on voit avec surprise, que du moins il avait l'idée de ce que devrait être un vrai philosophe.

M. Larcher s'était en effet permis de relever quelques erreurs où Voltaire était tombé dans sa Philosophie de l'Histoire, qu'il venait de publier sous le nom de l'abbé Bazin. Il était possible que M. Larcher n'eût pas toujours raison : mais dans un écrit très-violent, intitulé Défense de mon Oncle, un neveu de l'abbé Bazin, c'est-à-dire Voltaire lui-même, vengea sa philosophie à sa manière, en traitant M. Larcher de paillard effronté, d'excrément de collége, d'habitué de Sodome, etc. etc., et ne se douta pas que ce style servirait un jour de modèle aux Garasses qui, n'étant plus retenus par la crainte qu'il leur inspirait pendant sa vie, attendaient avec impatience le moment de se dé-

chaîner contre sa gloire, dès qu'il ne pourrait plus se défendre.

Voltaire avait eu tort, sans doute, de recourir à des armes si peu dignes de son génie, et plus odieuses encore de la part d'un homme qui voulait passer pour philosophe; mais tel était l'esprit de la secte dont il s'était déclaré l'appui. Veut-on voir, à côté de ces emportemens, la conduite d'un véritable sage? Un homme pour qui Voltaire n'avait pas eu plus de ménagement que pour M. Larcher, croyant exciter ce dernier à la vengeance, vint lui proposer d'unir leurs ressentimens, et d'attaquer à leur tour Voltaire, par tous les moyens que pouvaient leur fournir les armes qu'il leur avait données contre lui. M. Larcher, pour toute réponse, lui mit sous les yeux quelques plaisanteries excellentes, mêlées aux injures grossières du prétendu neveu de l'abbé Bazin, lui en fit remarquer le sel et la grace, en rit lui-même en les relisant; et congédiant son homme: « Vous voyez bien, lui dit-il, que » je ne me sens pas assez offensé pour me » plaindre ». Cette anecdote, que d'Alembert savait, et qu'il raconte à-peu-près comme

nous *, était exactement vraie, et ne corrigea cependant aucun philosophe de l'habitude de dire des injures.

LA ROCHEFOUCAULT (François, duc de), né en 1612, mort en 1680. Son petit livre des Maximes, composé de pensées détachées les unes des autres, mais liées entre elles par le rapport qu'elles ont à celle qui domine dans tout l'ouvrage, lui a fait un nom immortel.

Appelé par son rang à vivre à la cour, né parmi les troubles d'une guerre civile, à laquelle il prit part, et dont il a laissé des Mémoires, n'ayant observé les hommes que dans un temps d'orage, et, pour ainsi dire, dans le tumulte de leurs passions, M. de La Rochefoucault ne reconnaît d'autre mobile de nos actions que l'amour-propre : et son livre est moins l'histoire que la satyre du genre humain. Mais cette satyre plaît, parce qu'elle flatte la malignité, et parce qu'elle dispense de l'admiration pour la vertu, en lui don-

* Lettre de d'Alembert à Voltaire, du 26 décembre 1772.

nant, avec le vice, un principe commun, qui la dépouille de l'héroïsme qu'on lui suppose. Elle plaît par le tour vif et précis que l'auteur a su donner à ses pensées, et parce qu'en effet on ne peut se dissimuler que l'homme observé dans les grandes villes, ne soit un être infiniment dépravé. Mais est-ce un effet de sa constitution originelle et primitive, ou plutôt celui des conventions sociales? L'homme est-il né méchant? nous osons croire que non. L'observateur a très-bien caractérisé l'espèce qui l'entourait; mais placé dans une condition plus commune, plus simple, plus rapprochée de la nature, il eût vu les hommes d'un œil plus indulgent; organisés, non comme l'enfant robuste imaginé par Hobbes, mais au contraire nés timides et désarmés, plus faibles que méchans, plus dignes enfin de compassion que de haine. Le livre de la Fable des Abeilles, et le Système de M. Helvétius sur l'intérêt personnel, ne paraissent guère qu'un développement de l'ouvrage de M. de La Rochefoucault.

LAUJON (PIERRE), né à Paris en 1727.

On connaît de lui un grand nombre de chansons agréables, et qui pourraient rivaliser avec celles de Panard, de Collé et de Favart, avec lesquels il travailla souvent en société. Il avait même si bien saisi leur manière que, dans le genre de chacun d'eux, son nom peut être placé à côté du leur. Aujourd'hui même encore, quoique septuagénaire, et au-delà, il conserve ce talent tel qu'il l'eut dans sa jeunesse. Il a la même facilité, le même enjouement; il est chansonnier enfin dans le même sens que madame de La Sablière attachait au nom de *fablier* qu'elle donnait à La Fontaine.

Ce talent que Boileau n'a pas dédaigné de caractériser dans son Art poétique, en parlant du Vaudeville,

> Agréable indiscret, qui conduit par le chant,
> Passe de bouche en bouche, et s'accroît en marchant;

ce talent n'est pas le seul qui ait distingué M. Laujon dans la meilleure compagnie où il a toujours vécu, et où nous l'avons vu très-recherché, sans qu'il ait jamais employé sa faveur qu'à obliger tout le monde.

Lorsque les graces étaient encore de mode

sur notre scène lyrique, et qu'elle n'avait pas abandonné son véritable domaine, c'est-à-dire les fictions d'Ovide, de l'Arioste et du Tasse, et le merveilleux que lui prêtaient ces fictions charmantes, pour se faire une triste ressource de nos plus belles tragédies qu'elle avilit en les dénaturant; lorsqu'une Pastorale ingénieuse pouvait encore y être admise, de l'aveu de Polymnie, qui ne s'attendait guère à voir un jour parodier sur son théâtre les accens de Melpomène, l'auteur d'Églé, de Daphnis et Chloé, de Sylvie, d'Ismène et Isménias, avait joui long-temps, à ce même théâtre, des succès les plus brillans. Nous nous rappelons encore le concours prodigieux de spectateurs qu'attiraient, dans notre jeunesse, les deux premières pièces que nous venons de citer, les nombreuses représentations qu'elles eurent, et les applaudissemens qu'elles méritaient. Ce genre délicat et gracieux n'était point alors traité de fadeur, et non-seulement ces pièces plaisaient sur la scène, mais elles étaient lues *,

* On les lisait, parce que la musique du temps n'ajoutait qu'un faible mérite à l'agrément des paroles. Si l'on en

ce qui n'arrive guères aux opéra de nos jours *.

M. Laujon, auteur de ces jolis ouvrages, a donné d'ailleurs, au théâtre qu'on appelait Italien, plusieurs pièces d'un autre genre qui n'ont pas moins réussi, et parmi lesquelles on doit distinguer sur-tout l'Amoureux de quinze ans, comédie agréable, un peu imitée de la Magie de l'Amour d'Autreau, mais plus

excepte La Garde, qui a laissé de jolis duo que l'on chante encore, et qui fit la musique d'Églé, M. Laujon ne fut que médiocrement secondé par ses musiciens. Il l'a été beaucoup mieux de nos jours par le célèbre Champein, à qui l'on doit les airs charmans de la Mélomanie, et à qui M. Laujon confia son *Poète supposé*, bagatelle agréable qui eut beaucoup de succès.

* Il en est qu'il faut excepter : la Mort d'Adam, par exemple, imitée de Klopstock par M. Guillard. La vive impression que nous fit cette pièce, à la seule lecture, nous est encore présente. Quel charme n'eût pas ajouté, à cette impression, la belle musique de M. Le Sueur! Par quelle inexplicable fatalité sommes-nous privés si long-temps du plaisir de l'entendre?

La même exception doit s'appliquer au poète lyrique qui, dans une réponse pleine de sel et de graces, a couvert de confusion le Zoïle grossier qui lui reprochait témérairement d'avoir dénaturé le caractère de l'empereur Adrien, en lui attribuant, d'après le témoignage unanime de l'histoire, une bravoure et des talens militaires que l'ignorant Zoïle s'obstinait à lui contester.

délicatement traitée, et qui fut très-applaudie pendant une longue suite de représentations.

Une anecdote singulière, qui peut servir de leçon, et qui, par cette raison-là même, nous paraît digne d'être conservée, causa la chute d'une autre pièce de l'auteur, donnée au Théâtre Français en 1777, et dont nous avions porté le jugement le plus favorable. L'Inconséquent était son véritable titre; mais jouée par le conseil de Préville, sous celui des Cinq Soubrettes, qu'il crut piquant par sa singularité, et que nous n'approuvions pas, le public à qui ce titre ne promettait qu'une comédie d'intrigue, trompé dans l'idée qu'il en avait conçue, ne donna pas à l'ouvrage l'attention qu'il eût donnée à une pièce dont le titre lui eût annoncé une comédie de caractère, et cette méprise eut les suites les plus fâcheuses. Crébillon le fils et Collé, à qui l'auteur avait lu plusieurs fois cette même pièce, et qui en pensaient aussi favorablement que nous, n'apperçurent qu'à la représentation l'inconvénient de ce titre substitué mal-à-propos à celui que devait porter l'ouvrage, et qui en eût décidé le genre. L'évé-

nement ne les empêcha pas de persister dans leur avis; et nous-mêmes nous croyons encore que si la pièce était reprise, et qu'on lui rendît le titre de l'Inconséquent, elle ferait beaucoup d'honneur à M. Laujon.

Sa petite comédie du Couvent, représentée avec succès au même théâtre, il y a quelques années, nous paraît d'un genre à-peu-près semblable aux petites pièces du Théâtre d'éducation de madame de Genlis, et nous confirme dans l'opinion où nous sommes, que quelques-unes de ces pièces pourraient obtenir le même accueil.

On voit que M. Laujon a réuni plusieurs mérites. Marmontel, qui n'était pas toujours aussi judicieux, disait de lui, dans une lettre que nous avons vue, qu'il était fait pour donner des leçons dans l'art d'observer, en badinant, les convenances les plus délicates: talent qui suppose à-la-fois une justesse d'esprit peu commune, et une finesse de sentiment et de goût, non moins rare.

Le seul reproche qu'on serait en droit de lui faire, c'est d'avoir donné trop d'étendue au recueil qu'il a fait paraître sous le titre de ses A-propos de Société. Tout ce qui n'est

qu'à-propos de société doit se borner à un recueil très-court, et n'aura jamais qu'une existence très-fugitive.

LE BLANC (l'abbé JEAN-BERNARD), né à Dijon en 1709, mort en 17...

Une tragédie d'Aben-Saïd, représentée avec quelque succès en 1734, et qui n'a jamais reparu depuis, est son ouvrage le plus connu : mais en essayant de relire cette pièce, nous avons eu peine à nous rendre raison de l'espèce d'accueil qu'elle obtint dans sa nouveauté. Il est vrai que le public se laisse quelquefois séduire, ou par le talent d'un acteur, ou par une cabale adroitement disposée ; quelquefois même il se lasse de siffler, et la tragédie d'Aben-Saïd put être représentée dans un de ces momens favorables.

Appuyé de ce succès, qu'il prit pour un titre de gloire, l'abbé Le Blanc postula trente ans, sans l'obtenir, et sans jamais se rebuter, une place à l'Académie, qui n'était pas toujours si dédaigneuse, mais qui se piqua d'être inflexible.

On a du même auteur des Lettres sur les

Anglais qui ne parurent pas très-françaises, un volume d'Élégies, un poëme sur les Gens de lettres de Bourgogne, une traduction des Discours de David Hume. Tout cela ne fut guères lu dans son temps, et paraît aujourd'hui complétement oublié.

LE BRUN (PONCE-DENIS, ÉCOUCHARD), né à Paris en 1729. L'Ode française, même entre les mains de Malherbe et de Jean-Baptiste Rousseau, n'avait pas acquis toute l'élévation dont elle est susceptible. M. Le Brun, dans la plupart des siennes, nous paraît s'être approché beaucoup plus du caractère de l'Ode antique. L'inspiration et l'enthousiasme doivent être, comme on le sait, le caractère essentiel de ce genre de poésie, et M. Le Brun a certainement l'une et l'autre à un degré très-éminent.

Sa manière est en général si brillante, que quelques critiques l'ont accusé d'avoir mis trop de luxe dans sa richesse, et d'avoir sacrifié le naturel, qui est le vrai charme du style, à une vaine recherche d'ostentation et de magnificence. Il est véritablement, dans l'art d'écrire, un secret que personne n'a

mieux connu que M. Le Brun, et qui consiste à former des alliances heureuses entre des mots qui ne semblaient pas faits pour se rapprocher. Ces alliances, ménagées avec le goût qui doit toujours y présider, produisent un effet d'autant plus piquant qu'elles sont moins prévues, et l'on conçoit, non-seulement l'éclat qui en rejaillit sur le style, mais combien elles contribuent à enrichir la langue, en lui fournissant de nouvelles expressions qu'on a cru ne pouvoir mieux caractériser qu'en leur donnant le nom d'*expressions trouvées.* Mais ces mêmes alliances, quand on s'en permet un usage trop fréquent, peuvent n'être pas toujours également heureuses; il peut même s'en trouver de bizarres qui, si elles échappaient à la critique, appuyées de l'exemple et du nom d'un écrivain célèbre, pourraient, au lieu d'enrichir la langue, finir par la dénaturer; et l'on reproche à M. Le Brun de ne s'en être pas toujours garanti.

Il est possible encore que la crainte de tomber dans quelques familiarités de style que la poésie doit sur-tout éviter dans le genre de l'Ode, lui ait fait hasarder quelques

figures trop ambitieuses, trop excessives, et qu'une critique sage doit désapprouver : mais lorsque ces fautes sont rares, et qu'elles sont couvertes par des beautés d'un ordre supérieur, et par des traits de génie qui décèlent à chaque instant le grand poète, la critique, en se permettant de les relever, ne saurait être ni trop décente, ni trop circonspecte.

Nous nous félicitons d'avoir annoncé les premiers, et lorsque M. Le Brun semblait encore se cacher à la renommée, son poëme de la Nature, que nous regardons comme un de ses plus beaux ouvrages. Cependant nous doutons qu'il l'achève, et nous croyons qu'il s'est apperçu trop tard que le plan qu'il avait adopté ne comportait pas l'unité d'un poëme régulier. Il l'avait divisé en quatre chants : la Vie Champêtre, la Liberté, le Génie et l'Amour. Nous avons vu les deux premiers presque finis ; le troisième l'était complètement ; mais l'auteur ne nous a jamais lu qu'un très-petit nombre de fragmens du dernier, et nous le soupçonnons de l'avoir abandonné. Il ne nous a pas confié son secret ; mais nous croyons l'avoir pénétré ; et nous pensons que M. Le Brun, très-jeune encore, ayant conçu son plan,

qui eût demandé une méditation plus mûre, s'est apperçu, à mesure qu'il l'exécutait, que sa division ne remplissait pas l'étendue de son sujet. En effet un poëme intitulé *de la Nature*, présentait, à ce qu'il nous semble, quelque chose de trop indéterminé et de trop vaste, pour se réduire aux quatre chants que nous venons d'indiquer. Ces chants, d'ailleurs, ne nous paraissent pas avoir entre eux une liaison assez intime pour qu'il en résulte un ensemble, et nous les regardons plutôt comme quatre poëmes séparés, que comme un tout parfaitement assorti : mais quelle élévation, quelle pompe, quelle richesse de poésie!

Nous l'avons toujours pensé, le génie de M. Le Brun ne sera ni apprécié, ni même connu, que lorsque le public jouira de la totalité de ses ouvrages; et nous ne concevons pas par quelle insouciance, malgré nos invitations réitérées, il a négligé jusqu'ici de les rassembler. C'est un soin qu'il aurait dû prendre il y a long-temps; car sa collection pourrait perdre beaucoup de son prix si elle était abandonnée à des éditeurs incapables de distinguer, dans ce qu'ils auraient à re-

cueillir, le choix qui conviendrait le mieux à sa gloire.

A l'exception de la poésie dramatique, il n'est guères de genres que son génie n'ait embrassés. Nous connaissons de lui des Élégies qui ne sont pas inférieures à ses Odes, de belles Épîtres, et beaucoup d'Épigrammes du meilleur sel. Peut-être même est-il remarquable que nos deux poëtes lyriques, Jean-Baptiste Rousseau et M. Le Brun, soient précisément les deux auteurs qui ayent le plus excellé dans ce dernier genre, où Boileau, quoiqu'éminemment satyrique, n'a réussi que médiocrement.

A ces titres qui assurent à M. Le Brun un rang très-élevé parmi nos meilleurs écrivains, nous ne pouvons nous dispenser d'en ajouter un dont nous avons souvent parlé, mais dont le souvenir est trop précieux pour ne pas le rappeler encore. On sait que c'est à lui qu'une petite nièce du grand Corneille *,

* M. Le Brun ignorait, et Voltaire lui-même ignora long-temps qu'il existait une petite-fille de Corneille, non moins malheureuse, et qui aurait eu des droits plus légitimes à ses bienfaits. Le vertueux Malesherbes, instruit de son infortune, avait pris pour elle le tendre intérêt et les

fut redevable des bienfaits de Voltaire. Touché de son extrême infortune, et rempli de cette noble confiance que prend une ame d'un grand caractère dans une ame qu'elle suppose de la même trempe, M. Le Brun adressa à l'auteur de Mérope et d'Alzire, en faveur de cette illustre infortunée, une Ode qui respirait et qui commandait l'enthousiasme. Il le sommait, au nom de sa gloire, de se charger du sort de mademoiselle Corneille, et il devait être bien sûr que sa confiance ne serait pas trompée.

LE BRUN (N.), né à Vire en Normandie, et aujourd'hui l'un des Consuls de la République, après s'être illustré dans l'As-

---

soins d'un père, lorsqu'il fut enlevé à la patrie par un de ces assassinats révolutionnaires dont on voudrait pouvoir éteindre jusqu'au souvenir. C'est un des crimes dont la nation a le plus gémi; et par une suite de cette abominable proscription, l'héritière du nom de Corneille retomba dans un malheur plus grand, puisqu'elle avait son bienfaiteur à regretter. Mais le Gouvernement réparateur, à qui la France est redevable de la paix dont elle jouit, et des jours de gloire qui recommencent à luire sur elle, fera sans doute ce que Malesherbes se promettait de faire, et n'abandonnera pas les rejetons directs d'une si belle tige.

semblée constituante et dans les Assemblées législatives, par une foule de rapports sur les objets d'administration les plus importans. Tous étaient remarquables par leur précision, leur clarté, leur sagesse, et sur-tout par la modestie avec laquelle il les prononçait, tandis que ses collègues l'écoutaient avec une attention qui tenait à-la-fois de l'estime qu'on avait pour sa personne, et du respect qu'on devait à ses talens.

On lui est redevable de la meilleure traduction de la Jérusalem délivrée, du Tasse, qui ait encore paru : elle a le mérite de la fidélité, de l'élégance, de l'harmonie, et la lecture n'en est pas moins agréable que celle de l'original même. La traduction qu'il a faite de l'Iliade d'Homère est aussi très-estimée, quoiqu'elle nous semble n'avoir pas conservé au poète grec ce charme de naïveté qu'il a su mêler au sublime de sa poésie.

M. Le Brun en aurait-il été moins frappé que nous? C'est ce charme auquel Horace paraît faire allusion, quand il appelle Homère le bon Homère, comme nous disons le bon La Fontaine, et qui fait pardonner à ce grand poète ses instans de sommeil. Il n'y a pas,

d'ailleurs, de comparaison à faire entre cette traduction de l'Iliade, et celles de madame Dacier et de M. Bitaubé. La naïveté peut y manquer, mais les beautés poétiques y sont rendues avec un pinceau plus fier et plus noble; et l'on eût desiré que M. Le Brun y eût joint la traduction de l'Odyssée. S'il est infiniment recommandable par l'étude approfondie qu'il a faite des langues savantes, il ne l'est pas moins par la manière pure et correcte dont il écrit dans la nôtre. Avant le changement d'État, on connaissait de lui, sur des objets de législation, des ouvrages qui avaient paru dignes d'être cités comme des modèles.

LE FÈVRE (TANNEGUI), né à Caen en 1615, mort en 1672, père de madame Dacier, qui ne fut pas moins savante que lui, et peut-être la seule de nos femmes célèbres à qui l'on n'a jamais disputé ses ouvrages.

On a de Le Fèvre d'excellentes notes sur différens auteurs grecs et latins, qui le rangent dans la classe de nos meilleurs scholiastes; mais ce qui l'honore davantage, c'est d'avoir dédié à Pélisson, pendant sa disgrace,

son Commentaire sur Lucrèce. Pélisson avait donné l'exemple d'une pareille générosité par la fidélité qu'il conserva pour le malheureux Fouquet; et ce qui rend ces traits de courage plus remarquables, c'est qu'ils ont été communs parmi les gens de lettres. On en trouverait de semblables dans la vie de Boileau, de La Fontaine, de Molière, de Scudéri même. Rien ne doit plus humilier les ennemis de la littérature, et ne prouve mieux que le sentiment qui fait aimer la gloire, est à-la-fois la source des grands talens et des grandes vertus. *Voyez* l'article SARRASIN.

LE FRANC DE POMPIGNAN (JEAN-JACQUES), de l'Académie française, né à Montauban en 1709, mort en 1784. Il a fait, comme Rousseau, des Odes sacrées, dans lesquelles on trouve de belles strophes, mais peu d'inspiration, et par conséquent il est resté dans ce genre au-dessous de son modèle. L'ode qu'il a faite sur la mort de ce poète célèbre, est une de celles qui l'en approcherait le plus; cependant elle nous paraît manquer encore de cet enthousiasme

qui est à la poésie lyrique le feu sacré dont Prométhée anima Pandore. Rousseau lui-même ne l'eut pas toujours : aussi croyons-nous qu'avant M. Le Brun, l'Ode n'avait point encore acquis dans notre langue toute l'élévation dont elle est susceptible; en un mot, les mouvemens rapides et passionnés de l'Ode antique.

La tragédie de Didon s'est conservée au théâtre par le mérite d'un style pur, élégant, et qui présente quelquefois des beautés dignes d'un élève de Racine. Ce mérite est devenu si rare, qu'il a suffi pour distinguer Pompignan du vulgaire des poètes; et parmi les pièces du second ordre, il en est véritablement très-peu que l'on pût comparer à Didon.

Les éditeurs qui ont recueilli ses ouvrages, auraient dû se dispenser d'imprimer sa traduction en vers des Géorgiques. Elle avait eu de la réputation tant qu'elle était restée dans son porte-feuille, et avant que celle de M. l'abbé De Lille parût. Mais la traduction en prose qu'il a faite des tragédies d'Eschyle, manquait à notre littérature, et prouve que Pompignan avait étudié les modèles de l'art en homme digne de les imiter.

Il avait eu malheureusement des panégyristes indiscrets, dont les éloges mal-adroits pouvaient lui faire plus de tort que cette foule de traits satyriques échappés contre lui à la vengeance de Voltaire. Ces traits décelaient trop visiblement la passion, et l'on savait d'ailleurs combien Voltaire se permettait d'abuser du ridicule. Malgré les sarcasmes de l'un, et les adulations des autres, Pompignan était un littérateur infiniment estimable, et il en conservera la réputation.

LE GOUVÉ (G.), né à Paris. La traduction française du poëme allemand de Gessner, intitulé la Mort d'Abel, lui fit naître l'idée de mettre en tragédie ce sujet intéressant, qui remonte aux premiers jours du monde, et pour qui cette singularité même est une espèce de mérite. A l'exception de la forme dramatique qui appartient à M. Le Gouvé, tous les détails de la pièce sont empruntés, presque littéralement, de cette traduction, et ne lui ont coûté que la peine de les mettre en vers; mais il a su leur donner l'élégante simplicité qui convenait au sujet; et cette tragédie regardée comme un ouvrage

d'un caractère à part, eut un succès qui l'a conservée jusqu'à présent au théâtre : nous croyons même que, dans le genre tragique, elle est encore ce que l'auteur a fait de mieux.

Épicharis, ou la Mort de Néron, qu'il a donnée depuis, nous parut un choix malheureux. L'époque de la révolution, en nous familiarisant avec des spectacles atroces, avait affaibli en nous le sentiment délicat des convenances; et Néron complétement avili, Néron parvenu au dernier degré de la scélératesse, et se frappant d'une main tremblante pour éviter l'affront de se voir traîner vivant aux gémonies, était un spectacle que les circonstances seules pouvaient rendre supportable. Ce n'était pas ainsi que dans le siècle du génie Racine avait présenté Néron dans Britannicus. Il l'avait peint (et c'était un trait de maître) flottant encore entre le vice et la vertu; et son goût exquis avait rejeté en partie, sur le personnage de Narcisse, l'atrocité de son premier crime. C'est tout ce que lui permettaient les bienséances dans un siècle où Louis XIV lui-même donnait l'exemple de les respecter; cependant le nom seul de Néron fit quelque tort à ce bel ouvrage, et

quoiqu'il soit un des chef-d'œuvres de Racine, il n'obtint pas d'abord le succès qu'il méritait.

Mais le vice du sujet n'est pas le seul défaut d'Épicharis. Au lieu du poète Lucain qui n'y produit aucun effet, et qui n'a rien de tragique, le personnage de Sénèque était celui qui devait s'offrir le plus naturellement à la pensée de l'auteur. Ce personnage vraiment digne de la tragédie, en fournissant à M. Le Gouvé des beautés d'un ordre supérieur, pouvait couvrir, en quelque sorte, le vice de son sujet. L'idée d'introduire pour la première fois sur la scène un poète célèbre, fut sans doute le motif qui décida sa préférence pour Lucain; il crut y voir une nouveauté piquante, et ce n'était au fond qu'une idée de jeune homme.

Malgré ces défauts Épicharis fut accueillie et devait l'être, sinon par estime pour l'ouvrage, du moins en faveur de plusieurs détails qui commandaient l'indulgence. Quoique le style n'en fût pas éminemment tragique, il n'était pas d'une main vulgaire. Les remords de Néron, en rappelant peut-être un peu trop ceux de Charles IX, dont la mé-

moire était toute récente, parurent tracés avec force. La pièce enfin confirmait les espérances que la Mort d'Abel avait données.

Ces espérances ne sont pas éteintes, puisque l'auteur est encore dans l'âge des progrès; mais elles ne furent remplies ni par sa tragédie de Laurence, ni par celle de Quintus-Fabius, et moins encore par son Étéocle. Les malheurs d'Œdipe et de sa famille sont usés depuis long-temps au théâtre, comme ceux de la famille d'Agamemnon, et tout ce qui tient à la guerre de Troye. C'était d'ailleurs, de la part de M. Le Gouvé, une témérité trop grande que d'oser lutter contre les Frères ennemis de Racine. Il est bien vrai que cette tragédie, qui fut le premier essai de ce grand poète, est fort éloignée de la perfection de ses autres ouvrages : mais n'eût-elle que la scène d'entrevue d'Étéocle et de Polinice, en présence de Jocaste, au quatrième acte, et le magnifique récit qui termine la pièce, c'en était assez pour que M. Le Gouvé dût s'interdire un sujet qui, en le supposant mieux traité, dans quelques-unes de ses parties, qu'il n'avait pu l'être par l'inexpérience du jeune Racine, ne lui laissait que l'espé-

rance d'en éviter les défauts, sans qu'il osât se promettre d'atteindre à ses beautés. Quel est en effet le poëte pour qui Racine faible encore ne serait pas un prédécesseur très-dangereux ? Voltaire lui-même ne se permit qu'une seule fois de lutter avec lui dans un sujet à-peu-près semblable, et l'on sait à quelle distance Zulime est de Bajazet.

On voit que dans la carrière du théâtre M. Le Gouvé ne paraît pas appelé jusqu'ici à de grands succès ; et ce n'est que lorsqu'il a connu la véritable mesure de son talent, qu'il est enfin parvenu au rang qu'il occupe dans la littérature actuelle. Il a donné, presque sans intervalles, plusieurs petits poëmes, tels que les Souvenirs, la Mélancolie, la Sépulture, tous remarquables par une élégance peu commune ; et si l'invention n'en est pas très-brillante, on ne peut nier du moins qu'il ne porte à un degré, très-rare aujourd'hui, le talent d'écrire. C'est ce qu'il vient de prouver sur-tout par un dernier poëme, dont il s'est épuisé plusieurs éditions en moins d'une année, et qu'il a intitulé le Mérite des Femmes.

L'objet de ce poëme nous en fit présager

le succès. L'auteur, en se déclarant ouvertement le chevalier d'un sexe à qui l'on est toujours sûr de plaire par le courage, s'était proposé de le venger des emportemens satyriques de Juvénal et des plaisanteries de Boileau. Rassuré par l'adresse qu'il avait mise dans le choix de son sujet, et fier d'ailleurs de l'appui que cette belle moitié du genre humain ne manquerait pas de lui prêter, il osa se mesurer sans crainte avec ces redoutables athlètes; et l'on imagine bien que la reconnaissance des femmes concourut de tout son pouvoir au succès de son ouvrage. Mais il faut convenir aussi qu'en combattant pour les graces, il eut l'avantage d'en être souvent inspiré, et que si l'ordonnance de son poëme n'est pas en général très-heureuse, on y trouve presque par-tout des vers pleins d'élégance et des détails charmans.

Le soin avec lequel il a revu les différentes éditions de ce poëme, prouve qu'il en a fait son ouvrage de prédilection; et véritablement c'est avec le poëme des Souvenirs ce que l'auteur nous paraît avoir écrit de plus agréable. Nous aurions desiré seulement, que dans la Liste des Femmes célèbres que M. Le

Gouvé propose à notre admiration, il n'eût pas oublié le nom de madame de Sévigné. Ce nom, à ce qu'il nous semble, eût donné plus d'éclat à sa Liste que ceux de mesdames Beaufort, Vernier, Beauharnais, Dufresnoy, Pipelet et Guichelin, qui peuvent sans doute mériter ses éloges, mais que nous n'avons pas l'honneur de connaître.

Nous savons que dans son Tableau annuel de la Littérature, M. Clément, en rendant compte avec sa sévérité ordinaire du poëme dont nous parlons, reproche à son auteur de n'avoir qu'une sensibilité factice qui se décèle, selon lui, par des apostrophes et des exagérations trop fréquentes. Il ne fait pas plus de grace à ses vers pleins de négligences, dit-il, et d'une faiblesse trop souvent prosaïque. C'est ce qu'il essaie de prouver par des citations qui ne justifient pas toujours l'extrême rigueur de ses remarques. M. Le Gouvé profitera sans doute de ce qui peut s'y trouver de judicieux; c'est à quoi nous croyons devoir l'inviter par le sentiment que nous avons de son mérite. Nous l'invitons aussi à se défier de ses réminiscences, et surtout à étudier, de préférence à ceux de nos

poètes modernes, qu'il paraît estimer le plus ; et qui ne feraient de lui qu'un imitateur, les anciens qu'il a peut-être un peu négligés, et qui sont les vrais modèles de la grande et belle nature. On voit, par exemple, qu'il s'est rendu la manière de M. l'abbé De Lille trop familière, et qu'elle le fait quelquefois tomber dans la fadeur et dans l'afféterie: mais il a le mérite d'allier à un style presque toujours pur, une élégance et une harmonie qui le placent à côté des meilleurs versificateurs ; et pour obtenir le même rang parmi nos bons poètes, nous croyons qu'il ne lui manque qu'un peu plus de sévérité dans ses plans, et cet art dont Boileau apprit le secret à Racine : l'art d'écrire difficilement, qu'on ne peut trop recommander à nos jeunes auteurs.

Le sentiment des convenances ne nous permet pas de dissimuler, en terminant cet article, que nous avons été surpris, affligés même de voir sur les affiches de nos spectacles le nom de M. Le Gouvé, annoncé comme instituteur d'une jeune actrice, qui promet, à la vérité, un talent distingué, mais pour qui le titre d'élève de M. Le Gouvé n'était

pas une recommandation indispensable. On sait que Racine avait donné des leçons à la célèbre mademoiselle Chanmeslé ; mais il n'eût pas souffert que son nom fût affiché dans les rues à côté du sien, ni qu'on lui fît l'injure de l'annoncer comme un maître de déclamation. Le siècle de Louis XIV n'était celui du génie, que parce qu'il était en même temps celui des bienséances.

LE MIÈRE (ANTOINE-MARIN), de l'Académie française, né à Paris en 1733, mort en 1793.

Quoique dur, sec et recherché dans ses vers, il en faisait quelquefois de très-heureux, mais en trop petit nombre pour se faire pardonner la longue persévérance avec laquelle il fatigua le public de ses pièces de théâtre.

Toutes ses études dramatiques semblaient n'avoir eu pour objet que l'effet de la pantomime, et la perspective de la scène. C'est véritablement ce qu'il entendait le mieux, et la nature paraissait en avoir fait un décorateur plutôt qu'un poète. Cependant il pêchait moins par le fond des pensées que par

la bizarrerie de l'expression. Ses vers ressemblaient trop à de la prose contournée avec effort, et à laquelle on aurait attaché des rimes, comme par gageure : on peut s'en former une idée par ces lignes prises au hasard dans sa tragédie de Guillaume Tell :

Hâte-toi ; fais marcher sous *diverse* conduite,
Vers les *divers* châteaux, notre intrépide élite,
Tandis qu'*avec Vaërner*, moi j'irai *sur le lac*,
Dans l'ombre de la nuit, m'emparer de Kusnac.

En veut-on de plus bizarres encore, tirés de la même pièce?

Je pars, *j'erre en ces rocs où par-tout* se hérisse
Cette chaîne de monts qui couronne la Suisse.

Ses pièces fugitives joignaient, à cette singulière mélodie, une originalité plus étrange encore, et dont lui seul avait le secret. Il croyait, par exemple, louer la célèbre mademoiselle Dangeville, en lui disant :

Ta folâtre féerie accordait des cerveaux
Les chanterelles élastiques.

On trouve, en parcourant ses poésies, *un peuple qui tombe dans l'ornière de la routine ;*

— *une onde guéable ouvrant ses lames, et sur laquelle les chars rencontrent les bateaux, de manière que les fou-ets croisent les rames, tandis que des fleuves rient dans leurs barbes limoneuses, de ces petites rivières qu'on passe au gué.*

On y trouve cette agréable antithèse sur la ville de Tours:

> Ville que de tout temps signale
> Son Archevêque et ses pruneaux;

Et cette idée pittoresque sur un château qui, à la vérité, n'a ni pruneaux ni archevêque, mais qui, en revanche, a l'avantage d'être vu de loin, *parce qu'il dresse ses girouettes illustres.*

Enfin, c'est dans ces mêmes poésies qu'on est étonné de voir

> Les deux fils du siècle d'airain;
> Ces deux fougueux antagonistes,
> *Le Tien, le Mien*, le front serein,
> De leurs calculs brûler les listes,
> Sourire, et se donner la main.

Quelque invraisemblables que ces citations puissent paraître, nous prions les lecteurs de

croire qu'il n'entre ici de notre part, ni la moindre infidélité, ni la plus légère altération.

Un peu revenu de la manie du théâtre et de ces petits vers duriuscules, l'auteur voulut se signaler dans une autre carrière. Il entreprit de chanter l'art de peindre, d'après les poëmes de Dufresnoy, et de l'abbé de Marsy. Ce sujet était beau sans doute; et Le Mière observa même, dans sa préface, qu'il était très-supérieur à celui de l'Art poétique. C'était un engagement qu'il prenait avec le public de s'égaler au moins à Boileau, d'autant plus que son poëme avait été très-fastueusement annoncé par des admirateurs mal-adroits, ou malveillans. L'ouvrage parut enfin, et l'on y retrouve cette harmonie familière à l'auteur dont nous avons peut-être un peu trop prodigué les exemples. Le style de ce poëme est au style de Boileau, ce que seraient aux sons d'une flûte douce le bruit importun d'une scie, ou les aigres frottemens d'une lime qui mord l'acier, en faisant frissonner l'oreille.

Nous n'avons pas, à beaucoup près, épuisé les citations ridicules que nous aurions pu nous permettre. Tout le monde connaît ce

vers que son originalité seule a fait retenir, et qu'on ne croirait pas de notre langue, pour peu qu'on mît de rapidité à le prononcer:

Opéra *sur roulette*, et qu'on porte *à dos d'homme.*

Il en est un plus étrange encore, et qui mettrait en défaut l'articulation la plus exercée :

Peins d'Assas, montre en *lui huit* efforts héroïques.

Mais ce qui n'est pas moins étonnant que ces vers, c'est qu'il est arrivé à l'auteur d'en faire d'excellens, et qui seraient avoués de nos meilleurs poètes.

Nous ne citerons pas ce vers isolé :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde,

que peut-être on a trop vanté, et qui prouverait seulement qu'il n'est pas d'écrivain si médiocre à qui le hasard ne puisse procurer une bonne fortune; mais il n'en est pas de même d'une suite de vers bien faits, heureusement enchaînés l'un à l'autre, et qui supposent nécessairement du talent : or on en trouve de ce genre, en petit nombre, il est

vrai, mais assez pour étonner, dans les plus mauvais ouvrages de Le Mière. Boileau lui-même, qui savait apprécier mieux que personne le mérite des difficultés vaincues, n'eût-il pas applaudi ce morceau brillant sur l'Anatomie, que tout le monde a remarqué dans le poëme de la Peinture? n'eût-il pas été frappé de cette ingénieuse fiction du même ouvrage, si bien imaginée, et si bien rendue dans ces vers pleins d'harmonie?

Il est une stupide et lourde Déité;
Le Thmolus autrefois fut par elle habité:
L'Ignorance est son nom; la Paresse pesante
L'enfanta sans douleur aux bords d'une eau dormante, etc.

Trouverait-on dans beaucoup de nos tragédies modernes, des vers d'une expression plus gracieuse à-la-fois et plus touchante que ces vers qu'on pourrait croire de Racine, et que nous n'avons jamais entendus sans plaisir dans la veuve du Malabar?

Elle va donc mourir; hélas! que je la plains!
Brillante encor d'attraits, et dans la fleur de l'âge,
Ah! qu'il est douloureux d'exercer ce courage,
Et d'éteindre au tombeau des jours remplis d'appas,
Que la nature encor ne redemandait pas!

Enfin n'est-ce pas l'inspiration la plus heureuse qui a dicté à Le Mière, dans son poëme des Fastes, cette charmante description d'un clair de lune?

Mais de Diane au ciel l'astre vient de paraître;
Qu'il luit paisiblement sur ce séjour champêtre!
Éloigne tes pavots, Morphée, et laisse-moi
Contempler ce bel astre aussi calme que toi,
Cette voûte des cieux mélancolique et pure,
Ce demi-jour si doux levé sur la nature,
Ces sphères qui, roulant dans l'espace des cieux,
Semblent y rallentir leur cours silencieux,
Du disque de Phébé la lumière argentée
En rayons tremblottans sous ces eaux répétée,
Ou qui jette en ce bois, à travers les rameaux,
Une clarté douteuse et des jours inégaux;
Des différens objets la couleur affaiblie,
Tout repose la vue et l'ame recueillie.
Reine des Nuits, l'amant devant toi vient rêver,
Le sage réfléchir, le savant observer:
Il tarde au voyageur, dans une nuit obscure,
Que ton pâle flambeau se lève et le rassure.
Le ciel d'où tu me luis est le sacré Vallon,
Et je sens que Diane est la sœur d'Apollon.

On a peine à concevoir que cette suite de vers heureux soit du même homme qui s'en est permis de si barbares ou de si grotesques. C'est même à regret que nous croyons y re-

marquer une inconvenance. L'auteur, dans l'avant-dernier vers, paraît se représenter le ciel comme un vallon, et il n'a pas senti combien ces deux images étaient inconciliables. M. Le Brun, qui en a jugé comme nous, a pris la peine de corriger cette faute en changeant ainsi le vers défectueux :

> L'asyle où tu me luis est le sacré Vallon,
> Et je sens que Diane, etc.

Cette leçon ne laisse rien à desirer dans ce morceau plein d'élégance et de grace.

On serait tenté de croire que le hasard seul avait part à ces beautés qui se trouvent semées de loin en loin dans les ouvrages de Le Mière : car, s'il en eût eu le sentiment, lui-même n'eût pu s'empêcher d'être frappé du contraste qu'elles présentent avec le style dont il avait contracté la malheureuse habitude. Quoi qu'il en soit, nous lui devions la justice de les faire remarquer comme des exceptions heureuses, qu'on chercherait vainement dans certains poètes qui se croyaient infiniment supérieurs à Le Mière, et dont la petite réputation s'éteindra peut-être avant la sienne. Il avait du moins le mérite de racheter,

dans sa vie privée, par des qualités très-estimables, les bizarreries de son esprit. Observez encore à son avantage que ce qui n'est que bizarre n'exclut pas toujours le génie, et que Boileau préférait la burlesque audace de Bergerac aux vers glacés de quelques poètes de son temps qui, tout fiers de leur élégante médiocrité, s'érigeaient peut-être en législateurs du goût.

LE MOINE (Pierre), jésuite, né à Chaumont en Bassigny en 1602, mort à Paris en 1672. Son poëme de Saint-Louis, dont Boileau n'a cru devoir dire ni bien ni mal, prouve qu'il était né avec de grandes dispositions pour la poésie; et peut-être ne lui a-t-il manqué, pour atteindre à la perfection de son art, que d'avoir écrit dans un siècle qui lui eût présenté des modèles de goût. Mais ce poëme est tombé, parce que l'auteur n'a pas su régler son imagination, et qu'il ne s'est pas conformé à ce précepte d'Horace:

Et quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

Il n'est point de petits détails que la poésie ne puisse ennoblir, sans doute; mais elle rejette ceux qui sont ingrats: et vouloir tout peindre est aussi rebutant que de vouloir tout dire.

LÉONARD (Nicolas-Germain), né à la Guadeloupe en 1744, mort à Nantes en 1793. L'un des premiers écrivains qui ait introduit, ou qui ait tenté de remettre en faveur dans notre poésie le genre descriptif dont on a tant abusé de nos jours, et qui commence à devenir un peu fastidieux à force d'avoir été prodigué. Mais c'est au genre de l'Idylle que Léonard semblait appelé par un goût prédominant, et dans lequel nous osons croire qu'il s'est montré très-supérieur, et comme poète et comme peintre, à madame Deshoulières, dont la réputation nous a toujours paru fort exagérée. En effet, dans des vers non moins faciles, mais plus élégans, plus riches d'images, et d'une harmonie plus variée que ceux de cette dame, il a su prêter des couleurs et de la vie à ce qu'elle n'exprimait que d'une manière presque toujours faible ou commune, et

dans un style beaucoup trop rapproché de la prose.

L'Idylle n'est pas cependant le seul genre où cet aimable écrivain se soit exercé. On a de lui différens ouvrages qui prouvent qu'il avait à-la-fois le mérite de bien choisir ses modèles et le talent de les imiter. Thomson et Gessner parmi les modernes, chez les anciens, Anacréon, Catulle, Horace, Tibulle, Virgile même, paraissent lui avoir servi de maîtres; et c'est en se pénétrant fortement de leurs beautés qu'avec un talent inférieur dans l'art des vers à celui de Colardeau, il réussit, dans la seule occasion qui put s'offrir de les comparer, non-seulement à soutenir contre lui une lutte glorieuse, mais à lui en disputer l'avantage, et peut-être à le remporter. Tous deux avaient formé le projet de mettre en vers le Temple de Gnide de Montesquieu. Ce projet pouvait être mal conçu, mais enfin tous deux y travaillèrent en concurrence, et les deux ouvrages parurent presque simultanément.

La différence de leur manière est remarquable, et se fait sentir jusques dans le choix du rhythme que l'un et l'autre adoptèrent.

Colardeau, dans son imitation, plus libre que fidèle, employa la sévérité du vers alexandrin, moins convenable, à ce qu'il nous semble, au ton gracieux de l'original, que le vers de dix syllabes, ou les vers mêlés, choisis de préférence par Léonard, et qui d'ailleurs se conciliaient mieux avec le naturel, la simplicité élégante, en un mot avec les formes habituelles de son style. A notre avis, il paraît avoir mérité le prix de cette espèce de concours; et si sa versification est en général moins savante que celle de Colardeau, si même son rang n'est pas très-élevé dans la classe des poètes qui se sont distingués par leurs talens, il est du moins du nombre de ceux dont on a retenu des vers cités avec éloge dans tous les bons recueils; et l'on ne peut lui disputer le titre d'écrivain très-agréable en plus d'un genre.

C'est à son neveu, M. Campenon, jeune homme d'une modestie rare, et déjà connu très-avantageusement dans les Lettres, que l'on doit la première édition des Œuvres de Léonard, et nous apprenons qu'il en prépare incessamment une nouvelle. On lui doit aussi celle des Œuvres choisies de Clément Marot,

précédée d'un Discours non moins curieux que bien écrit: mais c'est de lui-même que nous l'invitons maintenant à s'occuper, en secondant par le travail les heureuses dispositions qu'il a reçues de la nature. Il en avait déjà donné des preuves par différens petits ouvrages qui nous l'avaient fait distinguer; mais il a bien voulu nous lire plusieurs fragmens d'un poëme champêtre plein d'images agréables, et dans lequel nous avons cru reconnaître l'élégance, la facilité, la grace, et, si nous l'osons dire, l'accent naïf des meilleures productions de son oncle. Tel fut du moins le jugement que nous en portâmes alors, et que nous aimons à lui rappeler comme un motif d'émulation. Autant nous nous sommes permis de sévérité dans ces Mémoires contre la médiocrité orgueilleuse, autant nous nous plaisons à encourager le mérite modeste et les jeunes talens qui n'employent pour se faire valoir, ni les ruses du manége, ni les bassesses de l'intrigue.

LE SAGE (Alain-René), né à Vannes en Bretagne, en 1668, mort à Boulogne-sur-mer en 1747; auteur du meilleur de nos romans,

car Télémaque n'en est pas un. Cet homme estimable n'ayant eu ni fortune, ni cabale, ni manége, a été honteusement négligé par tous les Biographes. Les Anglais qui, sur-tout dans le genre des romans, paraissent n'être sensibles qu'à l'imitation vraie de la nature, et qui en cela sont très-raisonnables, font de Gilblas la plus grande estime. Cet ouvrage, comme on l'a dit ailleurs, est peut-être supérieur au roman de Don Quichotte, qui n'est qu'une satyre, à la vérité très-ingénieuse, d'un ridicule particulier à la nation espagnole : ce ridicule n'existant plus, Don Quichotte perd nécessairement beaucoup de son mérite, et Gilblas demeurera toujours.

Aucune des aventures de ce livre n'est au-dessus de la sphère des événemens communs. Ce n'est point une accumulation triste et sombre de faits tragiques amenés sans vraisemblance, et d'incidens merveilleux, tels que la vie des aventuriers les plus romanesques en fournirait à peine quelques exemples; c'est la peinture la plus fidelle et la plus naïve de l'homme pris dans toutes les conditions. On se fait illusion, en lisant ce roman, au point de croire en reconnaître tous les per-

sonnages : Molière lui-même, s'il eût fait un roman, n'en eût pas fait un plus vrai.

Ce qui ajoute encore à la gloire de Le Sage, c'est qu'il a donné au théâtre l'excellente comédie de Turcaret. Quoique la plupart des financiers de nos jours ne ressemblent plus entièrement aux modèles que Le Sage avait sous les yeux, cependant tant qu'il y aura des parvenus insolens, dont les richesses auront achevé de corrompre les mœurs; tant que l'on verra des coquettes rusées mettre sans pudeur à contribution l'imbécille et vaine opulence, cette pièce subsistera comme un des plus beaux monumens dont notre scène comique ait à se glorifier.

Cette comédie fit beaucoup de bruit avant que d'être jouée, et donna lieu à une anecdote que nous rapporterons avec d'autant plus de plaisir, qu'elle prouve que Le Sage avait un grand caractère, qualité qui accompagne presque toujours le vrai talent. Les financiers tentèrent toutes sortes de moyens pour empêcher la représentation de Turcaret. Madame la princesse de Bouillon, qui avait chez elle un bureau d'esprit, fit offrir à Le Sage sa protection contre leur

cabale, et lui fit demander une lecture de sa pièce.

L'auteur alla prendre son jour, et la supplia de vouloir bien lui faire la grace de rassembler son monde avant midi, attendu qu'il ne lui était pas possible de lire après dîner. La demande était trop juste pour être refusée; mais un accident imprévu empêcha l'auteur d'être exact. Il ne put arriver qu'une heure plus tard. Un procès, fort important pour lui, se jugeait ce jour-là même, et il eut le malheur de le perdre. En arrivant chez la princesse, il raconta sa disgrace, et se confondit en excuses. On les reçut avec hauteur. On lui dit qu'aucune raison ne pouvait justifier l'indécence de faire attendre si long-temps..... Le Sage interrompit cette leçon pleine d'aigreur, en disant à la princesse : « Madame, je vous ai fait perdre » une heure; je vais vous la faire regagner, » car je vous jure, avec tout le respect que je » vous dois, que je n'aurai point l'honneur » de vous lire ma pièce ». Il lui fit une profonde révérence, et se retira. On courut après lui, mais il ne voulut jamais rentrer.

On sait que Turcaret est resté au théâtre;

la petite comédie de Crispin rival de son maître, ne lui est pas inférieure en son genre. Regnard n'a rien produit de plus gai; et il nous semble que cette pièce charmante devrait être le plus sûr contrepoison de ces dolentes rapsodies, qui ont rendu notre scène si méconnaissable. Le Sage avait parfaitement senti que le théâtre n'est point une chaire, qu'il ne faut pas y prêcher fastidieusement une morale froide, monotone et inanimée; mais que l'art, comme l'a dit un de nos poètes, consiste à nous instruire *par gracieux préceptes, et par sermons de joie antidotés*. C'était ainsi du moins que J.-B. Rousseau définissait la comédie, et c'est en effet ce qu'elle doit être.

Un mérite qui distinguera toujours Le Sage parmi les auteurs dramatiques, c'est la vérité de son dialogue. Jamais on n'y trouve une plaisanterie, un trait qui ne soit amené par le sujet même. Jamais l'auteur n'abandonne la scène pour courir après une épigramme, ou une saillie déplacée. Personne, en ce genre, ne s'est plus approché de Molière.

On doit encore à la gaîté de cet écrivain,

l'origine de la comédie en vaudevilles, reste précieux de la bonne plaisanterie française, auquel on a substitué, de nos jours, de tristes opéras-bouffons et de honteuses parades, comme si, dans tous les genres, on eût conspiré pour avilir le goût de la nation.

Le Sage ne fut point de l'Académie; et c'est une singularité remarquable, que cette exclusion semble avoir été précisément réservée à nos meilleurs auteurs comiques.

LÉVESQUE (Pierre-Charles), né à Paris en 1736. Quoiqu'il ait donné deux ouvrages très-estimables, l'Homme moral et l'Homme pensant, sa modestie a retardé sa réputation. Enhardis par cette modestie même, des pirates de philosophie ont mis à contribution le premier de ces ouvrages de la manière la plus audacieuse *. Ils s'étaient flattés sans doute de n'être pas découverts; mais la maladresse avec laquelle ils ont tâché de déguiser leurs larcins, en lui dérobant des pages entières, a décelé la source où ils avaient puisé.

---

* *Voyez* l'article Raynal.

Il était de la destinée de M. Lévesque d'avoir à se plaindre des plagiaires. On lui doit une Histoire complète de Russie, ouvrage qui manquait à l'Europe. Elle venait à peine de paraître, qu'il se répandit un *Prospectus* qui annonçait la même Histoire par M. Leclerc. On s'attendait à de nouveaux détails; mais on vit avec étonnement, à la publication du premier volume, que ce qui appartient véritablement à l'Histoire de Russie, ne composait que la plus faible partie de l'ouvrage; on vit avec plus de surprise encore que cette partie n'était qu'un extrait de l'ouvrage de M. Lévesque, et n'offrait aucun nouveau fait, aucune nouvelle circonstance, quoique les originaux en eussent fourni un grand nombre, si l'auteur les eût consultés.

C'est ce qui n'est pas échappé au savant bénédictin Don Clément, auteur de l'Art de vérifier les dates. « C'est, dit-il, en parlant » de M. Lévesque, à la peine qu'a prise cet » estimable historien, que notre littérature » est redevable de cette nouvelle lumière. » Nous lui devons nous-mêmes presque tous » les changemens que nous avons faits (dans » une seconde édition) à notre Chronologie

» historique de la Russie. M. Leclerc qui a » écrit après M. Lévesque, nous a appris par » son exemple à marcher sur les pas d'un si » bon guide, dont il ne s'écarte guère, etc. ».

Cependant M. Leclerc, en suivant fidèlement, pour ne pas dire servilement, les pas de M. Lévesque, s'est permis souvent de l'insulter. Si des reproches publics l'ont empêché de continuer à le copier depuis la fin du seizième siècle, il s'égare alors en prenant pour guide, jusqu'au règne de Pierre-le-Grand, des livres français oubliés, et qui méritent de l'être.

Sans avoir fait une étude particulière de l'Histoire du Nord, nous avons une preuve que, pour cette période, M. Lévesque a choisi les meilleures autorités : c'est que M. Coxe s'est parfaitement rencontré avec lui lorsqu'il a eu occasion, dans ses voyages au nord de l'Europe, de rapporter les mêmes faits ; et l'on sait que M. Coxe était guidé par le savant Muller, de l'académie de Pétersbourg, l'homme qui a le mieux connu les archives et l'histoire de Russie.

C'est à M. Lévesque que nous sommes redevables de plusieurs remarques curieuses et

intéressantes dont il a bien voulu enrichir le volume intitulé Histoire de Russie, sous Pierre-le-Grand, dans notre édition commentée de Voltaire; et c'est encore un des avantages qui distinguent éminemment cette édition de toutes celles qui l'ont précédée. D'après des renseignemens peu fidèles qui avoient été donnés à Voltaire par ordre de l'impératrice Elisabeth, il s'était souvent trompé dans le cours de cette histoire, et M. Lévesque indique non-seulement ces erreurs, mais il les corrige, en conservant toujours envers l'auteur la circonspection décente dont la critique ne doit jamais s'écarter envers un homme supérieur.

M. Lévesque a publié depuis un morceau considérable de l'Histoire de France sous les cinq premiers Valois, c'est-à-dire, depuis le règne de Philippe de Valois jusqu'à la mort de Charles VII. Cet ouvrage est surtout remarquable par une introduction remplie de recherches curieuses, dans laquelle l'auteur suit les révolutions et les progrès de la monarchie, depuis le règne de Pépin jusqu'à la mort de Charles-le-Bel. Cette introduction prouverait seule combien il est appelé au

genre historique. Il y réfute des erreurs accréditées, et nous connaissons peu d'ouvrages écrits avec plus de raison, de sagesse et de vérité.

LÉVESQUE (mademoiselle Rose), fille du précédent. A quinze ou seize ans au plus, elle avait donné un petit recueil intitulé Idylles ou Contes champêtres.

Ce recueil, comme nous eûmes occasion de le dire dans une lettre adressée aux auteurs du journal de Paris, respirait la candeur et la douce sensibilité du premier âge. Jamais enfant n'avait présenté aux Muses des prémices plus aimables.

L'HOPITAL (Michel de), né à Aigue-Perse en Auvergne, en 1505, mort à sa campagne de Vignay en Beauce, en 1573. Chancelier de France, et l'un des plus grands hommes de son temps. D'une naissance obscure, et dans un siècle où la nation ne rassembla jamais plus de grands caractères, il parvint, comme Cicéron, à la première dignité de la magistrature, et il s'y conduisit avec la fermeté de Caton.

Tant qu'il conserva sa place, il retarda les malheurs de la France; et il lui aurait épargné les horreurs des guerres civiles qui la désolèrent, si la faction des Guises n'avait prévalu sur la sagesse de ses conseils. Ce grand nom manquait aux anciennes éditions de nos Mémoires; l'homme d'état ne devait point nous dérober l'homme de lettres, et L'Hopital fut un de ceux qui les cultivèrent avec le plus d'éclat. Ses poésies latines (car alors on n'écrivait guère que dans cette langue) respirent l'enthousiasme d'une ame forte et intrépide, et ce mérite nous les a conservées.

Le caractère de ce vertueux chancelier nous paraît avoir été très-bien saisi par l'auteur de la tragédie de Charles IX; nous le regardons même comme un des plus beaux ornemens de cette pièce.

Il est remarquable que les trois personnages les plus éminens en vertu et les plus éclairés de ce siècle, L'Hopital, le président de Thou, et Fra-Paolo, penchaient vers les opinions des protestans: ce fait seul prouverait à quel excès avaient été portés les scandales de l'ancienne église.

LINGUET (SIMON-NICOLAS-HENRI), né à Reims en 1736. Écrivain non moins célèbre par les orages de sa vie que par ses talens. On lui a reproché l'amour des paradoxes; et véritablement, dans son livre de la Théorie des loix civiles, et dans la plupart de ses ouvrages, il semblait avoir un secret penchant à s'éloigner des idées reçues; mais la considération qu'il s'était acquise, méritait du moins que l'on suspendit son jugement sur quelques opinions qui peut-être ne passent pour vraies que parce qu'elles n'ont jamais été suffisamment approfondies.

Il nous semble que la plupart des objets pouvant être considérés sous des aspects absolument opposés, ce serait une témérité que de donner légèrement le nom de paradoxe à tout ce qui contrarie les notions communes. La liberté, par exemple, est le plus grand des biens, sans doute, et la servitude le plus grand des maux; mais il est permis d'examiner si ce qu'on nomme liberté, dans l'état actuel des sociétés, n'est pas un avantage souvent funeste; et si la servitude, modifiée par la bonté d'un maître, et par l'intérêt qu'il a de conserver son esclave, ne présenterait

pas une situation plus heureuse qu'une liberté illusoire, dont l'effet est presque toujours de faire périr de misère l'infortuné qui la possède.

En fixant ainsi l'état de la question, on pourra juger si Linguet s'est trompé ou non dans sa Théorie des loix, en paraissant préférer la servitude de l'esclave à la liberté du manoeuvre. Il est vrai que dans ses Annales politiques et littéraires, ouvrage auquel nous reviendrons à la fin de cet article, il serait plus difficile de le justifier du goût dont on l'accusait pour les paralogismes.

Tout le monde sait avec quel succès il avait déployé ses talens dans la carrière du barreau, et l'étrange révolution qui lui fit perdre son état, malgré le vœu d'une grande partie du public. On peut sur cet événement singulier consulter nos éditions précédentes. L'empressement qui nous fit choisir pour nous déclarer en sa faveur le moment même où l'orage excité contre lui paraissait le plus violent, n'est pas une faible preuve de notre impartialité. Nos lecteurs y reconnaîtront ce caractère de justice qui nous a

toujours soulevés contre toute apparence de persécution.

Lors de la retraite de cet écrivain hors de France, nous ne devons pas dissimuler que ses partisans même furent fatigués de la profusion de ses apologies. On eût desiré que dans l'amertume de ses plaintes, il n'eût pas confondu trop souvent le style de l'audace et celui du vrai courage. Quiconque en effet se propose d'intéresser le public à ses malheurs, doit craindre sur-tout d'exciter des soupçons, et de justifier par un style trop violent les emportemens de ses ennemis : mais ces détails sont étrangers à ces Mémoires, et ne nous empêchent pas de reconnaître que Linguet n'eût beaucoup de talent.

Ce n'est pas que sa manière d'écrire nous paraisse, à beaucoup près, exempte de défauts, et que nous approuvions les métaphores dures et excessives *, qu'il prodigue trop souvent dans ses ouvrages. Cette abon-

* Exemple pris au hasard de ces singulières métaphores : « Les variations dans le prix du pain, sont une vérole » politique qui ronge l'État dans toutes ses parties nobles. » Les approvisionnemens d'ordonnance sont le mercure » secourable qui peut le guérir : mais, avant que de l'em-

dance vicieuse suppose à la vérité de l'esprit, mais n'en est pas moins un abus d'esprit dont il est étonnant qu'on n'apperçoive pas le ridicule.

Ce que nous disons ici, nous l'avions dit lorsque Linguet vivait, et nous terminions son article, comme nous allons le finir, en lui remettant, en quelque sorte, sous les yeux la liste de ses étranges paradoxes.

« Quoique portés à nous défier un peu des » opinions populaires, il en est que nous » sommes forcés de respecter, et M. Linguet » voudra bien nous dispenser d'adopter une » foule d'idées nouvelles qu'il a répandues » depuis quelque temps dans ses Annales po- » litiques, de manière à étonner les têtes les » plus froides.

» Il nous permettra de conserver nos pré- » jugés d'estime et d'admiration pour Ho- » race.

» Nous nous garderons bien de dire, à son

» ployer, il faut le modifier par une manipulation très-ai- » sée. Si on le donne tont crud, on fera enfler le malade; » mais après la préparation on lui rendra une santé inalté- » rable ».

LINGUET, *Lettres sur la Théorie des Loix.*

» exemple, en parlant d'un des chefs-d'œuvre
» de notre langue, *les presque défuntes Lettres provinciales*, ces Lettres, avant de
» mourir, enterreront encore bien des réputations.

» Nous n'établirons aucune parité entre
» l'Émile du fameux citoyen de Genève et
» l'ouvrage de ténèbres intitulé Système de
» la Nature : il est trop évident que celui-ci
» contient le poison dont l'autre est manifestement l'antidote.

» Nous respecterons les réputations affermies du chancelier de L'Hopital et du président de Montesquieu, et si nous avions le
» projet d'abaisser celle de d'Alembert, nous
» aurions du moins la prudence de ne pas
» lui disputer, en géométrie, une réputation
» contre laquelle personne n'a réclamé.

» Après avoir flatté M. de Voltaire pendant sa vie, nous ne passerions pas tout-à-coup, envers ce grand homme, de l'adulation à l'irrévérence.

» Quand le nom du grand Corneille n'aurait pour nous qu'une importance très-légère, nous croirions cependant lui devoir
» assez d'égards pour ne pas dire ouvertement

» que Rodogune est une des plus mauvaises » pièces du théâtre.

» Nous éviterions par prudence de faire un » aveu trop naïf de quelques-uns de nos sen» timens, et de dire, par exemple, qu'un » scélérat qui n'aurait pas plus d'adresse que » le Tartuffe de Molière, ne serait pas un » homme très-dangereux.

» Si le déplorable état de notre littérature » nous réduisait à parler malgré nous des » Zoïles ignorés qui ont entrepris de faire revi» vre la très-défunte Année Littéraire, nous » ne nous moquerions pas du public assez » ouvertement pour les placer dans la classe » des gens de lettres qui honorent la nation. » Nous ne sacrifierions point à ces hommes » obscurs des écrivains du premier mérite, » quand même ces écrivains seraient atteints » et convaincus de philosophie, parce qu'il » se pourrait à la rigueur qu'un philosophe, » dans l'acception la moins favorable du mot, » eût aux égards qu'on doit aux talens des » droits mieux fondés que certains anti-phi» losophes turbulens et fanatiques.

» Si quelques magistrats, sur l'avis de leurs » confesseurs, ont eu le malheur de donner,

» dans des temps de barbarie, quelques
» exemples d'intolérance, ces exemples très-
» rares ne nous serviraient pas de prétextes
» pour attribuer au corps entier de la magis-
» trature, ni les assassinats de l'inquisition,
» ni le massacre de la Saint-Barthélemi, ni
» cette foule de proscriptions religieuses qui
» ont désolé la terre depuis quinze siècles :
» mais nous en laisserons le mérite aux pieux
» instigateurs de ces meurtres, qui n'ont ja-
» mais eu l'intention de les désavouer, et à
» ceux qui, s'ils en étaient les maîtres, sem-
» bleraient tentés de renouveller ces scènes
» d'horreur et de démence.

» Sur la foi de quelques anecdotes visi-
» blement controuvées, nous ne chercherions
» pas à jeter des ridicules sur des écrivains
» très-estimables, tels que l'auteur du Traité
» des délits et des peines, ouvrage couronné;
» non par l'Académie, mais par la Société
» économique de Berne, qui a fait le même
» honneur aux Entretiens de Phocion de
» M. l'abbé de Mably. Nous respecterions ce
» monument de bienfaisance envers les hom-
» mes, et nous permettrions à l'Italie de s'en-
» orgueillir d'avoir produit un ouvrage qui

» a déjà contribué à la réforme du Code cri-
» minel, dans une grande partie de l'Europe.

» L'envie de nous singulariser ne nous fe-
» rait pas hasarder des parallèles trop cho-
» quans, ni comparer, par exemple, le ver-
» tueux Sully à l'abbé Terray.

» Comme le ressentiment le plus juste doit
» avoir ses bornes, nous nous garderions bien
» de confondre, ainsi que l'a fait M. Linguet,
» dans ses invectives amères contre l'ordre
» des avocats, ceux qui honorent véritable-
» ment cette profession, avec ceux qui pour-
» raient en être l'opprobre par l'abus de leurs
» talens; et le même sentiment de vénération
» qui nous ferait invoquer dans nos apologies
» le nom de l'Orateur romain, nous accou-
» tumerait aussi à ne prononcer qu'avec res-
» pect celui de Gerbier. . . . .

» Pour ne pas grossir sans nécessité la liste
» déjà trop nombreuse des fléaux de la pro-
» vidence, nous n'ajouterions pas aux ravages
» réels de la guerre, de la peste et de la fa-
» mine, les prétendues dévastations occasion-
» nées par l'agriculture. D'ailleurs le poison
» lent du pain n'ayant point encore altéré
» nos organes d'une manière sensible, nous

» regarderions comme un parti trop violent
» de proposer tout-à-coup aux nations qui
» cultivent le blé, de le changer pour du
» gland, ou de devenir herbivores : du moins
» tant que la salubrité de ce nouveau ré-
» gime ne nous sera pas rigoureusement dé-
» montrée.

» Enfin, nous croirions devoir préférer
» le mérite, peut-être obscur, de n'écrire
» que des choses vraies et utiles, à la manie
» plus brillante, mais au fond peu glorieuse,
» de ne dire que des choses fort extraordi-
» naires ».

Tels étaient, à la lettre, et sans aucune exagération, les paradoxes bizarres que Linguet avait accumulés dans ses Annales et dans plusieurs de ses ouvrages. On sait quelle a été sa fin tragique. Il est mort en 1794, sur le même échafaud où fut versé le sang de tant d'illustres victimes de l'anarchie qui régnait alors : mais s'il a partagé l'honneur du même supplice, il n'avait pas, à beaucoup près, dans l'opinion publique, la même considération. Il n'en a pas moins de droits à l'intérêt que doit inspirer le malheur. Il fut jugé par cet affreux tribunal révolutionnaire qui,

dédaignant jusqu'à l'apparence des formes légales, ne permettait aux accusés de se défendre, ni par eux-mêmes, ni par un défenseur de leur choix, et se faisait un jeu barbare de motiver ses arrêts de mort sur de prétendus soupçons dont il connaissait parfaitement, et la fausseté et l'absurdité.

LONGEPIERRE (HILAIRE-BERNARD DE), né à Dijon en 1659, mort en 1721. Sa tragédie de Médée a fait oublier celle de Corneille, à l'exception du fameux *Moi*, que l'on n'oubliera jamais, et de plusieurs vers dignes d'accompagner ce trait sublime : mais lorsqu'il fit sa Médée, Corneille n'en était qu'à son Aurore.

Voltaire a profité dans son Oreste de l'Électre de Longepierre, ou plutôt, ayant puisé dans la même source que lui, c'est-à-dire, dans Sophocle, il n'est pas surprenant qu'il y ait quelque ressemblance, non dans le style, mais dans le plan des deux pièces. Longepierre avait le mérite rare de bien connaître les anciens, mais il sentait mieux leurs beautés qu'il ne savait les rendre. On peut en juger par ses traductions d'Anacréon, de

Sapho, de Théocrite, de Moschus, de Bion, écrites en vers durs et faibles, souvent même ridicules, et par cette épigramme de Rousseau, un peu exagérée, comme le sont toutes les épigrammes :

> Longepierre le translateur,
> De l'antiquité zélateur,
> Imite les premiers fidèles,
> Qui combattaient jusqu'au trépas
> Pour des vérités immortelles
> Qu'eux-mêmes ne comprenaient pas.

Longepierre les comprenait, il en appercevait même tout le mérite; mais le génie et l'expression lui manquaient.

M.

MABLY (l'abbé BONNOT DE), né à Grenoble en 1709, mort à Paris en 1785, frère de l'abbé de Condillac, auteur de plusieurs écrits très-estimés sur la politique, l'histoire et la morale. C'est dans ses Entretiens de Phocion, que Marmontel a puisé tout ce qu'il a fait dire de plus raisonnable à son Bélisaire; mais ce qui est très-bien placé dans le pre-

imier de ces ouvrages, devient froid et ennuyeux dans le roman de Marmontel, parce qu'il est construit sur un mauvais plan; ou plutôt parce qu'il en est absolument dénué: ce qui n'a pas empêché quelques enthousiastes de la nouvelle philosophie, d'oser comparer cette production éphémère à l'immortel ouvrage de Télémaque.

La Société économique de Berne, quoique l'abbé de Mably n'eût point brigué cette palme académique, adjugea aux Entretiens de Phocion, le prix qu'elle est en usage de distribuer annuellement. Elle a fait depuis le même honneur au Traité du marquis Beccaria, sur les délits et les peines. Ces deux écrits étaient dignes de cette distinction, et la Société de Berne a donné un exemple que les autres Académies devraient imiter.

Dans ses observations profondes sur l'Histoire de la Grèce et sur les Romains, dans celles qu'il a données sur l'Histoire de France, enfin dans son livre intitulé De la Législation, l'abbé de Mably a prouvé, non-seulement qu'il était un des hommes les mieux instruits du droit public des nations anciennes et modernes, mais qu'il pouvait être lui-même

un législateur. Il est vrai que, digne émule des Lycurgue, des Solon, ses loix auraient pu ne pas convenir à des nations dégradées et corrompues, telles que la plupart des peuples de notre Europe, mais à de nouvelles colonies qu'il eût formées au bonheur et à la vertu.

Dans un Éloge consacré à sa mémoire, par M. Lévesque, et qui a partagé en 1787 le prix extraordinaire proposé par l'Académie des Inscriptions, voici le portrait qu'il nous a tracé de cet homme vertueux; et ce portrait est ressemblant.

« Si parmi nous il était singulier, ce n'est » pas qu'il affectât de l'être, c'est que son » caractère, son esprit, sa façon de penser, » ses vertus n'étaient pas de notre siècle; » c'est qu'il s'était formé sur des modèles qui » ne sont pas les nôtres. Dans les beaux jours » d'Athènes, il aurait été confondu dans la » foule des citoyens estimables, parce que » tous lui auraient ressemblé. Dans les beaux » jours de Sparte, il aurait été encore moins » remarqué; parmi nous, il était comme ces » figures antiques, dont la sage attitude et la

» sévère beauté contrastent avec les statues
» maniérées des modernes ».

Après l'avoir justifié ainsi du reproche de singularité, M. Lévesque ne le justifie pas moins heureusement de l'entêtement dont on l'accusait. « Il est bien aisé, dit-il, de
» n'avoir pas d'entêtement, quand on n'a
» jamais réfléchi ; quand on adopte aujour-
» d'hui les pensées de l'un, pour les changer
» demain contre celles de l'autre ; quand on
» n'a de couleur que celle des objets dont on
» s'approche ; quand on parle sans idées, et
» seulement pour ne pas garder le silence ;
» quand sans cesse on dément ses discours
» par sa conduite, et ses opinions d'un ins-
» tant par celles de l'instant suivant ; quand
» on est prêt à penser comme tout le monde,
» parce qu'en effet on ne pense jamais ».

Le dernier ouvrage de l'abbé de Mably, intitulé De la manière d'écrire l'Histoire, contient encore d'excellens principes et des vues dignes de lui ; mais on est affligé d'y trouver quelques jugemens particuliers qui lui avaient été dictés par cette humeur injuste et chagrine, qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme un des malheurs de la

vieillesse. Ce philosophe austère et rigide, ne put pardonner à Voltaire cette plaisanterie qui lui était échappée à l'occasion d'un méchant ouvrage de M. Clément :

> Dont l'écrit froid et lourd, déjà mis en oubli,
> Ne fut jamais prôné que par l'abbé Mably.

Il est donc vrai que la philosophie n'offre point de remède contre l'amour-propre.

MAILLET (N. de), consul au Grand-Caire, né en Lorraine en 1659, mort à Marseille en 1738. C'est l'auteur de l'ouvrage intitulé Telliamed, qui n'est que l'anagramme de son nom. Ce livre est un système sur l'origine du globe, dédié par l'auteur même à Cyrano de Bergerac, et qui est en effet plein de visions amusantes dans le goût du Voyage de la Lune de ce dernier ; mais de Maillet écrit d'un style sérieux, que Bergerac se fût bien gardé d'employer.

Buffon n'a pas dédaigné d'adopter, en y faisant quelques changemens, la partie de ce système qui concerne la formation de la terre. L'auteur la suppose sortie du sein des eaux, et regarde les plus hautes montagnes

comme un effet des courans de la mer. Il y a des vraisemblances heureuses en faveur de cette hypothèse; mais elle est combattue par une foule de raisonnemens qui ne permettent pas de la reconnaître encore pour une vérité physique. On a comparé de tout temps les systêmes à la poésie : ce n'est, de part et d'autre, qu'un pays de fictions.

La partie la plus chimérique de l'ouvrage de Telliamed, est celle qui donne au genre humain des poissons pour ancêtres. Tout le monde s'est moqué de cette folie; mais comme on écrit beaucoup, et qu'on se dispense volontiers de lire, personne n'avait encore observé qu'elle n'a pas même le mérite d'être originale. Le passage suivant, emprunté des dialogues sceptiques de La Motte le Vayer, sous le nom d'Oratius Tubero, va prouver que cette idée bizarre de Telliamed ne lui a pas coûté de grands efforts d'imagination.

« Je ne puis me retenir de vous expliquer » ici la pensée d'un des plus sublimes et mé» taphysiques esprits de ce temps, qui s'était » persuadé que le genre humain était origi» naire de quelques tritons et femmes ma-

» rines ; soit qu'il eût égard à l'opinion de
» Thalès, qui tenait l'eau pour le seul élé-
» ment de toutes choses; soit qu'il regardât
» les cataclismes et déluges universels, après
» lesquels ne restant plus que les animaux
» aquatiques, il crût que par succession de
» temps ils se faisaient amphibies, et puis
» après terrestres tout-à-fait: son opinion se
» trouvant aussi fort autorisée de celle des
» Égyptiens, dans Diodore Sicilien, qui te-
» naient l'homme, *lacustre animal et palu-*
» *dibus cognatum, ex naturæ quantitate ac*
» *lævore conjectantes, et quod humido ma-*
» *gis quàm sicco nutrimento indigeat* ».

Voilà bien le systême, ou plutôt le songe de Telliamed. Consultez aussi l'ouvrage de M. du Tens, intitulé Recherches sur les découvertes attribuées aux modernes; et vous verrez qu'en physique, les plagiaires ne sont pas moins communs qu'en littérature.

MAIMBOURG (Louis), jésuite, né à Nancy en 1610, mort en 1686, historien-déclamateur et prédicateur bouffon. C'est de lui que Molière disait à ceux qui lui reprochaient d'avoir usurpé les droits de la chaire

dans sa comédie du Tartuffe, qu'on pouvait bien lui permettre de faire des sermons, puisqu'on ne se scandalisait pas des farces du Père Maimbourg.

La déclamation n'est pas le seul vice de ses histoires ; elles manquent de discernement, d'exactitude, de vérité, et l'esprit de parti s'y fait sentir jusqu'au ridicule. On lui a reproché ses portraits dans le goût des romans; mais il a donné des atteintes plus graves à la dignité de l'histoire. On sait que dans sa Clélie, mademoiselle de Scudéry s'amusait à peindre, sous des noms romains, les bourgeois de son quartier. Ce qu'elle faisait par flatterie, le Père Maimbourg le faisait par malignité. Il traçait de fantaisie les caractères de quelques anciens personnages, de manière qu'on pût y reconnaître ceux de ses contemporains qu'il se proposait de flétrir. C'est ainsi, par exemple, que, sous les traits d'Arnaud de Bresse, on voit clairement qu'il voulait désigner le célèbre Antoine Arnaud, docteur de Sorbonne, et son propre confrère, le jésuite Bouhours, sous ceux du grammairien George de Trébisonde. Cependant ces témérités mêmes, son ima-

gination ardente, et quelques agrémens dans son style, quoique ses périodes fussent d'une longueur démesurée, lui firent de son temps quelque réputation. Mais ce qui le rend véritablement odieux, c'est qu'il est à-la-fois violent et adulateur. Il se déchaîne avec fureur contre les écrivains de Port-Royal, forcés, par ses emportemens, à ne pas lui épargner les ridicules, tandis qu'il se brouille avec Rome, quoique jésuite, pour faire sa cour à Louis XIV, à l'occasion du droit de régale. Il applaudit, par le même motif, à la révocation de l'Édit de Nantes, et aux persécutions qui en furent la suite. Il cherche du moins à les pallier, et se rend, par cette conduite, doublement méprisable. Voyez la critique que Bayle a faite de son Histoire du Calvinisme; le caractère de cet historien s'y trouve parfaitement bien développé.

MAIRET (JEAN), né à Besançon en 1609, mort en 1660. Il a précédé Rotrou, Scudéry, Corneille et du Ryer. Sa Silvie fut une des premières pièces qui donna de la réputation à notre théâtre. Sa tragédie de Sophonisbe eut un brillant succès, et elle le méritait

pour le temps; mais il devint jaloux de Corneille, dès que ce grand homme eut fait le Cid.

MALFILATRE (N.), né à Caen en 1733, mort en 1769. Jeune poète enlevé trop tôt à la littérature, et qui donnait les plus grandes espérances. M. de Lauraguais, à qui la nation doit le plaisir de voir représenter les chef-d'œuvres de la scène sur un théâtre débarrassé de spectateurs; le même qui allie l'amour des lettres à la passion des sciences, encouragea Malfilâtre par ses bienfaits; mais il ne put le dérober entièrement à l'ascendant de sa mauvaise fortune. Les infirmités accablèrent avant le temps ce jeune auteur, de qui nous n'avons qu'une Ode, un poëme intitulé Narcisse, et plusieurs fragmens d'une traduction en vers des Géorgiques de Virgile, dont il s'occupait, et qui annoncent un talent très-supérieur.

A la rigueur, son poëme de Narcisse ne peut être regardé comme un bon ouvrage; la fiction en est froide et embarrassée. En un mot, considéré dans son ensemble, Horace en eût dit *infelix operis summa;* mais on y

trouve très-fréquemment des détails de la plus heureuse poésie.

On ne saurait trop regretter un jeune homme qui promettait un si bel avenir. Dans les morceaux qu'il a traduits des Géorgiques, il ne cherchait ni à prêter de l'esprit à Virgile, ni à tailler ses diamans à facettes pour leur donner plus d'éclat, mais aux dépens de leur valeur. On voit qu'il s'était pénétré des sentimens de son modèle, qu'il en sentait vivement toutes les beautés, et que personne n'était plus capable de les faire revivre dans notre langue.

Il est singulier que parmi ses compatriotes, qui auraient dû se montrer plus jaloux d'honorer sa mémoire, ceux qui possèdent la totalité de ses manuscrits, n'ayent pas mis plus de zèle à la publier. Une édition élégante et soignée de Malfilâtre ne produirait qu'un très-petit volume; mais ce que nous connaissons de ses ouvrages le rendrait infiniment précieux à tous ceux que les prestiges du mauvais goût n'ont point égarés, et qui conservent encore le sentiment de la belle nature.

MALHERBE (FRANÇOIS DE), né à Caen

en 1556, mort à Paris en 1628. Il a fixé les loix de la poésie française, et il est resté le modèle de tous ceux qui ont écrit en vers après lui. Il est le premier qui ait élevé le génie de la langue jusqu'au sublime, et personne ne l'a surpassé en harmonie. Le genre de l'ode est celui dans lequel il s'est le plus distingué. On croit voir cependant qu'il maîtrisait son enthousiasme, plutôt qu'il n'en était dominé, et peut-être fut-il moins embrasé du feu du génie, que dirigé dans ses travaux par un goût exquis, une oreille infiniment sévère, et le talent le plus heureux. Le mérite d'exprimer des idées communes d'une manière neuve et sublime, étant sans doute celui qui caractérise le plus un grand poète, nous nous permettrons de rapporter ces vers de Malherbe que tout le monde connaît, et qui pourtant n'ont rien perdu de leur fraîcheur et de leur beauté. L'auteur avait à rendre cette pensée vulgaire, que les hommes naissent tous également dévoués à la mort:

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos rois.

MALLEBRANCHE (Nicolas), prêtre de l'Oratoire, de l'Académie des Sciences, et qui eût mérité d'être aussi de l'Académie française, né à Paris en 1638, mort en 1715. C'est un philosophe respectable à jamais, malgré ses erreurs, et que personne ne doit attaquer sans ménagement, parce qu'il est très-supérieur à ceux qui combattent aujourd'hui ses systêmes. S'il s'est trompé sur l'origine de nos idées, ses songes du moins ont quelque chose de majestueux et de sublime. Cette matière d'ailleurs étant de nature à n'être jamais parfaitement éclaircie, aucune opinion ne mérite une préférence exclusive sur la sienne.

S'il n'est pas vrai, comme le pensait le Père Mallebranche, que nous voyons tout en Dieu, il est impossible au moins, dans la profonde ignorance où nous serons toujours de l'origine de nos idées, d'imaginer un sentiment plus vraisemblable que celui qui semble exprimé dans ces paroles d'un ancien poète: *In Deo vivimus, movemur et sumus.* En effet, comme l'a dit Voltaire, quel serait l'inconvénient de croire que c'est Dieu qui nous donne toutes nos idées? et ce sentiment

ne rentrerait-il pas dans le systême du Père Mallebranche ?

Le nom de cet oratorien célèbre, ceux de Descartes, son maître, de Gassendi, de Bayle, et quelques autres que nous avons déja cités, prouvent combien la vanité de notre siècle lui en impose dans ses prétentions exclusives à la philosophie. Nous insistons sur cette vérité, parce qu'on se permet de décrier tous les jours le beau siècle de Louis XIV, sous le faux prétexte que l'esprit philosophique lui était, pour ainsi dire, étranger. Nous avons lu même avec surprise, dans un de nos derniers Mercures, l'analyse d'un mauvais ouvrage, où l'on essaie de réduire à deux auteurs seulement, cette foule de grands écrivains qui ont fait à ce même siècle un honneur immortel. On n'y donne qu'à Molière et à La Fontaine la qualité de poètes-philosophes. Cette démence est à peine croyable; mais elle est vraie, et nous en rougissons. Eh quoi! Corneille, Racine, Boileau lui-même, n'ont-ils donc pas mis dans leurs ouvrages toute la philosophie dont ils étaient susceptibles? En demander davantage, ne serait-ce pas souhaiter qu'au lieu de leurs

tragédies ou de leurs poëmes, ils n'eussent fait que des traités de morale ou de métaphysique? Encore douterions-nous que dans ces traités, il pût se trouver une connaissance du cœur humain aussi philosophiquement profonde que dans le seul personnage de Phèdre.

Ce n'est qu'à regret que nous relevons de pareilles absurdités; mais on les entend répéter si souvent, qu'il n'est pas possible de se renfermer toujours dans le silence et dans le mépris. Loin d'accorder à notre siècle une injuste préférence sur le siècle passé, nous pensons que le Père Mallebranche, qui a donné lieu à cette digression, est lui seul infiniment supérieur à cette multitude de philosophes qu'on entend vanter aujourd'hui, et parmi lesquels cependant il en est quelques-uns de justement célèbres. Le livre de la Recherche de la vérité paraîtra toujours admirable, malgré ses erreurs, à ceux qui seront en état de l'approfondir. L'esprit humain n'a pris nulle part un vol plus élevé. Le style en est noble et pur, sans ornemens recherchés, sans faux enthousiasme, sans exclamations d'énergumène; et, quoique commandé par une ima-

gination forte et brillante, le Père Mallebranche a su la maîtriser de manière à ne se permettre jamais aucune de ces exagérations emphatiques qu'on voudrait nous donner pour du sublime. Ce grand homme d'ailleurs eut, dans sa vie privée, le vrai caractère du génie, l'extrême simplicité.

MANGENOT (l'abbé Louis), chanoine du Temple, dans le temps où ce Temple était le rendez-vous de la meilleure compagnie, né à Paris en 1694, mort en 1768. Il était neveu de Palaprat, célèbre pour avoir travaillé longtemps en société avec Brueys, qui avait plus de talent que lui, et à qui nous devons la comédie du Grondeur et quelques autres pièces restées au théâtre, quoiqu'elles n'aient pas le même mérite.

L'abbé Mangenot avait le goût de la poésie, mais il n'a traité que de petits sujets, et son genre était la délicatesse. Ses premiers essais le firent accueillir de cette bonne compagnie du Temple, dont il était environné; mais son caractère, ennemi de toute dépendance, et naturellement porté à une misanthropie un peu cynique, ne lui permit pas de

s'assujétir long-temps aux égards nécessaires pour se maintenir auprès d'elle. Bientôt il prit le parti de la retraite, et n'en fut peut-être que plus heureux.

Celui de ses ouvrages qui lui fait le plus d'honneur, est une Églogue qui a paru dans tous les Recueils de Poésie publiés de son temps, et qui commence par ces vers :

> Au déclin d'un beau jour, une jeune bergère
> Échappée à la fin aux regards de sa mère, etc.

Nous connaissons beaucoup d'écrivains plus laborieux et plus féconds que l'abbé Mangenot, et dont les vers magnifiquement imprimés, ornés de belles gravures, et défiant, en quelque sorte, l'oubli sous ce pompeux appareil, n'iront pas aussi loin que cette Églogue. Elle remporta le prix des jeux floraux à Toulouse, et ce fut le célèbre Jean-Baptiste Rousseau qui le présenta lui-même à l'auteur, en présence de Palaprat, charmé de ménager au jeune poète un encouragement si flatteur.

De jolies chansons, dont la plupart ont été recueillies dans l'Anthologie française, quelques épigrammes, une épitaphe badine qu'il

avait faite pour lui-même, sont tout ce qui nous est resté de l'abbé Mangenot, qui paraît n'avoir pas laissé de manuscrits. Nous nous rappelons cependant qu'il nous avait lu quelques pièces, une Épître, entre autres, sur la Volupté, pleine d'images riantes, et qui méritait d'être conservée.

Les maximes épicuriennes qu'il avait puisées dans les sociétés du Temple, où il avait passé sa première jeunesse, composaient toute sa philosophie. Nous l'avons vu mourant, avec une apparence de tranquillité dont peu d'hommes sont capables dans cette dernière scène de la vie. Il nous disait de la mort ce qu'il en avait dit dans une de ses chansons :

> Elle n'est rien tant que nous sommes,
> Quand elle est, nous ne sommes plus ;

paroles qui semblaient lui prêter de la force, et qu'il répéta plus d'une fois jusqu'à son entière défaillance.

MARIVAUX (Pierre Carlet de Chamblain de), de l'Académie française, né à Paris en 1688, mort en 1763. Auteur d'un grand nombre de romans et de comédies. On

avait parlé dans les premières éditions de la Dunciade, du jargon de cet écrivain. En voici quelques exemples pris au hasard dans ses Œuvres. « Laissez-moi rêver à cela, il me » faut un peu de loisir pour m'ajuster avec » mon cœur : il me chicane, et je vais tâcher » de l'accoutumer à la fatigue.

» La nature fait assez souvent de ces tri- » cheries-là ; elle enterre je ne sais combien » de belles ames sous des visages communs ; » on n'y connaît rien : et puis, quand ces » gens-là viennent à se manifester, vous » voyez des vertus qui sortent de dessous » terre.

» Le sentiment est l'utile enjolivé de l'hon- » nête, etc. ». Ce jargon, dans le temps, s'appelait du Marivaudage. Malgré cette affectation, M. de Marivaux avait infiniment d'esprit ; mais il s'est défiguré par un style entortillé et précieux, comme une jolie femme se défigure par des mines.

Le talent qu'il avait cependant pour la comédie, et pour saisir la vraie nature dans quelques-uns de ses romans, mérite une attention particulière. Aucun auteur n'a peint avec plus de vérité l'amour-propre des fem-

mes. Cette passion prédomine en elles sur l'amour même ; et c'est ce que M. de Marivaux a parfaitement saisi dans leur caractère. On n'en trouve pas moins, dans la plupart de ses pièces, des scènes où ce qu'on appelle le sentiment est rendu avec la dernière délicatesse ; mais, en général, il y mettait trop de métaphysique ; et c'est à ce défaut que nous avions fait allusion, dans ces vers de la comédie des Tuteurs :

> Une métaphysique où le jargon domine,
> Souvent imperceptible à force d'être fine.

On a observé que les fables des comédies de M. de Marivaux étaient plutôt des fables de romans que de comédies. En effet, pour que l'action de ses pièces pût se passer naturellement, il faudrait lui supposer une durée de plusieurs mois ; et pourtant l'auteur trouve moyen de resserrer cette action dans l'espace de vingt-quatre heures, avec une sorte de vraisemblance.

Il paraît bien singulier que, dans la Surprise de l'Amour, par exemple, des gens parviennent à s'aimer à la fureur dans le court intervalle d'une journée. Il est vrai qu'ils se

connaissaient auparavant; mais que dans les Fausses Confidences, une jeune veuve très-riche voie, pour la première fois de sa vie, un avocat sans biens, dont elle fait son intendant à midi, et qu'à six heures du soir elle en soit éprise au point de l'épouser malgré sa mère, avec laquelle elle se brouille pour ce mariage; enfin que l'auteur ait la magie de faire trouver cet événement tout simple, ce ne peut être que l'effet d'un talent singulier que personne n'a porté plus loin que M. de Marivaux. Disons mieux; cet art n'est qu'à lui : lui seul a eu le secret de ces gradations de sentimens, de ces scènes heureusement filées, qui lui tenaient lieu d'incidens pour soutenir son action. Ce n'était point-là sans doute le vrai genre de la comédie, mais c'était un genre personnel à l'auteur, un genre qui a su plaire, et qui d'ailleurs ne sera pas contagieux, parce que M. de Marivaux avait un tour d'esprit original, qui ne sera peut-être donné à personne.

C'est à la finesse extrême de ses observations, à la profonde connaissance qu'il avait du cœur des femmes, à l'analyse exacte qu'il avait su faire de leurs mouvemens les plus

cachés, qu'il a été redevable de ses succès. En un mot, la vérité qui ne meurt jamais, comme nous l'avons déjà dit, fera vivre, malgré tous leurs défauts, la plupart de ses romans et de ses comédies; et M. de Marivaux sera toujours cité parmi les peintres de la nature : mais il ne faut pas même songer à imiter sa manière.

MARMONTEL (Jean-François), de l'Académie française, né à Bort dans le Limousin, en 1719, mort en 1799.

Ses meilleurs amis conviennent aujourd'hui, assez généralement, qu'il n'était pas né pour la poésie. C'est ce que Boileau disait de Chapelain :

> Il se tue à rimer; que n'écrit-il en prose?

Sa tragédie de Denys le tyran parut néanmoins annoncer quelques talens à ceux qui ne l'examinèrent point assez pour y découvrir le germe de tous les défauts qu'on a depuis reprochés à l'auteur. Sa versification dure et ampoulée, ses maximes répandues sans ménagement et sans choix, ses fréquentes déclamations, toujours mises à la place du senti-

ment dans les scènes les plus susceptibles d'intérêt; toutes ces fautes de goût étaient déjà très-remarquables aux yeux des connaisseurs, dans Denys le tyran. Elles devinrent plus sensibles dans Aristomène. Cléopatre parut fort inférieure à ces deux pièces : les Héraclides baissèrent encore. Enfin le malheureux succès d'Egyptus, qui fut à peine achevé, l'obligea de renoncer pour jamais à la tragédie.

Il avait essayé le genre de l'opéra, et l'on se souvient encore de ces vers plaisans du ballet d'Acante et Céphise :

Tout rend hommage
A ce Dieu puissant.
Le papillon volage,
Le lion rugissant,
Le rossignol, etc.

Assurément ce n'est pas-là le style de Quinault. Ce dernier avait trop de goût pour accoupler ainsi les lions rugissans et les papillons volages. Aussi le public, accoutumé à la douce mélodie du chantre d'Armide, ne put-il se prêter à la versification roide et âpre de Marmontel.

Ce qui paraîtra inconcevable, c'est qu'après avoir fait rire le public à la tragédie, cet auteur ait entrepris de le faire pleurer à l'opéra-bouffon. C'est ce qu'on a vu dans le Sylvain, roman usé quant au fond, trivial quant à la forme, et qui n'a dû une apparence de réussite qu'à la musique charmante de M. Grétry. On sait d'ailleurs que tous ces opéra-bouffons ne sont lus que par lés acteurs, qui s'en dispenseraient encore très-volontiers, s'ils n'étaient obligés d'étudier leurs rôles.

Jusqu'ici, la réputation de Marmontel paraît donc n'avoir pris un peu de consistance que dans ce qu'il a écrit en prose, c'est-à-dire, dans sa Poétique, sa traduction de Lucain, ses Contes moraux, et son roman de Bélisaire.

Sa Poétique, comme on l'a dit ailleurs, est un recueil d'hérésies en matière de goût, qu'il avait déja insérées par lambeaux dans le Dictionnaire encyclopédique. C'est dans cette Poétique étrange que Boileau, Racine et Rousseau sont traités avec dénigrement; qu'Aristophane est comparé à Catilina et à Narcisse; et qu'on accuse Virgile d'avoir

comparé Turnus à un âne: comparaison qui ne se trouve point dans Virgile.

Depuis que Marmontel voit dans ce grand poète des choses qui n'y sont pas, il n'est pas étonnant qu'il le mette fort au-dessous de Lucain. Cependant il a mal justifié sa passion pour la Pharsale, en la traduisant en prose ampoulée. Ce n'était pas le moyen de la faire paraître supérieure à l'Énéide.

Les amis de Marmontel abandonnent encore, sans trop de résistance, sa Poétique et sa traduction de Lucain. Il ne lui reste donc que ses Contes et ce fameux Roman de Bélisaire, auquel on a essayé de donner tant d'éclat.

Quant aux Contes, nous remarquerons, 1°. que ce ne sont que des Contes; 2°. que ce ne sont que des Contes en prose; 3°. qu'il y a plus de graces dans ceux de La Fontaine, plus d'esprit dans ceux d'Hamilton, plus de philosophie dans ceux de Voltaire, peut-être même plus de naturel dans ceux de Perrault; car enfin La Fontaine a dit:

> Si Peau-d'âne m'était conté,
> J'y prendrais un plaisir extrême.

Et nous doutons que ce poète, ami de la délicatesse et de la naïveté, en eût dit autant du Mari sylphe, de Tout ou rien, des Mariages Samnites, et des Quatre Flacons.

D'ailleurs, en supposant (ce qu'on est bien éloigné de vouloir disputer) que les Contes de Marmontel soient en effet d'assez heureuses bagatelles, que le style en soit correct, quoique pesant, sur-tout quand l'auteur veut être léger, est-il donc permis à des Français, enrichis de tant de merveilles littéraires, de se passionner pour de minces historiettes, dont le fonds même n'appartient pas à Marmontel? Qui ne sait que dans Zadig, Babouc, Memnon, qui ne sont pourtant qu'une très-faible partie de la gloire de Voltaire, on trouve et cent fois plus de vues philosophiques et morales, et cent fois plus d'imagination, et des détails infiniment plus piquans, plus neufs, plus variés que dans tous ces petits romans bourgeois et pédantesques sur lesquels on affecte de se récrier? Par quel singulier caprice nous arriverait-il donc d'attacher tant de valeur à de médiocres esquisses, tandis que nous avons sous

les yeux, dans le même genre, des tableaux peints par de grands maîtres?

Nous savons qu'il est encore des gens qui capitulent assez facilement sur le mérite des Contes moraux, mais qui se sont tellement arrangés pour admirer Marmontel, qu'ils mettent du moins son Bélisaire infiniment au-dessus de Télémaque. Nous en appelons à tout homme qui se vantera d'avoir pu lire d'une haleine ce triste roman composé de dix-sept dissertations, enchaînées l'une à l'autre comme ces conversations d'Ariste et d'Eugène sur le goût, qui se passent au bord de la mer, et que le révérend Père Bouhours a rédigées par chapitres. Que cet homme, quel qu'il soit, nous dise avec vérité s'il n'a pas été vingt fois sur le point de s'endormir aux tristes et longues homélies philosophiques de l'aveugle Bélisaire. Exceptons, toutefois, les trois ou quatre premiers chapitres de ce roman moral, qu'on peut lire sans doute avec assez de plaisir. C'est un portique agréable, qui annoncerait un grand édifice, mais qui ne conduit qu'à des ruines.

Le quinzième chapitre, que l'on a tant

vanté, n'est (et ici nous interrogeons la bonne-foi de ceux qui ont fait semblant de l'admirer) qu'une répétition de ce qu'avaient dit avec plus de force, sur ces matières hardies, des écrivains beaucoup plus célèbres. Nous avons de Bayle un Traité de la Tolérance, qui est un chef-d'œuvre de savoir et de raisonnement. Nous en avons un plus moderne, moins fort peut-être de raisonnement, mais écrit d'un style que Bayle n'avait pas, et que nous regardons comme un des meilleurs ouvrages de Voltaire. Enfin, cette doctrine de la Tolérance n'a-t-elle pas encore été exprimée en traits de feu par l'éloquent citoyen de Genève? D'où nous viendrait donc l'ivresse qu'on voudrait nous inspirer pour ce quinzième chapitre, où l'on ne retrouve qu'avec ennui ce qu'on a lu dans des ouvrages infiniment supérieurs?

Observons encore que quand même Marmontel eût mérité quelque célébrité par ses écrits en prose, par la fertilité de sa plume, par sa persévérance opiniâtre à braver la critique, et par sa littérature, qui véritablement n'est point commune, il aurait compromis toute sa gloire, en disant que Boileau

est un écrivain sans feu, sans verve et sans fécondité *, et en se permettant une foule de paradoxes non moins révoltans. On les trouvera rassemblés dans une collection beaucoup trop complète de ses Œuvres, en dix-huit volumes, publiée quelques années avant sa mort, et dont une compagnie de libraires eut l'intrépidité de se charger.

Nous venons de dire que sa littérature n'était pas commune; et véritablement, aux paradoxes près qui s'y trouvent mêlés trop souvent, nous croyons que c'est la partie brillante de ses ouvrages, et celle qui conservera le plus de réputation. Quoiqu'il eût dans la société quelques nuances de pédantisme, il garde cependant plus de mesure que M. de Laharpe dans tout ce qu'il a écrit sur les arts; il n'a ni la dureté, ni la violence, ni les assertions impérieuses et tranchantes, ni sur-tout l'orgueil qu'on est affligé de trouver, à chaque page, dans la Gazette russe de ce dernier, et même dans son Cours de Littérature. Si son goût en général est moins pur, ses connaissances paraissent beaucoup plus

* *Voyez* l'article COTIN.

étendues, plus variées, et supposent des études plus approfondies; il nous semble enfin qu'on peut le lire avec plus de fruit, mais toujours avec défiance.

Ce qu'on pourrait reprocher de plus grave à Marmontel, maintenant qu'on ne doit plus à sa mémoire que la vérité, c'est d'avoir été un des premiers qui ait compromis la dignité d'homme de lettres, en se mettant aux pieds des hommes de finance chez lesquels il était admis, et en leur prodiguant des adulations q'on ne se serait pas permises dans leur antichambre. Nous l'avons vu distribuer lui-même des rafraîchissemens dans la salle de spectacle du fastueux La Popelinière. Ce financier avait l'habitude de marier tous les ans quelques filles, en les gratifiant d'une dot légère; et à une de ces fêtes, nous avons entendu Marmontel lui adresser ce ridicule *impromptu* dans lequel non-seulement il le comparait à Dieu, mais il le mettait même infiniment au-dessus de lui. Ce dieu que l'on nous vante, disait-il,

> Ce Dieu nous donna l'être,
> Et puis nous planta là :

Si c'est un don de naître,
Le beau don que voilà !
L'ami, chez qui nous sommes,
Est bien plus généreux,
S'il fait naître des hommes,
C'est pour les rendre heureux.

Le hasard nous rendit témoins de cette fête, et nous ne savions trop de quel côté était la plus grande bassesse ; du côté du financier qui recevait cette louange et qui vraisemblablement la payait ; du côté du poète qui se permettait, en si mauvais vers, un si plat blasphême, ou de celui des convives qui applaudissaient.

Ce serait mal excuser Marmontel que de dire qu'il était pauvre. La pauvreté ne s'ennoblit que lorsqu'elle est fière et décente ; mais rien ne la dégrade autant que les complaisances serviles dont il ne rougissait pas de donner l'exemple.

Ce ton d'ailleurs était devenu chez lui un ton d'habitude, même en moins bonne compagnie. C'est ainsi du moins que, quelques années après, il chanta la célèbre mademoiselle Guimard, à l'occasion de quelques aumônes qu'elle avait faites dans un hiver ri-

goureux. En l'appelant, dans une épître, *jeune et belle damnée*, en lui rappelant tous ses jolis péchés, et en l'exhortant à en faire de nouveaux, il lui sacrifia non pas tout-à-fait Dieu, comme à La Popelinière, mais toutes les saintes du calendrier; et cette légèreté antireligieuse, quoique les vers n'en fussent guère meilleurs que ceux qu'on vient de lire, fut, comme on l'imagine bien, très-applaudie dans les coulisses de l'opéra. Au fond, ce badinage, précisément par ce qu'il avait de profane, n'en avait que plus de graces pour un philosophe, et Marmontel l'était alors. Il paraît s'en être repenti depuis, comme M. de Laharpe; et quoique sa conversion ait fait moins de bruit, elle n'en est peut-être que plus édifiante.

MAROT (Clément), né à Cahors en 1495, mort à Turin en 1544. Le modèle d'une certaine naïveté fine et piquante que l'on appelle encore de son nom, le genre marotique. Sa charmante épître à François Ier, dans laquelle il se plaint d'un valet

> Sentant la hart de cent pas à la ronde,
> Au demeurant le meilleur fils du monde,

qui lui avait dérobé son argent; quelques épigrammes qui n'ont point été surpassées, quelques contes joyeux, quelques jolies chansons, lui ont fait un nom immortel.

La manière qu'il a choisie a paru tellement convenable aux ouvrages de ce genre, que Voiture, La Fontaine, Rousseau, et quelques autres de nos poètes célèbres, n'ont pas dédaigné de l'emprunter. Nous croyons cependant, avec Voltaire, que ce serait un défaut de goût que de l'employer dans des ouvrages plus sérieux. C'est travestir Minerve que de lui donner la marotte de Momus.

Il semblerait que le poète dont nous parlons, enjoué, badin, et quelquefois licencieux à l'excès, n'aurait guère dû s'attendre à devenir un des fondateurs de la liturgie des églises protestantes. Sa traduction des Pseaumes, continuée par Théodore de Bèze, a été chantée long-temps dans tous les temples de la réforme de Calvin. On ne sentit point assez, dans cet âge encore grossier, l'étrange disparate du flageolet de Marot et de la harpe de David.

MARSAIS (César du), né à Marseille en

1696, mort à Paris en 1756. Il a prouvé par les articles de grammaire qu'il a fournis à l'Encyclopédie, et par son excellent Traité des Tropes, que la grammaire est une véritable science; que la philosophie a présidé, plus qu'on ne le croit, à l'art de la parole, et qu'on peut en établir les règles, non sur des décisions de caprice, mais sur les loix immuables du raisonnement.

M. du Marsais était d'ailleurs un homme vertueux, un philosophe-pratique, qui a passé une longue vie dans un état voisin de l'indigence, et qui ne s'est jamais avili pour améliorer sa fortune.

Cet excellent grammairien ne fut pas de l'Académie française.

MASSIEU (l'abbé JEAN-BAPTISTE), de l'Académie de Rouen, et curé de Sergy, né à Pontoise en 1647. Sa traduction des Dialogues de Lucien nous a paru très-supérieure à celle de d'Ablancourt. Il a donné depuis la traduction complète des ouvrages de cet auteur, qui s'est moqué avec tant de sel et de graces des philosophes de son temps. Un auteur tel que Lucien, mis à la portée de tout

le monde, était peut-être un excellent préservatif contre ce débordement de prétendus philosophes qui menaçait de nous inonder; et, sous ce rapport, la traduction élégante et fidelle de M. Massieu pouvait être regardée comme un à-propos très-heureux.

MASSILLON (JEAN-BAPTISTE), évêque de Clermont, de l'Académie française, né à Hières en 1663, mort en 1744. Prédicateur célèbre, et qui est véritablement à Bourdaloue ce que Racine est à Corneille.

Bourdaloue, armé de preuves, et quelquefois les prodiguant trop, semble n'adresser sa morale austère qu'à la raison. Massillon s'adresse principalement au cœur; et il faut convenir que celui qui nous fait aimer nos devoirs, est bien supérieur à celui qui se contente de nous les démontrer.

MAURY (l'abbé JEAN SIFFREIN), de l'Académie française, né en 1746. Son livre sur l'Éloquence de la chaire et du barreau, est écrit avec autant de sagesse que de goût. Ses discours sacrés, et principalement son panégyrique de S. Vincent de Paul, prouvent

qu'il n'est pas moins heureux à donner des exemples, qu'à rappeler les vrais principes. Personne n'a parlé de Bossuet plus dignement, sans être injuste envers Fénélon. Il faut consulter l'ouvrage même, et voir avec quelle force l'auteur s'élève contre la fausse chaleur et les déclamations convulsives de nos charlatans d'éloquence : « Veux-tu savoir, dit-il, ce qui est froid? c'est tout ce qui est exagéré ».

On sait avec quelle fermeté courageuse et toujours soutenue (ce qui est au moins digne d'éloge), l'abbé Maury se comporta dans notre assemblée constituante. On sait qu'après Mirabeau, à qui l'on ne put comparer personne à la tribune, il fut un de ceux qui s'y distinguèrent le plus, et que forcé par les progrès de la révolution à quitter la France, il se rendit à Rome où le pape crut devoir récompenser son inflexibilité d'opinion par le chapeau de cardinal.

Tout ce que nous pourrions ajouter à ces détails serait étranger au but que nous nous sommes prescrit dans ces Mémoires.

MAYNARD (FRANÇOIS), de l'Académie

française, élève de Malherbe, né à Toulouse en 1582, mort en 1646. Ses vers, toujours dénués d'inversion, ont en général trop de monotonie et trop peu d'élévation, mais ce fut un écrivain naturel, facile et correct, qui avait certainement plus de droits aux bontés du cardinal de Richelieu que les Boisrobert, les Colletet, et beaucoup d'autres poètes, ses contemporains, qui ne le valaient pas. Les Sonnets chagrins de Maynard contre ce même cardinal, sont peut-être ce qu'il a fait de mieux.

MÉHÉGAN (Guillaume-Alexandre de), né dans les Cévennes en 1721, mort à Paris en 1766. Cet écrivain, si l'on ne s'en rapportait qu'aux jugemens des journalistes de son temps, ne serait guère connu que par leurs injures; c'était cependant un homme de beaucoup d'esprit, un homme d'une élocution facile et brillante, dont la conversation charmait, quoiqu'elle eût quelquefois l'apprêt d'une composition soignée. Il a donné d'ailleurs un Tableau de l'histoire moderne, qu'aucun de ses critiques n'était capable de faire, et qui suppose dans le peintre une

main qui savait réunir l'élégance à la précision.

MÉNAGE (GILLES), né à Angers en 1613, mort à Paris en 1692. Il a fait des vers grecs, latins, français, et italiens; mais c'est dans cette dernière langue qu'il a le plus réussi. Ses Poésies italiennes le firent recevoir de l'Académie della Crusca.

Il sentait dans les autres le ridicule du pédantisme dont il était lui-même un peu entiché : on en a la preuve dans sa métamorphose du pédant Montmaur en perroquet.

C'est Ménage que Molière joua dans la comédie des Femmes savantes, sous le nom de Vadius : mais il eut le bon esprit de ne pas s'offenser de cette liberté du théâtre. Lui-même avait été satyrique avec succès dans sa requête des Dictionnaires : et personne n'était plus pénétré que lui de la nécessité de cette satyre utile, qui, en respectant les mœurs, répand un juste ridicule sur de mauvais écrivains, dont les succès découragent quelquefois les vrais talens, et déshonorent le goût du public. Molière, peut-être, aurait

dû l'épargner, d'autant plus que Ménage eut le mérite de sentir le premier le génie naissant de ce grand poète comique. On sait qu'il dit à Chapelain, en sortant d'une représentation des Précieuses ridicules: « Nous adorions, vous et moi, toutes les sottises qui » viennent d'être si bien critiquées. Croyez-» moi, il nous faudra brûler ce que nous » avons adoré... ». Cet éloge en renfermait un bien remarquable de la liberté courageuse avec laquelle Molière avait osé jouer tout l'hôtel de Rambouillet. On voit aussi par-là quelle influence heureuse une seule bonne comédie peut avoir sur les mœurs de toute une nation.

Au reste, Ménage était un savant très-estimable. Il était bien nécessaire, sur-tout dans ces commencemens de la littérature, qu'il y eût de pareils érudits. C'est à leurs travaux qu'on doit la lumière pure dont nous jouissons, et qui ne tardera pas à s'éteindre, précisément parce qu'on a voulu réduire en almanachs et en dictionnaires très-imparfaits, toutes les connaissances humaines.

La reine Christine honora Ménage de ses bontés pendant le séjour qu'elle fit en France.

Cette princesse, qui aimait les sciences, ne put s'empêcher de distinguer un homme à qui notre langue doit beaucoup, quoiqu'il n'ait pas été de l'Académie française. Le savant La Monnoye n'a pas jugé au-dessous de lui de donner une édition soignée du Menagiana, dans lequel on trouve beaucoup de choses curieuses.

MERCIER (Louis-Sébastien), né à Paris en 1740. On a lu, dans une feuille du Journal de Paris, une lettre de M. Mercier, dans laquelle il fait un grand éloge de la comédie allemande. Il félicite les Allemands d'avoir rejeté les règles si chères à notre nation; ces règles qui, selon lui, nous assujettissent et nous resserrent dans le cercle le plus étroit. Il les félicite sur-tout de jouer Shakespear tout pur, et traduit littéralement. Il a vu, dit-il, une pièce de Schiller coupée en sept actes, dont la représentation dure quatre heures, et qui ne paraît pas longue. Il se flatte qu'un jour nos petites conventions théâtrales disparaîtront peu à peu, et feront place à la manière grande, simple, naturelle, qui vivifie le théâtre de nos voisins.

Cette conspiration contre les chef-d'œuvres de notre siècle en faveur de la manière allemande ou anglaise, a eu pour chefs MM. le Tourneur, de Cathuélan et de Rutlidge. Ces messieurs ont travaillé en société à la traduction du théâtre de Shakespear, et l'on sait qu'il est ordinaire aux traducteurs de se passionner pour l'écrivain qu'ils traduisent. On a vu d'excellens esprits porter cette manie jusqu'à l'enthousiasme, et M. le Tourneur, écrivain très-estimable, en est lui-même un exemple.

A ces messieurs, se sont affiliés des conjurés d'un ordre très-inférieur. Nous les nommons selon le rang de leur réputation : M. Mercier, M. Rétif de la Bretonne, et M. de Cubière. Voici le raisonnement secret de ces messieurs. S'il était possible de ramener le chaos où la lumière a brillé; si nous pouvions accoutumer les Français au mépris de leur propre langue, leur faire secouer le joug des règles, des bienséances, de la raison, du goût, de la poésie même, enfin les replonger dans la barbarie, qui sait si nos ouvrages n'obtiendraient pas quelque réputation? Il paraîtrait flatteur à ces écrivains de détrôner Corneille,

Racine, Boileau, Molière, etc. et d'établir le siége de leur académie à Bedlam.

Les projets de ces messieurs peuvent se réaliser, car il en est des nations comme des hommes : elles ont leurs beaux jours et leur caducité ; mais alors la France, après avoir été l'honneur de l'Europe, serait arrivée au dernier terme de sa décadence.

Ceci nous rappelle un apologue du poëte Saadi :

« Des Cygnes régnaient dans une île peu-
» plée d'oiseaux. Leur voix mélodieuse, leur
» blancheur éclatante avaient réuni tous les
» suffrages en leur faveur ; lorsqu'une espèce
» inconnue dans l'île, des corbeaux venus du
» nord, jaloux de leur plumage d'argent,
» commencèrent à former contre eux une
» cabale d'abord impuissante. L'harmonie du
» chant des cygnes fut traitée par eux de
» monotonie ; la blancheur ne leur semblait
» qu'une couleur fade et insipide. Insensible-
» ment le parti des corbeaux devint une fac-
» tion dominante ; la dynastie des cygnes dis-
» parut, et le goût de la nation changea du
» blanc au noir ».

M. Mercier qui paraît se faire un jeu de se

distinguer par la singularité de ses opinions, sans prendre garde au ridicule où il s'expose, et au soupçon de démence que ce travers, porté à l'excès peut faire naître, ne se borne plus à décrier Racine et Boileau, dont il ne parle qu'avec le plus froid mépris; mais il conspire à-la-fois contre tous les noms célèbres; contre Voltaire *, qui ne lui paraît qu'un vieil enfant, c'est-à-dire, à-peu-près un sot, contre Descartes et Newton, contre

* Dans un Discours que prononça M. Mercier, le 18 floréal an IV, non pas aux Petites-Maisons, comme on pourrait le croire, mais à la tribune du Corps législatif dont il était membre, il fut le précurseur de tout ce qu'on a dit de plus insensé contre la mémoire de Voltaire, après avoir donné à ce grand homme, pendant sa vie, et même depuis sa mort, les plus grands éloges : mais ces contradictions étonnèrent peu dans un écrivain à qui le desir de paraître singulier a fait abjurer toute pudeur. Voltaire fut vengé, comme il devait l'être, par un Anonyme qui, à cette époque, adressa au Journal de Paris plusieurs Lettres que la force de la vérité rendit éloquentes. Elles étaient faites, non-seulement pour couvrir de confusion l'auteur de cet étrange Discours, si la folie pouvait rougir; mais tous ceux qui, à son exemple, osent insulter la cendre d'un des hommes dont le nom sera toujours cher aux Français, et qui a constamment rempli de sa gloire tout le dernier siècle. *Voyez* les feuilles du Journal de Paris du 25 floréal, et des 6, 11 et 18 prairial de la même année.

Locke, et même contre les peintres. Leurs chefs-d'œuvre n'offrent à ses yeux que de puérils prestiges dont il n'est jamais la dupe, il n'y voit toujours qu'une toile plate, étendue sur un châssis, et barbouillée de couleurs. Il est donc bien difficile de plaire à M. Mercier? Point du tout, il a déclaré son goût: le génie original et créateur de M. Rétif de la Bretonne est, après lui-même, ce qu'il admire le plus. Il faut le féliciter d'un choix qui lui donne une assurance si entière de n'avoir jamais de rivaux.

MÉZERAY (François-Eudes de), de l'Académie française, né près de Falaise en 1610, mort en 1683. Malgré la rudesse de son style, c'est encore de tous nos historiens celui qui a le plus de caractère, et dont la lecture fait le plus de plaisir, quand une fois on a surmonté une première impression défavorable. Ses réflexions hardies sur l'origine des impôts, et sur les exactions des gens de finance, déplurent à Colbert, qui lui fit ôter sa pension : c'était déclarer qu'on ne voulait pour historiens que de vils esclaves. On n'a point assez reproché cette dureté à la mé-

moire de Colbert ; il nous semble qu'aujourd'hui notre administration plus éclairée ne se permettrait pas une pareille injustice.

Le Traité de Mézeray sur l'origine des Français, supposait une connaissance profonde de notre histoire ; c'était enfin un homme digne du genre qu'il avait choisi, et à qui il ne manqua que cet esprit vraiment philosophique qui a fait autant de bien aux lettres, que l'abus de la philosophie leur a fait de mal, depuis les réputations usurpées de quelques charlatans.

MIRABEAU (Gabriel-Victor Riquetti, comte de), né en 1749, mort en 1791.

La partie la plus brillante de sa vie, l'éclat avec lequel il ouvrit la scène de la révolution, ses succès à la tribune par une éloquence dont avant lui la France n'avait pas vu d'exemple, sa carrière politique enfin, sont des objets absolument étrangers à ces Mémoires, et que nous nous sommes promis de ne pas traiter. Nous ne le considérons que comme homme de lettres, d'un talent très-rare, quoique son style fût souvent taché de néologisme, et que dans ses meilleurs ou-

vrages on remarque des inégalités qui ne permettent pas de le placer dans la classe de nos écrivains du premier rang. Mais son génie était bien supérieur à ses ouvrages; et ce qui lui manque du côté de la perfection du style, ne vient que de ce qu'il n'avait jamais prévu, ni dû prévoir qu'il serait obligé de se faire une ressource de sa plume. Né avec ce qu'on appelait un grand nom, et avec les espérances d'une haute fortune, la violence de ses passions l'entraîna dans des erreurs qu'il fallut expier, et qui le réduisirent au besoin d'écrire, souvent même avec une précipitation que nécessitaient les circonstances, et qui ne lui laissait pas le temps de polir ses ouvrages. Il écrivit donc avant de s'être mis à portée d'observer qu'au don de la pensée, qu'il possédait à un degré très-éminent, il fallait joindre le mérite de l'expression, de l'élégance, de la clarté, de la méthode, en un mot, de tout ce qui constitue l'art très-difficile de bien écrire. Abandonné à son seul génie, il est peu de ses ouvrages où l'on ne trouve des pages très-éloquentes, souvent même des traits de maître; et celle de ses productions que nous mettons au premier

rang, est le livre qu'il fit dans la prison de Vincennes, contre l'abus des Lettres de cachet. Plusieurs morceaux de ce livre semblent écrits avec le burin de Tacite.

C'est dans cette prison que Mirabeau, passionnément amoureux de Sophie Le Monnier, lui écrivit ces Lettres que Manuel a recueillies, et dans lesquelles il en est plusieurs dont l'expression brûlante pourrait être comparée à ce que l'on admire le plus dans les Lettres de la nouvelle Héloïse.

Il en est une de Mirabeau à son père, dans le même recueil, qui ne méritait pas moins d'être conservée, et qui nous a paru un chef-d'œuvre.

Ce fut au moment où sa captivité finissait (et nous aimons à nous retracer ce souvenir) qu'informé que nous avions conçu le projet de donner de Voltaire une édition commentée, il nous adressa deux lettres que nous avons toujours gardées comme un témoignage très-flatteur de son estime pour nous, estime dont il ne cessa de nous donner des preuves, même dans les temps orageux de la révolution.

Nous nous permettons de consigner ici ces

lettres qui soutinrent notre émulation dans une époque où non-seulement il eût été prudent, mais nécessaire de se laisser oublier. Troublés dans notre entreprise par une foule de contre-temps que nous n'avions pu prévoir, ce ne fut que dans les jours de la plus forte terreur qu'il nous fut possible de hasarder la première livraison de notre travail sur Voltaire; et c'est ce même travail qui nous adoucit l'effroi des proscriptions dont nous étions menacés.

C'était alors un besoin pour nous que de ranimer notre courage en relisant ces lettres de Mirabeau, quoiqu'elles nous laissassent au fond du cœur un sentiment plein d'amertume. Il n'était plus cet homme qui nous avait accoutumés, tant qu'il vécut, à ne pas désespérer de la patrie, à qui nous nous étions sur-tout proposé de plaire, et dont le suffrage eût été pour nous la plus flatteuse des récompenses : mais du moins nous jouissons encore de ses lettres; et harcelés, comme nous l'avons été si long-temps, par les libelles injurieux que se permit contre nous, et que se permet encore, après plus de quarante ans, la vengeance des tartuffes de philosophie,

il peut nous être permis de nous en distraire un moment par les marques d'estime que nous donnait un homme qu'on n'accusera pas, malgré les excès où l'emportèrent quelquefois ses passions, d'avoir été l'ennemi de la vraie philosophie.

Première Lettre de Mirabeau à l'auteur.

J'apprends, Monsieur, à la campagne où je suis venu raccommoder ma santé, et oublier l'agitation des villes, que votre Édition de Voltaire va paraître. J'ai toujours pensé, depuis que j'ai su que vous travailliez à un Commentaire de ce grand homme, que votre ouvrage mériterait de beaucoup la préférence sur tous ceux qui auraient le même poete pour objet, parce que vous seul peut-être réunissez les lumières et le courage nécessaires pour énoncer et respecter la vérité, dans l'examen des trop nombreux ouvrages d'un écrivain si inégal et si infatigable. Je prends donc la liberté de vous demander dans quel temps précis, et sous quelles conditions doit paraître votre édition. Celui de mes amis que j'avais chargé de prendre ces informations, ne m'en a pas donné de satisfaisantes, quoiqu'il ait l'honneur de vous connaître; et j'ai espéré que vous pardonneriez à un amateur des lettres, une question que je vous prie de regarder comme une

preuve de l'admiration sincère que j'ai ponr vos talens, de l'estime respectueuse que je vous crois due, et avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Le comte DE MIRABEAU fils.

Au Bignon, par Egreville, 27 juin 1781.

Seconde Lettre du même au même.

Je n'ai jamais regardé, Monsieur, le *Prospectus* de M. de Beaumarchais, que comme un charlatanisme que plus ou moins de succès rendrait plus ou moins coupable; et j'ai toujours vu en vous le vengeur du bon goût, le seul soutien du théâtre comique, ou plutôt le seul que j'aurais cru capable d'en être le restaurateur, et le littérateur du goût le plus sain, le plus épuré, du jugement le plus droit, du talent le plus caractérisé qui nous ait été donné dans les jours de décadence de notre littérature, où je crois encore, qu'après M. de Voltaire, vous êtes le seul qui ayiez porté au même degré l'art infiniment difficile de bien écrire en prose et en vers.

Vous pouvez, d'après cette profession de foi, juger, Monsieur, si j'ai jamais pu mettre en paral-

lèle vôtre Édition de Voltaire, et celle que nous promet Beaumarchais avec les caractères de Baskerville, qui ne valent pas mieux que plusieurs autres.

Je suis très-reconnaissant de l'offre que vous voulez bien me faire du *Prospectus*, que je lirai avec autant d'intérêt que tout ce que vous écrivez. Si vous voulez bien l'adresser *à M. de Vitri, commis au Bureau des finances, près le Contrôle général*, première enveloppe ; et la seconde cachetée d'un simple pain, *pour le Comte de Mirabeau*, il me parviendra sûrement et sous contre-seing.

Si je puis vous être de quelque utilité, Monsieur, je vous prie de m'employer avec confiance, et j'en serai reconnaissant. Ce ne sont point-là de vaines formules telles que le monde les tolère et les nécessite peut-être ; c'est l'expression fidelle des sentimens d'estime respectueuse que m'ont inspirés vos ouvrages, dont on nie plutôt la moralité que le talent, et que j'estime autant pour l'une que pour l'autre de ces qualités.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Le comte DE MIRABEAU fils.

Au Bignon, par Egreville, 4 juillet 1781.

MOLIÈRE (JEAN-BAPTISTE POQUELIN DE), né à Paris en 1620, mort en 1673. Le premier des poètes comiques anciens et modernes. L'extrême liberté d'Aristophane ne convenait guère qu'à un État démocratique. Les bons mots de Plaute se ressentaient un peu de la grossièreté de son siècle. Térence ne fut guère qu'un traducteur élégant: le seul Molière posa d'une main courageuse les bornes que doit avoir la véritable comédie, dans une monarchie gouvernée par les bienséances et par les mœurs.

On sent bien que, d'après les limites que nous nous sommes imposées, nous ne pouvons nous permettre ici que quelques traits rapides et peu approfondis sur le caractère de ce grand poète.

Le premier secret de l'art de Molière fut, sans doute, de peindre les hommes qu'il voyait, bravant à-la-fois l'audace des applications, et les vains murmures de ceux dont il représentait naïvement les ridicules, et mêmes les vices.

Il est courageux, mais il est nécessaire de répéter ce que nous avons dit ailleurs, qu'il ne peut exister de bonne comédie, si l'on re-

tranche au poète la liberté de s'emparer de tous les ridicules qui appartiennent de droit à son art. L'homme métaphysique n'est qu'une spéculation vaine, aussi étrangère à la poésie qu'à la peinture. Ce sont les individus pris dans la société, qui doivent servir de modèles à la comédie. Seulement on exige de l'auteur qu'il tâche de masquer son secret, en accumulant sur un seul personnage, les traits du ridicule dérobés à plusieurs: de manière que l'ensemble de ces traits réunis ne désigne plus uniquement tel ou tel homme en particulier, mais frappe à-peu-près également sur toute l'espèce des caractères vicieux que le poète s'est proposé de peindre. C'est ainsi qu'Apelle forma sa Vénus, non d'après un seul modèle, mais en empruntant de différentes beautés ce que chacune d'elles pouvait lui fournir de plus parfait.

On doit avouer que cette loi, imposée au poète comique, a tourné quelquefois au profit du génie; cependant Molière, à l'exemple d'Aristophane, s'éleva souvent au-dessus de cette contrainte. Encouragé par Louis XIV, il osa franchir une loi dont l'observation su-

perstitieuse eût géné son essor : car le génie ne peut s'immoler toujours aux règles pusillanimes que lui-même n'a pas dictées, et qui ne sont en effet que des bienséances de pure convention.

On sait à combien de gens ressemblait son Tartuffe; on connaît même l'homme en place accusé, par la voix publique, d'avoir servi de modèle à ce personnage hardi. Molière n'en eut pas moins le courage de déclarer à Louis XIV qu'il fallàit ou lui permettre le Tartuffe, ou qu'il renonçât désormais à la comédie.

On sait que presque toutes les anecdotes de la cour et de la ville, dès qu'elles lui semblaient convenir à son art, venaient se placer tour-à-tour dans ses pièces immortelles, qui n'en avaient que plus de mérite pour les spectateurs, charmés de retrouver sur le théâtre les scènes de ridicule que les originaux de Molière avaient données dans la société.

On sait par exemple, que le trait de Bertrand de Sotenville, qui eut le crédit de vendre tout son bien pour faire le voyage d'outre-mer, fut appliqué à M. de la Feuil-

lade, qui avait dérangé sa fortune pour mener au siége de Candie trois cents gentilshommes équipés à ses dépens.

On sait que l'impertinent chasseur de la comédie des Fâcheux, n'était autre que le marquis de Soyecourt.

On sait que ce Gros-Pierre, qui prit le nom pompeux de M. De l'Isle, désignait Thomas Corneille, qui s'avisa de quitter le beau nom de Corneille, en effet très-dangereux pour lui, pour prendre le nom de M. De l'Isle.

On sait que dans la pièce des Femmes savantes, Cotin, Ménage, madame Dacier, et tout l'hôtel de Rambouillet, furent joués. On sait même que madame de Rambouillet, qui était à la première représentation de cette comédie, dit en sortant à Ménage : « Quoi! » monsieur, vous souffrirez que cet impertinent de Molière nous joue de la sorte? » Et que celui-ci eut le bon esprit de répondre : « Madame, j'ai vu la pièce; elle est parfaitement belle, et l'on n'y peut trouver rien à » redire, ni à critiquer. »

On sait qu'on croyait M. de Montausier

lui-même caractérisé dans quelques-unes des brusqueries du Misantrope.

On sait que dans l'Amour-médecin, les quatre premiers médecins de la cour, messieurs Desfougerais, Esprit, Guenaud et d'Aquin, furent représentés naïvement sous les noms de messieurs Desfonandrès, Bahis, Macroton et Tomès, noms comiques, qui avaient été fournis à Molière par son ami Despréaux, et qui servaient à désigner plus particulièrement encore ces mêmes médecins. Tous ces noms étaient dérivés du grec. Celui de Desfonandrès, qui veut dire tueur d'hommes, s'appliquait à M. Desfougerais; celui de Bahis à M. Esprit, affligé d'un bredouillement glapissant et risible; celui de Macroton à M. Guenaud, à cause de son parler lent et désagréable; enfin celui de Tomès à M. d'Aquin, partisan fanatique de la saignée. Il ne faut pas oublier que pour rendre la plaisanterie plus agréable à toute la cour, les acteurs chargés de ces rôles, les représentèrent avec des masques que Molière avait fait faire exprès, et qui imitaient parfaitement la figure de ces messieurs : c'était véritablement la comédie d'Aristophane.

On sait que toute la pièce du Mariage forcé n'avait pour base que le mariage en effet un peu forcé du comte de Grammont avec mademoiselle Hamilton.

On sait que le nom de Tartuffe même, qui s'était appelé d'abord Panulphe, avait été fourni à Molière par une anecdote plaisante, arrivée à la table d'un ecclésiastique * du premier rang ; et que les interrogations que fait en latin M. Bobinet à son élève, dans la comtesse d'Escarbagnas, faisaient allusion aussi à une autre anecdote du temps.

Cette liberté de ne laisser échapper aucun des traits comiques que lui fournissait la société, fut pour Molière une source inépuisable d'excellentes plaisanteries. En vain on criait à la satyre, comme si la comédie pouvait être autre chose que l'imitation et par conséquent la satyre des moeurs ; Molière avait l'avantage de vivre dans un siècle plein de nerf et de courage, fertile en ames fortes et vigoureuses, à qui les vaines clameurs de l'envie étaient peu capables d'en imposer. Ceux qui présidaient alors au Gouverne-

---

* *Voyez* la Vie de Ninon l'Enclos, par M. Bret.

ment, avaient eu le mérite de sentir qu'un excellent poète comique, avec les seules armes du ridicule, pouvait avoir sur les moeurs de toute la nation l'influence la plus utile; maintenir une balance à-peu-près égale entre les différentes conditions de l'état: balance qui importe infiniment plus qu'on ne le croit à la tranquillité d'une monarchie; réprimer à propos l'orgueil ou l'ambition de certains ordres de citoyens qui peuvent devenir dangereux, en s'arrogeant insensiblement des prérogatives qui ne leur appartiennent pas, et qui n'étaient point à craindre lorsqu'ils se trouvaient confondus dans la classe des citoyens dont il était permis de rire. On ferait un volume sur l'utilité dont pourrait être un homme tel que Molière à une administration éclairée.

L'esprit juste et naturel de Louis XIV semblait lui avoir révélé une partie de ces grandes vues. Souvent ce prince, près de qui la fortune avait placé Molière (circonstance nécessaire peut-être au repos de ce grand poète), daignait lui indiquer lui-même les ridicules qui pouvaient être échappés à son pinceau. Aussi trouverait-on dans ses comédies, plutôt

que dans notre Histoire, le vrai caractère de la nation; et c'est-là ce que des commentateurs, qui auraient quelque talent, devraient sur-tout y chercher. Mais que pour la gloire de Molière et de la France, ce commentaire, digne de nos plumes les plus savantes, ne soit jamais livré à des mains profanes!

La seule comédie du Tartuffe, qui n'avait eu de modèle chez aucune nation, soit par la hardiesse de son sujet, soit par les difficultés qu'il offrait à vaincre, soit par les finesses de l'art que l'on y découvre à chaque scène, soit enfin par l'histoire de la persécution momentanée que cette pièce attira sur l'auteur, peut donner lieu à plus de remarques utiles que tout le reste de nos théâtres pris ensemble.

Au reste, en démontrant, comme nous le faisions à l'instant, la nécessité des personnalités dans la comédie, nous n'avons pas prétendu alarmer les citoyens, mais seulement indiquer au Gouvernement une de ses ressources, pour faire tomber sans violence des abus que les loix n'ont pu prévoir, ou qu'elles ne peuvent réprimer. C'est à lui de saisir ce juste milieu, qui, en accordant aux arts toute la liberté qui leur est due, empêche cette

même liberté de dégénérer en licence. C'est à lui enfin de savoir employer le ridicule comme un supplément à l'insuffisance des loix.

Que les citoyens d'ailleurs soient sans inquiétude. Nous l'avons déjà dit quelque part: des ridicules communs et vulgaires, tels que la plupart de ceux qu'on apperçoit, ne méritent pas même un coup-d'œil d'un poète comique, bien loin de pouvoir servir à la correction des mœurs, et à l'amusement d'une nation vive et brillante. Les vrais originaux sont très-rares; et il y a bien des gens qui ont la folle vanité de se croire des personnages dignes de la scène, dont l'auteur le plus satyrique tranquilliserait bien l'esprit, s'il était à portée de leur dire ce qu'il pense de leurs ames nulles et sans physionomie. Tous les portraits ne sont pas faits pour être exposés au Salon, et tous les caractères ne sont pas dignes du théâtre. Observons encore qu'il n'est pas possible de bien peindre un personnage vicieux, ou seulement ridicule, sans qu'on lui trouve dans le monde une infinité de copies. Souvent le véritable original

qui a servi de modèle au poète, échappe à l'application, tandis qu'elle va se partager sur des gens auxquels l'auteur n'avait jamais pensé, et dont même il ne soupçonnait pas l'existence avant qu'elle ne lui fût révélée par la malignité des spectateurs. Or, toute application ainsi divisée, cesse par-là même d'être une personnalité offensante. Nous garantissons la justesse de cette observation, d'après l'expérience que nous en avons faite nous-mêmes plus d'une fois, et sur-tout à l'occasion de la comédie des Philosophes, s'il est permis de rappeler aucune comédie quand on parle de Molière.

Une des loix que se prescrivit encore ce grand homme, et qui ne contribua pas moins que sa liberté courageuse à la perfection de son art, ce fut de choisir constamment ses personnages dans la vie commune, qui est la plus propre à fournir à la scène des ridicules saillans, et qui ont précisément la charge du théâtre. On sait qu'il ne dérogea à cette règle que dans la comédie du Misantrope, le seul des caractères qu'il ait traités que le peuple ne devait pas lui fournir. Mais nous avons

développé ailleurs cette idée *; et depuis, quelques écrivains célèbres nous ont fait l'honneur de l'adopter.

Nous avions fait sentir aussi l'avantage qu'avait eu Molière d'employer, dans ses comédies, beaucoup de traits d'une plaisanterie naïve, tels que ces ingénuités si piquantes d'Agnès, dans l'École des Femmes, qui blesseraient aujourd'hui la délicatesse hypocrite de nos oreilles, tandis que nous allons tous les jours nous dédommager à des spectacles forains, libres jusqu'à l'indécence, de ces entraves qu'une vaine affectation de pudeur a données au théâtre de la nation, sous prétexte de l'épurer. Cette conduite n'a que l'apparence d'une contradiction, et ne paraîtra pas étonnante à quiconque aura observé que plus on a de morale en paroles, moins on a de mœurs en réalité.

Nous ne pouvons nous refuser à l'idée de considérer un moment Molière comme un législateur qui exerça, sur les Français, une sorte de magistrature, d'autant plus puis-

---

* *Voyez* le Discours préliminaire de la comédie des Tuteurs.

sante, qu'il ne l'exerça que par son génie, et que rien à l'extérieur ne décélait au vulgaire le secret de son administration.

Il naquit dans les circonstances les plus heureuses où il pouvait naître, sous un prince qui le protégea contre les ennemis que devaient nécessairement lui donner et le genre et la supériorité de ses talens. On trouve, dans un Mémoire que lui adressa Molière en faveur d'un médecin, des traces précieuses de la familiarité à laquelle ce Monarque, quoique fastueux, daignait admettre ceux de ses sujets qui illustraient son règne.

Le goût des amusemens nobles, et ces fêtes ingénieuses et brillantes, qui faisaient de la cour de Louis XIV le rendez-vous des étrangers et l'admiration de l'Europe; l'esprit de gaîté alors généralement répandu, par une suite de la considération et de la prospérité dont jouissait la nation; cet esprit de gaîté, que la manie philosophique a depuis desséché dans sa fleur, lorsque las, pour ainsi dire, d'être Français, quelques raisonneurs mélancoliques ont voulu nous livrer au délire sombre des idées anglaises; enfin l'émulation entretenue sans cesse par le concours

d'une foule d'excellens esprits, que la nature sembla prodiguer dans ce beau siècle : toutes ces circonstances réunies, contribuèrent à donner à la France un homme tel que Molière.

Quel assemblage heureux d'événemens nécessaires, peut-être, au développement d'un pareil génie; tandis que, pour l'arrêter dans son essor, il ne faudrait, de nos jours, qu'un Trissotin en faveur dans quelques bureaux d'esprit, qu'un Zoïle en place, enfin, qu'un seul homme puissant, trop peu sensible à la gloire, ou trop faible pour accorder au mérite persécuté une protection courageuse!

Il résulte, de ce petit nombre d'observations jetées à la hâte dans un sujet si riche, que personne ne porta dans le cœur humain un coup-d'œil plus sûr et plus profond que ce poète, qui est en même temps le plus grand philosophe dont la nation ait à s'enorgueillir. Non-seulement il semble avoir épuisé toutes les sources du rire, et les différens caractères dont il s'est emparé, mais encore ceux mêmes qu'il n'a fait qu'effleurer dans quelques scènes de ses pièces inimitables. Il y a tel sujet de comédie que peut-être on n'osera jamais tenter,

uniquement parce que Molière en a crayonné les premiers traits; et c'est, en ce sens, l'homme qui a fait le plus de larcins à la postérité. Qui oserait, par exemple, traiter le sujet du Railleur, après la scène de Clitandre et de Trissotin dans les Femmes savantes?

Toutes les innovations que l'on s'est permises depuis ce grand homme, sous prétexte de réformer ou d'ennoblir le genre, n'ont tourné qu'à la ruine de la vraie comédie. Les uns ont cru imiter la nature, en saisissant quelques détails minutieux des usages de la vie commune. Ils ont cru mettre de la vérité dans leurs pièces, en rendant avec fidélité les décorations d'un appartement, ou de petites attitudes domestiques, dont ils ont eu soin de noter ennuyeusement la pantomime dans leurs drames. Toutes ces puérilités à prétention indignent les vrais connaisseurs, et font même une secrète pitié à ceux qui feignent le plus de les admirer.

D'autres, au lieu de peindre les hommes tels qu'ils sont, nous ont donné des romans qu'on pourrait tout au plus regarder comme des exceptions aux événèmens ordinaires de la vie, et comme les aventures bizarres de

quelques individus de notre espèce. En établissant sur des événemens peu vraisemblables un intérêt chimérique, ils ont prétendu remplacer le peintre des ridicules, et l'historien des moeurs; mais, malgré leurs efforts, tous ces écrivains à la mode ne nous ont appris qu'à regretter Molière davantage.

On a reproché à ce grand homme ses sorties fréquentes contre la médecine, qu'il parut en effet attaquer avec une sorte d'affectation dans plusieurs de ses comédies: mais ce reproche n'est pas mieux fondé que celui qui a été renouvellé tant de fois contre nous par ceux qui nous accusent d'avoir joué la philosophie dans la comédie des Philosophes. C'était de l'ignorance barbare, du pédantisme, et des prétentions orgueilleuses de la plupart des médecins de son temps que Molière s'étoit moqué avec justice; et, sous ce rapport, loin de décrier la médecine, il ne voulait, au contraire, que l'épurer du charlatanisme qui la déshonorait. Ce fut là sa véritable intention, et l'un de ses plus beaux succès, attesté par les progrès que la médecine a faits de nos jours. C'est par lui qu'au lieu des Diafoirus et des Purgon, qu'il a fait dis-

paraître, nous voyons des médecins, non seulement très-instruits, mais qu'on peut mettre au rang de nos meilleurs écrivains. On n'a point oublié le style élégant et fleuri, souvent même éloquent de Vicq-d'Azir. Nous avons sous les yeux Cabanis appelé à tous les succès dans quelque genre qu'il eût voulu choisir *, et qui dans un ouvrage de physiologie, intitulé Rapport du physique et du moral de l'homme, vient de prouver que les idées de la métaphysique la plus abstraite, peuvent s'allier à l'imagination la plus brillante. Que ne doit-on pas se promettre, dans la même science, de la maturité du jeune Alibert son ami, que nous invitons seule-

* Dans des essais de traduction en vers de plusieurs morceaux d'Homère, qui ont paru à la suite de la première édition du poëme des Mois, du célèbre et malheureux Roucher, M. Cabanis avait donné des preuves d'un talent qui semblait l'appeler impérieusement à la poésie. Il a fait, depuis, son étude principale de la médecine; et Mirabeau, qui n'eut pas d'ami plus cher et plus tendre, Mirabeau, dans cette maladie qui devint, pour la France et pour l'Europe, un objet d'intérêt public, n'eut de confiance qu'en ses soins, qui malheureusement furent infructueux.

Quant à celui de ses ouvrages dont nous venons de parler, il nous paraît surpasser tout ce que nous connaissions

ment à mettre un peu plus de sévérité dans sa manière d'écrire en y prodiguant moins les ornemens; mais qui a déjà mérité qu'on dise de lui ce que disait Voltaire du célèbre Sylva :

Il sait l'art de guérir autant que l'art de plaire.

Il est d'autres noms encore que la voix publique proclame assez pour nous dispenser de les citer ; et c'est au génie de Molière, c'est au ridicule qu'il a jeté sur les travers de l'ancienne médecine, que la France doit cette nouvelle gloire.

On reprochait aussi à ce poète si favorisé de la nature, comme on ose aujourd'hui même

---

de lui jusqu'à présent : il est difficile du moins d'allier à un caractère plus aimable, et à une modestie qui embellit tout, plus de talens que n'en prouve ce même ouvrage. Nous avouons cependant, que les connaissances profondes qu'il y développe sur le physique de l'homme, n'ont pu nous faire illusion sur l'identité qu'il suppose entre nos facultés intellectuelles, nos sentimens moraux, et ce même physique. Dans cette partie de son système, il nous paraît avoir adopté les hypothèses hardies qui furent reprochées justement à Helvétius ; et nous serions tentés de lui appliquer ce que Rousseau disait à ce philosophe en le réfutant : *Ton génie dément tes principes.*

le reprocher au grand Corneille, quelques incorrections qui n'appartiennent qu'au temps où ils ont vécu, mais rachetées dans Corneille par tant de traits sublimes, et dans Molière par ces couleurs si vraies, et cette force d'expression qu'il allie partout à une facilité dont personne, mieux que Boileau, ne paraît avoir senti tout le mérite. Malheur aux écrivains froids, qui, plus frappés de quelques fautes de détail qu'on peut trouver, sans doute, dans le style de Molière, que des beautés dont il étincelle, croiraient que, même en cette partie, il existe un meilleur modèle! Qu'ils indiquent, s'ils le peuvent, un poète comique dont on ait retenu plus de traits, dont plus de vers soient demeurés proverbes; qu'ils tâchent enfin d'opposer au Misanthrope quelques pièces de nos jours dont le coloris soit plus vrai, plus naturel, plus brillant.

Mais c'est l'art du dialogue sur-tout qui a donné le plus de vie aux comédies de Molière, et qui paraît aujourd'hui le plus négligé. Ce mérite si rare, et l'extrême simplicité des plans dans les pièces de caractère (simplicité dont ce grand poète lui-même

n'avait senti toute la nécessité que vers le milieu de sa carrière), sont les seuls indices auxquels le public éclairé pourrait reconnaître ceux qui seraient véritablement appelés à tenir quelque rang parmi ses successeurs.

Molière ne fut point de l'Académie française. On nous répondra qu'il était comédien. Nous le savons; et ce serait un reproche à faire à la mémoire de Louis XIV, que de ne l'avoir point obligé de quitter le théâtre. Ce grand homme, qui ne fut jamais qu'un acteur assez médiocre, débarrassé des soins de sa troupe, n'eût pas manqué d'augmenter le nombre de ses chefs-d'œuvre, et de fournir à la scène de nouveaux modèles. Quelle irréparable perte que celle du temps de Molière!

Nous ne pouvons mieux terminer cet article que par un trait qu'on nous avait contesté, mais que de nouvelles recherches nous ont paru trop bien établir pour qu'on puisse le révoquer en doute. Louis XIV eut la curiosité louable d'apprendre par qui son règne avait été le plus illustré. « Quel est l'homme » de mon siècle dont le génie vous ait paru » le plus remarquable (demanda un jour ce

» prince à l'ami de Racine, au célèbre Des-
» préaux)? C'est Molière, répondit ce judi-
» cieux critique »; et la postérité semble con-
firmer sa décision. Racine a eu dans Voltaire un rival de gloire, du moins en quelques parties de son art; on n'en connaît point à Molière.

MONGAULT (NICOLAS-HUBERT DE), de l'Académie française et de celle des Inscriptions, né à Paris en 1674, mort en 1746. Il a enrichi les Mémoires de l'Académie des Inscriptions de plusieurs dissertations intéressantes. Sa traduction d'Hérodien et celle des Lettres de Cicéron à Atticus, sont fort estimées: les notes savantes dont il les a enrichies ne le sont pas moins. L'abbé de Mongault joignait le goût à l'érudition; et il a d'autant mieux mérité des lettres, que l'on conçoit à peine qu'au milieu des embarras de ses différentes places, il ait eu le temps de les cultiver.

MONTAIGNE (MICHEL-EYQUEM DE), né dans le Périgord, au château de Montaigne, en 1538, mort en 1592. Philosophe très-

hardi pour son temps, très-sceptique; mais dont le pyrrhonisme s'arrêta cependant au doute raisonnable. Ses Essais sont encore entre les mains de tout le monde. C'est sur-tout dans les ouvrages du célèbre citoyen de Genève qu'on peut apprendre à les estimer. On sera surpris de l'usage heureux qu'il a fait de cette source, quoiqu'il semblât qu'elle dût être tarie depuis long-temps par les richesses qu'elle a fournies à nos philosophes les plus distingués. Rousseau, après eux, a trouvé moyen d'y en puiser de nouvelles; mais, à leur exemple, il se les est souvent appropriées sans en faire hommage à Montaigne.

La philosophie de ce dernier n'a rien d'aride, et n'est altérée par aucun mélange de pédantisme. Montaigne est un homme du monde, qui, en s'observant lui-même, et en osant ne rien dissimuler de ses observations, a fait, sans paraître y penser, le portrait le plus naïf et le plus fidèle de l'espèce humaine. Ses couleurs sont vives, animées, pleines d'énergie. Il s'empare de l'imagination de ses lecteurs, de manière que malgré les tours vicieux et irréguliers du langage de son temps, et les défauts particuliers de son style, c'est

un de ces auteurs que l'on ne quitte jamais sans peine, et auquel on revient toujours avec un nouveau plaisir. On trouve, dans ses Essais, une foule d'expressions qui ont vieilli, mais que l'on regrette par la singulière vigueur qu'elles empruntent de l'art avec lequel il a su les employer. On sent qu'on ne pourrait l'épurer sans l'affaiblir; et enfin on lui pardonne tout, parce qu'il est un de ces hommes rares qui ont réuni au plus haut degré le talent de plaire et le mérite d'instruire.

Son scepticisme, qui serait pour la plupart des hommes un état de trouble et d'anxiété, était pour Montaigne, d'après ses expressions mêmes, un oreiller sur lequel il reposait mollement sa tête. Ce scepticisme prenait sa source dans son imagination trop féconde. Elle était pour sa raison, dit ingénieusement Marmontel, ce qu'est pour les yeux un cristal à plusieurs facettes, qui rend douteux l'objet véritable à force de le multiplier.

Deux siècles de gloire semblaient avoir mis Montaigne à l'abri de toute injure : cependant, si sa réputation pouvait être flétrie, elle le serait par une édition stéréotype de

ses Essais, que M. Naigeon vient de faire paraître.

Sur la foi de quelques notes marginales écrites, à ce qu'il prétend de la main de Montaigne, sur un exemplaire de l'édition que Montaigne lui-même en donna en 1588, M. Naigeon s'est arrogé le droit d'altérer un texte qu'il devait respecter, et qui, depuis plus d'un siècle, n'avait éprouvé aucune espèce d'altération ; ce qui nous semble d'une témérité impardonnable.

Quand ces prétendues notes marginales seraient authentiques (et nous sommes loin de le penser), il paraît certain que l'auteur les avait mises au rebut, puisqu'il n'en existait aucune trace dans la copie trouvée après sa mort, en 1592; copie où les Essais étaient augmentés d'un tiers, et d'après laquelle mademoiselle de Gournay, héritière de ses papiers, et que Montaigne appelait sa fille d'alliance, publia l'édition qui depuis a servi de modèle à toutes les autres.

M. Naigeon avait pu sans conséquence, et sans qu'on y prît trop garde, se charger de la Collection des œuvres de Diderot, la porter à quinze gros volumes qu'on n'achète

guère, et qu'on lit encore moins: mais Montaigne était un tout autre homme que Diderot, et ne devait pas s'attendre à voir ses idées associées à celles de M. Naigeon, qui prend beaucoup trop souvent la liberté de le commenter.

Qui reconnaîtrait ce philosophe dans l'étrange expédient que lui prête son nouvel éditeur pour corriger un enfant qui ne s'occuperait que de bagatelles, au lieu de prêter une attention sérieuse aux leçons de son précepteur ? Il faudrait, selon Montaigne travesti par M. Naigeon, que le précepteur, s'il est sans témoins, *étranglât cet enfant*, ou que, fût-il fils d'un duc, on le fît pâtissier dans quelque bonne ville. Étrangler est une manière de corriger un peu dure; et nous doutons qu'après avoir lu ce passage, aucun père fût tenté de confier à M. Naigeon l'éducation de son fils.

Mais que penserait Montaigne de cette substance renfermée dans notre tête, et qu'on ne connaît pas encore, à ce que prétend M. Naigeon, *mais dont l'idiosyncrasie nous porte plus ou moins fortement à l'ordre ou au désordre ?* Il faut convenir qu'à côté de ce

galimatias, Diderot paraîtrait un ange de lumière.

O M. Naigeon, nous ignorons parfaitement, aussi bien que vous, quelle est l'étrange substance qui se trouve renfermée dans votre cerveau : mais s'il vous arrivait de mourir aux Petites-Maisons, ce qui ne nous surprendrait pas, il serait curieux d'en connaître l'idiosyncrasie : dans le cas où ses meninges ne seraient pas à l'épreuve du scalpel, vous fourniriez à l'anatomie de merveilleuses découvertes, dont vous lui faite naître l'avant-goût, et qu'elle attend avec la plus vive impatience.

MONTESQUIEU (Charles de Sécondat de), de l'Académie française, né en 1689, mort en 1755. Ses Lettres Persanes ne sont pas un ouvrage de pure plaisanterie, comme l'a dit un écrivain célèbre *. Montesquieu y traite souvent les objets les plus graves avec cette hardiesse et cette profondeur qui ont caractérisé depuis l'immortel ouvrage de l'Esprit des loix.

* Voltaire.

Cette dernière production est un monument de génie, et non pas un recueil d'épigrammes, ainsi que l'a avancé trop légèrement l'auteur * d'une lettre adressée au savant abbé d'Olivet. L'admiration de l'Europe semble avoir imposé silence aux détracteurs de Montesquieu. Sa philosophie a éclairé le monde. Il n'a eu pour ennemis que des fanatiques obscurs, qui le critiquaient sans l'entendre, et qu'il a rendu ridicules à jamais, quand il a daigné leur répondre. Mais s'il eut des censeurs téméraires, il faut convenir aussi qu'il a eu une foule d'imitateurs médiocres, qui semblent n'avoir usurpé le nom de philosophes que pour nous dégoûter de la philosophie.

La postérité trouvera sans doute singulier que le Temple de Gnide, cette production légère d'une imagination voluptueuse et riante, ait été construit par la même main qui avait tracé, avec l'énergie de Tacite, le Tableau intéressant et rapide des Causes de

* Voltaire encore, qui n'a guère fait, il faut l'avouer, contre l'Esprit des loix, que des objections peu dignes de lui.

la grandeur et de la décadence des Romains, et qui depuis éleva l'immense édifice de l'Esprit des loix.

La grande réputation de cet ouvrage, qui a été (car il faut être juste) très-bien analysé par d'Alembert, l'exposa, comme nous l'avons dit, aux jugemens précipités de l'ignorance et de l'envie. La saine critique n'est venue qu'après; et sans rien diminuer du respect qu'on doit à la mémoire de Montesquieu, elle a trouvé dans son livre quelques citations, quelques faits et quelques principes hasardés. L'auteur semble souvent avoir tiré de certains usages particuliers des conséquences trop générales. Il a été trompé par des voyageurs, et ne s'est point assez défié de toutes les sources qui lui ont fourni des autorités pour appuyer son systême. Il a puisé dans Bodin sa distinction des gouvernemens et de leur esprit. Enfin il est difficile de croire que Montesquieu ait employé autant d'années qu'il le dit, à méditer ce grand ouvrage, qui paraît, en beaucoup d'endroits, un élan du génie, plutôt que le fruit d'une méditation lente et réfléchie. Quoi qu'il en soit, il n'est pas donné à tout le monde de se trom-

per comme lui, et ses fautes même décèlent toujours un grand maître. Le plus court de ses chapitres vaut souvent mieux que bien des livres composés par des esprits plus méthodiques.

Cet excellent ouvrage a eu ses inconvéniens comme toutes les choses humaines, en rendant, si nous l'osons dire, la politique trop populaire, et en mettant de petits esprits à portée de déraisonner sur les différentes formes des gouvernemens, sur le commerce, sur les finances, en un mot, sur tous les objets d'administration publique. De-là cette foule d'écrivains qui, de leur grenier, nous donnaient des principes de législation, et ces clubs précurseurs de tant d'événemens sinistres, où se formaient ces orateurs qu'on a vus monter depuis aux suprêmes magistratures. La plupart, trop ineptes pour gouverner avec sagesse l'intérieur de leurs maisons, se crurent, par une inspiration soudaine, capables de gouverner l'État, et mirent en deuil toute la France. C'est à cet abus qui commençait à naître, et dont nous étions loin de prévoir les suites fatales, que nous fîmes allusion, il

y a plus de trente ans, dans ces vers devenus prophétiques :

Tant d'avis partagés donnent peu de lumières,
Et je ris quand je vois tous ces nouveaux Solons
Dans l'art de gouverner nous donner des leçons.
Peut-être il fut un temps où cette maladie
Eût fourni le sujet de quelque comédie :
Au fond, il n'en est pas qui me parût meilleur,
Et je l'appellerais *Crispin législateur.*

L'HOMME DANGEREUX, *Com. acte II, scène I.*

Montesquieu, Bossuet, Fénelon et quelques autres hommes de cette classe supérieure, ne paraissent pas avoir rendu à notre poésie toute la justice qu'elle mérite. Peut-être n'ont-ils pu lui pardonner les essais malheureux qu'ils avaient faits en ce genre; et en effet on aurait dû, pour leur gloire, avoir l'attention de les supprimer. Les petites faiblesses des grands hommes ne tirent point à conséquence pour eux : mais il arrive que des singes s'étudient à les contrefaire ; et c'est de-là que nous vient cette foule d'esprits secs et froids qui se liguent aujourd'hui contre le plus beau des arts. Ce sont des eunuques qui se vengent de leur impuissance, en décriant le plaisir qu'ils ne peuvent connaître.

MONTFLEURY (Antoine-Jacob), né à Paris en 1640, mort en 1683. Comédien et auteur comique, assez gai quelquefois, mais presque toujours licencieux. On voulut l'opposer à Molière, à-peu-près comme on avait opposé Pradon à Racine; et l'on affecta de représenter, au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, la Femme juge et partie, pendant qu'on donnait le Tartuffe au théâtre de Molière. La pièce de Montfleury se soutint avec un succès égal. Tout ce qui était alors cour et peuple, n'était pas à portée de mesurer l'intervalle immense qui séparait ces deux hommes. Il y a des chefs-d'œuvre avec lesquels il faut, pour ainsi dire, que l'esprit humain ait le temps de se familiariser, et le Tartuffe était de cette classe.

MOREAU (Jacob-Nicolas), historiographe de France après Duclos, et digne de lui succéder, né à Saint-Florentin en 1717. Nous ignorons s'il existe encore, mais nous sommes très-certains qu'il ne fût pas décapité le 24 mars 1794, comme on le dit dans les Siècles Littéraires de la France. Depuis cette époque, nous avons reçu de lui une lettre à

laquelle nous fûmes affligés de ne pouvoir répondre, parce qu'elle fut égarée le jour même qu'elle nous parvint, sans que nous pussions nous rappeler l'adresse qu'il nous avait indiquée, ni la découvrir d'ailleurs.

Il fut un des premiers qui s'apperçut, comme nous, du ridicule et du danger de la secte prétendue philosophique qui commençait à se former; et presque en même temps que nos Petites Lettres sur de grands Philosophes, parurent ses Mémoires pour servir à l'Histoire des Cacouacs, ouvrage d'une singularité piquante et d'un très-bon sel, mais devenu fort rare, et qui devrait être réimprimé.

M. Moreau était très-instruit des intérêts politiques des différens cabinets de l'Europe, et son Observateur hollandais commença en ce genre sa réputation. Il connaissait aussi très-bien les vrais principes de la Constitution française, comme il l'a prouvé par son ouvrage, intitulé Principes de morale politique et du droit public, ou Discours sur l'Histoire de France, et par celui qui a pour titre Exposition et Défense de la Monarchie française. Ces ouvrages ont perdu de leur utilité

par l'ordre de choses qui a pris la place de l'ancien régime, et mis un terme aux malheurs de la nation, mais ils seront toujours très-curieux comme monumens historiques; et nous avons peu d'auteurs qui aient mieux connu les bonnes sources, et qui aient montré plus de discernement, de sagesse et même de goût, qu'il n'en a montré dans ses écrits. Son livre, intitulé les Devoirs d'un Prince réduits à un seul principe, serait digne d'entrer dans l'éducation de tous ceux que la fortune appelle à gouverner : mais le mérite de M. Moreau était fait pour être méconnu dans un temps où se préparaient les orages que devaient produire la corruption des mœurs et la licence de la pensée : aussi fut-il exposé souvent aux critiques les plus envenimées et les plus injustes. C'est un honneur qu'il a partagé avec nous, et qui eut à-peu-près la même cause. Les Mémoires pour servir à l'Histoire des Cacouacs ne parurent pas moins criminels à de certains yeux, que les Petites Lettres sur de grands Philosophes, et la comédie qui en fut la suite.

Cet estimable écrivain ne s'était pas borné

à ces travaux sérieux : nous connaissons de lui des vers de société très-agréables, et de jolies chansons que les amateurs ont conservées.

MORELLET (l'abbé ANDRÉ), né à Lyon. Pour se donner une existence dans la littérature, il se jeta d'abord dans le parti philosophique, auquel il se dévoua, comme les Codrus et les Decius se dévouèrent pour leur patrie. Cet abbé n'est dépourvu ni de connaissances, ni d'esprit, ni même d'une sorte de dialectique, hibernoise à la vérité, et mêlée de sophismes. Il écrit avec assez de correction et de chaleur; mais il manque d'élégance et de graces, et la dureté du pédantisme semble se rapprocher davantage de son naturel.

On lui attribue le libelle intitulé la Vision de Charles P....... *, le plus violent de tous

---

* Nous nous permettons (et pour cause) d'en donner ici un échantillon :

« Et les honnêtes gens demanderont qui tu es, et ce que » tu faisais avant de faire ta pièce des Philosophes ? Et on » leur racontera comment tu es natif de Nancy, et com» ment tu as fait, de bonne heure, de petits ouvrages et de

ceux qui parurent contre nous, à l'occasion de la comédie des Philosophes, et des Notes

---

» grandes friponneries. Et comment tu as fait des satyres » contre des personnes qui te recevaient chez elles, et com- » ment tu as volé tes associés, — et comment tu as volé » une caisse qui t'était confiée, et comment tu as fait ban- » queroute, et comment tu as fait de ta maison un mauvais » lieu, et comment, etc. etc. etc. ».

Nous ne réveillons à regret le souvenir de ces gentillesses, que parce que nous en trouvons l'éloge dans la Gazette russe de M. de Laharpe, *tome 1, pag.* 181 *et* 182.

« L'abbé Morellet, dit-il, est un très-bon littérateur.— » Une des premières productions qui le firent connaître fut » la Vision de Palissot, dans le temps de la comédie des » Philosophes. C'est à la vérité *une plaisanterie* qui n'était » pas originale, puisque le *Petit Prophète* de Grimm en » avait donné l'idée; mais l'ouvrage était *piquant, ingé- » nieux, et il y a peu de meilleures pièces dans le genre » polémique* ».

Voilà les modèles de goût, de bienséance et de mœurs, que M. de Laharpe, alors philosophe, mettait sous les yeux de l'Altesse impériale, à qui sa Lettre est adressée. Ce qui nous étonne, c'est de les retrouver dans M. de Laharpe devenu dévot : car tout le monde sait que c'est tout récemment qu'il vient de faire imprimer sa Gazette russe. Il faut croire, ou que sa piété n'a pas éclairé son goût, ou que son attachement à ses anciens principes l'emporte quelquefois sur sa piété. Prions Dieu de vouloir bien achever de détruire en lui ces restes du vieil homme, qui scandalisent trop souvent ceux qui espéraient s'édifier dans son Cours de Littérature.

malignes sur la Prière universelle, imitée de l'anglais de Pope, par M. de Pompignan, qui tiennent aussi de fort près au genre des libelles.

M. l'abbé Morellet a fait de son esprit un usage plus convenable, en traduisant de l'italien le Traité des Délits et des Peines, ouvrage fait pour adoucir les hommes, et qui peut contribuer, en leur inspirant plus d'indulgence les uns envers les autres, à les rendre meilleurs et plus heureux.

Cet écrivain fera certainement beaucoup mieux de traduire ou de composer, s'il le peut, des livres utiles, que de déshonorer ses talens par des satyres calomnieuses.

Nous souhaitons beaucoup de prospérité à son Dictionnaire du Commerce. Nous aurions voulu seulement ne pas lire, dans le Prospectus qu'il en a publié, qu'on peut considérer l'argent comme un mouton abstrait. Ce jargon pédantesque et métaphysique n'est pas le style propre à des Dictionnaires; et lorsqu'on écrit pour des commerçans, il faudrait du moins que la philosophie daignât se rendre intelligible.

Chénier a dit plaisamment de M. l'abbé Morellet, dans une de ses satyres :

> Morellet, dont l'esprit trop souvent se repose,
> Enfant de soixante ans qui promet quelque chose.

Et véritablement, depuis quelques années, on n'avait vu de cet écrivain que des traductions de ces mauvais romans dont l'Angleterre nous inonde. Le Merveilleux n'en est pas moins absurde, mais il est beaucoup moins amusant que celui des Mille et une Nuits. Ce n'est pas que l'auteur de ces traductions fût incapable de faire quelque chose de mieux. Les libelles qu'il a faits contre nous ne nous dispensent pas d'être justes à son égard. Il est le premier qui se soit révolté contre le mauvais goût, ou la mauvaise foi des admirateurs d'Atala, dont il a fait sentir le ridicule dans une critique pleine de finesse; et à l'occasion du projet de continuer le Dictionnaire de l'Académie française, annoncé par l'Institut national, il a prouvé par d'excellentes raisons que cette compagnie savante ne jouissait pas encore, dans l'opinion publique, d'un assez haut degré de confiance

pour se charger avec succès d'une tâche aussi difficile.

Il faut lire la brochure même de M. l'abbé Morellet, pour juger avec quelle justesse de goût, et sans rien se permettre d'offensant contre l'Institut national, il prouve son opinion, qui est aussi la nôtre. Mais ce qu'il y prouve encore mieux, c'est qu'il est un de ces grammairiens très-instruits qui s'élèvent au-dessus de la lettre en faveur de l'esprit; et que si l'on s'occupait en effet d'achever et de perfectionner le Dictionnaire de l'Académie, personne ne serait plus digne que lui d'être un des coopérateurs de ce grand ouvrage.

MOUHY (CHARLES DE FIEUX, chevalier DE), né à Metz en 1702, mort en 1784. C'est un des plus riches modèles qui existe du style plat et du genre niais. Depuis la Paysanne parvenue jusqu'à son dernier ouvrage, intitulé les Dangers des Spectacles, il a donné au public, qui ne s'en doute pas, environ quatre-vingts volumes de romans, où la langue n'est pas mieux traitée que le sens commun.

Dans l'un de ces romans *, l'auteur introduit à la comédie son héroïne, qui se fait nommer ceux des spectateurs qui lui paraissent les plus remarquables. Il en est un surtout qui excite vivement sa curiosité : « Quel » est, dit-elle, en indiquant du doigt le per» sonnage, quel est cet homme qui vient de » s'asseoir, qui n'est pas beau, mais qui a » l'air si noble ? » C'est le chevalier de Mouhy, répond l'auteur du livre, qui a pris plaisir à se peindre ainsi lui-même, dans un portrait assez fidèle, à l'air noble près, dont sa figure était le plus parfait contraste.

On ignore ce que peut être devenue cette foule de romans. On assure qu'ils ont disparu dans nos colonies, où ils faisaient les délices des nègres qui travaillaient à nos manufactures.

C'est cependant le même écrivain qui eut le premier l'idée utile de donner, par ordre alphabétique, une liste assez exacte de toutes nos pièces de théâtre, avec les noms de leurs auteurs, et ceux des acteurs dont la mémoire

---

* Les Mémoires de mademoiselle de Moras. Cette demoiselle n'était pas un personnage supposé.

s'est conservée depuis l'origine de nos spectacles. C'est sous le titre de Tablettes dramatiques, que cet ouvrage parut pour la première fois; il reparut bientôt après sous celui de Dictionnaire, et l'on n'y trouva de trop que les remarques de l'auteur. D'autres écrivains le continuèrent, ou même le refirent en entier sur de nouveaux plans; mais la primauté appartient incontestablement à Mouhy; et son ouvrage n'est devenu inutile qu'après les Anecdotes dramatiques de l'abbé de La Porte, qui valent mieux, et qui l'ont fait oublier.

N.

NAUDÉ (Gabriel), né à Paris en 1600, mort en 1653. Nous avons dit, à l'article Caveirac, que véritablement il s'était trouvé un Français capable d'être ouvertement l'apologiste de la Saint-Barthélemi. C'est ce même Naudé, qui ose s'exprimer ainsi dans son livre intitulé Considérations politiques sur les coups d'État:

« Certes, pour moi, encore que la Saint-
» Barthélemi soit à cette heure également con-

» damnée par les protestans et par les catho- » liques, et que M. de Thou ait rapporté » l'opinion que son père et lui en avaient, » par ces vers de Stace,

> Occidat illa dies ævo, neu postera credant
> Sæcula. Nos certè taceamus, et obruta multâ
> Nocte tegi propriæ patiamur crimina gentis;

» je ne craindrai point toutefois de dire que » ce fut une action très-juste... C'est une » grand lâcheté, ce me semble, à tant d'his- » toriens français d'avoir abandonné la cause » du roi Charles IX, et de n'avoir montré le » juste sujet qu'il avait eu de se défaire de » l'amiral et de ses complices... Il convenait » d'imiter les chirurgiens experts, qui, pen- » dant que la veine est ouverte, tirent du » sang jusqu'aux défaillances, pour nettoyer » les corps cacochymes de leurs mauvaises » humeurs ».

Il répond à ceux pour qui cette journée sanglante est un objet d'horreur, « que les » habitans de Césarée tuèrent 80,000 juifs » en un jour; qu'il en mourut 1,240,000 en » sept ans dans la Judée; que César se vante » dans Pline d'avoir fait mourir 1,192,000

» hommes en ses guerres étrangères, et Pom» pée encore davantage; que Quintus Fabius » envoya en l'autre monde des colonies de » 100,000 Gaulois, Caïus Marius de 200,000 » Cimbres, Charles Martel de 300,000 Teu» tons; que 2000 chevaliers romains, et 300 » sénateurs, furent immolés à la passion du » triumvirat, quatre légions entières à celle » de Sylla, 40,000 Romains à celle de Mi» thridate; que Sempronius Gracchus ruina » 300 villes en Espagne, et les Espagnols » toutes celles du Nouveau Monde avec plus » de sept ou huit millions d'habitans. » Et de cette longue énumération d'attentats, cet orateur du meurtre conclut « que la Saint» Barthélemi ayant été la plus nécessaire et » la plus juste de ces proscriptions, il y a de » quoi s'étonner qu'elle n'ait pas été plus » grande ».

Il ajoute avec une barbarie absurde, que si cette action, si légitime et si raisonnable, a été généralement décriée, « c'est qu'elle ne » fut faite qu'à demi; au lieu que si l'on eût » fait main-basse sur tous les hérétiques, il » n'en resterait maintenant aucun, au moins » en France, pour la blâmer ».

Voilà l'homme que les philosophes auraient dû livrer à l'exécration publique, et non pas l'abbé de Caveirac, dont nous avons prouvé l'innocence. Mais dans ce même livre sur les Coups d'État, Naudé se montre assez ouvertement le précurseur de la nouvelle philosophie, comme on peut en juger par ces phrases très-hardies pour son temps. « Nous » voyons que tous les anciens législateurs, » voulant autoriser, affermir et bien fonder » leurs lois, n'ont point eu de meilleur » moyen de le faire qu'en publiant et faisant » croire avec toute l'industrie possible, qu'ils » les avaient reçues de quelques divinités; » Zoroastre d'Oromasis, Trismégiste de Mer» cure, Zamolxis de Vesta, Charondas de » Saturne, Minos de Jupiter, Lycurgue » d'Apollon, Draco et Solon de Minerve, » Numa de la nymphe Égérie, Mahomet de » l'ange Gabriel; et Moïse, le plus sage de » tous, nous décrit en l'Exode comme il re» çut la sienne immédiatement de Dieu ». Quelques lignes après, il loue Cardan d'avoir conseillé aux princes de s'appuyer de la religion, « comme firent autrefois, dit-il, et

» très-heureusement, David, Numa et Ves-
» pasien ».

Moïse et David, placés aussi légèrement parmi les politiques qui se sont fait de la religion un appui purement humain, indiquent assez clairement quelle était la façon de penser de Naudé : et c'est vraisemblablement ce qui lui a fait trouver grace aux yeux de nos philosophes pour son apologie de la Saint-Barthélemi. Leur silence à son égard, et les injures qu'ils ont dites à l'abbé de Caveirac, sont du moins une preuve qu'ils ne se font pas un scrupule de varier leur poids et leur mesure au gré de leurs passions.

NICOLE (Pierre), né à Chartres en 1625, mort à Paris en 1695. L'un des meilleurs esprits du siècle de Louis XIV, et l'un des plus estimables écrivains de Port-Royal. Il est principalement connu pas ses Essais de morale, ouvrage utile et plein de solidité et de raison. C'est le caractère dominant des écrits de cet auteur ; mais comme il s'adresse rarement à l'imagination, comme il s'attache plus aux preuves qu'à l'agrément, son style, quoique très-clair, très-pur, très-exact, fa-

tigue un peu par sa monotonie: il paraît trop froid et trop didactique. On dévore les Essais de Montagne, malgré la vétusté de leur style; on quitte ceux de Nicole sans peine, et l'on y revient sans empressement. Rien ne prouve mieux que la raison, pour plaire, a besoin d'être assaisonnée de sel et de graces, et d'une certaine dose d'imagination.

NIVERNOIS (Louis-Jules-Mancini, duc de) de l'Académie française et de celle des belles-lettres, né à Paris en 1716, mort en 1798. Il eut des droits à ces deux Académies par un esprit très-brillant par lui-même, cultivé d'ailleurs avec soin, et embelli par les graces du grand monde.

Quoique peu d'années avant sa mort il ait publié huit volumes de prose et de vers, dont on n'a jamais douté qu'il ne fût bien certainement l'auteur, ses talens étaient plutôt des talens de société fort aimables, que des talens faits pour donner un rang parmi les gens de lettres. Cependant le commerce qu'il entretint constamment avec nos écrivains les plus célèbres, sa passion pour les arts portée beaucoup plus loin qu'elle ne l'était ordinaire-

ment dans les personnes de sa naissance, la douceur de ses mœurs, l'agrément et la facilité de son caractère, durent lui concilier, et lui concilièrent en effet, non-seulement l'estime de ses amis, mais l'estime publique dont il a joui pendant une vie très-longue, et qui ne fut troublée que dans les orages de la révolution, auxquels il eut le bonheur d'échapper.

De tous ses ouvrages de poésie, ses fables paraissaient être l'objet de sa prédilection; mais il avait précisément tout ce qui est inconciliable avec le naturel exquis réservé jusqu'à présent au seul La Fontaine. Trop de recherche, de finesse, et quelquefois d'afféterie, trop de ce bel-esprit qui exclut souvent le bon esprit, et aucune naïveté, voilà ce qui rend la lecture de ces fables pénible. Quelques-unes d'elles ne sont pas moins ingénieuses que celles de La Motte; mais comme les siennes, elles amènent bientôt l'ennui.

Dans un recueil de lettres de ce prétendu chevalier d'Éon qui n'était bien réellement qu'une femme, quoiqu'en France, en Russie, en Angleterre, et même dans nos armées, elle eût réussi à se faire passer pour un

homme, on trouve quelques lettres du duc de Nivernois à cette aventurière, dont apparemment il connaissait le sexe, et qu'il finit ordinairement par cette formule : « je baise » vos jolies petites oreilles ». Ce ton de mignardise et d'afféterie pouvait être excusable dans une lettre; mais on est affligé d'en retrouver quelque trace dans d'autres ouvrages de l'auteur. L'esprit de cour qui se permettait quelquefois de pareilles fadeurs, cachait alors au duc de Nivernois combien elles y étaient déplacées.

Il a essayé de traduire en vers différens morceaux de Virgile, d'Horace, de Tibulle, d'Ovide, de l'Arioste, de Milton ; mais il n'avait pas cet heureux mécanisme de versification, dont M. l'abbé DeLille s'est réservé le secret, et qui s'applique également à tout ce qu'il entreprend de traduire. Un homme du monde, quelque esprit qu'il ait (et il était difficile d'en avoir plus que le duc de Nivernois), ne s'élève jamais dans les arts au rang de ceux qui les cultivent par état: du moins n'en connaissons-nous en France aucun exemple. Le livre du duc de La Rochefoucault, qui n'est qu'un recueil de pensées dé-

tachées, et rentrant toutes un peu les unes dans les autres, ne fait pas une exception.

Quelques jolies chansons, qui n'ont cependant ni le sel ni la verve des chansons de Collé, quelques romances, et sur-tout la pièce de vers intitulée Les Souvenirs, les Regrets et les Ressources d'un octogénaire, nous paraissent ce que le duc de Nivernois a fait de plus aimable en poésie. Il y a même du sentiment dans les vers qui terminent cette dernière pièce, et dans l'envoi que l'auteur adresse à l'amitié.

De ses ouvrages en prose, celui que nous avons toujours distingué, et qui nous a paru prouver le plus de goût, ce sont ses Réflexions critiques sur le génie d'Horace, de Despréaux, et de J. B. Rousseau. Malgré la contagion du mauvais exemple que commençaient à donner quelques gens de lettres, il rend à Despréaux sur-tout, et à Rousseau, une justice que l'on affecte aujourd'hui de leur refuser, même dans des poétiques; et c'est, en quelque sorte, associer son nom à celui de ces écrivains célèbres, que de sentir si vivement leurs beautés.

Le duc de Nivernois nous semble, à cet

égard, d'autant plus digne d'éloges, qu'il avait à combattre non-seulement les préjugés de nos beaux-esprits, mais encore un sentiment d'aversion pour le genre satyrique qu'il ne dissimule pas, et qui tenait sans doute à l'aménité de son caractère. C'est apparemment par une suite de cette antipathie, qu'il appelait les épigrammes de Rousseau, « des traits où l'esprit se pare des défauts du » cœur ». Nous croyons ce jugement trop rigoureux; nous croyons que le duc de Nivernois ne se rappelait point assez que ce grand poète, victime de la haine et de la persécution, n'a employé le ridicule qu'à se venger de l'injustice. Il oubliait que des épigrammes qui ne tombent que sur des productions littéraires, n'annoncent souvent que la gaîté de l'esprit, et non la dépravation du cœur, comme les libelles calomnieux; qu'il y a toujours quelque mérite à venger le goût par une raillerie fine et ingénieuse; et que même si quelque chose est capable de faire pardonner l'essor d'un méchant livre, c'est le bon mot dont il a fourni l'occasion.

Le mérite des Réflexions du duc de Nivernois ne se borne pas à l'analyse fine et rai-

sonnée qu'il y fait de ces trois poètes ; il traduit Horace, sinon en poète, du moins avec assez de grace, comme on peut en juger par ce morceau tiré de la seizième Ode du livre III :

Un clair ruisseau, de petits bois,
Une fraîche et tendre prairie,
Me font un trésor que les rois
Ne pourraient voir qu'avec envie.
Je préfère l'obscurité
Qui suit la médiocrité,
A l'éclat qui suit la puissance :
Le riche est au sein des plaisirs
Moins heureux par la jouissance,
Que malheureux par ses desirs.

Je n'ai point ces riches habits
Qu'avec orgueil Plutus étale ;
Ni vins rares, ni mets exquis
Ne couvrent ma table frugale ;
Mais dans ma douce pauvreté,
De la dure nécessité
J'ignore l'affligeante peine.
Je jouis d'un destin heureux :
Et n'ai-je pas toujours Mécène,
Si je voulais former des voeux ?

Le talent de la poésie pouvait être regardé

comme héréditaire dans la maison de l'auteur. On a retenu les vers satyriques et pleins d'énergie que fit son aïeul contre le fameux abbé de Rancé, réformateur de la Trappe. Il est à regretter seulement que des séductions de société aient égaré le duc de Nevers dans le parti opposé à Despréaux et à Racine, et que par un sentiment de faiblesse pour madame Deshoulières, il se soit abaissé jusqu'à protéger Pradon.

NOGARET (Felix). Esprit enjoué et facétieux, quelquefois d'une singularité un peu bizarre dans ses conceptions et dans sa manière de les exprimer ; mais original, et l'originalité est toujours piquante.

Quoiqu'il n'ait fait que rarement des ouvrages sérieux, et dans la seule intention de prouver qu'il en était capable, on s'apperçoit même dans ses ouvrages badins, qu'il a fait de très-bonnes études ; et parmi nos écrivains à hautes prétentions, nous en connaissons peu à qui les meilleurs poètes de l'antiquité soient plus familiers. Il en est encore moins d'aussi bien versés que lui dans l'histoire naturelle, dont il s'est occupé avec une atten-

tion beaucoup plus suivie qu'on ne pourrait le présumer, d'après le genre d'ouvrages auxquels il s'est le plus constamment adonné. Ce goût pour l'histoire naturelle et pour les connaissances qui y conduisent, le rendit agréable à MM. de Buffon et de Montucla, et lui vaut encore l'amitié du Nestor des naturalistes, le respectable Adanson. Mais revenons aux ouvrages gais qui paraissent avoir été son véritable élément.

Il a traduit, ou, pour mieux dire, il a recomposé à sa manière cet Aristenète grec, qui n'était plus guère connu que de nos hellénistes, et dont nous avait un peu dégoûté la mauvaise traduction qu'en avait donnée Le Sage. C'est lui enfin qui l'a ressuscité en l'embellissant; et c'est la justice que lui rend M. de Parny dans ces jolis vers, qui prouvent qu'il est entièrement de notre avis.

Le véritable Aristenète
Esquissa de maigres tableaux;
Vos heureux et libres pinceaux
Achèvent son œuvre imparfaite.
On assure qu'aux sombres bords
Il profite de cette aubaine;
Car d'un auteur l'ombre un peu vaine

Cherche encor l'encens chez les morts ;
Et votre Grec, je le parie,
Sur vos dons gardant le secret,
D'un air modeste s'approprie
Les complimens que l'on vous fait.

Différens morceaux d'Horace et d'Ovide, heureusement traduits par le même écrivain, ont prouvé que son talent ne se bornait pas aux tableaux érotiques et aux contes joyeux ; mais un goût prédominant, que l'âge même n'a point affaibli, l'a toujours ramené à ce genre d'ouvrages, et rien n'atteste mieux qu'on ne résiste pas à la nature.

De durs pédans qui se croyent obligés par état d'aboyer contre la volupté en se pardonnant la débauche, lui ont fait un crime de cet amusement ; il s'en est vengé par le mépris, la meilleure des recettes qu'on puisse opposer à l'injure : notre amitié la lui avait conseillée.

O.

OLIVET (l'abbé Joseph-Thoulier d'), de l'Académie française, né à Salins en 1682, mort à Paris en 1768. L'un des meilleurs et

des plus fameux grammairiens de ce siècle, et l'un des écrivains qui se sont opposés le plus constamment aux ravages du néologisme et du mauvais goût.

Ses remarques sur les tragédies de Racine, prouvent qu'on peut connaître parfaitement la langue, et ignorer quelquefois les privilèges de la poésie. Il est le premier qui ait remarqué et déterminé notre prosodie française. Il a traduit plusieurs ouvrages de Cicéron, et il était digne de les traduire.

Il est rare que les poètes soient mieux disposés en faveur des grammairiens que des géomètres. C'est ce que prouve l'épigramme suivante de Piron, contre l'abbé d'Olivet; mais on sent bien que ce n'est pas sur une plaisanterie qu'on doit juger d'un homme de mérite:

Ci gît maître Jobelin,
Suppôt du pays latin,
Juré peseur de diphtongue,
Rigoureux au dernier point
Sur la virgule et le point,
La syllabe brève et longue,
Sur l'accent grave et l'aigu,
Sur le tiret-contigu,

L'u voyelle et l'u consonne.
Ce charme qui l'enflamma
Fut sa passion mignonne;
Son huile il y consomma:
Du reste, il n'aima personne,
Personne aussi ne l'aima.

ORLÉANS (PIERRE-JOSEPH D'), jésuite, né à Bourges en 1641, mort en 1698. Son Histoire des révolutions d'Angleterre, très-intéressante par le choix du sujet, serait un modèle en son genre, si l'auteur s'était arrêté au règne de Henri VIII. Depuis cette époque, son état ne lui a plus permis d'être impartial; et c'est une nouvelle preuve que l'histoire ne doit pas être écrite par un homme qui ait des préjugés de corps à ménager. Le Père d'Orléans a travaillé avec moins de succès aux révolutions d'Espagne. Ce n'est pas que la narration n'en soit très-agréable; mais l'Espagne a été moins féconde que l'Angleterre en grandes révolutions, et par conséquent le sujet était moins heureux et moins riche. Le Père d'Orléans a publié aussi les Vies de plusieurs Jésuites, celle du Père Cotton, entre autres. On imagine bien que ce n'est point par de pareils ouvrages qu'il fau-

drait juger de son talent pour l'histoire. L'inconvénient de ces Vies d'hommes obscurs et faits pour l'être, qui n'ont dû qu'à de petites intrigues une célébrité passagère, capable d'intéresser tout au plus la société dont ils étaient membres, c'est de surcharger les bibliothèques d'une foule de livres inutiles. Cette vicieuse abondance deviendra tôt ou tard plus funeste qu'on ne le croit à la Littérature. Elle fait regretter le temps où l'on n'imprimait point, et où rien n'était conservé que ce qui méritait de l'être.

P.

PALISSOT (Charles), né à Nancy en 1730, auteur de la comédie des Philosophes, de quelques autres pièces de théâtre, et du poëme de la Dunciade. Ses amis prétendent qu'en lisant ses ouvrages, on s'apperçoit qu'il a fait une étude assez heureuse d'Aristophane, de Lucien, de Molière, de Boileau, et en général des bons modèles. Mais ses ennemis assurent que c'est un homme sans foi, sans probité, sans religion, sans mœurs, une ame sombre et dévorée de fiel, un banquerou-

tier, un voleur, un ingrat, un fourbe, un traître, un méchant, un flatteur, un envieux, un calomniateur, un hypocrite, un scélérat, etc. etc. etc.*; et ils en donnent pour preuves sa comédie des Philosophes, représentée de l'aveu du Gouvernement en 1760, et son poëme de la Dunciade, dans lequel, témérairement et malicieusement, il a osé se moquer des vers ou de la prose de plusieurs beaux-esprits infiniment utiles à l'État et au bon ordre de l'univers.

Nous ne savons trop dans quelle classe de démonstrations il faut placer ce genre de preuves. Le plus sûr, à notre avis, serait d'en faire des articles de foi, si l'on ne craignait d'en dégoûter les philosophes.

Au reste, la nature ayant épuisé son pouvoir à forger un monstre moral tel que P***, il est de la plus grande probabilité qu'elle en a fait en même temps un monstre physique. C'est pourquoi nous assurons avec un degré

* Quelques amateurs ont conservé tous ces libelles; ils y ont joint les gravures diffamatoires et les chansons des rues que les philosophes payaient et faisaient chanter : ce qui forme une collection très-piquante, et, comme on peut s'en douter, pleine de goût.

de certitude qui approche de l'évidence, que cet auteur, selon toutes les loix de l'analogie, est infailliblement louche, borgne, bossu, boiteux; qu'il a d'ailleurs des griffes de tigre, des défenses de sanglier, des ailes de chauve-souris, la physionomie d'un oiseau de proie; et qu'on doit lui trouver à l'extrémité du coccis, une queue de singe, qui dénote visiblement son origine infernale: *ce qu'il fallait démontrer* *.

---

* Cet article, qui n'était au fond qu'un précis fidèle des emportemens que la vengeance philosophique se permit contre l'auteur, parut de ce ton de plaisanterie originale que les Anglais caractérisent par le mot *humour*, qui n'a pas d'équivalent dans notre langue, et dont personne, chez eux, n'a donné plus d'exemples que le célèbre Swift. C'est ce qui nous a déterminés à le conserver: mais, sur notre invitation, l'Auteur a bien voulu nous adresser une notice plus sérieuse, dans laquelle il rend compte, avec la plus exacte vérité, des motifs qui l'engagèrent à composer cette fameuse comédie, *dont la maladresse de ses ennemis n'a pas moins contribué*, dit-il, *à perpétuer le souvenir que l'ouvrage même, auquel il faut bien accorder quelque mérite, mais qui eût demandé la main de Molière.* Telle est la réponse qu'il nous fait en nous envoyant sa notice: c'est en abrégé l'histoire de la pièce, celle des suites qu'elle eut, et dont les traces subsistent encore après plus de quarante ans. Elle révèle des faits ignorés, et ne pouvait être placée plus convenablement qu'ici. (*Note des Éditeurs.*)

ANECDOTES curieuses sur la personne et sur quelques ouvrages de l'Auteur.

La comédie des Philosophes, comme l'a supposé la calomnie la plus maladroite, n'était pas dirigée contre la philosophie. Les premières lignes de la préface, et plusieurs vers de la pièce même le prouvent assez. Mais parmi ceux qui profanaient le nom de philosophe en se l'arrogeant exclusivement, j'avais de violens ennemis dont la haine s'était manifestée quelques années auparavant, et mon intention, je l'avoue, était à-la-fois d'humilier leur orgueil, et de faire connaître tout le danger de leurs principes.

Diderot était celui que j'avais principalement en vue. Rousseau de Genève qu'on m'a tant accusé d'avoir mis en scène, était, au contraire, loué dans la pièce, et le peu de raillerie que je m'étais permis sur quelques-uns de ses paradoxes, était alors d'autant plus excusable qu'il n'avait fait encore ni Émile, ni la Nouvelle-Héloïse, ni le Contrat-Social, en un mot, aucun des ouvrages qui lui ont acquis depuis une réputation si

brillante; mais à laquelle il se mêla un peu d'enthousiasme, et qui, mise par le temps à sa juste valeur, déclinera nécessairement de quelques degrés. Il est pour elle une épreuve redoutable qu'elle n'a point encore subie; et c'est le moment où cet écrivain célèbre, mais trop souvent en contradiction avec lui-même, sera jugé d'après cette mesure invariable et sans appel, fixée par Boileau:

Rien n'est beau que le vrai.

Quoi qu'il en soit, Voltaire qui ne l'aimait pas, et d'Alembert surtout, à qui sa réputation naissante causait déjà de l'ombrage, se divertirent à lui appliquer le personnage de la pièce qui, sous le nom de Crispin, ne désignait évidemment qu'un valet-secrétaire, que le hasard pouvait avoir placé auprès de Rousseau, et qui, en faisant l'éloge de ce philosophe, se vante en effet de lui avoir servi de copiste. Enfin, quoique dans la préface de l'ouvrage, je me fusse expressément appuyé de l'autorité de Rousseau lui-même, qui pensait exactement comme moi sur les

imposteurs de philosophie*, la malignité de Voltaire prévalut, et l'on feignit de croire que, sous le manteau de Crispin, c'était bien réellement le philosophe de Genève que j'avais représenté marchant à quatre pattes, et qu'en m'applaudissant tout Paris était devenu mon complice.

Quand on supposerait l'accusation aussi vraie qu'elle était manifestement fausse, il eût encore été ridicule de m'en faire un crime, comme j'osai le dire à Chaumette, lorsque dans un réquisitoire, équivalent à un arrêt de mort, ce magistrat de ce qu'on nommait alors la commune de Paris, m'accusa devant elle d'*anti-civisme*, parce que trente ans avant qu'il ne fût question en France du mot de *civisme*, je m'étais permis le sacrilége de faire marcher à quatre pattes, en plein théâtre, le philosophe par excellence, en un mot, l'immortel Rousseau.

---

* Cela est si vrai, que si l'on rendait au théâtre cette pièce qui aurait tant de droits d'y reparaître, j'exigerais que ces vers y fussent ajoutés à la place que j'indiquerais :

Rousseau, désabusé de leur perfide accueil,
De sa mâle éloquence écrasa leur orgueil.

Que Rousseau soit un homme divin, ou même un dieu (répondis-je à cet énergumène), je suis loin de m'opposer à cette apothéose : mais, je vous le demande, *serait-ce une raison de lui sacrifier des victimes humaines ?*

Quel que fût l'esprit de vertige dont alors la commune de Paris paraissait frappée, cette réponse, non moins mesurée que courageuse, trouva grâce devant elle et désarma Chaumette lui-même: ce qui pourtant n'empêcha pas que cette scène de démence ne se renouvelât quelque temps après pour m'écarter de l'Institut. Cette compagnie, lorsque j'étais allé me réfugier à Mante contre la proscription qui menaçait les ci-devant nobles, m'avait fait l'honneur, sans aucune sollicitation de ma part, et même à mon insu, de me choisir pour un de ses associés, et ne voulut plus m'adopter pour un de ses membres quand je fus de retour à Paris : espèce de contradiction très-plaisante, mais fondée encore sur la vieille histoire du philosophe à quatre pattes; oubliée apparemment, ou méprisée, comme elle devait l'être, quand l'Institut m'avait honoré de son premier choix ;

mais dont on eut soin de réveiller le souvenir avec fureur, pour épargner à quelques prétendus philosophes la douleur de m'avoir pour collègue.

J'étais, je l'avoue, indigné depuis longtemps des maximes licencieuses et subversives de toute morale, répandues dans une foule d'écrits qu'on nommait philosophiques, et qui me semblaient menacer l'avenir de la France, de quelque orage sinistre. On dira peut-être que c'était voir de loin, mais l'expérience a prouvé si j'avais bien ou mal vu. L'idée de livrer cette licence au ridicule du théâtre, s'était déjà plus d'une fois offerte à ma pensée, lorsqu'une cause, légère en apparence, acheva de me déterminer; et ce n'est pas la seule petite cause qui ait amené de grands résultats.

Diderot fit contre moi, et contre deux femmes du premier rang, à qui j'avais les plus grandes obligations, deux mauvaises satyres en prose, ornées d'une épigraphe latine d'une impudence cynique. Cette injure ajoutée aux mouvemens d'indignation qui se réveillaient chez moi à chaque nouvelle scène de scandale que donnaient nos prétendus

sages, me fit prendre enfin mon parti, et la comédie des Philosophes fut bientôt achevée. Mais en soumettant cette pièce au public, c'était à-la-fois m'imposer la loi la plus sévère de respecter les bienséances, et de n'opposer à mes ennemis que les armes d'une plaisanterie autorisée de tout temps au théâtre, et non celles dont l'usage leur était devenu si familier dans leurs libelles.

La pièce parut donc; et non-seulement la secte en masse, mais les individus se regardèrent tous comme personnellement outragés. Ceux d'entre eux qu'un sentiment de curiosité, qu'ils n'avaient pu vaincre, attirait au spectacle, se comparaient eux-mêmes à ces criminels qui, avant de subir leur sort, montaient à l'Hôtel-de-Ville; et c'est à d'Alembert qu'appartient l'honneur de cette comparaison. La maladresse avec laquelle ils parurent tous se reconnaître dans les traits les plus piquans de l'ouvrage, acheva de prouver au public que je les avais peints très-ressemblans: et lorsqu'ensuite ils feignirent de ne voir dans la pièce qu'un outrage fait à la philosophie, et que par une maladresse plus grande, ils n'employèrent

pour la venger que les injures les plus grossières et les calomnies les plus atroces, Paris, complétement désabusé, ne vit plus en eux que de méprisables charlatans.

Le duc de Choiseul alarmé de l'esprit de cette secte, dont il entrevoyait aussi tout le danger, avait été un des plus ardens protecteurs de la pièce. Lui-même l'avait lue à la favorite *, sans laquelle rien ne se décidait à Versailles, et avait donné l'ordre au vieux Crébillon, alors censeur du théâtre, de n'y rien supprimer.

Tous les papiers du temps ont attesté le succès de cette comédie, jouée d'abord trois jours de suite (ce qui était sans exemple) avec une affluence qui se renouvela constamment aux représentations suivantes. Les prétendus philosophes poussèrent les hauts cris, et, qui le croirait? parvinrent, à force d'intrigues, à réconcilier leur parti avec le duc de Choiseul qui avait à-la-fois de la grandeur et de la faiblesse. Il méditait, à cette époque même, l'expulsion des jésuites et l'anéantissement de leur société; et on lui fit

* La marquise de Pompadour.

craindre d'avoir en même temps pour ennemis les soi-disant philosophes et les soi-disant jésuites.

La secte représentée par Voltaire, qui n'aurait pas dû se confondre avec sa livrée, comme je le lui ai dit à lui-même, et par l'archevêque de Toulouse, Brienne, qui était aux ordres de d'Alembert, traita avec le duc de Choiseul de puissance à puissance; et le principal article du traité fut que la comédie des Philosophes, malgré son brillant succès, et toute la faveur du Dauphin, fils de Louis XV, qui aimait l'ouvrage et l'auteur, ne serait pas représentée à la cour, qu'elle cesserait même de l'être à Paris, et qu'à l'avenir enfin le théâtre me serait fermé.

En conséquence la comédie du Satyrique ou de l'Homme dangereux, qui avait pensé être jouée en fraude du traité, parce qu'on la croyait faite contre moi, mais dont je finis par être soupçonné, grace à l'indiscrétion de quelques comédiens qui crurent y reconnaître mon style, fut défendue le jour même où sa première représentation était affichée; et l'argent des loges qui toutes avaient été

retenues trois semaines d'avance, fut restitué au public.

La même défense eut lieu pour la comédie des Courtisannes, sous prétexte de l'indécence du sujet, quoiqu'elle eût été lue chez M. de Maurepas, en présence de sa femme, de madame la maréchale de Mouchy, dont on connaissait la délicatesse morale, de M. l'abbé de Radonvilliers, de M. l'archevêque de Bourges, et de mademoiselle de Pontchartrain. Tous parurent étonnés que j'eusse pu mettre autant de décence dans un sujet qui en promettait si peu; tous m'en firent des complimens : mais le prétexte de l'indécence avait été suggéré ; il était évidemment faux, car je n'ai pas fait de pièce d'une utilité morale plus sensible. Le seul personnage du philosophe Sophanès, qui avait plus d'un modèle connu, fut le motif secret de la défense.

Ces deux pièces furent enfin jouées; mais lorsque l'une et l'autre avaient eu plusieurs éditions, et par conséquent n'avaient plus l'attrait de la nouveauté : cependant elles occupèrent la nouvelle salle du théâtre Fran-

çais * qui venait de s'ouvrir au faubourg Saint-Germain, pendant toute une saison. Molé fut admirable dans le personnage de l'Homme dangereux, et mademoiselle Contat n'a jamais été plus applaudie que dans celui de Rosalie : rôle où elle développa, pour la première fois, tout le charme de ses talens dans la comédie des Courtisannes.

Ce double succès dut me consoler sans doute; mais on ne peut se faire une idée du découragement absolu que tant de persécutions m'avaient causé. Elles me forcèrent d'abandonner, pendant près de vingt ans, une carrière que j'aimais, et dans laquelle j'aurais pu me promettre quelque gloire, si elle ne m'eût pas été si long-temps et si impitoyablement fermée. Cette vengeance n'était pas plus de la philosophie que les injures dont on m'avait accablé dans un déluge de libelles : mais elle était très-digne des tartuffes de morale que j'avais démasqués, et qui ne rougirent pas de se montrer plus violens que

* La salle qui s'est appelée depuis l'Odéon, et qu'un incendie a détruite en partie : c'était la plus belle salle de spectacle de Paris, et elle mériterait d'être réparée.

les tartuffes de religion ne l'avaient été du temps de Molière.

Ce précis, que je me devais à moi-même, dont la plupart des faits étaient connus, et dont le public est à portée de juger l'exacte vérité, appartient incontestablement à l'histoire de la littérature, et, sous ce rapport, il devait entrer dans ces Mémoires. Il prouve que malgré les dégoûts dont on n'a cessé de m'abreuver, ma carrière dramatique n'a pas été, à beaucoup près, sans éclat, quoique par une intention maligne et basse, certaines gens affectent de répéter tous les jours que depuis la Métromanie et le Méchant (que personne n'estime plus que moi) la muse comique est constamment demeurée veuve. Hélas! personne encore ne reçonnaît plus que moi que depuis Molière, il ne lui est resté que de bien faibles appuis : cependant, parmi ceux qui, dans le siècle qui vient de finir, ont fait, de temps en temps, quelque apparition chez elle, peut-être n'étais-je pas fait pour être passé si légèrement sous silence. Ces messieurs se flatteraient-ils donc de faire oublier jusqu'à mon existence ? La comédie des Philosophes, ou même la Dunciade pour-

raient leur en inspirer le desir ; mais auraient-ils donc cru si facile d'anéantir des ouvrages qui ont fait un peu plus de bruit que les leurs? des faits aussi connus que ceux que je viens de citer ? l'opinion publique enfin, et tous les répertoires du temps ? C'est à quoi leur malveillance ne parviendra jamais ; et ce qui les irrite le plus , c'est qu'ils n'en peuvent douter.

Je sais combien , par sa fidélité même , ce précis va préparer de matière à la gaîté de certains journalistes ; il faut que tout le monde vive : mais les vrais juges des arts, c'est-à-dire ceux qui savent les juger avec impartialité , auront plus d'indulgence. Ils n'ignorent pas qu'il y a beaucoup plus d'orgueil dans une modestie de parade qui n'en impose à personne, que dans la franchise avec laquelle un homme qui en a bien acheté le droit par plus de cinquante années de travaux, peut parler de lui-même une fois en sa vie.

Ce même précis prouve d'ailleurs le peu de liberté dont jouissaient les gens de lettres dans l'ancien régime, et ne contribuera pas à le faire regretter ; mais ce que je desire

principalement que l'on y remarque, c'est l'esprit intolérant et persécuteur d'une secte qui ne cessait de prêcher la tolérance.

PANNARD (Charles-François), né aux environs de Chartres, en 1699, mort en 1760. Chansonnier agréable, et dont il est resté quelques Vaudevilles très-piquans. Les noms de Blot, de Marigny, de Collé, de Pannard, etc. etc., rappelleront toujours le bon temps de la gaîté française.

PARNY (N. le chevalier de), poète aimable et plein de graces, qui a fait beaucoup de vers faciles, naturels, voluptueux, comme on en faisait dans le bon temps, et qui n'est jamais tombé dans cette afféterie, ce persifflage, ce jargon tant reproché à M. Dorat et à ses élèves. Nous disons ses élèves, car M. Dorat, comme nous l'avons déjà observé, a eu l'honneur de faire secte, et de fonder parmi nous une espèce d'école.

Chapelle, Chaulieu, la Fare ont de nos jours encore quelques imitateurs qui forment du moins une école de goût. Messieurs Léonard, Bertin, et sur-tout M. de Parny, se

sont distingués avec plus ou moins d'éclat sur leurs traces, et nous rappellent souvent leur délicatesse, leur facilité, leur abandon, enfin le ton de bonne compagnie qui les caractérise.

Nous n'assignerons pas à chacun de ces messieurs, comme on l'a fait dans le Mercure, les noms de Tibulle, de Catulle, de Properce; nos yeux ne sont ni assez pénétrans, ni assez exercés pour classer ainsi les talens, et pour saisir des traits de comparaison où nous n'en voyons aucune à faire. Ce Tibulle, entre autres, qu'Horace appelait le censeur de ses vers; ce Tibulle, modèle d'un goût exquis, à qui l'on donnait le nom de *culte Tibulle*, nom qui dans notre langue ne pourrait s'appliquer mieux qu'à Racine, aurait lieu d'être un peu surpris de se voir si fréquemment comparé à tant de monde. Ceux qui distribuaient ainsi les réputations dans les journaux, nous permettront de leur faire observer qu'il ne faut jamais abuser des comparaisons.

PASCAL (BLAISE), né à Clermont en Auvergne en 1623, mort à Paris en 1662.

L'un des plus illustres écrivains du siècle de Louis XIV. On sait qu'à l'âge de douze ans, par la seule force de son génie, il parvint à découvrir, sans maître, et à démontrer les trente-deux premières propositions d'Euclide. Ce prodige s'est à-peu-près renouvelé depuis dans MM. de l'Hôpital et Clairaut. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que Pascal, quoique né avec une vocation si décidée pour la géométrie, fût en même temps un très-bel-esprit et un homme de génie. Il ne se trompa, en matière de goût, que sur la seule poésie, dont, malgré ses rares talens, il ne se formait aucune idée. A la vérité, il mourut avant que les satyres de Boileau, les tragédies de Racine, et les chefs-d'œuvre de Molière et de La Fontaine eussent paru : ce qui le rend infiniment plus excusable que ceux de nos philosophes modernes, qui se sont exposés de nos jours à déraisonner sur la poésie, faute de la connaître.

Un prodige de Pascal, plus grand que celui de quelques propositions de mathématiques devinées à douze ans, c'est l'excellent ouvrage des Lettres Provinciales, modèle à-la-fois de la plaisanterie la plus délicate et

de l'éloquence la plus véhémente; écrit avec tant de pureté, qu'on doit attribuer au seul Pascal l'honneur d'avoir fixé la langue, sur-tout si l'on considère que ces Lettres sont de l'année 1656, et antérieures de huit ans à la première tragédie de Racine.

Ces fameuses Lettres subsisteront toujours, quoique dans le moment où nous écrivons, l'ordre des Jésuites paraisse éteint. Les esprits superficiels, qui n'y verraient qu'un vaudeville du temps, se tromperaient d'autant plus, qu'un chef-d'œuvre d'éloquence est de tous les âges. Pascal ne s'arrêta pas, dans son sujet, aux faibles nuances dont se serait contenté un écrivain qui n'eût été qu'ingénieux. Mais ayant saisi en homme de génie tous les traits qui devaient imprimer un caractère de vie à son tableau, il a immortalisé ce qui n'eût été que passager sans lui, et dans les révolutions du temps, les Jésuites peut-être seront moins connus par eux-mêmes que par les Provinciales. C'est ainsi qu'Eschine nous est encore présent dans la belle harangue que prononça Démosthène contre lui, et que les sophistes d'Athènes sont, pour ainsi dire, en-

core sous nos yeux dans l'excellente comédie des Nuées.

Les Pensées de Pascal sur la Religion, quoique le mérite en soit inégal, renferment de grandes beautés; mais il y aurait de la mauvaise foi à les juger toutes à la rigueur, attendu qu'elles sont moins un ouvrage fini, que le projet d'un ouvrage.

Pascal ne fut point de l'Académie française.

PASTORET (N. DE), de l'Académie des Inscriptions, conseiller à la cour des Aides. Né à Marseille, en 1756. Il est peu de bons esprits qui, dans leur première jeunesse, n'aient voulu s'essayer dans l'art des vers. Nous en avons vu de M. de Pastoret, qui annonçaient les plus heureuses dispositions; mais sans doute il a cru la poésie inconciliable avec les fonctions sérieuses de la magistrature. Né pour honorer l'état quelconque qu'il eût embrassé, et honorant le sien en effet, il n'a pu cependant (et nous l'en félicitons) lui faire le sacrifice entier de sa passion pour les lettres. Très-jeune encore, il avait enrichi déjà les Mémoires de son Académie de plusieurs dissertations savantes.

L'ouvrage qu'il a intitulé de Zoroastre, Confucius et Mahomet comparés comme sectaires, législateurs et moralistes, et qui a remporté le prix de l'Académie des Inscriptions, est, sous tous ces rapports, un excellent ouvrage.

Nous avons moins suivi la carrière politique de M. Pastoret, que les commencemens de sa carrière littéraire, qui nous avaient vivement intéressés; mais on assure qu'il a porté dans les affaires publiques le même esprit de sagesse et de maturité qui nous a paru caractériser ses ouvrages. Telle est du moins l'opinion générale qu'il a donnée de lui, et que nous en avions conçue nous-mêmes.

PATU (Claude-Pierre), né à Paris en 1726, mort en 1757. La mort prématurée de ce jeune homme estimable, doit être regardée comme un vrai malheur pour la littérature. Il avait cultivé, par l'étude approfondie de plusieurs langues, les heureuses dispositions que la nature lui avait données; et personne n'était plus capable que lui de se faire une réputation brillante, soit par sa prose, soit par ses vers.

Sa comédie des Adieux du Goût fut très-accueillie du public, et le méritait par les heureux détails dont elle est remplie. Il publia, deux ans après, une traduction élégante et fidelle de plusieurs petites pièces du Théâtre anglais, et entre autres du célèbre opéra du Gueux. Ce recueil a fourni à M. Sédaine un de ses meilleurs ouvrages, et à M. Collé l'idée de la pièce intéressante qu'il a donnée sous le titre de la Partie de chasse de Henri IV.

Plein de ce noble enthousiasme qu'inspire, sur-tout aux jeunes gens, un homme de génie, M. Patu fit, en 1755, avec l'auteur de la Dunciade, son ami, le voyage de Genève, pour y rendre à Voltaire l'hommage que lui devaient tous les gens de lettres. Nous avons sous les yeux plusieurs témoignages des sentimens dont l'honorait Voltaire, et des espérances distinguées que ce grand homme en avait conçues. M. Patu joignait en effet à un esprit supérieur les principes et l'amour du bon goût; et, sans doute, il en eût retardé la décadence. Il avait vu avec douleur les commencemens de cette secte impérieuse et hautaine, qui, sous le

masque de la philosophie, prétendait exclusivement à la considération, se croyait la dispensatrice de la gloire, et se proposait enfin d'asservir la république des lettres aux caprices de ses prosélytes. Il semblait prévoir leur audace, leur jalousie, leur manége, leur intolérance : aussi nous écrivait-il alors, dans la juste indignation qu'il en ressentait : *Initium sapientiæ, timor Philosophorum.*

PAVILLON (ÉTIENNE), de l'Académie française, né à Paris en 1632, mort en 1705. Il y a de la délicatesse et du naturel dans ses petites poésies, qui lui donnèrent une réputation assez bien acquise encore pour son temps, mais un poète qui n'aurait aujourd'hui que de pareils titres de célébrité, ne serait guère connu que par le Mercure, s'il n'était pas très-riche, et s'il n'avait pas une bonne table. Le règne des Bouquets, des Madrigaux, des Épithalames, est à-peu-près passé comme celui des Triolets et des Ballades. Les *Fantaisies* passeront à leur tour.

PELLEGRIN (l'abbé SIMON-JOSEPH), né à Marseille en 1663, mort à Paris en 1745.

La pauvreté le rendit ridicule. Un comédien osa le jouer en plein théâtre, et railler uniquement sa misère, sans que le public se soit soulevé contre cette indécence inhumaine. L'abbé Pellegrin, homme doux, simple, modeste et honnête, avait le malheur de travailler pour vivre, et pour faire subsister une famille nombreuse, à laquelle il sacrifiait souvent son propre nécessaire. Ses vertus ne le sauvèrent pas du mépris; cependant on ne doit pas oublier qu'il a fait la tragédie de Pélopée, ouvrage qui ferait beaucoup d'honneur à ceux de nos modernes qui affichent le plus de prétentions; l'opéra de Jephté, supérieur à cette tragédie, et la comédie du Nouveau-Monde.

PELLISSON (PAUL), né à Beziers en 1624, mort à Versailles en 1673. Ce ne sont ni ses vers galans, ni ses ouvrages de controverse, ni son Histoire de l'Académie française, trop défigurée par des noms obscurs, ni enfin son histoire de la conquête de la Franche-Comté, quoique très-bien écrite, qui lui assureront une réputation immortelle; mais c'est le courage et l'éloquence

qu'il déploya, du fond de la Bastille, en faveur de Fouquet, malheureux et prisonnier comme lui. Les Mémoires qu'il fit pour la défense de cet illustre infortuné, sont du genre des beaux plaidoyers de Cicéron, comme l'a judicieusement observé Voltaire, et ne méritent pas moins de célébrité.

Pellisson étoit né Protestant; et si l'on en croit les écrivains de cette communion, il crut devoir faire aux bienfaits de Louis XIV le sacrifice d'une religion que ce prince n'aimait pas, et qu'il était résolu de proscrire. Mais, est-ce donc l'intrépide défenseur de Fouquet, à qui l'on pourrait supposer une pareille politique? Peut-être donna-t-il lieu à ces conjectures malignes, par l'espèce de passion qu'il témoigna pour le rôle de convertisseur, dans le temps de la révocation de l'Édit de Nantes, et sur-tout par le malheur qu'il eut de mourir sans sacremens; malheur attesté par l'épigramme suivante:

Ne jugeons jamais d'une vie
Que son flambeau ne soit éteint;
Pellisson est mort en impie,
Et La Fontaine comme un saint.

Mais les épigrammes ne prouvent rien ; et nous répétons encore qu'il n'est pas vraisemblable que le même homme qui avait annoncé un si grand caractère dans la défense de Fouquet, eût été capable des ménagemens politiques que lui prête la malignité. Il est vrai que dans le cœur humain les contradictions se concilient, et que souvent les extrêmes se touchent.

PERRAULT (Charles), de l'Académie française, né en 1626, mort en 1703. Il a contribué à l'établissement de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, sous la protection de Colbert. Il a fait pour les enfans de petits contes naturels, qui plaisent d'autant plus à cet âge, qu'ils ne sont ni philosophiques, ni moraux. Mais il ne devait pas mettre en vers ennuyeux celui de Peau-d'Ane, et partir de-là sur-tout, pour écrire contre Homère et Virgile. Il n'entendait certainement pas le premier de ces poètes : aussi Boileau, dans la dispute qu'il eut avec Perrault sur Homère, n'eut besoin, pour triompher, que de relever les bévues continuelles de son adversaire. C'est dans un poëme sur le

siècle de Louis-le-Grand, publié en 1687, que l'auteur de Peau-d'Ane entreprit, pour la première fois, de rabaisser l'auteur de l'Iliade. Ce poëme commençait ainsi :

La docte antiquité fut toujours vénérable ;
Je ne la trouve pas cependant adorable.

L'homme qui écrivait de ce style n'était pas né pour sentir les beautés d'Homère.

Perrault a eu pour partisans les philosophes Fontenelle, Terrasson, La Motte et Boindin ; mais son paradoxe eut pour ennemis le grand Condé, Boileau, Racine et tous les gens de goût. C'est un préjugé bien fâcheux contre l'opinion favorable au parti des modernes, qu'elle ait toujours été méprisée par les seuls hommes qui fussent capables de balancer la gloire des anciens : cependant cette opinion bizarre est encore favorisée de nos jours par l'orgueil philosophique.

On a lu avec surprise, à l'article *Encyclopédie* du Dictionnaire encyclopédique, qu'aucun homme de lettres du siècle de Louis XIV, (que Diderot, auteur de cet article, appelle le siècle pusillanime du goût) n'eût éte digne de fournir à cette fameuse compilation une

page qu'on daignât lire aujourd'hui. Il n'en excepte que Perrault, et les philosophes dont nous venons de parler.

L'auteur de cette singulière assertion a-t-il donc pu la hasarder sérieusement, sur-tout dans le même article où nous avons vu qu'il avait fait une peinture si fidelle de la monstrueuse difformité de cette même compilation *? Quoi! Corneille n'aurait pas été digne de fournir sur la tragédie, Molière sur la comédie, Boileau sur la poétique, La Fontaine sur la fable, Rousseau sur l'ode, La Bruyère sur les moeurs, Bossuet sur l'éloquence, une page que l'on daignât lire aujourd'hui! Et cette gloire, refusée à de si grands hommes, aurait été précisément réservée aux auteurs des Bijoux indiscrets, d'Annette et Lubin, de Grigri, de la Vision, et à la foule de nos compilateurs-philosophes?

Risum teneatis, amici!

Nous avouons que dans cet immense alphabet des connaissances humaines, en vingt volumes *in-folio*, il se trouve un fragment de

* *Voyez* l'article DIDEROT.

Montesquieu, des articles de Voltaire, de d'Alembert, de Rousseau, et de quelques autres hommes célèbres, ainsi que plusieurs morceaux fournis par des artistes éclairés. Mais pourquoi cent auteurs du premier mérite ont-ils mieux aimé tenir au siècle pusillanime du goût, que de coopérer à ce grand dictionnaire?

Pourquoi a-t-on annoncé comme le plus beau monument du siècle, comme un monument de génie, une masse indigeste à laquelle tant d'écrivains distingués n'ont pas même daigné fournir un article?

Pourquoi assujettir au ridicule désordre d'une nomenclature alphabétique, toutes les sciences et tous les arts, de manière que par la multitude de renvois qu'entraîne nécessairement cette méthode, ou plutôt ce défaut de méthode, il faut parcourir les vingt énormes volumes pour savoir précisément comment se fait une aiguille?

Pourquoi s'être flatté d'avoir donné la description fidelle de tous les arts, pour en avoir semé çà et là quelques notices imparfaites et superficielles, tandis que l'Académie des Sciences, si respectable à toute l'Europe,

s'occupe, depuis environ un siècle, à donner cette même description dans un ordre bien plus convenable, et qu'elle n'a pu remplir encore à cet égard qu'une faible partie de ses engagemens ?

Pourquoi tant de larcins déguisés sous le nom d'articles ? Pourquoi tant de paradoxes dangereux sous le nom de vérités utiles ? Pourquoi tant d'erreurs de géographie, d'histoire, de morale, de goût, qui dupent à chaque moment la confiance ou la curiosité du lecteur ? Pourquoi tant d'impertinences érigées en préceptes, sur-tout en matière de littérature ? Pourquoi, comme Voltaire en convient lui-même, tant de déclamations puériles et de lieux communs insipides ?.... *. Mais les pourquoi ne finiraient jamais.

PETITOT (Claude-Bernard), né à Dijon en 1772. Nous aimons à citer dans ces Mémoires les noms de ces écrivains modestes qui n'ont jamais abusé de leurs talens, et qui après avoir tenté une carrière à laquelle ils ont eu le bon esprit de reconnaître qu'ils

* Voltaire, Siècle de Louis XIV.

n'étaient pas suffisamment appelés, loin de s'obstiner à la suivre, ont eu la sagesse d'y renoncer. Tel est M. Petitot, dont le nom doit être cher aux arts, en rappelant cette riche collection de portraits en émail, déposés à la Bibliothèque nationale, où les plus belles femmes de la cour de Louis XIV sont peintes avec un éclat, une fraîcheur, une vérité, qui en font un des plus précieux monumens d'un siècle unique en tous les genres. Ces portraits sont d'un peintre célèbre du même nom que M. Petitot, et dont il a l'avantage de descendre.

Une émulation louable l'engagea à s'essayer deux fois dans la carrière du théâtre, et il y fut encouragé. Sa tragédie de Laurent de Médicis, d'après laquelle nous l'aurions encouragé nous-mêmes, obtint, sans le secours d'aucune espèce de manége, douze représentations. Nous avons vu de moindres succès tourner la tête de beaucoup d'écrivains médiocres; et M. Petitot, supérieur à son ouvrage, partit de ce succès-là même pour abandonner un genre dont cet essai lui fit connaître toute la difficulté.

Mais toujours fidèle à ses premiers goûts,

et desirant du moins de contribuer aux progrès d'un art qu'il n'a pas cessé d'aimer, il vient de traduire en prose les dix-neuf tragédies du célèbre Alfiéri. Ce poète a déjà eu l'honneur d'être imité plus d'une fois sur notre scène, et peut l'être plus heureusement encore : c'est donc un vrai présent que M. Petitot a fait à notre Littérature, et ce travail dont l'utilité ne peut être contestée, lui assure de nouveaux droits à l'estime publique.

PETIT-RADEL (Louis-Charles-François), né à Paris en 1756.

Qu'on nous pardonne de donner ici quelque étendue à un article qui a pour objet une découverte importante pour l'histoire, et sur laquelle, après de longues discussions, l'Institut national a prononcé aussi affirmativement, que la prudence peut le permettre à une société savante, qui ne doit jamais se porter pour garant des faits éloignés dont elle n'a pas les monumens sous les yeux.

M. Petit-Radel s'est occupé constamment, pendant dix années, de recherches curieuses sur les territoires de Rome et de Naples, et

il a d'autant plus de droit de se fier à ses observations qu'il les a faites par ses yeux, et en voyageant à pied : la seule manière de voyager qui puisse mettre un observateur à portée de s'instruire.

Son principal objet était de faire, pour cette belle partie de l'Italie, ce que l'auteur des Voyages d'Anacharsis a fait pour la Grèce : c'est-à-dire un voyage qui fût à-la-fois historique, littéraire et physique, et de satisfaire en même temps son goût pour l'histoire naturelle.

A son retour en France, il crut devoir solliciter, d'après les matériaux qu'il avait recueillis, l'établissement d'une place de démonstrateur des monumens de l'Histoire : place véritablement essentielle à l'Académie des arts de Rome, moins complète à cet égard que la plus médiocre de nos Écoles centrales. Sa demande, contrariée par les circonstances, ne fut point accueillie comme elle aurait dû l'être; mais pour prouver qu'il était capable de répondre dignement à la confiance qu'on lui eût accordée, il a le premier fait connaître l'existence d'un des plus curieux monumens de l'antiquité. Ce sont les cita-

delles Pélasgiques dont Rome est environnée, et qu'aucun antiquaire, même romain, n'avait soupçonnées avant lui. On se rappellera que, dans ses Tusculanes, Ciceron disait aux Syracusains, au sujet du tombeau d'Archimède, qu'un hasard heureux lui avait fait découvrir: « Vous l'eussiez ignoré, si je » n'étais venu d'Arpino pour vous l'ap- » prendre ».

Dans l'analyse des travaux de l'Institut, du dernier trimestre de l'an 10, l'ouvrage de M. Petit-Radel est annoncé sous ce titre qui en fait sentir assez toute l'importance: « Re- » cherches historiques et philosophiques sur » les monumens que le peuple Pélasge a laissés » dans l'Italie, la Sicile, la Grèce, et sur les » rapports nouveaux que la critique de ces » monumens doit établir dans l'Histoire des » siècles héroïques, dans celle des beaux-arts, » et dans l'estimation des époques auxquelles » on peut assigner plusieurs révolutions phy- » siques de l'ancien continent ».

On sait que ce peuple belliqueux a laissé, dans l'Histoire, des traces de sa grandeur et de sa puissance, et qu'il y disparaît subitement, sans laisser même à la pénétration

la plus active, d'autres vestiges à recueillir que le fait général mais bien avéré de sa domination en Italie et en Grèce, aux époques primitives de la tradition de ces Contrées. Les Recueils de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sont pleins de discussions érudites sur les problêmes divers que le nom de ce grand peuple a fait naître. L'Émule de Newton chronologiste, le célèbre et docte Freret, y traite de fables les particularités que les auteurs anciens nous ont transmises sur ce peuple, à l'occasion duquel il qualifie même Denys d'Halicarnasse d'écrivain-romancier. C'est dans cet esprit et sur la seule autorité de ce docte académicien, que Puffendorf, Goldsmith et beaucoup d'autres ont écrit les premiers chapitres de leur Histoire de l'Italie et de la Grèce. M. Heyme, laborieux et savant commentateur de Virgile, traite même avec mépris toute opinion qui tendrait à faire remonter jusqu'aux colonies grecques l'origine des villes italiques. Le comte de Caylus n'avait rien vu dans cette contrée, de plus ancien, que les citadelles étrusques; il prononce même affirmativement qu'il est imposible de caractériser d'une

manière précise les monumens qui peuvent appartenir aux Pélasges. *On sait*, dit-il, *qu'ils ont existé ; on trouve des monumens qu'ils doivent avoir fabriqués ; mais comment oser étendre et proposer des conjectures, quand on ne peut s'appuyer sur aucune différence ?* Telle était, sur ce point, l'opinion de l'Europe savante, quand M. Petit-Radel entreprit, en suivant des voies nouvelles et inconnues à ses prédécesseurs, la solution d'un problême qui piqua fort notre curiosité dans notre jeunesse, occupée alors à discuter les matériaux de l'Histoire des premiers rois de Rome.

Voici les bases fondamentales de la théorie qu'il établit. Les auteurs anciens nous dépeignent le peuple Pélasge sous les traits d'un peuple conquérant, qui disputa par la force des armes la possession de l'Italie primitive, contre un peuple qui paraît originaire des environs d'Embrun. C'est de la Grèce qu'ils font venir ces Pélasges, c'est aux sommets de l'Appennin situé entre le Tybre et le Lyris, ainsi que sur le promontoire de la Iapygie (aujourd'hui la Calabre) qu'ils assignent l'établissement de leurs premières colonies et des premières citadelles fortifiées qu'ils y

bâtirent. Éclairé par cette tradition des Pères de l'Histoire, que Denys d'Halicarnasse nous a conservée, loin de la repousser avec dérision dans ses détails, à l'exemple de Freret, M. Petit-Radel fait dériver des conséquences qui en découlent, les règles suivantes de critique rigoureuse qu'il se prescrit à lui-même, et qui répandant une clarté précieuse dans une question aussi difficile, facilitent la solution du problême dont elles resserrent néanmoins, autant qu'il est possible, la difficulté. C'est dans les monumens d'architecture militaire qu'il faut, dit-il, rechercher les vestiges de ce peuple conquérant. Pour satisfaire à cette première règle, M. Petit-Radel allègue les antiquités de Cora, dessinées il y a plus de quarante ans par Pyranesi, sous le nom de Construction des Latins, d'après une interprétation erronée du texte de Vitruve. Il nous invite à comparer ces monumens avec ceux de la ville d'Azilea en Épire, que Cyriaque d'Ancône dessina en 1438, et qu'on peut consulter dans son ouvrage intitulé *Epigrammata reperta per Illyricum*. Il allègue enfin les murs d'Argos, de Mycénes, d'Éleuxis et de beau-

coup d'autres villes anti-troyennes, que M. Fauvel, associé de l'Institut, a dessinés sur les lieux, d'après nature, pour le voyage de M. de Choiseul-Gouffier, sans cependant les avoir considérés comme des monumens pélasgiques.

La seule inspection des dessins de tous ces monumens prouve qu'il existait, en Italie et en Grèce, une architecture militaire qu'on n'avait jamais considérée sous le point de vue de l'Histoire. C'est elle qui fournit à M. Petit-Radel, les caractères différentiels et tranchans de comparaison exigés par le comte de Caylus. Ces constructions sont toutes formées de masses énormes de rochers taillés en polygones irréguliers, exactement assemblés au ciseau sans ciment, et qui ont jusqu'à 12 pieds de superficie. Strabon et Pausanias attribuèrent cette construction aux Cyclopes de la Mythologie, qui, d'après les parallèles des deux contrées, ne peuvent plus être à nos yeux que les Pélasges de l'Histoire. Dans sa tragédie d'Hercule, Euripide en fit l'éloge sur le théâtre de ces Grecs mêmes qui étaient les contemporains de Périclès. La construction pélasgique offrirait donc aujourd'hui,

aux yeux même du comte de Caylus, des caractères tranchans et différentiels qui la distinguent de celle des Étrusques, des Latins et des Romains, qui tous construisirent les murs de leurs villes en pierres carrées et régulières, comme on peut s'en convaincre par l'examen des monumens bien reconnus pour leur appartenir.

Enfin, M. Petit-Radel n'hésite pas à provoquer la critique la plus rigoureuse, en établissant pour règle, que cette construction doit se trouver sur-tout dans le territoire assigné aux premières colonies de ce peuple, soit en Italie, soit en Grèce : en conséquence il la cite dans les murs du *Phoronium*, citadelle d'Argos qu'Homère a surnommée Pélasgique; dans Lamia et dans Pharsale, villes de Thessalie, qui fut la contrée pélasgique par excellence. Il n'est enfin aucune contrée de la Grèce où les Pélasges aient dominé, qui n'offre aux recherches de M. Petit-Radel des citadelles de construction polygone irrégulière : elle garnit les promontoires de la Sicile et de la Iapygie, où l'un des chefs des premières colonies grecques aborda, selon les auteurs. Entre le Tybre et le Lyris, où Denys

d'Halicarnasse rapporte que les Pélasges ont dominé jusqu'aux temps de la guerre de Troye, M. Petit-Radel a observé, de ses propres yeux, vingt-deux citadelles de cette construction : en un mot, la somme totale des monumens qu'il oppose au scepticisme de Freret, est de cent quarante-deux citadelles disséminées en Italie et en Grèce. Il est bon d'observer que, depuis deux ans que dure cette discussion sous les yeux de l'Institut, qui l'a rendue publique, aucun savant n'a fait de réclamation contre cette théorie.

Il était à desirer sans doute qu'on pût assigner, à tous ces monumens, une date qui fût conforme à la chronologie de notre Histoire. Eût-on jamais pu penser, malgré le témoignage de deux auteurs latins, que l'époque reculée de Dardanus, à laquelle appartient la fondation de Troye, fût aussi celle de la ville de Cora dans le Latium, si la probabilité du fait n'était démontrée sans réplique, par un monument nouvellement découvert en Grèce? La porte de la ville de Mycènes, ornée de deux lions colossaux, tels que Pausanias nous les dépeint, subsiste encore aujourd'hui, attachée à des murs latéraux de même

construction que ceux de Cora. Ce monument, bâti par Persée 1458 ans avant l'ère vulgaire, soigneusement dessiné comme il l'est d'après nature, sert de preuve à la théorie savante des découvertes que M. Petit-Radel faisait de son côté en Italie, et nous offre, avec les monumens de Cora dans le Latium, le parallèle irrésistible de la tactique militaire d'un même peuple et d'un même âge des arts, après lequel cette construction cessa par la dispersion du peuple Pélasge.

Quel vaste champ, non plus de conjectures idéales, mais de preuves rigoureusement historiques, s'ouvre ici pour nous fournir les matériaux d'une nouvelle introduction aux siècles primitifs de l'Italie et de la Grèce! Que de lacunes peuvent se remplir dans l'Histoire, en suivant pas à pas les vestiges de ces monumens que M. Petit-Radel soupçonne remonter vers le nord, et qui sont déjà démontrés ne pas dériver d'Égypte, où les savans de l'Institut, que le Premier Consul présidait au milieu des combats, n'ont rien trouvé de semblable!

Nous n'anticiperons pas sur les conséquences importantes que saura bien déduire celui

qui, le premier, place en nos mains le fil qui doit nous diriger dans le labyrinthe de plusieurs milliers de siècles, où (chose étonnante) aucun historien plus rapproché des sources n'a pénétré. Quoique cette objection ne soit que négative, il faut bien l'indiquer, puisque c'est la seule qui paraisse combattre une théorie appuyée sur des monumens si nombreux.

Contentons-nous d'observer que, dans toutes nos tragédies dont la scène se passe sous les murs des villes antiques de la Grèce, nos peintres décorateurs commettent un anachronisme bien réel, quand ils nous représentent ces mêmes murs sous une autre forme de construction que la polygone irrégulière, qui appartient évidemment aux siècles héroïques. Il faut avouer qu'on ne pouvait mieux prouver la nécessité d'établir à Rome un démonstrateur des monumens de l'Histoire, qu'en développant une théorie d'après laquelle nous jugerons dorénavant avec rigueur l'architecture que nos grands peintres introduiront dans leurs tableaux, en nous peignant les édifices contemporains des exploits de Thésée et de Pyrithoüs.

L'auteur de cette théorie, n'étant encore associé d'aucune compagnie savante, et n'ayant publié jusqu'ici qu'une Notice historique sur les aquéducs des anciens, peut-être nous soupçonnerait-on de quelque partialité en sa faveur : mais cet article n'est que l'analyse exacte de plusieurs rapports faits à l'Institut national, par le savant M. Ameilhon. Ses conclusions, adoptées par le même Institut, sont terminées par ce jugement honorable : « Si les développemens qui lui restent » encore à nous donner pour mettre le com» plément à son travail achèvent d'entraîner » les suffrages des savans, et de leur faire » adopter sa théorie comme une vérité dé» montrée, il sera permis à M. Petit-Radel » de se flatter d'avoir fait, en histoire, une » découverte véritablement digne d'occuper » une place dans le tableau des progrès des » connaissances humaines ».

M. Petit-Radel, d'une famille non moins recommandable dans les arts que dans les sciences, a deux frères, l'un architecte très-distingué, l'autre médecin très-instruit.

PICARD (Louis-Benoit), né à Paris en 1769. Il est, comme Molière, à la tête d'une troupe de comédiens qu'il alimente de ses pièces, et dont il n'est pas moins chéri que cet excellent poète ne l'était de ses camarades. Que ce rapprochement n'effarouche pas, nous ne comparons que les situations et non les talens. Mais s'il reste à Paris un théâtre où l'on ait encore le plaisir de rire de bon cœur et à bon titre, et qui ait conservé quelque trace du vrai comique et de l'esprit du bon temps, nous ne balançons pas à citer celui de Picard. Il y a non-seulement du trait, mais des scènes fort agréables dans la plupart de ses pièces. Il en est quelques-unes, telles que le *Collatéral*, les *Conjectures*, la *Petite-Ville*, qui avaient fait juger que l'auteur ne s'éleverait guère qu'au genre de Dancourt; ce qui même n'eût pas été un faible mérite pour le temps : mais l'*Entrée dans le monde*, *Duhautcours*, et le *Mari ambitieux*, quoi qu'en ait pu dire le plus absurde et le plus décrié de nos folliculaires, prouvent qu'en abusant un peu moins de sa facilité, et en mettant plus de soin et de sévérité dans la composition de ses pièces, M. Picard pour-

rait atteindre à la vraie comédie ; et c'est à quoi nous osons l'inviter, s'il veut remplir la vocation qu'il nous paraît avoir reçue de la nature. Au talent distingué que nous lui croyons pour un art que nous avons toujours chéri, il joint le mérite d'être sur la scène un acteur d'une vérité d'autant plus piquante qu'il ne la déshonore par aucune charge.

PIEYRE (N.), né à Nîmes. Sa comédie de l'École des Pères, donnée tout récemment au théâtre avec un très-grand succès, nous paraît un ouvrage plein de mérite. Ce n'est point, à la vérité, une comédie dans le genre de Molière; mais depuis les meilleures pièces de la Chaussée, c'est ce que nous avons vu de plus estimable dans ce genre moral. Peut-être, comme elle est en vers, desirerait-on qu'elle fût écrite avec plus de verve, mais elle ne peut l'être du moins avec plus de raison. Nul abus d'esprit, nulle affectation dans le style, une morale pure et sévère, telle qu'elle est indispensable au théâtre, mais sans aucune exagération ; ce qui nous semble très-digne d'éloge.

Dans quelques-uns de ces mauvais ouvrages, auxquels on a donné le nom de drames, et qui ont éteint la bonne comédie, on a vu des têtes ridiculement exaltées, nous accabler de leurs déclamations philosophiques. M. Pieyre n'a rien de commun avec ces prédicateurs énergumènes ; il se tient dans ce juste milieu qui caractérise une tête saine et bien organisée. Son personnage de Père nous a paru aussi bien tracé qu'il pût l'être, et depuis long-temps on n'avait vu sur la scène française un ouvrage plus complétement estimable.

Tous ceux qui ont vu cette comédie dans sa nouveauté, regretteront long-temps la figure charmante, et l'ingénuité noble de mademoiselle Olivier dans le personnage de Rosalie. Cette jeune actrice, qui réunissait la décence aux graces, fut enlevée aux vœux du public, par une mort prématurée, à l'époque même du succès de l'École des Pères.

Depuis cette comédie, M. Pieyre a fait imprimer la Maison de l'Oncle, en cinq actes et en vers, dans laquelle on ne retrouve aucune trace du talent que l'auteur paraissait annoncer dans son premier ouvrage. Il est

donc vrai que le mérite d'un premier essai n'est pas toujours un sûr garant de l'avenir d'un jeune écrivain, et qu'il faut se défier des espérances trop légèrement conçues. *Voyez* l'article Collin d'Harleville.

PIRON (Alexis), né à Dijon en 1689, mort à Paris en 1773. La Métromanie, quelques épigrammes excellentes, et un petit nombre de pièces fugitives dans lesquelles il a montré un esprit original et un vrai talent, sont ses titres de gloire, et ce qui portera son nom à la postérité. Tout cela formerait à peine un volume; et des éditeurs indiscrets ont publié les œuvres de ce poète en sept gros Tomes qui sont restés chez les libraires.

Ce n'est pas qu'à la rigueur on ne pût admettre encore dans ce recueil la tragédie de Gustave, qui s'est maintenue au théâtre, non par le style, mais par la force des situations, et celle de Cortès, * en faveur d'une très-

* Dans cette tragédie de Cortès, Piron eut la maladresse de vouloir faire porter sur les conquérans espagnols l'intérêt de sa pièce, en avilissant les malheureux Mexicains. Voltaire s'était bien gardé de faire une pareille faute en traitant le sujet d'Alzire. Piron, d'ailleurs, en

belle scène, défigurée cependant quelquefois par des vers bizarres. Que l'on y eût joint encore, si on le voulait, la comédie des Fils ingrats, que nous avons vu remettre sans aucun succès, le tout n'eût formé que deux petits volumes, d'un mérite très-inégal; mais c'en était bien assez pour des éditeurs jaloux de sa gloire.

Nous sommes sévères à regret, mais on nous pardonnera cette sévérité si l'on pense que pendant la vie de Piron, on l'opposa souvent à Voltaire, comme un rival qui le surpassait en génie, et que Piron lui-même eut la mal-adresse de laisser entrevoir qu'il le croyait.

Cet écrivain était véritablement un homme

---

dégradant le caractère de Montézume, jusqu'au point de le rendre méprisable, n'a pas, à beaucoup près, relevé celui de Cortès : il en fait une espèce de chevalier errant, qui n'a cherché un nouveau monde, et ne s'est signalé par des exploits inouis, que pour plaire à une froide Elvire à laquelle on ne prend aucun intérêt. L'auteur n'a pas senti que cet amour ne pouvait que dégrader Cortès lui-même. Son héroïsme n'est plus que le délire d'une passion extravagante, et l'on ne voit plus en lui qu'un brigand d'Europe, excité par un sentiment romanesque à la destruction de tout un peuple.

d'un talent original et de beaucoup d'esprit. Nous-mêmes nous avons cru caractériser assez heureusement sa Métromanie par ce vers :

Chef-d'œuvre où l'art s'approcha du génie.

Nous croyons qu'il n'a fait que s'en approcher, parce qu'en effet presque tous les caractères de cette comédie si piquante, et si vivement dialoguée, ne sont pas dans la nature. Où trouverait-on, excepté dans les Visionnaires de Desmarets, un fou de l'espèce de Francaleu? un homme qui a la manie de faire des vers, et qui convient lui-même que la rime et la raison n'y sont pas trop exactes? un homme qui s'accroche aux passans pour trouver, dit-il, un auditeur bénévole ou non, dût-il ronfler debout? Où trouverait-on une servante qui s'exprimât aussi poétiquement et avec autant de verve que Lisette? un valet, non moins poète, et familiarisé avec le style figuré au point de dire, en parlant de son maître :

Je réponds de sa barque en dépit de Neptune?

Nous nous rappelons d'avoir principale-

ment admiré la Métromanie dans notre jeunesse par l'indigence apparente de son sujet. Alors nous n'avions point assez médité l'art de Molière, et nous n'avions pas assez présent le sujet beaucoup plus ingrat des Femmes savantes, dont tout autre que ce grand homme n'eût jamais fait une comédie en cinq actes; mais Molière ne trouve ses ressources que dans son génie. Quelque stérile que paraisse son sujet, il s'y renferme uniquement, il en tire toutes ses situations et tous les traits comiques dont il sait l'enrichir. L'abondance de Piron n'est au contraire qu'un effort d'esprit; la plupart des situations de la Métromanie pourraient s'appliquer à toute autre pièce; à quelques égards enfin cette charmante comédie n'est qu'un prestige. Cependant elle est si riche en détails heureux, elle étincelle de traits si piquans, on y trouve tant de scènes ingénieusement amenées, que, malgré ses fautes, elle passera toujours pour un des plus brillans ouvrages de ce siècle, et qui suffirait seul à la gloire de Piron.

Telle est, dans l'opinion publique, la prépondérance d'un seul ouvrage de génie sur

une foule d'écrits estimables d'ailleurs, mais relégués dans la classe des productions communes. Dès qu'une fois une nation est enrichie de plusieurs chefs-d'œuvre, tout écrivain qui ne se sera point élevé sensiblement au-dessus de son siècle, ne peut plus espérer que des succès médiocres. Il faut ou se frayer des routes nouvelles, ou du moins ajouter quelque degré de perfection à des genres déjà connus, pour laisser de soi un long souvenir. Mais comment se flatter d'y réussir, lorsque tous les genres semblent épuisés? C'est-là précisément le triomphe de la difficulté vaincue.

Il est vrai qu'alors un seul ouvrage d'un grand caractère peut immortaliser son auteur. Nous voyons que cet honneur n'est pas toujours acheté par de gros volumes. Anacréon, avec quelques odes charmantes, mais d'un genre original, qui conserve encore le nom du poëte; Tibulle et Catulle, avec un petit nombre de vers heureux; Chapelle, peut-être, avec son seul voyage; Piron avec sa Métromanie, perceront infiniment plus loin dans l'avenir, que beaucoup d'auteurs plus féconds, à qui cependant on ne pour-

rait refuser, sans injustice, un rang distingué parmi les beaux-esprits de leur temps.

Si l'on est jaloux de prévenir en quelque sorte les jugemens futurs, et de se former par avance quelque idée de ce petit nombre d'ouvrages privilégiés qu'on voit encore paraître à la suite d'un siècle de gloire, et qui porteront infailliblement à la postérité les noms de leurs auteurs, il ne faut qu'interroger les passions mêmes des artistes ou des gens de lettres. Toute production contre laquelle ils se seront soulevés avec le plus de fureur, qui aura le plus essuyé de contradictions, et qui peut-être aura exposé son auteur aux persécutions les plus vives de l'autorité surprise, ou de la calomnie, sera vraisemblablement celle dont le mérite aura été le plus senti, et à laquelle on rendra le plus de justice, lorsque l'esprit de parti aura fait place à la raison. Il faut au contraire se méfier beaucoup de tous ces ouvrages qui, ne produisant qu'une sensation commune, et n'humiliant personne, sont également accueillis de tout le monde, et n'inspirent à ceux qui les lisent, qu'une dédaigneuse bienveillance : affront que n'a jamais essuyé au-

cun chef-d'œuvre. Ces réflexions, que nous avions placées ailleurs *, s'appliquent ici très-naturellement : on sait que Piron fut persécuté, et qu'il ne fut point de l'Académie française.

POINSINET (ANTOINE-HENRI), né à Fontainebleau en 1735, mort en 1769. Il ne manquait pas de ce luxe d'esprit qui s'exhale quelquefois en saillies piquantes, mais il était absolument dénué de jugement. Si l'on excepte l'opéra d'Ernelinde que Philidor honora de sa musique, et la petite comédie du Cercle, dans laquelle il nous déroba deux scènes d'une comédie du même titre, imprimée douze ans avant la sienne, il n'a fait que des bouffonneries dont l'extravagance était annoncée jusques dans les noms qu'il leur donnait. C'est de lui que nous avons dit dans la déroute de l'armée de la Sottise :

L'œil étonné cherche en vain Poinsinet,
Il fut dissous par un coup de sifflet.

* A la tête de l'Éloge de Rameau, dans le Nécrologe des hommes célèbres de France, année 1764.

Ses aventures seraient bien plus plaisantes que tout ce qu'il a fait, si elles étaient écrites avec l'esprit de gaîté qui animait dans le temps ceux qui s'amusaient de ses ridicules. Son caractère tenait véritablement de la folie portée au plus haut degré de l'invraisemblance.

PRADON (NICOLAS), né à Rouen, mort à Paris en 1698. Les ennemis de Racine se servirent de ce mauvais poète pour chagriner ce grand homme, et Pradon ne rougit pas de se prêter à leurs cabales. Sa tragédie de Phèdre n'est connue que par l'honneur qu'elle eut d'être opposée un moment au chef-d'œuvre de Racine. Jamais peut-être l'esprit de parti n'avait produit de scène plus absurde.

Pradon ressemblait assez à quelques-uns de nos poètes tragiques modernes; dénué de connaissances et d'études, versificateur trivial, et d'une fécondité malheureuse, mais plein d'orgueil, et sur-tout d'animosité contre la satyre. Il eut la bêtise de croire que Boileau avait voulu faire un jeu de mots, en disant du poëme de Saint-Amand :

Le Moïse commence à moisir par les bords.

Pradon le lui reprocha très-amèrement : « Moïse et Moisir, (s'écrie ce judicieux critique) quelle petite antithèse pour un si grand » poète » ! Fréron n'était pas plus content de lui-même quand il croyait avoir découvert quelque inexactitude dans une phrase ou dans un vers de Voltaire.

Il ne faut pas cependant que nos jeunes auteurs se persuadent trop aisément qu'ils sont en droit de parler de Pradon avec irrévérence, ni de se donner mutuellement son nom dans leurs épigrammes : car enfin, ce poète est auteur d'une tragédie de Tamerlan, qui s'est soutenue au théâtre pendant plusieurs années, et de celle de Régulus, que l'on jouait encore, avec quelque succès, au commencement de l'autre siècle. Il a fait d'ailleurs ces jolis vers :

Vous n'écrivez que pour écrire,
C'est pour vous un amusement ;
Moi qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

PREVOT D'EXILES (l'abbé ANTOINE-FRANÇOIS), né à Hesdin en Artois en 1697, mort en 1763. Écrivain très-fécond, qui a

enrichi notre littérature d'un nouveau genre de romans. On connaîtra mieux leur mérite, lorsqu'on aura donné une idée de ceux qui avaient eu le plus de faveur avant qu'il fît paraître les siens *.

Le goût des aventures extraordinaires avait prévalu long-temps dans ces sortes d'ouvrages. Nous n'avions pas un poëme épique, et la nation était inondée d'une foule de romans assujettis à quelques règles de l'Épopée, dans lesquels des héros imaginaires, se disputant par leurs faits d'armes les plus belles princesses du monde, recevaient enfin au douzième Tome le prix de leur persévérance. Tout était merveilleux dans ces romans, excepté le style. D'ailleurs, nulle vérité dans les sentimens, nulle vraisemblance dans les caractères, moins encore dans les mœurs; et pour comble de ridicule, c'était de l'imagination en prose. Les Italiens, plus raisonnables que nous, avaient du moins senti que ces grandes fictions, où domine le merveilleux, ne pouvaient être souffertes qu'autant

* Ceci est encore emprunté du Nécrologe de 1764, dans l'article Prevôt, dont nous nous étions chargés.

qu'elles étaient embellies par le vrai langage de l'imagination, qui ne peut être que la poésie.

A ces romans énormes, succédèrent les nouvelles galantes, dans le goût espagnol. Alors le merveilleux fut remplacé par l'intrigue, et l'imagination par l'esprit; mais ce changement n'en produisit aucun à l'avantage de l'art. La lecture de ces nouvelles devint plus pénible qu'amusante. On se lassa de suivre des fictions, peu intéressantes par elles-mêmes, dans un dédale de nœuds difficiles à débrouiller; et le vrai manquant toujours dans les caractères et dans les mœurs, il fallut enfin recourir à la simplicité et au naturel, qui semblent ne plaire aux hommes qu'à mesure qu'ils ont pris plus de peine pour s'en écarter.

Le roman de la princesse de Clèves, intéressant uniquement par le développement d'une passion vive, ouvrit les yeux de la nation, et fit voir que l'on ne devait point chercher les moyens de réussir ailleurs que dans la nature. Cependant il faut avouer que la révolution parut se faire un peu trop aux dépens de l'imagination. L'élégance du style

n'empêcha point que l'on ne trouvât quelque froideur dans des romans absolument dénués d'intrigue et de merveilleux. Il eût suffi, sans doute, de le prodiguer moins; mais tel est le caractère de l'esprit humain, qu'il semble toujours se porter vers les extrêmes.

L'inconstance française ne tarda pas à introduire un nouveau genre, que le goût de frivolité et la dépravation des mœurs n'ont soutenu que trop long-temps, au préjudice de notre gloire. On regarda comme inutile de peindre des caractères, lorsque la nation commençait à perdre le sien. La licence, devenue générale, et laissant à peine subsister de faibles égards pour les bienséances, les sentimens délicats disparurent. Un triste persifflage, composé de mots à la mode *, empruntés du jargon de nos petites-maîtresses, jargon plus insensé que celui des précieuses, quelques aventures scandaleuses arrivées dans ces lieux de plaisirs, appelés petites-maisons,

* On a voulu caractériser ici les singes de M. de Crébillon, tels que l'auteur d'Angola, par exemple, l'abbé de Voisenon, et quelques autres écrivains dont la licence n'est rachetée par aucune grace.

et racontées avec plus de légèreté que de décence, formèrent une nouvelle classe de romans, inintelligibles d'abord pour la province, avant qu'elle eût adopté les vices de la capitale, et qui ne paraîtront à la postérité (s'ils y parviennent) que des archives de démence. On ne peut nier que quelques-unes de ces bagatelles ne fussent écrites avec assez d'élégance; mais elles accoutumèrent l'étranger à faire peu de cas d'une nation annoncée, par tant d'ouvrages, comme un modèle de frivolité et de ridicule.

On doit excepter de cette foule de romans celui de Gilblas, que beaucoup de gens préfèrent aujourd'hui à Don Quichotte même, qui n'est qu'une satyre très-ingénieuse du goût particulier qu'avaient les Espagnols pour les livres de chevalerie; tandis que Gilblas est la peinture la plus fidelle, la plus naïve et la plus piquante des différens ridicules attachés à l'espèce humaine.

D'après ce coup-d'œil rapide jeté sur les romans, on conçoit assez pourquoi ce genre d'ouvrages ne s'est concilié que rarement les suffrages des bons esprits. Toute lecture inutile devient bientôt insipide: aussi les jeunes

gens seuls et les femmes lisent encore, avec quelque avidité, l'espèce de romans que nous venons de caractériser.

Mais il en est de plus estimables, dans lesquels presque toutes les conditions du genre dramatique sont remplies, où les mouvemens du cœur sont développés avec art, où les passions s'expriment dans le langage qui leur est propre; enfin, où l'on trouve des caractères vrais, et qui ne se démentent point, des mœurs prises dans la nature, et des sentimens qui nous affectent d'autant plus, que nous les eussions éprouvés nous-mêmes dans les circonstances où les personnages de ces romans sont placés. Dans ces ouvrages, comme dans nos pièces de théâtre, le vice doit toujours être puni, la vertu toujours récompensée. C'est en ce genre, sur-tout, que se distingua l'abbé Prevôt, qui ne paraît avoir été surpassé que par le célèbre Richardson.

Le grand nombre de caractères, également vrais et bien soutenus, qui sont peints dans le Clêveland, prouvent à-la-fois la connaissance profonde que l'abbé Prevôt avait des hommes, et l'heureuse fécondité de son imagination. Le début de ce roman, dans la ca-

verne de Rumney-hole, est une des scènes les plus attachantes dont nous ayons l'idée. Il n'est pas de lecteur qui n'ait versé des larmes sur le sort de l'infortunée Fanny, qu'un excès de sensibilité précipite dans des malheurs si cruels : l'épisode de l'isle Sainte-Hélène; le caractère de Gélin, mêlé d'audace et d'artifice; l'influence de ce caractère sur tous les événemens que l'auteur a prodigués dans sa fable avec une richesse qui étonne; tous ces détails d'un bel ouvrage, sembleraient suffire pour assurer au nom de l'abbé Prevôt une réputation durable. On avoue néanmoins que ce roman gagnerait à être réduit, et que l'auteur s'y est trop livré à la passion du merveilleux. Le voyage de Cléveland chez les Abaquis, en est un exemple, aussi bien que la manière peu vraisemblable dont le même Cléveland retrouve madame Lallin, après l'avoir vu brûler vive par les Roüintons.

Les longueurs, les négligences, les aventures incroyables qui déparent un peu les romans de cet écrivain, viennent de la précipitation mercenaire avec laquelle il eut le malheur de travailler toute sa vie. Il s'était loué, pour ainsi dire, à un libraire; et l'on

sent assez que dans une pareille situation, le plus rare talent doit tomber souvent dans la médiocrité. Avec une meilleure fortune, l'auteur dont nous parlons aurait eu le loisir de perfectionner ses ouvrages; ses plans seraient devenus plus réguliers, ses personnages plus vrais, son style infiniment plus soigné.

On lui eût pardonné d'avoir peint avec mal-adresse les mœurs de la bonne compagnie qu'il n'avait jamais connue. Élevé dès sa plus tendre jeunesse dans un cloître, dont il sortait à peine, il n'avait pu deviner ni le ton du monde, ni celui des bienséances. Mais on regrette qu'avec un mérite aussi distingué que le sien, et les ressources d'une imagination très-brillante, sa réputation n'ait pas acquis tout ce que ses talens donnaient lieu d'espérer.

Le chef-d'œuvre de l'abbé Prevôt, c'est, de l'aveu de tous les gens de goût, l'Histoire intéressante du chevalier des Grieux et de Manon l'Escaut. Qu'un jeune libertin et une fille née seulement pour le plaisir et pour l'amour, parviennent à trouver grace devant les ames les plus honnêtes; que la peinture naïve de leur passion produise l'intérêt le plus vif; qu'enfin le tableau des malheurs

qu'ils éprouvent et qu'ils ont mérités, arrache des larmes au lecteur le plus austère ; et que par cette impression-là même, il soit éclairé sur le germe des faiblesses, renfermé, sans qu'il le soupçonnât, dans son propre cœur, c'est assurément le triomphe de l'art, et ce qui peut donner la plus haute idée du talent de l'abbé Prevôt : aussi dans ce singulier ouvrage, l'expression des sentimens est-elle quelquefois brûlante, si l'on ose hasarder ce mot. Il fallait que cet auteur eût éprouvé lui-même, avec bien de la force, tout l'empire des passions, pour avoir su les peindre avec tant d'énergie et de chaleur.

Outre ses romans, l'abbé Prevôt a donné une Histoire générale des Voyages, en seize tomes *in*-4°.; plusieurs histoires particulières; plusieurs traductions de l'anglais : enfin, on a de cet écrivain laborieux et facile, plus de cent volumes.

Q.

QUINAULT (PHILIPPE), de l'Académie française, né à Paris en 1635, mort en 1688. Quoiqu'on se plaise aujourd'hui à venger la

peut dire, de l'aveu du goût, que le meilleur des opéra ne sera jamais un excellent ouvrage. Nous croyons cependant que ce spectacle, où, comme l'a dit Voltaire:

> . . . Les beaux vers, la danse, la musique,
> L'art de tromper les yeux par les couleurs,
> L'art plus touchant de séduire les cœurs,
> De cent plaisirs font un plaisir unique,

est très-convenable pour de grandes fêtes, et qu'il est même susceptible de beautés particulières, dont aucun écrivain n'a mieux senti que Quinault toutes les espèces différentes. Mais, nous le répétons, il ne faut pas s'étonner que Boileau, si exact, si sévère dans ses productions, et qu'une étude continuelle des anciens avait accoutumé à leur caractère de beautés mâles et nerveuses, ne pût se familiariser avec une poésie étrangère au style figuré, et presque toujours dénuée d'images. D'après cette manière austère de penser, que lui donnait le sentiment de sa propre force, il avait de la peine à regarder Quinault comme un grand poète, et en cela il était conséquent. En effet, on ne peut guère désavouer que lorsqu'on vient

de lire les vers excellens de Boileau et ceux de l'inimitable Racine, on ne soit tenté de juger Quinault avec rigueur. Ce dernier pourtant a su très-souvent exprimer avec graces des sentimens naturels et délicats. Assurément c'est posséder une partie du secret des poètes : mais c'est être encore fort loin de Racine; et il n'est pas de lecteur qui ne souffre à descendre de Phèdre à Armide.

Nous ne nous sommes permis ces observations, que pour faire sentir à quelques écrivains de nos jours, qu'une décision un peu sévère de Despréaux, ne suffit pas pour affaiblir la vénération qui lui est due comme au législateur du goût.

R.

RABELAIS (François), né à Chinon en 1483, mort en 1573. Cordelier d'abord, ensuite bénédictin, puis médecin, puis curé de Meudon, etc. Écrivain d'un caractère vraiment original, dans lequel on ne sait ce qui doit le plus étonner, ou de la raison profonde qui perce à travers le délire de son imagination bizarre, ou de l'excessive folie sous la-

quelle il semble avoir pris plaisir de masquer sa raison.

Quiconque n'est pas instruit des mœurs, des usages, des ridicules, et même de l'histoire du temps où vivait Rabelais, sera nécessairement tenté de rejeter avec dégoût son Pantagruel, comme un tissu d'extravagances; mais plus on est éclairé sur ces différens objets; plus ce même ouvrage paraîtra d'une singularité piquante, et plus on appercevra que ce n'était pas sans motif que La Fontaine, Molière, Rousseau, et tant d'autres excellens esprits, avaient pour Rabelais la plus grande estime. Il a fourni à tous ces auteurs, à Racine* lui-même, et à Voltaire**, de très-bonnes plaisanteries; et on pourrait, à quelques égards, appliquer à son livre ce que Boileau disait des ouvrages d'Homère:

> C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

On ne peut disconvenir pourtant que ce bizarre ouvrage ne contienne aussi un très-grand nombre de mauvaises bouffonneries,

* Dans la comédie des Plaideurs.

** Dans son Pauvre Diable, et ailleurs.

dans lesquelles on se flatterait en vain de découvrir aucun sel, aucun à-propos, peut-être même aucun sens. La gaîté de Rabelais ressemble à l'ivresse, et cette ivresse n'est pas toujours celle d'un homme de bonne compagnie. Cependant personne ne paraît avoir porté aussi loin que cet auteur le génie de la raillerie, celui de la satyre, et cet art singulier de mêler toujours le ridicule au sérieux, et le sérieux au ridicule. Sous les nuages mêmes dont il s'enveloppe, on démêle l'érudition la plus surprenante. Il savait tout, s'est moqué de tout; et dans le siècle où l'on alluma le plus de bûchers, et où Marot, moins licencieux que lui, fut obligé de sortir de France, il échappa à la persécution par l'enjoûment de son caractère, et par les excès d'imagination et de folie qu'il eut l'adresse d'accumuler dans son incroyable ouvrage.

On a appelé le célèbre Swift, le Rabelais de l'Angleterre: et véritablement il y a des traits de ressemblance entre ces deux écrivains. Ils ont tous deux un caractère également satyrique et moqueur. L'avantage paraîtrait même du côté de Swift, si, dans les

ouvrages de ce dernier, on ne consultait que la raison, le goût et les bienséances. Mais il n'était pas universel comme Rabelais, et il ne savait pas, comme lui, presque toutes les langues anciennes et modernes. Swift a vécu d'ailleurs dans un siècle où le goût s'était infiniment perfectionné : il est donc moins original, moins étonnant que Rabelais, qui lui a servi de modèle; et en effet, pour avoir la somme du génie de cet homme singulier, ce ne serait point assez que de réunir Aristophane et Lucien, quoiqu'il participât cependant beaucoup au caractère de l'un et de l'autre.

On trouve dans les Amusemens sérieux et comiques de Dufresny, quelques imitations très-heureuses du style, et même de l'esprit de Rabelais.

RACAN (HONORAT DE BEUIL, marquis DE), né en Touraine en 1589, mort à Paris en 1690. Ami de Malherbe, et le meilleur de ses élèves, quoiqu'il ne l'ait point égalé, du moins dans le genre lyrique. On trouve de très-belles strophes dans quelques-unes de ses odes; mais c'est dans le genre pastoral

qu'il s'est principalement distingué. On sait encore par cœur plusieurs morceaux de ses Bergeries, celui entre autres qui commence par ces vers :

> Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis,
> Et qui de leur toison voit filer ses habits, etc.

RACINE (JEAN), de l'Académie française, né à la Ferté-Milon en 1639, mort en 1699. On ne s'étendra point sur le mérite de ce grand homme, le plus pur, le plus élégant, le plus harmonieux, le plus tendre, le plus éloquent de tous nos poètes. En lisant ses vers, on croit sentir que, sous le règne d'Auguste, il eût été Virgile, comme en lisant ceux de Virgile, on est persuadé que dans le siècle de Louis XIV il eût été Racine. Le choix heureux de leurs expressions, la continuité de leur élégance et leur délicieuse harmonie, sont cause de l'égale difficulté qu'on éprouve à les bien traduire. Les étrangers reconnaissent cette difficulté à l'égard de Racine, comme nous la sentons à l'égard du poète romain.

Il semble que l'admiration s'accroisse encore pour Racine, lorsqu'on pense au succès

avec lequel son génie était capable de se plier à tous les genres. Qui reconnaîtrait en effet le sublime auteur d'Athalie dans l'agréable comédie des Plaideurs? et qui croirait que le même homme eût, avant Rousseau, égalé Marot dans l'épigramme? Au reste, ce dernier genre n'est pas le seul dans lequel Rousseau ait été devancé par Racine. On n'a point assez observé que les chœurs d'Esther et d'Athalie, lui assurent encore la prééminence dans le genre lyrique. Quinault connaissait les graces; Rousseau savait s'élever jusqu'au sublime: mais les chœurs de Racine réunissent aux charmes du sentiment et à la majesté de nos livres saints, une poésie vraiment divine. Ils ont plus que de l'intérêt; ils respirent cette onction douce et tendre dont Racine avait trouvé la source dans son cœur, et qui étant moins un secret de l'art qu'un don de la nature, peut à peine être définie, et ne saurait être imitée.

Mais sa gloire ne se bornait pas à la seule poésie. Il eût eu la même supériorité dans la prose. On peut en juger par ses discours à l'Académie, où se trouve un magnifique éloge du grand Corneille; par ses lettres à

l'auteur des Hérésies imaginaires, dignes d'entrer en comparaison avec les meilleures Provinciales ; et enfin par son Abrégé de l'Histoire de Port-Royal, que le savant abbé d'Olivet appelait un chef-d'œuvre : et véritablement c'en est un, auquel il n'a manqué qu'un sujet plus intéressant.

C'est sur-tout par ses admirables tragédies que Racine s'est acquis une gloire immortelle. Notre respect pour l'antiquité, qui n'est ni aveugle ni superstitieux, ne nous empêche pas de reconnaître que les Grecs n'ont rien à leur opposer : mais c'est à l'école des Sophocle et des Euripide que Racine apprit à les surpasser.

Molière eut l'honneur de l'encourager le premier, et de prévoir dans les productions encore informes de sa jeunesse, l'avenir brillant que lui promettait son génie. La critique sévère de Boileau, dont il fut l'ami jusqu'à la mort, acheva de perfectionner les dons heureux qu'il tenait de la nature. On sait que Racine se glorifiait de l'avoir pour maître, et il devait cette tendresse au grand homme qui l'avait consolé souvent des injustices du public et des fureurs de l'envie.

RACINE (Louis), de l'Académie des Belles-Lettres, né à Paris en 1692, mort en 1764. Fils de l'illustre auteur dont nous venons de parler, et digne de cet honneur par son beau poëme de la Religion, que Jean-Baptiste Rousseau regardait comme un des ouvrages les plus estimables de notre langue.

Peu d'écrivains ont mieux connu que Louis Racine l'heureux mécanisme des bons vers et la justesse de l'expression. Ce mérite ne brille pas dans son poëme seulement, mais encore dans quelques autres de ses écrits, qui ne sont pas moins dignes de sa réputation.

Il a publié la vie et quelques lettres de son père, avec des Remarques sur ses tragédies. De quelque sentiment dont il dût être pénétré pour la mémoire de ce grand homme, il n'a trouvé que des lecteurs aussi jaloux que lui-même de l'admirer. On lui sait gré de sentir toute la dignité de son nom, et de le faire valoir avec une noble confiance.

Louis Racine, comme nous l'avons dit ailleurs, joignait à ses rares talens une modestie qui en augmentait encore le prix. On sait qu'il s'était fait peindre les Œuvres de

son père à la main, et le regard fixé sur ce vers de Phèdre:

Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père.

Il faut ajouter Louis Racine au grand nombre d'hommes illustres qui n'ont point été de l'Académie française, malgré tous les droits que son nom et ses ouvrages lui donnaient à cette distinction. C'est ce qui avait, dit-on, fait naître à l'abbé Trublet l'idée d'un nouveau chapitre qu'il se proposait d'ajouter à ses Essais de Morale, intitulé: Du danger d'avilir les honneurs, en les refusant aux personnes qui les méritent, et en les prodiguant à celles qui ne les méritent pas.

RAYNAL (l'abbé GUILLAUME-THOMAS), né à Saint-Géniez en 1711, mort en 1796. On avait oublié ses Histoires du Parlement d'Angleterre et du Stathoudérat, écrites d'un style peu convenable au genre, chargées d'ornemens déplacés, d'ostentation d'esprit et d'antithèses, lorsqu'il parut sous son nom, sans que jamais il l'ait désavouée, une Histoire philosophique et politique des établissemens et du commerce des Européens dans

les deux Indes. Cette Histoire ne pouvait manquer d'intéresser les nations par l'importance de son objet, et par l'attrait de la nouveauté.

Quoiqu'on y trouve des erreurs, des contradictions même, comme l'auteur pouvait avoir été trompé, et que d'ailleurs il n'est pas d'historiens à qui l'on ne puisse reprocher quelques inexactitudes, la réputation de l'ouvrage n'en eût pas souffert; mais ce qu'on ne lui pardonna point, ce sont les déclamations audacieuses qu'on y trouve partout, et dans lesquelles ni les principes moraux qui sont la sauve-garde des États, ni les États eux-mêmes ne sont respectés. En attaquant le fanatisme, l'auteur, loin d'en paraître exempt, semble avoir eu l'intention d'en inspirer à ses lecteurs; et ces déclamations perpétuelles fatiguent d'autant plus, qu'elles ne sont évidemment qu'un placage appliqué sans art, et qui rompt à chaque moment le fil de l'histoire.

Il semble étonnant qu'un homme voué par état à la religion, se soit permis contre elle plus d'emportement que ses ennemis les plus déclarés. Nous ne parlons pas en théolo-

giens, nous ne parlons que d'après les bienséances adoptées par les gens du monde. Ajoutons que la saine critique suffisait seule pour détourner l'auteur de cette affectation qui a gâté son ouvrage, sur-tout dans les dernières éditions, où ces déclamations emphatiques sont bien plus prodiguées que dans la première, et se trouvent réunies à des espèces d'hymnes dithyrambiques et extatiques sur les plaisirs des sens : autre scandale qui n'est ni moins déplacé ni moins surprenant.

Nous aimons à croire, et nous croyons en effet, que l'auteur n'a péché que par faiblesse. Il a permis à des têtes exaltées, qui semblaient avoir acquis le privilége de disposer des réputations, d'altérer son histoire par ces additions étrangères. Ce qui nous confirmerait dans cette persuasion, c'est que l'ouvrage paraît non-seulement de plusieurs mains, mais que l'on y trouve des pages entières transcrites d'après d'autres ouvrages, sans que rien les distingue du texte *. Nous

* Pour n'en citer qu'un seul exemple, *voyez* la Préface de la quatrième édition de l'Homme moral, faite à Paris en 1784, chez *Debure* l'aîné, libraire. M. Lévesque, au-

croyons savoir d'ailleurs, que, même dans les parties irréprochables de son livre, l'abbé Raynal s'est associé quelques coopérateurs, et qu'entre autres la partie très-intéressante de la traite des Nègres lui a été fournie par M. de Péchméja. Il ne serait peut-être pas très-difficile d'en trouver la preuve.

Dans ses dernières années, à la vue des calamités que l'esprit révolutionnaire avait entraînées dans sa malheureuse patrie, l'abbé Raynal parut se repentir des opinions dangereuses qu'il avait semées, ou permis que l'on semât dans son livre. Nous lui avons nous-mêmes entendu dire, qu'il fallait bien se garder de prendre à la lettre les conceptions de la philosophie; qu'il en était dont l'imagination pouvait être plus ou moins séduite, et qui n'en étaient pas moins impossibles à réa-

---

teur de cet ouvrage, y démontre qu'à l'exception de quelques légers changemens de mots, des pages entières de ce livre se trouvent dans l'Histoire philosophique et politique, sans que rien les annonce comme des citations.

N. B. Que la première édition de l'Homme moral parut en 1775, et que les passages dont il s'agit n'ont été insérés que dans la dernière édition de l'Histoire philosophique, faite en 1780.

liser. Mais dans ce livre même où il s'est donné tant de licence, on trouve ces paroles remarquables, et qui auraient pu servir d'antidote aux principes anarchiques qu'on a fait circuler avec tant d'imprudence dans les assemblées populaires, et qui ont causé tant de ravages : « La chimère de l'égalité est la plus » dangereuse de toutes dans une société poli» cée. Prêcher ce système au peuple, ce n'est » pas lui rappeler ses droits; c'est l'inviter au » meurtre et au pillage; c'est déchaîner des » animaux domestiques, et les changer en » bêtes féroces ».

REGNARD (Jean-François), né à Paris en 1647, mort en 1709. Le second de nos poètes comiques, dans l'opinion commune, mais placé à une distance presque infinie de Molière, quoiqu'il soit supérieur à la plupart de ceux qu'on regarde comme les successeurs de ce grand homme. On trouve chez lui plus que chez eux, cette force comique si précieuse, et dont les exemples deviennent plus rares, de jour en jour, sur notre scène. L'enjoûment, la plaisanterie, la gaîté dominent principalement dans ses ouvrages : mais dans

la comédie du Joueur, il s'est élevé au-dessus de lui-même; et s'il a défiguré cette pièce par les rôles très-inutiles et très-déplacés de la Comtesse et du Marquis, il en a peint le principal caractère comme il devait l'être. Cependant, aujourd'hui que toutes les bornes des arts sont confondues, on a osé dire, à l'occasion de je ne sais quel drame anglais transplanté sur notre scène, que Regnard n'avait qu'indiqué le sujet, et que le traducteur de la pièce anglaise l'avait rempli. Ce n'est pas un des moins absurdes jugemens que le mauvais goût ait portés dans ce siècle, et rien ne serait plus facile à prouver. Le drame de Béverley ne nous présente qu'un furieux, qui doit avoir peu de modèles, même en Angleterre, et que son caractère forcené conduirait infailliblement à Tyburn : la comédie de Regnard est, au contraire, la vraie peinture d'un Joueur tel que nos mœurs pouvaient en admettre la représentation. On voit dans le lointain, et, pour ainsi dire, dans la perspective théâtrale, qu'ayant commencé par être dupe, il pourrait finir par être fripon. C'est-là que le poète doit l'abandonner. Si l'horoscope d'un pareil joueur

vient à se remplir, il n'appartiendra plus à la scène, mais aux tribunaux. Il suffit, pour la correction que la comédie peut se proposer, qu'on l'ait représenté perdant sa maîtresse, déshérité et voisin des plus grands malheurs. Le personnage de Tout-à-bas est placé, par le génie même, pour faire entrevoir à des spectateurs délicats jusqu'où la passion du jeu peut conduire; et c'en est assez pour des Français. En un mot, la manie du Joueur de Regnard, n'est qu'un vice que Thalie peut réprimer par le ridicule; et la frénésie monstrueuse de Béverley, devient un crime que les loix seules doivent arrêter par la crainte des supplices. Ces observations peuvent s'étendre à la plupart de ces autres drames d'un genre horrible et sombre, dont on a dérobé les sujets à la Tournelle pour en infecter notre théâtre.

Peut-être nous objectera-t-on que le but des spectacles étant de donner aux hommes de grandes leçons, ce serait une inconséquence que d'en exclure les tragédies bourgeoises, infiniment plus rapprochées de nos mœurs, et par conséquent plus utiles que les tragédies bornées uniquement à la classe des prin-

ces. Cette objection spécieuse, et si souvent alléguée, n'a pu prévaloir encore sur la répugnance des gens de goût pour ces drames atroces. Essayons de prouver (dussions-nous franchir un peu nos limites) que les motifs de cette répugnance sont fondés sur la raison même.

Que Sixte v, pour parvenir au pontificat; que Cromwel, pour monter au trône, se permettent tous les crimes de la politique et de l'ambition, ces crimes se concilient cependant avec une sorte d'élévation de sentimens qui en diminue l'horreur. Ils conservent quelque chose d'imposant par la grandeur même des objets dont ces ambitieux sont occupés : aussi de pareils personnages ont-ils précisément le caractère qui convient à la dignité de la scène. Mais que, dans un rang inférieur, un bourgeois, pour supplanter son égal dans un petit emploi subalterne, ou même, si l'on veut, pour s'élever à une place de haute finance, se permette des crimes à-peu-près semblables, on ne voit plus que l'histoire abominable et dégoûtante d'un scélérat obscur, réservé pour la Grève, et

qu'un spectacle atroce, indigne de la curiosité des honnêtes gens. Voilà ce que feignent de ne pas entendre les partisans de ces drames monstrueux dont on s'obstine à déshonorer le théâtre.

Qu'on nous représente Caton s'immolant lui-même pour ne pas survivre à la liberté de sa patrie, il ne peut en résulter aucun danger pour la société; la situation de Caton est si différente de celle où se trouvent les spectateurs, ce grand homme est si supérieur à notre vulgaire de la cour et de la ville, qu'assurément il ne viendra dans la pensée à personne d'attenter à sa vie pour imiter le héros d'Utique: mais qu'on nous présente un homme de notre sphère, se livrant aux mêmes excès de désespoir pour des maux que nous sommes tous dans l'habitude d'éprouver, alors vous verrez naître une foule de suicides; cette fureur se répandra dans les conditions les plus communes, et les mœurs de vos citoyens, de douces qu'elles étaient, pourront devenir féroces et cruelles. Nous osons dire que cet inconvénient, auquel peut-être on n'a point assez réfléchi, eût déjà mérité l'attention du Gouvernement.

En voilà sans doute beaucoup trop sur une révolution que Regnard eût été bien éloigné de prévoir. Tant que nous conserverons le caractère français, il est à croire que le genre triste et sombre ne prévaudra pas sur la gaîté pleine de sel et de graces de ce poète comique. Personne n'a écrit avec plus de verve et de saillie, et n'a fait un usage plus heureux du ridicule. On peut lui reprocher seulement de n'avoir observé que très-peu de caractères, de jouer trop souvent sur le mot, et d'allier quelquefois la mauvaise à la bonne plaisanterie.

Toutes ses pièces d'intrigue, dans lesquelles il faut placer le Légataire au premier rang, sont dialoguées de la manière la plus vive, la plus naturelle, la plus piquante. Nous ne connaissons rien de plus gai que le Retour imprévu. Enfin, quoique Regnard n'ait pas embelli les Ménechmes de Plaute autant que Molière avait embelli les sujets de l'Avare et d'Amphytrion, puisés dans la même source, il aura joui de l'honneur d'être cité longtemps immédiatement après ce grand homme. Il est possible, à la vérité, qu'il ne garde pas toujours ce même rang, parce qu'il n'a pas

réuni au mérite de la gaîté les vues d'un observateur profond, et parce qu'il est trop peu philosophe pour un poète comique; mais il n'en conservera pas moins une réputation très-distinguée.

Despréaux, à qui il était réservé d'être l'ami de tous les vrais talens, connut le prix de ceux de Regnard, qui lui dédia ses Ménechmes.

Les libraires, au lieu de grossir le recueil de ses Œuvres de quelques satyres assez froides, et dont on n'est pas certain qu'il soit l'auteur, auraient dû y ajouter les scènes ingénieuses et piquantes que Regnard avait données à l'ancien Théâtre italien. Ce spectacle, aujourd'hui déshonoré par des farces si absurdes, méritait alors d'occuper des hommes célèbres. La liberté et la plaisanterie hardie qui y régnaient, peuvent nous retracer quelque idée de la comédie antique et du genre d'Aristophane. Boileau appelait ce théâtre un grenier à sel, quoique lui-même, à l'occasion de sa satyre des femmes, n'y eût pas été ménagé; et Racine voulait y faire représenter sa comédie des Plaideurs.

Une singularité digne d'attention dans la

vie de Regnard, c'est qu'après avoir été longtemps esclave à Alger, il voyagea successivement dans toute l'Europe, et fut le premier Français qui alla jusqu'en Laponie. Ayant remonté le fleuve Torno, et pénétré jusqu'à la mer glaciale, il grava sur un rocher ces vers heureux:

Gallia nos genuit; vidit nos Africa; Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem.
Casibus et variis acti, terrâque marique,
Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis.

Regnard ne fut point de l'Académie française.

REGNIER (MATHURIN), né à Chartres en 1593, mort en 1613. Le précurseur de Boileau dans le genre satyrique, qui lui a fait une très-grande réputation. Il eut, comme ce dernier, l'avantage de voir beaucoup de ses vers devenir proverbes en naissant. Quoique son style ait vieilli, c'est encore, en son genre, un des meilleurs modèles que l'on puisse étudier. Il est plein de sens, d'énergie, de vigueur; et Boileau, qui jugeait si bien de la convenance des styles, ne put y ajouter

que de la correction et de l'élégance; mais le poète moderne a d'ailleurs plus de gaîté, de finesse, de graces, des tours plus variés, des railleries plus délicates, en un mot un sel plus attique, et sur-tout infiniment plus d'égard pour les bienséances.

Nous pensons, à la vérité, qu'il y aurait dans ce siècle un excès de rigueur à vouloir assujettir l'imagination de nos poètes à des lois trop austères, et à traiter de cyniques des peintures enjouées, telles que notre La Fontaine a pu s'en permettre d'après l'Arioste, et d'après la plupart des écrivains les plus généralement estimés chez les nations voisines. Pourquoi nous donnerions-nous des entraves que des peuples plus religieux, plus sévères que nous, ne se sont point données? Loin de nous tout soupçon de vouloir encourager la licence: mais il nous semble que de tous temps une convention générale a permis à la poésie des libertés qu'elle interdit rigoureusement à la prose. La raison de cette différence est sensible. Tout ce qui est facile sans être agréable ne suppose aucun talent, et ne mérite par conséquent aucune indulgence: or, quoi de plus facile, et de plus ca-

pable de révolter les esprits délicats, que de braver la décence dans une langue qui est celle de tout le monde! Telle est, sans doute, la cause secrette du mépris public pour quelques ouvrages licencieux, comme les Bijoux indiscrets, par exemple, tandis que l'Arioste, La Fontaine, et le petit nombre d'écrivains qui leur ressemblent, sont le charme des connaisseurs. C'est que la poésie s'adresse plus à l'imagination qu'aux sens, et qu'elle porte, si on l'ose dire, sa gaze avec elle. Les difficultés qu'elle est forcée de vaincre, le joug de la rime qu'elle doit porter sans gêne, en s'imposant toujours la nécessité du mot propre, le langage figuré qu'elle emploie, enfin la réunion des talens qu'elle suppose, sollicitent, en faveur du poète, l'indulgence de tous ceux qui, par leur état, ne sont point condamnés à l'hypocrisie. Que l'expression soit chaste, et jamais, aux yeux des gens du monde, l'écrivain n'aura péché contre les bienséances. Ce n'est donc pas pour les libertés qu'il a pu se permettre, que nous reprochons à Regnier d'avoir donné un mauvais exemple; c'est au contraire parce que, sans ménagement pour ses lecteurs, il les a con-

duits dans des lieux de débauche; c'est que dans le style le plus familier, il a peint des objets crapuleux, dégoûtans même pour quiconque a conservé quelque pudeur ; c'est qu'enfin il n'est qu'ordurier dans quelques-unes de ses satyres, et qu'au lieu d'un coloris avoué des muses, il n'a employé que des crayons grossiers dont la licence n'est rachetée par aucune grace.

RESNEL (l'abbé JEAN-FRANÇOIS DU), de l'Académie française, et de celle des Inscriptions, né à Rouen en 1692, mort à Paris en 1761. Il a le premier traduit en vers l'Essai sur l'Homme et l'Essai sur la critique de Pope, et ces deux traductions sont très-agréables. Nous savons que Voltaire, ami particulier de l'abbé du Resnel, l'avait fort encouragé à exercer ses talens sur ces deux ouvrages, et qu'il citait souvent avec complaisance le traducteur, quoiqu'il entendît très-bien l'original.

En effet, il est impossible de ne pas reconnaître dans l'abbé du Resnel, un talent très-heureux pour la poésie didactique : on trouve chez lui, sans doute, comme chez tous les

traducteurs connus, des morceaux de choix qu'il a travaillés de préférence; mais on voit par-tout un homme parfaitement instruit des deux langues, et qui les possédait avec goût.

On lui a reproché de n'être pas toujours fidèle; c'est peut-être un défaut inévitable dans les traductions en vers; mais il eût été juste de remarquer qu'il a prêté quelquefois de la noblesse et des graces à son modèle.

Nous finissions cet article, lorsqu'on nous a fait lire la traduction en vers de l'Essai sur l'Homme, par M. Fontanes. En général, elle prouve beaucoup de talent, et nous convenons qu'elle est plus fidelle que celle de son prédécesseur: elle est aussi plus précise, plus nerveuse; mais elle nous semble plus sèche, plus martelée, plus tendue; et, sans vouloir donner notre goût pour loi, nous lui préférons celle de l'abbé du Resnel. *Voyez* l'article FONTANES.

RETZ (JEAN-FRANÇOIS-PAUL DE GONDI, Cardinal DE), né en 1613, mort à Paris en 1679. C'est peut-être l'homme le plus propre à établir la différence du caractère français

au génie anglais. Né contemporain du fameux Olivier Cromwel, aussi ambitieux, aussi factieux que lui, mais, avec beaucoup plus d'esprit, infiniment moins profond et moins raisonné dans ses vues, il fit de la guerre civile une espèce de tracasserie, une affaire de vanité plus que de combinaison, et n'employa de grands moyens que pour de petites choses : personnage plus inquiet, plus turbulent que dangereux, et, si on l'ose dire, plus fantastique que réel. Ses Mémoires sont écrits d'un style imposant, quoiqu'inégal, et ils immortaliseront la ridicule Guerre de la Fronde, à-peu-près comme Boileau a immortalisé son Lutrin. Le plus bel éloge du Cardinal de Retz est d'avoir su mourir en philosophe, après avoir vécu dans les convulsions de l'intrigue.

ROBÉ DE BEAUVESET (N.), né à Vendôme en 1725, mort en 1794. Nous avons dit, à l'article Le Mière, que les vers de cet écrivain ressemblaient souvent à de la prose contournée avec effort, et à laquelle on aurait attaché des rimes comme par gageure; sa poésie est cependant naturelle et mélodieuse,

en comparaison de celle de Robé; et nous ne concevons pas comment ce dernier a osé, dans une satyre tudesque, lui reprocher son défaut d'harmonie. Les sons les plus durs, les plus bizarres, les plus discordans, ne donneraient qu'une faible idée du jargon barbare de ce prétendu poète, dont la muse, d'ailleurs, ne s'est guère exercée que sur des sujets immondes, et rendus plus immondes encore par sa manière de les traiter. On peut en juger par son Débauché converti, pièce aujourd'hui méprisée dans les lieux mêmes où elle prit naissance. La confusion et le repentir avaient jeté l'auteur dans le parti des convulsionnaires, et achevé d'aliéner sa raison. Une de ses manies favorites était d'annoncer aux Petites-Maisons l'arrivée prochaine du prophète Élie.

ROCHEFORT (Guillaume), de l'Académie des Inscriptions, né à Lyon en 1731, mort en.... La préface et les notes de sa traduction en vers de l'Iliade, annonçaient un homme fortement pénétré des beautés d'Homère, et qui en avait fait une étude profonde. La traduction même, quoique très-éloignée

de répondre à la majesté de l'original, méritait d'être encouragée. Il était en effet très-honorable pour M. de Rochefort d'avoir employé ses jeunes années à tenter une entreprise si vaste, et dans laquelle nous osons croire qu'il eût réussi, s'il n'eût regardé ce qu'il avait fait que comme un simple essai qui attendait de nouveaux soins, et peut-être le travail d'une partie de sa vie. Mais quelle gloire ne lui promettait pas un succès qui a été l'écueil de tant d'efforts! Ce qui aurait dû l'exciter puissamment à prendre cette résolution courageuse, c'est que du moins il avait prouvé qu'une traduction de l'Iliade n'était pas impossible, comme La Motte, incapable de la faire, avait voulu le persuader; c'est qu'il avait rendu avec du naturel, de la sensibilité, de la grace même, plusieurs morceaux qui ne demandaient que cette espèce de mérite; c'est enfin parce qu'il s'était élevé quelquefois, dans des vers très-bien faits, à des beautés d'un ordre supérieur. Mais il eût fallu qu'il se défiât d'une facilité dangereuse, et qui dégénère trop fréquemment en mollesse; qu'il tâchât d'égaler la précision de son original, et de donner à ses expressions

plus d'énergie et de vigueur, sans blesser l'harmonie; qu'il fût, en un mot, plus souvent poète. Et comment se contenter de faibles équivalens, de tours prosaïques et communs, d'images à demi-crayonnées, lorsqu'on était pénétré, comme lui, du sublime d'Homère ?

M. de Rochefort avait non-seulement fini sa traduction de l'Iliade, mais il publia, quelques années après celle de l'Odyssée. Ces deux grands ouvrages attestaient sa fécondité, mais justifiaient ce qu'il avait dit d'Homère dans son épigraphe : *hunc qualem nequeo monstrare sed sentio tantùm.*

ROCHON DE CHABANNES (Marc-Antoine-Jacques), né en 1730, mort en 1800. Il a donné au Théâtre français la petite comédie d'*Heureusement*, d'après un petit conte de Marmontel, du même titre. Cette bagatelle réussit par le jeu plein de graces de Molé. L'auteur donna depuis la Matinée à la Mode, ou le Protecteur, en un acte, en prose; il était d'un esprit bien pauvre d'avoir cru remplir en un acte le riche sujet du Protecteur.

Rochon fit représenter au même théâtre une pastorale mêlée de chants et de danses, intitulée Hylas. Cette pastorale imitée de l'Oracle et des Graces de Saint-Foix, n'avait pas même le mérite de la délicatesse du style. On fut étonné que la muse champêtre eût précisément fait choix du style graveleux. Ce fut apparemment pour s'égayer qu'un journaliste du temps, en rendant compte de cet ouvrage sans physionomie, accusa l'auteur d'avoir trop imité la manière d'Aristophane. Ce rapprochement étonna tout le monde, mais personne n'en dut être plus étonné que Rochon lui-même. Ce trait nous rappelle une bévue de Fréron, qui s'avisa de donner le nom d'Anacréon à Vadé.

Avant que d'essayer ses talens au Théâtre de la nation, Rochon avait débuté à la Comédie italienne par le Deuil anglais, et à l'Opéra comique par une pièce intitulée les Filles. On ne peut, à l'occasion de ce dernier ouvrage, se dispenser de faire remarquer l'esprit moutonnier de ces auteurs qui courent après tous les vaudevilles du moment. Saint-Foix venait de donner à la comédie française une jolie bagatelle, dans le genre

agréable qui lui était propre, intitulée les Hommes. Elle eut du succès. Quelques jours après, parurent les Femmes au Théâtre italien, et ensuite les Filles à l'Opéra comique. On peut être sûr qu'à Paris un succès quelconque donne toujours lieu à une longue série de sottises.

Le même écrivain avait donné à l'Opéra le Seigneur bienfaisant, Alcindor, et les Prétendus; il eut par conséquent l'honneur d'être joué à tous les théâtres; mais, à force d'avoir été profané, cet honneur avait cessé d'être une distinction. Sedaine, avec des talens très-médiocres, le petit Poinsinet même y était parvenu; et malgré cette singularité, aucun de ces messieurs ne laissera un long souvenir.

ROLLIN (CHARLES), né à Paris en 1661, mort en 1740. Ancien recteur de l'Université de Paris, auteur de l'Histoire Ancienne, du Traité des Études, etc.

Les jeunes gens ne puiseront jamais des leçons d'une morale plus saine et d'un goût plus épuré que dans les ouvrages de cet estimable écrivain. Formé lui-même sur les meilleurs modèles, il apprend à ne pas

s'égarer, en préférant des routes de caprice à celles qui nous ont été tracées par les grands hommes de l'antiquité. Tant que ceux qui président à l'éducation publique ne donneront eux-mêmes à leurs élèves d'autre guide que M. Rollin, on ne doit pas craindre pour les beaux-arts une entière décadence.

Nous n'avons pas toujours parlé de cet auteur respectable avec autant de justice. Entraînés un moment, dans notre jeunesse, par cet esprit de mode pour lequel nous avons depuis conçu tant de mépris, éblouis par quelques réputations plus brillantes que solides, nous avions dit, dans le Discours préliminaire d'une Histoire des premiers siècles de Rome, que M. Rollin avait peu de physionomie dans ses ouvrages. Il n'a point, sans doute, cette manière recherchée que chaque écrivain affecte aujourd'hui dans l'intention de paraître original, ou du moins singulier. Il n'a point altéré le génie de la langue, pour lui donner dans sa prose un faux air d'enthousiasme, qui serait réprouvé, même dans la poésie. Il ne se distingue ni par un ton dogmatique, tranchant ou sentencieux, ni par une affec-

tation puérile d'expressions nouvelles et de tours bizarres, ni enfin par ce jargon qui commence à se produire dans tous les genres, et à défigurer tous les styles. Il est quelquefois un peu négligé, un peu diffus, mais toujours pur, toujours clair, toujours élégant, et ne s'écartant jamais de cette noble simplicité qui doit être le caractère de notre prose. Elle est devenue sauvage et barbare entre les mains de ceux qui ont voulu lui donner une sorte d'emphase et d'énergie outrée qu'elle ne comporte pas : c'est s'appauvrir que de s'enrichir ainsi. Tout ce qui s'éloigne en vers du style de Boileau et de Racine, tout ce qui ne se rapproche point en prose de celui de Pascal ou de Bossuet, sera toujours désavoué par le goût.

M. Rollin a principalement écrit pour les jeunes gens, et il a dû se proportionner à leur intelligence. On ne doit donc pas lui reprocher quelques réflexions qui paraissent un peu trop simples quand on est mûri par l'expérience. Il conservera toujours aux yeux de la postérité le caractère d'un écrivain sage, rempli de connaissances et de goût, et qui a fait passer jusques dans son style la

douceur et l'aménité de ses mœurs. Ce caractère devient aujourd'hui d'autant plus remarquable, qu'il est plus rare d'en retrouver un exemple. Nous avons saisi avec empressement cette occasion de témoigner notre respect pour la mémoire de cet homme utile et justement célèbre.

RONSARD (Pierre de), né dans le Vendômois en 1525, mort en 1585. Poète français. Il eut de son vivant une si grande réputation, que mal écrire, c'était, selon un proverbe du temps, donner des soufflets à Ronsard. Il fut honoré des bienfaits et de la familiarité de plusieurs de nos Rois. On a même conservé des vers que Charles IX lui adressa, et qui, à notre avis, sont d'une verve infiniment plus heureuse que les meilleurs vers de Ronsard. Cependant ce poète si célèbre avait pensé détruire le génie de notre langue, par la licence qu'il se donna d'y introduire une foule de mots purement grecs, qui rendent sa poésie presque toujours dure, bizarre et inintelligible. On peut en juger par cette épitaphe singulière, qu'il avait

faite pour Marguerite de France et pour François 1er :

Ah! que je suis marri que la muse françoise
Ne peut dire ces mots comme fait la grégeoise,
Ocymore, Dyspome, Olygochronien!
Certes, je les dirais du sang Valésien, etc.

Cette affectation ne venait que de son érudition vraiment singulière, et dont il semblait vouloir faire parade. Mais il prétendait encore enrichir la langue d'une autre manière, en y faisant entrer indifféremment toutes les espèces de dialectes qui étaient alors, et qu'on voit de nos jours en usage en France. « Il ne faut se soucier, disait-il, si » les vocables sont Gascons, Poitevins, Nor» mands, Manceaux, Lyonnais ou d'autres » pays ». C'était entreprendre d'ériger le jargon de ces différentes provinces en autant de langues régulières; mais il ne prenait pas garde que ces dialectes bizarres, sans règle, sans principes, sans caractère, ne pouvaient former qu'un assemblage barbare, une confusion anarchique, et qu'enfin, par cette bigarrure étrange, il eût converti la langue française elle-même en un pur jargon.

Ronsard avait d'ailleurs plusieurs des qualités qui font les grands poètes, une imagination vive, forte, hardie, de l'élévation dans l'esprit, et la connaissance de bonnes sources : mais son goût ne prit aucune supériorité sur son siècle, ou plutôt il manqua absolument de goût. Voulant tout régler, comme le dit Boileau, il brouilla tout, fit un art à sa mode,

> Et toutefois long-temps eut un heureux destin :
> Mais sa muse en français, parlant grec et latin,
> Vit, dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
> Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Ce fut, à ce que nous croyons, le premier de nos écrivains qui osa débuter dans la carrière de l'Épopée, par son poëme de la Franciade, qui est un de ses plus médiocres ouvrages. A l'exception du genre dramatique, il avait tenté presque tous les genres de poésie; et l'universalité prétendue de ses talens augmenta encore sa réputation : mais cette universalité n'était qu'apparente, et la réalité de ce phénomène devait appartenir à notre siècle. Nous avons vu, dans Voltaire, l'homme universel qu'on avait cru voir faus-

sement dans ces commencemens informes de notre littérature.

ROSSET (PIERRE FULCRAN DE), conseiller à la cour des aides de Montpellier, mort en 1788. On ne peut lui disputer le mérite d'avoir donné, par son poëme de l'Agriculture, le premier exemple d'un poëme français purement géorgique, et d'avoir prouvé non-seulement que ce genre n'est pas incompatible avec notre langue, comme le supposait un aveugle préjugé, mais qu'elle pouvait souvent en surmonter les difficultés d'une manière très-heureuse. Il est avéré que cet ouvrage était fait long-temps avant la traduction des Géorgiques de Virgile, par M. l'abbé De Lille, et avant le poëme des Saisons de M. de S. Lambert: il est donc certain que Rosset a eu la gloire de se distinguer le premier dans cette carrière ingrate, et de tracer une route nouvelle à nos muses.

Il manque à ce premier essai, qui ne doit pas être jugé à la rigueur, beaucoup de graces dont le sujet était susceptible, des épisodes qui auraient permis au poète de se montrer, et qui auraient jeté plus d'agrément,

de variété et de vie sur la sécheresse des détails agronomiques. Mais on y trouve fréquemment des morceaux très-bien faits, et qui annonçaient dans l'auteur des talens d'autant plus rares, qu'ils étaient accompagnés de la plus grande modestie. Nous ne pouvons nous refuser à la satisfaction d'en citer un exemple qui paraît avoir échappé à l'attention de tous les rédacteurs des papiers publics; il s'agit de la nécessité de cultiver des pépinières :

Que près de vos jardins, de riches pépinières *
Leur assurent un jour des plantes héritières.
Renaissans de leurs fruits, les arbres à vos yeux
Semblent, *vivans encor, revivre dans ces lieux.*
Bientôt le jeune plant, doux espoir de sa race,
Succède à ses aïeux, croît et remplit leur place :
Ainsi, près de ces murs **, où nos fiers vétérans,
Outragés par le fer, ou courbés sous les ans,
Appelés au repos après de longs services,
Portent de leurs exploits les nobles cicatrices,
LOUIS vient d'élever un asyle nouveau ***,
Heureuse pépinière, honorable berceau,

---

* Poëme de l'Agriculture, chant III.
** Les Invalides.
*** L'Ecole Royale Militaire.

Où d'une tige antique et par l'âge flétrie,
Croissent les rejetons, espoir de la patrie.

Cette comparaison nous paraît on ne peut pas plus heureuse ; et nous regardons à-la-fois comme très-singulier et très-injuste, que l'homme estimable à qui l'on ne peut contester l'honneur d'avoir étendu les bornes de notre langue par un ouvrage véritablement original, n'ait pas été admis, comme il le desirait, à l'Académie française. L'âge très-avancé qu'il avait quand il publia son poëme, était en sa faveur une recommandation de plus ; et l'Académie trop indulgente envers de jeunes écrivains qui pouvaient attendre leur tour, n'aurait pas dû s'exposer à ne jamais compter parmi ses membres un vieillard qui avait tant de droits à ses suffrages.

Nous savons que les Académies n'existent plus, du moins sous cette dénomination ; mais tant qu'il y aura des compagnies qui se croiront faites pour les remplacer, on ne peut trop les avertir que s'il est honteux pour elles de négliger une seule occasion d'enrichir leurs listes d'un nom fait pour les

honorer, elles s'exposent à une ignominie bien plus grande, lorsqu'elles accueillent, avec trop de complaisance, de jeunes intrigans qui, n'ayant fait encore que des preuves de talens très-douteuses, n'en ont pas moins l'impudence de se mettre sur les rangs. Qu'en arrive-t-il? Bientôt par des Ouvrages qui révèlent au grand jour toute leur médiocrité, ils deviennent les objets de la risée publique, et la compagnie savante, humiliée de les avoir pour membres, expie par un long mépris le ridicule de son choix.

ROTROU (Jean), né à Dreux en 1609, mort dans la même ville en 1650. Il eut assez de mérite pour inspirer de l'estime au grand Corneille, et pour n'être pas jaloux d'un pareil rival. Il fut lui-même assez grand pour refuser au cardinal de Richelieu, dont il était pensionnaire, et qu'il était si dangereux de désobliger, de se joindre aux détracteurs du Cid. Ce trait, la tragédie de Venceslas, et l'intrépidité avec laquelle Rotrou remplit ses devoirs dans sa patrie affligée d'une maladie contagieuse, rendront sa mémoire éternellement recommandable. Il ne

se croyait pas dispensé par ses talens de ce qu'il devait à son pays en qualité de citoyen; il avait pris une charge qui l'assujétissait à des fonctions pénibles, et qu'il conserva jusqu'à sa mort. On souhaiterait que nos poètes eussent le courage de l'imiter : ils éviteraient le reproche d'inutilité qu'on est toujours tenté de leur faire, sur-tout quand ils sont médiocres; et s'ils ne pouvaient pas se dérober au ridicule, toujours armé contre les mauvais vers, ils pourraient du moins retrouver une aisance honnête, la considération, et quelquefois la gloire, dans l'exercice de leur état.

ROUSSEAU (Jean-Baptiste), né à Paris en 1669, mort en 1740. Aucun poète, depuis Malherbe, n'a soutenu avec plus d'éclat le genre de l'ode. Ce genre appartient à la haute poésie, il exige de l'inspiration; mais on doit faire observer à ceux qui ont trop exagéré la réputation de Rousseau, que l'ode n'est pourtant que le premier des petits poëmes, et qu'il ne faut l'assimiler ni à la tragédie ni à l'épopée : ce serait compa-

rer une sonate au magnifique opéra d'Alceste*.

Après l'ode et la cantate, qui n'est elle-même qu'une ode combinée de manière à être mise en chant, le genre où Rousseau s'est le plus distingué, c'est l'épigramme. Le tour, comme l'a dit Boileau, en est très-borné, mais il est glorieux d'exceller même dans de petits ouvrages; et Rousseau, qui a fait plus d'épigrammes qu'aucun autre de nos poëtes, conservera l'honneur d'en rester le modèle. Finesse, naïveté, sel attique, enjoûment, précision, énergie, voilà le mérite que suppose ce genre qui paraît si limité; et ce qui confirme qu'il est une gloire peu commune réservée même aux petites choses.

Rousseau s'est exercé dans l'allégorie, genre froid, et qui trouve peu de lecteurs. Il a fait aussi des épîtres très-inférieures à celles de Boileau, parce qu'elles sont remplies de recherche, de mots impropres amenés pour la richesse de la rime, et de figures bizarres et incohérentes. Cependant on sent toujours le poëte dans les ouvrages même où Rousseau

* Un des chefs-d'œuvre du chevalier Gluck.

n'a point excellé, et l'on y trouve souvent des détails heureux où la raison est embellie par l'expression.

Ce poète, qui n'aimait point l'opéra, voulut se hasarder sur la scène lyrique, et ce fut sans succès : il n'avait point la mollesse du genre. Il s'était essayé avec quelque bonheur dans la comédie ; on ne peut nier du moins que son Flatteur ne fût un caractère bien tracé. La pièce réussit en prose, et méritait cet encouragement : mais il voulut la mettre en vers, et il la gâta. Le vers de Rousseau, trop exact, et quelquefois pénible, n'avait ni le naturel, ni la facilité, ni l'enjoûment, ni la grace du vers comique.

Il résulte de ces observations que Rousseau, sans avoir réussi dans tous les genres qu'il a tentés, doit être mis, dans quelques-uns, au rang des modèles; ce qui suppose un très-grand talent. S'il a rarement atteint au sublime de la pensée, il a souvent, dans ses belles odes, le sublime de l'expression. Personne n'a porté plus loin le mécanisme heureux des vers; mais il semble qu'il n'était pas né pour les ouvrages qui exigent une grande fécondité d'idées et une vaste imagination,

en un mot, pour les ouvrages de longue haleine: aussi la réputation de Rousseau, pour avoir été trop exagérée, commence-t-elle à décroître un peu: mais il en conservera toujours assez pour sa gloire.

Ce fut encore un de ces hommes que l'on se plaisait à élever pour abaisser Voltaire; et sa mémoire, comme celle de beaucoup d'autres, a souffert de l'injustice du parallèle. Voltaire est de tous nos écrivains celui qui a embrassé le plus vaste horizon, et qui a le plus pensé. C'est ce que ses détracteurs apperçoivent enfin; et quand le temps l'aura réduit à ses justes bornes, il étonnera encore l'imagination par le nombre et la richesse de ses idées.

Il en coûta cher à Rousseau pour s'être abandonné au caractère caustique qu'il avait reçu de la nature. Boileau n'avait eu que l'enjoûment de la satyre; Rousseau en eut le fiel, et il fut persécuté. L'esprit de cabale et d'intrigue s'était perfectionné chez les écrivains médiocres, et leur avait donné des moyens de nuire, inconnus jusqu'alors à leurs prédécesseurs. Quelques-uns d'eux, pour venger leur amour-propre humilié par

les satyres de Rousseau, imaginèrent de forger, sous son nom, des couplets scandaleux, qui avaient le double but, et de l'écarter de l'Académie, et de le rendre odieux à la société. Cette trame affreuse réussit, et Rousseau fut l'innocente victime de cette détestable invention.

Que ceux qui oseraient croire encore que ce poète fut véritablement l'auteur de ces couplets, interrogent leur propre cœur, et qu'ils pèsent la persévérance généreuse avec laquelle Rousseau se refusa constamment à tous les moyens honteux de rentrer dans sa patrie. Qu'ils lisent ce qu'il écrivait avec tant d'énergie au baron de Breteuil: « Vous savez » quels sont mes sentimens, et que des graces » et des accommodemens ne conviennent » qu'à des fripons, et non à un honnête » homme injustement opprimé. J'aimerais » mieux être mort, que de sortir d'oppression » par une honte qui serait irréparable...... » J'aime bien la France, mais j'aime encore » mieux mon honneur et la vérité. Quelque » destinée que l'avenir me prépare, je dirai » comme Philippe de Commines: Dieu m'afflige, il a ses raisons; mais je préférerai

» toujours la condition d'être malheureux » avec courage, à celle d'être heureux avec » infamie ».

Que ces mêmes personnes, dont ici nous interrogeons le cœur, songent que Rousseau a tenu le même langage jusques dans ces momens terribles où l'homme, n'ayant plus rien à perdre, semble au-dessus de toute crainte et de tout déguisement. Qu'enfin ces mêmes personnes songent encore qu'un des plus irréconciliables ennemis de Rousseau, que Boindin, outragé lui-même dans les couplets, a protesté jusqu'à sa mort que Rousseau n'en était pas l'auteur; et nous osons croire que nos lecteurs n'en seront pas moins persuadés que nous.

Ce qui nous confirme encore dans cette opinion, c'est que ces couplets, si malignement vantés, ne sont en effet qu'un tissu d'injures grossières, presque dénuées d'esprit, et qu'on y voit tout au plus une imitation maladroite de cette singulière richesse de rimes que Rousseau affectait quelquefois, et qu'il est si facile de contrefaire.

La cause qui a pu jeter si long-temps du pyrrhonisme sur cette malheureuse histoire,

il faut l'avouer, c'est que Rousseau, intérieurement convaincu de son innocence, mais effrayé des suites de l'accusation répandue sourdement contre lui, crut imprudemment qu'il ne pouvait se laver du soupçon d'avoir fait les couplets, qu'en faisant connaître celui que, par un sentiment de persuasion intime, et des vraisemblances très-fortes, il avait lieu d'en regarder comme l'auteur. D'accusé, il devint mal-à-propos accusateur; il ne sentit point que les preuves légales lui manquaient: et dans l'impossibilité où il se trouva de les fournir, il fut justement condamné, moins comme auteur des couplets, que parce qu'il avait employé des moyens illégitimes pour les attribuer au plus violent de ses ennemis, et à l'homme qu'il soupçonnait le plus de les avoir faits.

Au reste, nous devons à la gloire de Voltaire, reproduire ici ce témoignage de la justice qu'il rendit enfin à Rousseau après sa mort. Voici ce qu'il écrivit à M. de Ségui en 1743:

« J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous » m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec » votre projet de souscription pour les Œu-

» vres du célèbre poète dont vous étiez l'ami. » Je me mets très-volontiers au rang des » souscripteurs, quoique j'aie été malheu- » reusement au rang de ses ennemis les plus » déclarés. Je vous avouerai même que cette » inimitié pesait beaucoup à mon cœur. J'ai » toujours pensé, j'ai dit, j'ai écrit que les » Gens-de-lettres devraient être tous frères.... » Il semblait que la destinée, en me condui- » sant dans la ville où l'illustre et malheu- » reux Rousseau a fini ses jours, me ména- » geât une réconciliation avec lui. L'espèce » de maladie dont il était accablé, m'a privé » de cette consolation que nous avions tous » deux également souhaitée. L'amour de la » paix l'eût emporté sur tous les sujets d'ai- » greur qu'on avait semés entre nous. Ses ta- » lens, ses malheurs, et ce que j'ai oui dire » ici de son caractère, ont banni de mon » cœur tout ressentiment, et n'ont laissé mes » yeux ouverts qu'à son mérite ».

Si Voltaire, en parlant de ce grand poète, s'est depuis exprimé d'une manière moins décente, et moins honorable pour lui-même; cette variation ne peut être regardée que comme une inconséquence, qui ôte à son

jugement sur Rousseau toute espèce d'autorité.

ROUSSEAU (Jean-Jacques), né à Genève en 1712, mort en 1778. C'est un des plus beaux génies de ce siècle, un homme d'un naturel peu vulgaire, n'aimant à ressembler à personne, et manifestant peut-être un peu trop une sorte de singularité, soit dans sa conduite, soit dans ses écrits, comme on n'a pas manqué de le lui reprocher. Mais, sans nous arrêter à ce qui n'est point du ressort de ces Mémoires, essayons d'apprécier cet auteur célèbre, en nous préservant à-la-fois d'une critique outrée, et d'une admiration fanatique.

De tous nos écrivains modernes, il est assurément un de ceux qui pensent avec le plus de profondeur, dont les sentimens sont les plus mâles, les plus énergiques. La liberté, l'humanité, la patrie, la religion même, au moins la naturelle (exception rare en sa faveur) : voilà les grands objets qui ont allumé son enthousiasme, et qui font lire ses ouvrages avec tant de plaisir. On ne peut l'accuser, comme beaucoup d'autres,

d'avoir souvent répété, avec une emphase étudiée, le mot imposant de Vertu, plutôt que d'en avoir inspiré le sentiment. Quand il parle de nos devoirs, des principes essentiels à notre bonheur, du respect que l'homme se doit à lui-même, et qu'il doit à ses semblables, c'est avec une abondance, un charme, une force qui ne sauraient venir que du cœur. On voit qu'il s'est nourri de bonne heure de la lecture des anciens auteurs grecs et romains. Ces vertus républicaines qu'ils nous ont dépeintes, le ravissent, le transportent, et paraissent souvent l'inspirer. Si son respect pour elles n'allait pas quelquefois jusqu'à l'excès, nous avons presque dit jusqu'à l'idolâtrie, on partagerait plus volontiers ce noble enthousiasme de l'auteur : mais dominé par son imagination trop ardente, et par on ne sait quelle manie de rabaisser ses contemporains, il ne voit jamais dans ceux-ci que des pygmées, et dans les autres que des géans, par lesquels il semble vouloir nous humilier, et peut-être nous décourager.

On ne peut nier que son Discours contre les Sciences, couronné par une savante Aca-

démie, ne soit un chef-d'œuvre d'éloquence. Il n'a voulu (a-t-on souvent répété à cet égard, comme à bien d'autres) que se jouer de sa plume et de ses lecteurs. Tel que certains sophistes de l'antiquité, il paraît se plaire à combattre toutes les opinions reçues, et à défendre les paradoxes les plus bizarres : mais nous croyons que souvent on a mal saisi sa pensée, et que souvent aussi la chaleur de la dispute l'a fait aller plus loin qu'il ne se l'était d'abord proposé.

Son Discours sur les causes de l'Inégalité parmi les Hommes, et sur l'origine des Sociétés, a étonné, par la hardiesse, et, disons-le franchement, par la bizarrerie des idées. Il nous paraît que c'est pour avoir beaucoup trop élevé l'homme sauvage, et trop déprimé l'homme social, qu'il s'éloigne ainsi en double sens de la vérité. En général, son système à cet égard repose sur une base trop métaphysique, trop déliée. Quelquefois, si l'on ose le dire, il se plaît à tourner la pyramide sur sa pointe, et à faire des prodiges de force pour la maintenir ainsi dans un violent équilibre. Mais, comme l'a dit Boileau : *rien n'est beau que le vrai.* L'admira-

tion qu'on accorde à des tours de force, est fatigante, pénible, et bientôt épuisée.

Les idées de M. Rousseau sur la politique devaient avoir naturellement beaucoup d'adversaires. Cette matière est si délicate, si compliquée, elle réveille tant de préjugés, tant de passions opposées; il est si difficile de saisir ce juste milieu, ce point presque imperceptible, qui sépare un extrême de l'autre; les grands aiment si fort à dominer, les petits aiment si fort l'indépendance, que c'est principalement sur ces objets qu'il n'est guère de lecteurs assez exempts de tout motif secret de partialité, pour qu'on puisse prendre dans leurs jugemens une entière confiance. Ce qui nous semble certain, c'est que M. Rousseau voit souvent les hommes trop en noir. Une santé délicate, un vif amour pour la vertu, une imagination forte et quelquefois sombre; une sensibilité exquise, mais exigeante et ombrageuse, quelques injustices, quelques persécutions qu'il a essuyées, tout cela, joint à l'orgueil du génie, lui a fait juger les hommes avec une excessive rigueur. Il a cru voir ce qu'ils devraient être; il s'est indigné de ce qu'ils sont, et souvent de ce qu'il les a crus.

Il ne s'est pas toujours rappelé que les hommes, comme il l'a dit lui-même, étant plus faibles que méchans, l'indulgence est la première vertu du sage. Quoi qu'il en soit, rien n'est plus désolant que le tableau que fait M. Rousseau des horreurs de la société. On ne peut imaginer des couleurs plus sombres. Il ne tient pas à l'auteur que nous ne soyons persuadés que les hommes ne sont que des bêtes féroces, destinées à s'entre-déchirer mutuellement. C'est-là de l'excès, sans doute. Avouons-le cependant, si ce tableau est infidèle, ce n'est guère que parce que le peintre ne présente que le côté sinistre, tandis qu'il laisse dans l'ombre le côté consolant et favorable.

Le roman d'Héloïse à fait beaucoup de bruit. On pourrait presque lui appliquer ce qu'on disait du Cid, que c'était un excellent ouvrage, dont on avait fait d'excellentes critiques. L'intrigue nous a paru mal conduite, l'ordonnance mauvaise. Les personnages sont trop uniformes, trop guindés, trop exagérés, quoique l'auteur ait voulu les représenter dans la belle nature. Le costume y est blessé sans cesse. C'est toujours M. Rousseau qui

parle par la bouche de ses acteurs. Il a beau chercher à se mettre à leur place, à se plier à leur génie, à leur condition, à leur sexe, c'est un grand homme qui, bien qu'il se baisse, est souvent plus grand qu'il ne faut pour la vraisemblance. Quelle lettre, par exemple, que celle de Julie sur les duels et sur l'adultère! quoi de plus admirable en un sens, et de plus déplacé dans un autre! Le personnage de Saint-Preux, à quelques endroits près, est faible et peu intéressant. Celui de Volmar est violent, c'est-à-dire, peu naturel, et contraint par conséquent. Celui de Julie, qui aime tant à disserter, est un assemblage de tendresse, de grandeur d'ame, de piété et de coquetterie. Cet ensemble, il faut l'avouer, est défectueux; mais malheur à celui qui ne sentirait que les défauts! malheur à celui que les beautés de détail, dont abonde ce charmant ouvrage, ne transportent et n'affectent pas délicieusement, et qui ne s'attendrit pas pour les vertus, dans les admirables peintures que l'auteur en a su tracer! Quelle différence entre la froide galanterie de la plupart de nos romans, et l'amour si vivement ressenti et exprimé par M. Rous-

seau! Quel intervalle immense entre le feu du sentiment et les glaces du bel-esprit! Quelle ame, quelle véhémence n'a-t-il point fallu pour exprimer, avec tant de chaleur et d'énergie, les divers mouvemens des passions qui nous agitent!

On sait avec combien d'ardeur le public a accueilli le Devin de Village, pastorale remplie de graces, et digne de l'âge d'or, s'il eût existé. Rien de plus intéressant, de plus délicat, de plus naïf que les paroles et la musique de cet opéra. On n'a l'idée ni d'un coloris plus frais, ni d'un meilleur ton de simplicité champêtre. Combien de fois n'a-t-on pas répété ces jolies chansons : *Tant qu'à mon Colin j'ai su plaire*, etc. *Je vais revoir ma charmante maîtresse!* etc. Voilà ce qui doit toujours charmer ; voilà le langage qui va au cœur, parce qu'il en vient : langage bien préférable à ces petites bluettes frivoles, à ces pointes, en un mot à tous ces lieux communs doucereux et insipides, qui rendent nos chansons à la mode si puériles, si ridicules, si méprisables.

Quant au style et à la forme des ouvrages de M. Rousseau, on peut dire en général, que

cet auteur a une manière qui est toute à lui. Il paraît pourtant quelquefois, par une sorte de rudesse et d'âpreté affectée, mais énergique, tenir du goût de Montaigne, dont il est grand admirateur, et dont il a adopté et rajeuni plus d'opinions qu'on ne pense. Son style, d'ailleurs, se plie merveilleusement bien à tous les objets qu'il traite. Il est plus varié que celui de plusieurs écrivains célèbres, tour-à-tour nerveux, sublime, gracieux, délicat et pathétique. On n'a guère loué avec plus de finesse que M. Rousseau; mais aussi l'on ne peut guère employer une ironie plus amère, et une satyre plus piquante que la sienne. Quel nombre, quelle cadence, quelle harmonie dans ses périodes! quelle marche aisée, noble et soutenue! Avec quelle véhémence, et, si nous osons le dire, quelle tyrannie ne subjugue-t-il pas ses lecteurs! Le premier effet qu'il produit sur eux est infailliblement de les séduire, de les entraîner par la magie de son style. Ce n'est qu'après l'impression affaiblie, que la réflexion le combat quelquefois; et pour peu qu'elle s'éloigne, on revient encore à lui.

Mais ce qui nous paroît le distinguer prin-

cipalement, c'est son caractère d'énergie. Quand il s'élève, ou contre le despotisme, ou contre les préjugés et les vices de son siècle, c'est Périclès qui frappe et qui renverse; c'est Démosthène tonnant du haut de sa tribune. On voit qu'un sentiment profond et souvent amer le domine, et qu'il ne peut pardonner aux hommes les maux qu'ils se font à eux-mêmes. Si vous en exceptez quelques hyperboles, qui ordinairement appartiennent moins au fond qu'à la forme, sa morale est, à beaucoup d'égards, vraie, sublime, favorable aux opprimés, inexorable aux oppresseurs, très-fine, très-intéressante dans les détails. C'est ce qui paraît sur-tout dans son Héloïse: c'est-là qu'on voit combien il connaît les replis les plus cachés du cœur humain; et l'on peut lui appliquer en morale, ce que disait Fontenelle d'un célèbre naturaliste: « Il prend presque toujours la » nature sur le fait ».

De tant d'auteurs qui ont tant écrit de choses vagues et communes sur les femmes, qui ont fait de leur fausseté, de leur dissimulation, de leurs caprices, de la légèreté de leur caractère, des petites ruses de leur

amour-propre, tant de satyres rebattues, et souvent si peu réfléchies, il est certainement celui qui a le mieux saisi et apprécié ce sexe, qui a le mieux trouvé dans les différences naturelles, la raison des différences morales. Voyez là-dessus les premières pages du quatrième volume d'Émile. Toute femme sincère ne pourra que se reconnaître au bien et au mal qu'il dit de son sexe. Au reste, cet ouvrage de M. Rousseau, sur l'Éducation, renferme aussi des beautés sans nombre, des vues perçantes et hardies; mais on y découvre toujours son secret penchant à s'éloigner de toutes les pratiques reçues. Généralement parlant, son systême paraît assez bien calqué sur celui de la nature; et c'est peut-être la principale raison qui le rend impraticable, quant à l'ensemble, dans l'état actuel des choses. On peut suivre pourtant, avec quelques modifications, la plupart des préceptes qu'il nous y donne; et l'auteur aura toujours le mérite d'avoir réveillé les esprits de son siècle sur ce grand objet de l'éducation.

N'oublions pas d'observer que la partie d'Émile, où l'on traite de la religion natu-

relle, est un des plus beaux morceaux de tout l'ouvrage. Il peut y avoir quelques écarts; mais les grands principes y sont développés avec une force, une noblesse digne de Bossuet. On a sur-tout admiré, dans la profession de foi du vicaire Savoyard, un portrait de Jésus-Christ fait de main de maître. Heureux le peintre, si lui-même n'avait quelquefois défiguré ce portrait digne, en quelque sorte, de son modèle!

S'il peut nous être actuellement permis de relever quelques fautes dans le style de cet écrivain célèbre, nous remarquerons d'abord qu'à l'exemple d'Ovide, il ne sait pas toujours s'arrêter. Il tourmente sa pensée, en la présentant sous trop de faces. Il a des phrases parasites, qui, prises à part, sont toujours belles, harmonieuses, bien cadencées, qui paraissent même renforcer quelquefois la pensée de l'auteur, mais de manière pourtant que la dernière phrase, toute seule, produirait peut-être autant et plus d'effet, en frappant un coup plus simple et plus rapide. Il n'est pas exempt d'expressions négligées, il en a même de triviales; et c'est avec raison qu'on a remarqué celles-ci : « La

» musique française ressemble à une vache » qui galope, ou à une oie grasse qui veut » voler ». Dans son Discours sur l'Économie politique, où il parle de la proportion équitable qu'on devrait établir dans les impôts : « Un grand, dit-il, prétendra qu'eu égard » à son rang, ce qui serait superflu pour un » homme inférieur est nécessaire pour lui : » mais c'est un mensonge (ajoute M. Rous» seau); car un grand a deux jambes, ainsi » qu'un bouvier, et n'a qu'un ventre non » plus que lui ». Il est clair que par ces tournures abjectes, l'intention de l'auteur est d'avilir les grandeurs de préjugé, et de rappeler nos idées à l'égalité primitive; mais peut-être manque-t-il ainsi doublement son but : premièrement comme homme de goût, ensuite comme philosophe, qui révolte trop, par sa manière, ceux qu'il voudrait réformer. Le vice heurté de front, s'indigne et se roidit; pris de biais, il temporise, bat en retraite, et se rend quelquefois. Quoi qu'il en soit, M. Rousseau sacrifie souvent la précision au nombre et au rhythme, au lieu que M. de Buffon, autre écrivain justement cé-

lèbre, sait admirablement unir la précision avec l'harmonie.

Un autre défaut que nous avons entendu reprocher encore au style de cet homme éloquent, c'est un peu de néologisme. Ce reproche n'est peut-être pas tout-à-fait sans fondement. Il nous semble cependant que c'est presque toujours si heureusement, et avec tant de raison et de graces, que cet auteur emploie des mots nouveaux, ou qu'il donne à des mots reçus des acceptions nouvelles, que nous ne savons trop si l'on peut le blâmer d'une hardiesse qui embellit et enrichit la langue. *Cur ègo*, disait Horace, *si linguam Catonis et Enni ditare valeo*, etc.?

Dans le fond, le langage n'est-il pas fait pour l'homme, et non l'homme pour le langage? Voici, selon nous, les seules restrictions qu'il conviendrait de mettre à cette liberté, pour éviter les abus. Jamais il ne faudrait employer une expression inusitée, que lorsqu'elle donne plus de force au discours, ou qu'elle peut servir à fixer une nuance délicate qui échapperait sans elle. Il faudrait aussi que le sens en fût toujours très-clair; et au moyen de cette double précaution, il

serait permis de braver quelquefois une exactitude trop pusillanime, qui ne peut que rétrécir et borner la carrière de l'art. Il est vrai que peut-être le génie seul a le droit d'enfreindre heureusement certains usages, comme il n'appartenait qu'aux dictateurs romains de faire taire les loix, en quelques occasions, pour le bien même de ces loix et de la liberté. « Toutes les fois, dit M. Rousseau, avec le » ton d'indépendance qu'on lui connaît, » toutes les fois qu'à l'aide d'un barbarisme » ou d'un solécisme, je pourrai me faire » mieux entendre, ne croyez pas que j'hé» site ». A notre avis il aura souvent raison *.

---

* Nous avons préféré l'article qu'on vient de lire, à celui que nous avions fait nous-mêmes sur l'auteur célèbre qui en est l'objet. Cet article nous a paru très-intéressant, rempli d'observations également fines et judicieuses, qui supposent dans le rédacteur beaucoup d'esprit, de sagacité et de talent. Il nous a été envoyé par M. de Romilly, pasteur de l'église de Genève, le même qui a fourni à l'Encyclopédie les articles *Tolérance* et *Vertu*. Il serait à souhaiter, pour l'honneur de cette collection, qu'elle eût eu un plus grand nombre de coopérateurs de son mérite, et surtout d'une modestie aussi rare.

Cet estimable écrivain a été enlevé aux lettres et à sa patrie, par une mort prématurée, en 1779. L'amitié dont

ROY (Pierre-Charles), né à Paris en 1683, mort en 1764. Il joignit à des talens très-distingués pour le genre de l'opéra, un talent dangereux, celui d'une satyre souvent personnelle et amère, plus caractérisée par l'énergie que par les graces. Nous ne chercherons point à le justifier d'une licence que nous avons toujours condamnée. Nous devons dire seulement que ce tort du poète Roy, fut peut-être le vice de son temps, plutôt que celui de son cœur. Les fameux couplets, faussement attribués à Rousseau, et dans lesquels Roy lui-même fut assez vivement outragé *, ces couplets, et la triste célébrité qu'ils eurent, excitèrent dans les es-

---

il nous honorait, malgré ses liaisons avec quelques-uns de nos plus célèbres philosophes, prouve combien il était supérieur à tout esprit de parti.

Le pasteur Romilly était fils d'un homme très-distingué dans son art, qui a donné à Diderot, avec le désintéressement le plus noble, tout ce qui concerne l'horlogerie dans le Dictionnaire encyclopédique, et qui a été lui-même enlevé aux arts en 1796.

* Qu'entends-je? c'est le roitelet,
Qui fait plus de bruit qu'une pie;
Mais plus il force son sifflet,
Plus il semble avoir la pépie, etc. etc.

prits, au commencement de ce siècle, une fermentation générale, et les montèrent à ce ton âcre d'une satyre emportée et violente, si éloignée des jeux que notre Horace s'était permis dans le siècle précédent.

Depuis cette fatale époque, les rivalités entre les gens de lettres devinrent à-la-fois plus envenimées et plus cruelles. Cette maladie a continué jusqu'à nos jours : tellement que s'il existait un homme qui eût ramené la satyre à ses vraies limites, et qui, en respectant les mœurs, la probité, l'honneur des écrivains les plus médiocres, ne se fût armé du ridicule qu'en faveur du goût, et aux dépens de la vanité; cet homme, loin d'être accusé de malignité, devrait être regardé comme le réformateur d'un abus odieux et barbare. Se fût-il même trompé dans quelques-uns de ses jugemens, chose très-possible et très-indifférente, on devrait, en ne lui faisant aucune grace sur ses erreurs, et en usant envers lui des mêmes droits qu'il se serait arrogés sur les autres, imiter les égards qu'il aurait eus pour eux, c'est-à-dire, respecter ses mœurs en ne faisant point de quartier à son amour-propre.

Si le poète Roy se fût toujours contenu dans ces limites sévères que la décence prescrit à la satyre, sa mémoire n'aurait aucun besoin d'apologie. Quelque délicate que soit la sensibilité des gens de lettres, et quelques moyens qu'ils emploient pour intéresser les gens du monde aux querelles de leur orgueil, tant qu'on respectera en eux les droits de l'homme et du citoyen, ils n'ont aucune protection à réclamer : leurs talens seuls doivent les défendre.

Qu'un artisan, au contraire,

> Ouvrier estimé dans un art nécessaire,

se trouve inquiété dans la paisible possession de son état, il a droit de se plaindre. D'après des statuts que la législation elle-même a prescrits, d'après des titres d'apprentissage suffisans, et un examen dans lequel on ne peut supposer de prévarication, il doit exercer en paix son métier; on ne pourrait, sans injustice, lui ôter les moyens de subsister dans une condition honnête, et d'ailleurs avouée par les loix. Il en devrait être de même de quiconque est agrégé à un corps, après avoir rempli de certaines formalités

établies par une administration sage. Nous voyons cependant tous les jours des médecins s'accuser réciproquement d'ignorance dans des écrits publics, sans que personne s'en formalise. Il est pourtant vrai qu'un médecin ignorant serait non-seulement un homme digne de mépris, mais un homme très-dangereux; et toutefois on ne se passionne jamais contre ce genre de querelles. On a eu le bon esprit de concevoir qu'elles peuvent tourner à l'avantage des sciences, et qu'il en est de ces orages parmi les savans, comme des troubles civils dans un état : *Ex privatis odiis Respublica quandoque crescit.* Pourquoi donc des hommes raisonnables se passionneraient-ils davantage dans les querelles moins importantes des musiciens, des versificateurs, ou même des philosophes?

Serait-ce donc un être si sacré qu'un écrivain, qui, souvent sans vocation, et toujours sans un examen préalable, a pris le métier de bel-esprit par le sentiment intime de son inutilité? Nous le répétons encore, si l'écrivain dont nous parlons n'avait eu rien de plus grave à se reprocher, nous n'aurions pas même songé à le défendre. Les auteurs

dont il se fût moqué, le lui auraient bien rendu; et au pis-aller, toutes ces guerres de plume sont bien indifférentes à la tranquillité publique.

On a recueilli en un volume la plupart de ses poésies; elles ne paraissent pas avoir fait une grande fortune. En général, elles sont dures, froides et recherchées; mais on sait par cœur plusieurs morceaux de ses opéra; et l'on n'a point oublié ces beaux vers qui commencent le prologue du ballet des Élémens;

Les temps sont arrivés. Cessez, triste chaos:
Paraissez, élémens; dieux, allez leur prescrire
Le mouvement et le repos.
Tenez-les renfermés chacun dans son empire.
Coulez, ondes, coulez. Volez, rapides feux;
Voile azuré des airs, embrassez la nature;
Terre, enfante des fruits, couvre-toi de verdure;
Naissez, mortels, pour obéir aux dieux *.

Dans ce même ballet, on est frappé de l'énergie du caractère d'Ixion, qui, menacé

* Cet article est tiré en partie d'un Eloge que nous avons fait de M. Roy, dans le Nécrologe de 1764.

de la foudre par Jupiter, ose lui dire qu'il meurt du moins son rival.

L'opéra de Callirhoé nous paraît une véritable tragédie qui pourrait réussir à la simple lecture, et sans le secours du chant. Nous croyons qu'Armide, Atys, Roland et Thésée soutiendraient la même épreuve.

Le malheureux penchant du poète Roy pour la satyre fut cruellement puni; on croit même qu'il avança sa mort. Le Comte de Clermont, prince du sang, venait d'être admis à l'Académie française, honneur que le poète avait long-temps et toujours inutilement brigué, quoiqu'il n'en fût pas moins digne que beaucoup d'autres. Furieux de cette exclusion, il se permit contre le prince cette épigramme véritablement insolente :

Trente-neuf joints avec zéro,
Si j'entends bien mon numéro,
N'ont jamais pu faire quarante :
D'où je conclus, troupe savante,
Qu'ayant à vos côtés assis
Clermont, cette masse pesante,
Ce digne parent de Louis,
La place est encore vacante.

Un nègre du Comte de Clermont fut chargé de la vengeance, et en abusa. Roy brisé de coups ne se releva qu'à peine, pour aller mourir chez lui après quelques jours de souffrance.

Lorsqu'on réfléchit aux haines violentes occasionnées par la concurrence de quelques places vacantes à l'Académie, et qu'on se rappelle que le célèbre J. B. Rousseau en fut la malheureuse victime, on est étonné qu'une si chétive gloriole ait pu devenir l'objet d'une ambition si effrénée; et l'on serait tenté de souhaiter qu'à l'exemple des Grecs et des Romains, qui n'ont jamais connu ces puériles distinctions, nous eussions eu la sagesse de n'en pas vouloir.

ROZOIS ou ROSOY (Firmin du), né à Paris, et l'une des victimes de la révolution en 1792. Le courage avec lequel il souffrit une mort injuste, prouve qu'une extrême médiocrité d'esprit n'est pas incompatible avec une certaine dignité de caractère.

En qualité d'homme de lettres, nous ne l'eussions point placé dans ces Mémoires, quoiqu'il fût parvenu (ce que nous aurions

regardé comme impossible) à faire jouer au Théâtre de la nation une tragédie de Richard III, qui n'eut et qui ne méritait aucun succès.

L'espèce d'obstination avec laquelle il semblait avoir pris à tâche de déshonorer la mémoire d'un héros cher aux Français, en le travestissant de la manière la plus ridicule dans deux mauvaises pièces qu'il donna successivement à la Comédie italienne : l'une appelée la *Bataille d'Ivry*, l'autre intitulée la *Réduction de Paris, sous Henri IV*, lui valut, de la part de quelques plaisans du parterre, le nom de Ravaillac second.

On a de lui quelques autres ouvrages. Le moins inconnu est un poëme des *Sens*, dans lequel on lui reprocha d'avoir trop négligé le sens commun.

RULHIÈRE (CLAUDE-CARLOMAN DE), de l'Académie française, mort en 1791, célèbre par une épître intitulée *les Disputes*, dont le style familier, négligé, mais piquant, paraît s'approcher souvent du caractère des Épîtres d'Horace, et par quelques pièces fu-

gitives, la plupart satyriques, et d'une verve en général très-heureuse.

Son histoire de la Révolution de Russie n'a été publiée que depuis sa mort; mais il la lisait en société, et nous l'avions entendue plus d'une fois avec le vif intérêt qu'elle inspirait alors. Rulhière, à l'époque même de cette révolution, était à Pétersbourg, et paraissait bien instruit de ses détails et de ses causes.

On a de lui des éclaircissemens historiques sur la révocation de l'édit de Nantes. Il a su découvrir, dans des sources ouvertes depuis long-temps à tout le monde, dans les Lettres de madame de Maintenon, par exemple, des faits intéressans échappés jusqu'à présent à tous les yeux, et qui jettent le plus grand jour sur l'objet de ses recherches. Mais ce qui attache principalement dans son livre, ce qui attendrit même sur le sort des rois, c'est de voir par combien d'artifices Louis XIV fut amené à des actes d'injustice et de violence qui n'étaient pas dans son caractère. Lui seul ignorait ce qui s'exécutait en son nom, et sa réputation commençait à se flétrir en Europe, avant que ce prince pût soup-

çonner l'abus qu'on faisait de son pouvoir. Cette importante leçon donnée à tous les souverains, d'heureux développemens, des vues fines qui s'allient quelquefois à des vues profondes, des rapprochemens inattendus et bien saisis, voilà ce qui nous a frappés dans la première partie de cet ouvrage, et ce qui nous faisait desirer vivement la seconde, qui n'a point paru.

Le discours que prononça M. de Rulhière le jour de sa réception à l'Académie française, est du petit nombre de ceux que l'on distingue, et qui méritent de survivre à leur date.

RYER (Pierre du), de l'Académie française, né à Paris en 1605, mort en 1658. Sa tragédie de Scévole, qui le fera toujours compter parmi les fondateurs de la scène française, prouve qu'il était né avec le génie dramatique; mais l'excès du malheur et de l'indigence nuisit à sa réputation et à ses talens. Le Venceslas de Rotrou, la Sophonisbe de Mairet, et cette même tragédie de Scévole, sont les trois seules pièces qui se soient soutenues jusqu'à nos jours, à quelque dis-

tance des chefs-d'œuvre de Corneille, mais avec assez d'éclat pour que leurs auteurs partagent avec lui le nom de pères du théâtre.

S.

SABATIER (André-Hyacinthe), né à Cavaillon en 1726. On a de cet auteur un recueil de poésies dont la plus grande partie consiste en Odes. On voit par sa préface, et par quelques dissertations répandues dans son recueil, qu'il a des opinions saines en matière de goût, et beaucoup de littérature.

On doit lui savoir gré de s'être élevé avec force contre ce déluge de poésies allemandes, dont les traducteurs, non moins Allemands que leurs originaux, ne cessent de nous inonder.

S'il était permis d'en juger par ces traductions barbares, la poésie ne serait aujourd'hui guère plus avancée en Allemagne, qu'elle ne l'était en France du temps des Ronsard, des Garnier et des Jodelle. Exceptons toutefois, parmi ces muses germaniques, et le célèbre Gessner, qui paraît avoir fait une étude si heureuse des excellens modèles

de l'antiquité, et le savant Haller, qui a véritablement honoré sa patrie, non-seulement comme un très-bon poète, mais comme un vrai philosophe. Exceptons encore cet homme de génie*, déja distingué à la suite de Melpomène, et qui a mérité, chez l'étranger même, le nom de fondateur de la tragédie allemande.

M. Sabatier a moins réussi en exemples qu'en préceptes. Ses Odes ne sont guère que des amplifications incohérentes et ampoulées; et c'est de ce genre sur-tout que Despréaux voulait parler, quand il a dit :

> Il n'est pas de degré du médiocre au pire.

On nous apprend que M. Sabatier s'est dévoué à l'éducation de la jeunesse au collége de Tournon. Nous en félicitons ce collége. Il serait à desirer que beaucoup de nos auteurs renonçant à la maladie des prétentions, et au vain fanatisme d'une gloire qui leur échappe, eussent le courage de chercher, comme lui, à se rendre vraiment utiles à la

---

* Le célèbre Klopstock.

patrie. Quelque ridicule qu'on ait jeté sur les prétendus pédans de collége, ils sont très-supérieurs à nos petits pédans du beau monde. Il vaut infiniment mieux former des citoyens, que de faire des contes moraux, des tragédies gothiques, des drames bourgeois, de tristes déclamations philosophiques, d'ennuyeux discours, et en général des ouvrages médiocres. Quiconque n'enrichit pas la littérature, l'appauvrit et la déshonore.

SABATIER (l'abbé Antoine), né à Castres. Auteur d'une compilation intitulée les Trois Siècles de notre Littérature, qui parut deux ans après ces Mémoires, qu'on y trouve cités, en effet, dès les premières pages.

On ne doit à ce compilateur ni reconnaissance pour les éloges qu'on en a reçus, ni ressentiment pour les critiques qu'on peut en avoir essuyées, parce qu'il a distribué la louange et le blâme, sans avoir la moindre notion de la plupart des écrivains dont il a parlé. L'auteur n'a visiblement pour objet, dans cette compilation injurieuse, que d'accuser d'irréligion et d'impiété une foule de gens de lettres qui auraient eu droit de se

plaindre de cette diffamation, mais qui l'ont méprisée. Nous ne nous ferons pas un mérite de n'être jamais tombés dans ce genre abominable de délation. Si quelquefois nous avons cru devoir nous élever contre les excès d'une philosophie téméraire et dangereuse, nous défions du moins qu'on puisse trouver dans ces Mémoires, ni dans aucun de nos ouvrages, un seul écrivain attaqué sur sa religion ou sur ses mœurs. C'est entreprendre sur les loix, que d'oser s'arroger une pareille jurisdiction; c'est même s'écarter visiblement de leur esprit; car nous voyons tous les jours qu'elles se bornent à flétrir les ouvrages condamnables, sans les imputer aux auteurs qui ne les ont pas formellement avoués. Si l'indignation pouvait nous permettre de rire, nous rapprocherions ici quelques jugemens bien absurdes et bien contradictoires du compilateur dont nous parlons. On le verrait, par exemple, déchirer, par zèle pour les mœurs, sans doute, les romans de M. de Crébillon, n'attribuer leurs succès qu'à une licence cynique, les citer comme des ouvrages qui n'ont pas même le mérite du style, et qui ne sont faits que pour amuser l'oisiveté libertine

des jeunes officiers dans leur garnison : tandis que le même compilateur fait les plus grands éloges des romans de l'abbé de Voisenon, qui certainement ne sont pas moins libres que les premiers, et dont la licence n'est pas, à beaucoup près, rachetée par les mêmes graces.

« La connaissance du monde, dit-il, la fa-
» cilité à en saisir les ridicules, et l'art, plus
» piquant encore, de les peindre agréable-
» ment, donnent aux romans de M. l'abbé de
» Voisenon un mérite qui les distingue de
» ces productions frivoles, chargées d'aven-
» tures et de sentimens parasites rebattus cent
» fois, et toujours exprimés d'une manière
» insipide ou bizarre ». Quel style! mais ce n'est pas de style qu'il est question. Observez seulement que l'abbé de Voisenon était prêtre, que M. de Crébillon est un homme du monde, et que si le zèle des mœurs a pu faire paraître celui-ci coupable aux yeux du rigide compilateur, l'autre aurait dû lui sembler, à plus forte raison, bien moins digne de ménagement.

Nous aurions à nous plaindre plus que personne de M. l'abbé Sabatier, qui n'a fait

ses Trois Siècles que d'après nos Mémoires, presque toujours pillés et déshonorés dans ce qu'il a dit d'un peu raisonnable. L'injure qu'il nous a faite en nous louant, n'est pas une satisfaction proportionnée au délit; mais c'est précisément parce qu'il nous a donné de grands sujets de plainte, que nous n'en parlerons pas davantage. Tout ce que nous nous permettrons d'ajouter en faveur de quelques personnes qui ont cru trouver dans sa compilation un petit nombre d'articles mieux travaillés que les autres, c'est que ces articles ne sauraient être de la même main qui a rédigé le reste de l'ouvrage. Ils déposent eux-mêmes contre le compilateur maladroit, qui n'a pas compris qu'en les adoptant, il ne ferait que mieux sentir la médiocrité de ceux qui lui appartiennent incontestablement.

SAINT-ANGE (François de), né à Blois en 1752. Dès sa plus tendre jeunesse, il avait donné des preuves du talent qui l'appelait à faire des vers. Ses dispositions furent cultivées et encouragées par M. l'abbé De Lille, et ce fut le traducteur de Virgile qui lui conseilla de traduire Ovide.

Les premiers essais de sa traduction, la fable de Vertumne et Pomone, et les Amours de Biblis, furent très-accueillis et le méritaient. M. de Laharpe, qui travaillait alors au Mercure de France, les annonça de manière à exciter l'intérêt le plus vif pour le jeune auteur, et cette annonce ne lui fut pas infructueuse.

M. Turgot, frappé du mérite des vers, devint le bienfaiteur et l'ami du poète : on ne pouvait débuter dans le monde sous de plus heureux auspices.

M. de Saint-Ange a terminé avec gloire cette difficile entreprise. Sa traduction a paru ; elle a confirmé tout ce que promettaient le courage et les talens de l'auteur ; et nous ne pouvons nous dispenser de répéter ici ce que nous avons dit, à l'occasion de ce grand ouvrage, dans le Journal de Paris.

« Le Gouvernement ne manquera pas sans » doute de récompenser d'une manière digne » de lui un écrivain qui a tant de droits à ses » bienfaits, un père de famille qui a sacrifié » la plus grande partie de sa vie à un ouvrage » qui manquait aux lettres ; et non moins re- » marquable par les difficultés qu'il offrait à

» vaincre, que par les beautés de tous les
» genres et de tous les styles qui s'y trouvent
» répandues.... En formant ce vœu, c'est le
» vœu unanime des gens de lettres que je
» me permets d'exprimer. En Angleterre,
» l'ouvrage de M. de Saint-Ange eût suffi
» à sa fortune. On sait du moins ce que va-
» lut à Pope sa belle traduction en vers de
» l'Iliade d'Homère : traduction moins dif-
» cile peut-être que celle des Métamor-
» phoses ».

Nous nous dispensons de parler des autres ouvrages de l'auteur. Quel que puisse être leur mérite, ils disparaissent nécessairement devant sa traduction d'Ovide, monument immense d'environ quinze mille vers, et dans lequel M. de Saint-Ange, comme nous l'avions dit dans la précédente édition de ces Mémoires, a presque toujours été fidèle avec grace aux attitudes variées de son original.

Ajoutons à cet éloge que l'auteur, loin d'être encouragé par des applaudissemens de société, ou par des suffrages de boudoir, n'avait guère reçu d'autre prix de son travail, que des critiques plus ou moins inju-

rieuses, qui heureusement n'ont point lassé sa persévérance.

SAINT-EVREMOND (CHARLES DE SAINT-DENIS, seigneur DE), né à Saint-Denis-le-Guast, en Normandie, en 1613, mort à Londres en 1703. Il eut quelques parties de l'esprit de Voiture, perfectionné par des connaissances plus étendues, et par une teinte de philosophie assez analogue à celle de nos jours.

C'était un homme de goût, lié avec des personnes illustres, qui écrivit poliment en prose, et très-médiocrement en vers. Il jugea, dès la tragédie d'Alexandre, que Racine méritait d'être comparé à Corneille; mais il eut toujours en faveur de ce dernier, une prévention qui lui ferma les yeux sur toute l'étendue du mérite de Racine, qu'il ne regardait que comme un infiniment bel-esprit.

On trouve dans les Œuvres de Saint-Evremond, des réflexions fines sur l'histoire, des observations bien faites sur l'art du théâtre, et enfin quelques lettres agréables, la plupart adressées à la belle madame de Mazarin, réfugiée, comme lui, en Angleterre, et à la

célèbre Ninon l'Enclos, qu'il appelait la moderne Léontium, et pour laquelle il fit ces vers heureux :

> L'indulgente et sage nature
> A formé l'ame de Ninon
> De la volupté d'Épicure
> Et de la vertu de Caton.

Ce fut un des fruits des progrès de la raison en France, que d'avoir introduit, même à la cour, l'amour et le goût des lettres. Le siècle de Louis XIV offre, parmi les gens de qualité, beaucoup d'exemples de cette louable émulation, qui les portait à signaler leurs noms par des talens agréables : un duc de La Rochefoucauld, par ses pensées fines, et quelquefois profondes, sur le cœur de l'homme, dont il a fait la satyre; un duc de Nevers, dont nous avons parlé; un Bussy, par ses lettres ingénieuses, quoique trop remplies d'égoïsme; un La Fare, un Saint-Aulaire, si recommandables par les graces de leur esprit; enfin, un Hamilton, écossais naturalisé parmi nous, et très-supérieur à Saint-Evremond lui-même, par la légèreté de sa prose et l'agrément de ses vers.

SAINT-FOIX (Germain-François Poullain de), né à Rennes en 1703, mort à Paris en 1776. Esprit délicat et gracieux, qui s'est fait un genre particulier, et qui a enrichi nos différens spectacles de plusieurs petites pièces, qui forment des tableaux agréables dans le goût de l'Albane. On peut voir, dans les articles Autreau et La Font, qu'il avait eu quelques modèles ; mais ce genre n'en est pas moins à lui, parce qu'il l'a perfectionné, et qu'il a mérité d'avoir à son tour des imitateurs. Cependant, quoique ses petites pièces soient écrites avec beaucoup d'élégance et de naturel, il ne faut pas comparer ce genre facile à celui de la vraie comédie. M. de Saint-Foix ne s'est pas borné à ces ouvrages d'agrément : les premiers volumes de ses Essais sur Paris, prouvent qu'il avait étudié notre histoire en philosophe. Ce littérateur estimable, cet écrivain si pur, n'a pas été de l'Académie française.

SAINT-GELAIS (Mélin de), né à Angoulême en 1491, mort à Paris en 1558. Poète français très-ingénieux, contemporain de Marot, et son ami, beaucoup plus ins-

truit que ce dernier, et cependant n'ayant pas eu, comme lui, un caractère original qui lui ait mérité l'honneur d'être, en aucun genre, réputé modèle. C'est dans l'épigramme qu'il s'est le plus approché du génie de Marot; et il nous en est resté de lui quelques-unes, qui méritaient véritablement de passer à la postérité. Le nom d'Ovide français qu'on lui donna de son temps, prouve qu'on a toujours abusé de la manie de faire des parallèles. Quel trait de ressemblance pouvait avoir avec Ovide, un homme qui n'a écrit que des sonnets, des rondeaux, des dixains, des épigrammes, etc. etc.? Son vrai mérite est qu'on ait retenu, jusqu'à nos jours, quelques-uns de ses vers, tandis que nous avons de prétendus poètes, absolument morts de leur vivant, qui n'en sont pas moins orgueilleux, et qui, dans leur néant, se croient très-supérieurs à tous ces écrivains du seizième siècle, qu'ils n'ont jamais lus. S'ils daignaient cependant les lire, ils seraient effrayés de la multitude de leurs connaissances, et peut-être ils en deviendraient plus modestes. La plupart des poètes du temps de François Ier, et Saint-Gelais lui-même, avaient étudié la

philosophie, le droit, la théologie, les mathématiques. Ils joignaient à ces études celles des langues anciennes, et presque tous savaient encore l'italien, l'espagnol, etc. Il faut avouer qu'il y avait loin d'une pareille éducation à l'orgueilleuse ignorance de nos petits pédans du beau monde, qui font des vers légers pour les dames de leurs cercles, qui se disent quelquefois philosophes pour se dispenser d'avoir une existence, et qui, sur de certains objets, dont ils n'ont pas même les premières idées, se permettent de parler d'une manière si leste, si tranchante et si dogmatique.

SAINT-HYACINTHE (Thémiseul de), né à Orléans en 1684, mort en 1746. Ses voyages, qui paraissaient au-dessus de sa fortune, sa vie aventurière, et les différens noms qu'il prit successivement pour cacher son nom véritable *, firent naître un soupçon qu'il ne cherchait pas à détruire. On le disait fils de Bossuet, et ses liaisons avec l'évêque de Troyes, neveu de ce prélat célèbre, sem-

---

* Son père se nommait Cordonnier.

blaient appuyer ce soupçon peu vraisemblable d'ailleurs, et dont Voltaire lui-même a reconnu la fausseté dans son Catalogue des Écrivains français qui ont paru dans le siècle de Louis XIV.

C'est à Saint-Hyacinthe que l'on doit le Chef-d'œuvre d'un Inconnu, et le Commentaire de Mathanasius sur ce Chef-d'œuvre: critique à-la-fois ingénieuse et savante, mais trop longue, du pédantisme des Commentateurs. Voltaire, qui n'avait pas lieu d'aimer cet écrivain, prétend qu'il n'y fournit que la Chanson; mais l'ouvrage, quoiqu'il ait eu beaucoup de succès, n'a jamais été réclamé par personne, et il est bien véritablement de Saint-Hyacinthe.

Ce qu'on ignore (et ce que le hasard seul nous a fait découvrir), c'est qu'il parut, en 1547, un Commentaire latin du Cantique des Cantiques, fait très-sérieusement et de la meilleure foi du monde, par un moine flamand nommé Titelman, et que ce Commentaire est évidemment la source, à la vérité très-cachée, où Mathanasius a puisé le sien.

Une seule citation, qui pourra égayer les lecteurs, suffira pour en faire juger. Voici

la manière naïve dont le moine développe toutes les beautés qu'il croit appercevoir dans le premier verset du Cantique; manière qu'il soutient jusqu'à la fin de l'ouvrage:

Osculetur me osculo oris suï. *Sponsa non dicit cujus osculum desiderat, neque nomen exprimit, neque conditionem describit ejus à quo petit oscula, sed tantùm et absolutè* osculetur me, *inquit. Deindè non satis erat dicere* osculetur me, *sed* osculetur me osculo. *Neque hoc sufficiebat sed* osculetur me osculo oris sui. — *Quid opus erat oris mentionem facere quùm non, nisi per os dari soleant oscula? Arbitror ego, ad amoris expressionem, postulari osculum oris, quoniam voluptati erat sponsæ rosei illius, mellilissimique oris sui amabilis sponsi meminisse*, etc.

Quiconque est un peu familier avec le Chef-d'œuvre d'un Inconnu, reconnaîtra sur-le-champ la parfaite conformité des deux Commentaires. Cet exemple confirme la vérité de l'ancien proverbe : *Rien n'est nouveau sous le soleil;* et le temps, qui révèle tout, a souvent prouvé que bien des ouvrages, qui passaient pour originaux, n'étaient que des larcins plus ou moins adroitement déguisés.

Depuis le Chef-d'œuvre d'un Inconnu, Saint-Hyacinthe n'a rien fait de remarquable. Son Apothéose du docteur Aristarchus Masso manque de sel; et l'on se souvient à peine qu'il ait fait quelques romans très-médiocres.

SAINT-LAMBERT (CHARLES-FRANÇOIS DE), de l'Académie française, né à Nancy en 1717.

Quoique nous n'ayions pas dissimulé dans nos éditions précédentes, qu'on reprochait à son poëme des Saisons, non-seulement de la froideur, mais le vice de l'ensemble, la monotonie des épisodes, et d'autres défauts encore, que nous l'invitions à faire disparaître, cependant on nous a soupçonnés d'avoir moins consulté les loix de la critique, en jugeant l'ouvrage de M. de Saint-Lambert, que ce sentiment de faveur qui nous porte à l'indulgence envers nos compatriotes. Ce n'est point à nous de disputer contre l'opinion publique. Cependant nous redirons encore que le poëme des Saisons n'est pas l'ouvrage d'une main vulgaire; qu'on y trouve des détails très-heureux, des peintures neu-

ves, et qu'en général il est écrit avec beaucoup d'élégance. Nous répéterons que c'était une intention très-louable que de tâcher d'inspirer aux propriétaires opulens, le desir d'habiter leurs terres pour y répandre la prospérité par leur présence, et pour s'y procurer un bonheur digne de l'homme en soulageant la misère des cultivateurs.

Nous avions observé combien M. de Saint-Lambert s'était compromis, en disant que dans ses immortelles tragédies, Racine n'avait peint que les Juifs. Il ne s'est permis cet étrange paradoxe que pour sacrifier Racine à Voltaire, et il ne s'est point apperçu que cette adulation devenait révoltante, même pour l'auteur qu'il avait cru flatter.

Étoit-il donc bien adroit de ne louer Voltaire qu'aux dépens de Racine? Nous avons tâché de donner un autre exemple dans ces Mémoires, et de rendre à cet homme célèbre la justice qu'il mérite, sans abaisser ses rivaux de gloire. Nous avons eu l'honneur de lui lire son article, et nous avons cru remarquer qu'il était infiniment plus touché de la manière libre et franche avec laquelle nous avons toujours parlé de lui, que de ces adu-

lations excessives, plus capables de lui susciter de nouveaux ennemis, que d'ajouter le moindre éclat à sa réputation.

M. de Saint-Lambert ne s'est pas attiré moins de reproches pour avoir tenté d'armer l'autorité contre une critique modérée du poëme des Saisons. Cette sensibilité ombrageuse, ces moyens violens n'étaient ni d'un homme supérieur ni d'un philosophe.

Quoi qu'il en soit, il lui reste le mérite réel de son ouvrage, peut-être un peu froid, un peu monotone, mais qui paraîtra toujours une production distinguée à ceux qui savent apprécier le mérite d'écrire en vers avec une correction et une élégance qui ne se démentent jamais. D'ailleurs, il était déjà connu par des pièces fugitives très-agréables, et qui lui avaient assuré la réputation d'un très-bel-esprit.

L'âge n'a pas éteint chez M. de Saint-Lambert le talent de la poésie. On le retrouve encore dans une pièce faite il y a quelques années, et qui a paru sous le titre des Consolations de la vieillesse. Nous ne la connaissons que par un recueil souvent inexact, et

dans lequel il s'est glissé une faute de français qui ne peut être de l'auteur :

Il condamne nos yeux à d'*éternelles* pleurs.

Pleurs sont masculins ; voyez ces vers de Zaïre :

Voilà les *premiers* pleurs qui coulent de mes yeux ;
Mais ces pleurs sont *cruels*, et la mort va les suivre.

Cette faute sans doute, même en la supposant de l'auteur, ne suffirait pas pour déparer un ouvrage plein de sensibité et d'images gracieuses, mais les éditeurs auraient dû la remarquer.

Après avoir commencé sa carrière en poète, M. de Saint-Lambert la finit en philosophe par des écrits d'un genre plus sévère. Tel est, entre autres, le livre qu'il a intitulé les Principes des Mœurs chez toutes les nations, ou Catéchisme universel. On peut regarder ces ouvrages comme le soir d'un beau jour.

SAINT-PIERRE (JACQUES-HENRI BERNARDIN DE). Une imagination vive et brillante subjugue aisément celle des autres, soit

en lui commandant impérieusement, soit par le charme de séduction qu'elle sait répandre sur tout ce qu'elle colore; c'est ce qui doit expliquer le succès de l'ouvrage de M. de Saint-Pierre, intitulé les Études de la Nature. Rien ne paraît prouvé dans ce livre, mais tout y est supposé d'une manière si séduisante, que nous ne doutons pas que l'auteur, entraîné par sa propre imagination, n'ait commencé par se persuader à lui-même ce qu'il a dessein de persuader à ses lecteurs.

Il est vrai qu'en ne faisant que substituer de brillantes conjectures aux systêmes établis, il contrarie ouvertement, et les opinions reçues, et même ce qui passe pour démontré dans les sciences exactes; mais il sait se prévaloir si adroitement des limites et de l'incertitude de nos connaissances, qu'il ne peut manquer d'attirer à son parti tous ceux qui n'ont que des idées superficielles de l'histoire naturelle et de la physique. L'ouvrage de M. de Saint-Pierre a d'ailleurs un attrait bien puissant pour de certaines ames: il fait aimer Dieu et la religion; mais il est à craindre qu'en ne portant que sur des fon-

demens ruineux, il ne nuise au but si respectable que l'auteur s'est proposé. L'imagination une fois détrompée par le raisonnement, est capable de s'égarer d'autant plus, qu'elle s'apperçoit du piége dans lequel elle était tombée.

Quoi qu'il en soit, on ne peut disputer à l'auteur un assemblage de talens très-rares. Son style très-brillant, sur-tout dans les descriptions, se rapproche infiniment de celui du philosophe de Genève, et c'est la plus grande louange que nous puissions lui donner.

Paul et Virginie, et la Chaumière indienne, sont deux ouvrages du même auteur, connus de toute l'Europe, et qui confirment ce que nous venons de dire du charme et de la grace de son style. Nous avouons que ces deux romans si bien écrits, si intéressans, si agréables, nous paraissent très-supérieurs à de la physique romanesque.

SAINT-RÉAL (l'abbé CÉSAR DE), né à Chambéry, mort en 1692. On a recueilli ses ouvrages, en six volumes, qu'on eût mieux fait de réduire en un seul; mais son Histoire

de la Conjuration de Venise, sinon par la vérité, du moins par le charme de la narration, est un chef-d'œuvre qui lui a mérité l'honneur d'être comparé à Salluste. Cet ouvrage, ses Discours sur l'usage de l'Histoire, et celui qu'il adresse à l'Électeur de Bavière sur la Valeur, sont tout ce qu'il y avait à conserver pour sa gloire.

Il avait cru plaire aux gens du monde, en donnant une Vie de Jésus-Christ, plus ornée que le récit de Évangile; mais on y regrette ce caractère noble et simple, si bien senti et si heureusement développé par l'auteur d'Émile. C'est ainsi que dans la traduction en vers de l'Imitation de Jésus-Christ par le grand Corneille, on regrette l'onction naïve de l'original. Ces ouvrages, faits pour parler au cœur, doivent rester dans leur simplicité touchante et majestueuse.

SARRASIN (Jean-François), né à Germanville, près de Caen, en 1603, mort en 1654. Élève et imitateur de Voiture, bel-esprit très-agréable dans la société et dans ses ouvrages.

Il y a des tours fort ingénieux, et des plai-

santeries très-heureuses dans un poëme satyrique qu'il a fait sous le titre du Dulot vaincu, ou la Défaite des Bouts-rimés. Boileau, dans son Lutrin, et Pope dans sa Dunciade, paraissent en avoir tiré quelque parti.

On trouve dans son Ode de Calliope sur la bataille de Lens, des strophes très-belles, et dignes de Malherbe; ce qui suppose à Sarrasin un enthousiasme que Voiture n'avait pas.

Les grands ne savent peut-être pas assez jusqu'où peut aller la sensibilité d'un homme de génie. Sarrasin mourut de chagrin pour avoir cru déplaire au prince de Conti, dont il était secrétaire; et Racine depuis eut le même sort, persuadé qu'il avait eu le malheur d'indisposer Louis XIV contre lui.

Cette sensibilité prouve, quoi qu'en ait dit l'envie, qu'une ame reconnaissante et sublime se trouve presque toujours alliée à des talens supérieurs. Hainault, Pélisson, La Fontaine demeurèrent fidèles à Fouquet disgracié, tandis que tous ses favoris l'abandonnaient, ou même insultaient à son malheur; soit par cette indifférence froide que la phi-

losophie appelle prudence, soit par ambition, soit enfin par lâcheté. Hainault osa venger Fouquet de la dureté de Colbert, par un sonnet qui honore la mémoire du poète, et qui a passé à la postérité. Pélisson le défendit par son éloquence, comme Cicéron avait défendu Milon son ami. La Fontaine entreprit de fléchir Louis XIV. Il eut le courage de lui présenter une ode, dans laquelle on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou de sa noble hardiesse, ou du sentiment généreux qui la lui dicta. Auparavant, il avait exhalé ses regrets dans une élégie que tous les poètes devraient savoir par cœur, et qui est pour eux, en quelque sorte, un titre de noblesse.

SAURIN (Bernard-Joseph), de l'Académie française, né à Paris, mort en 1782. Il a débuté par deux ouvrages aujourd'hui absolument ignorés, la comédie des Rivaux, et la tragédie d'Aménophis.

Quoique ses tragédies de Spartacus et de Blanche et Guiscard aient eu quelques représentations, elles ne sont guère plus connues ni plus dignes de l'être. Il y a cependant

quelques traits de force dans la première ; et une sorte de grandeur dans le caractère de Spartacus, auquel tous les autres personnages de la pièce sont sacrifiés; mais le style en est dur, prosaïque, incorrect et affligeant pour quiconque se connaît en poésie.

Les bienséances de la vérité et de l'histoire sont d'ailleurs violées dans cette pièce d'une manière bien étrange. Ceux qui ont quelque idée de la fierté romaine, et qui savent ce qu'était Crassus, le plus orgueilleux des Romains, ont-ils pu voir sans surprise cette fierté humiliée devant Spartacus? le consul de Rome, c'est-à-dire, un des maîtres du monde, offrir non-seulement à ce Spartacus le rang de sénateur, s'il veut consentir à la paix, mais sa propre fille? Ont-ils pu s'accoutumer à voir la fille de ce consul amoureuse dans le camp de son père? Et de qui? de ce même Spartacus : absurdité digne du reste, et qui achève de faire sentir le ridicule de l'ouvrage.

Crassus, en promettant le rang de sénateur, promet ce qu'il n'est pas en son pouvoir d'accorder, et ce que Spartacus n'aurait pas obtenu dans Rome en cendre. La

promesse de la main de sa fille met le comble à son avilissement; et c'est ainsi que Saurin savait garder les convenances!

Que diraient des spectateurs un peu instruits de nos mœurs et de notre histoire, si dans quelques siècles on représentait devant eux une tragédie où le maréchal de Richelieu, par exemple, traitant de la paix avec Mandrin, lui proposerait le rang de pair de France, et la main d'une Montmorency? que penseraient, nous le répétons, les connaisseurs du temps, d'un pareil délire? Spartacus l'esclave, le vil gladiateur, comme l'appelle Racine, était précisément un peu au-dessous de la condition de Mandrin. Il est vrai que pour l'ennoblir, Saurin s'est avisé d'en faire le fils d'un roi des Gaules : expédient rare, et qui ajoute encore au merveilleux de cette burlesque intrigue. Voilà pourtant ce que des spectateurs français ont applaudi de nos jours! voilà ce qu'ils ont pris pour une tragédie, et ce qu'on a osé comparer aux pièces du bon temps de Corneille!

Aucun des ouvrages de Saurin n'a eu la fortune de Spartacus, si l'on en excepte Bé-

verley, pièce non moins monstrueuse dans un autre genre, mais que du moins il n'a fait que traduire.

La petite comédie des Mœurs du Temps, en un acte, en prose, écrite avec assez d'élégance et de graces, ouvrit à l'auteur les portes de l'Académie française. Cette savante compagnie lui témoigna, par ces paroles, l'estime qu'elle faisait de ce petit ouvrage: « Sans doute nous rendons justice à ces co» médies, que la pureté de Térence carac» térise, et que le sel âcre d'Aristophane * » ne déshonora jamais ».

Voilà, selon toute apparence, la raison secrète pour laquelle Molière, Regnard, Dufresny, Le Sage, Piron, et quelques autres auteurs d'un sel un peu trop corrosif, n'ont point été de l'Académie, tandis que cet illustre corps s'est empressé d'accueillir les Boissy, les Voisenon, et Saurin lui-même. Ces derniers ont eu l'avantage de n'employer qu'un sel plus doux, et d'une saveur précisément académique. C'était un avis pour les

* *N. B.* Qu'alors on venait de jouer la comédie des Philosophes, à laquelle on voulait faire allusion.

jeunes gens qui voudraient se ménager à-la-fois les faveurs de Thalie et les honneurs du Louvre.

SAUVIGNY (EDME), né, dit-on, en Bourgogne. Nous ignorons s'il est encore vivant.

Dans un grand nombre d'ouvrages de cet auteur, la plupart peu connus, on doit distinguer ceux qui ont été donnés à nos différens théâtres, et sur-tout à celui de la nation. C'est pour ce dernier que, peu de temps après la comédie des Philosophes, M. de Sauvigny avait composé la tragédie de la Mort de Socrate, uniquement pour accabler d'injures, qui devaient retomber sur nous, le pauvre Aristophane, auteur d'une comédie des Nuées, à laquelle on affectait de comparer la nôtre. On nous accusait même d'avoir porté beaucoup plus loin la méchanceté : car enfin Aristophane n'avait joué que Socrate, tandis que nous nous étions permis de jouer en masse, non-seulement tous ceux qui s'étaient arrogé le nom de philosophes, mais la philosophie elle-même ; ce qui était une espèce de conspiration. La Mort de Socrate n'eut pas cependant tout le succès que méritait la

bonne intention de l'auteur. Ce qu'on y remarqua de plus singulier, c'est que dans la liste de ses personnages il y avait un personnage muet, et c'était l'éloquent Platon.

L'enthousiasme soudain dont M. de Sauvigny s'était échauffé pour la philosophie était si factice, qu'en 1757 il avait écrit, des philosophes en général, « qu'ils n'étaient que » des charlatans et des fanatiques, et que » leurs ouvrages ne pouvaient servir que de » trophées à l'ignorance humaine ».

Le peu de profit que l'auteur avait tiré de sa course athénienne, lui fit naître l'idée d'aller tenter fortune au nord de l'Amérique, vers les bords de l'Ontario, dans le pays des Iroquois, tout près de la cataracte de Niagara. C'est-là qu'il crut trouver le sujet d'une nouvelle tragédie, intitulée Hirza, ou les Illinois; mais la poésie n'en parut guère moins sauvage que le lieu de la scène; et quoique dans le cours de quelques représentations qu'obtint la pièce, l'auteur en eût changé trois ou quatre fois le dénoûment, le succès ne lui paya pas ses frais de voyage.

Un peu dégoûté de la carrière du théâtre, il imagina de descendre du style pompeux

de Melpomène au style le plus naïf, dans un roman écrit en vieux langage, sous le titre des Amours innocens de Pierre le Long et de Blanche Bazu, auquel le public ne fit pas grand accueil. L'ouvrage ne parut guère moins innocent que les Amours, et fut bientôt oublié.

De ce ton de simplicité naïve ou niaise, il était difficile de passer au style piquant et malin qu'eût exigé le sujet du Persiffleur, mis en comédie par M. de Sauvigny, qui voulut tenter ce nouveau genre, et qui ne s'y montra pas plus appelé qu'à celui de la tragédie. On a vu des pièces, telles que la sienne, sans nœud, sans dénoûment, sans intrigue, se soutenir à la faveur de quelques scènes bien faites, ou du moins par quelques détails brillans, et c'est ce qui manquait complètement au Persiffleur; aussi M. de Sauvigny, dont l'esprit versatile se pliait facilement, comme on le voit, à tous les caractères, crut pouvoir tenter de nouveau la carrière tragique par une Gabrielle d'Estrées, qui ne fut pas très-heureuse, et par un Vasingthon, ou la Liberté du Nouveau-Monde, qui, malgré le grand nom de Vasingthon, et

le mot de *liberté*, qui était alors une espèce de talisman pour les Français, n'a pas laissé le moindre souvenir.

M. de Sauvigny passe pour avoir été le premier instituteur littéraire de madame de Genlis. Il a de quoi se glorifier, si véritablement il a eu quelque part au développement et aux progrès de l'esprit de cette femme célèbre. La réputation de l'élève jette nécessairement du lustre sur celle de l'instituteur: *voyez* l'article GENLIS.

SCARRON (PAUL), né en 1598, mort en 1660. Le premier qui ait fait parler aux muses le langage des Halles. Il a travesti Virgile, mais non avec le projet de le rendre ridicule: projet dont Marivaux eut le malheur d'être soupçonné, lorsqu'il se permit de travestir Homère et Télémaque. Le burlesque de Scarron est fort au-dessous de la gaîté de Rabelais. Celui-ci est plaisant dans les choses, l'autre ne l'est que dans les mots. Rabelais avait d'ailleurs une érudition immense, et Scarron n'avait que très-peu de littérature: aussi n'est-il rien resté de lui que son Roman comique, ouvrage très-co-

mique en effet, et toujours digne de plaire à ce public choisi,

> Qui laisse à la province admirer le Typhon.

Mais ce qu'on n'a point assez remarqué à l'avantage de Scarron, c'est qu'il fut véritablement un des précurseurs du bon goût dans le genre de la comédie. Il eut le mérite de sentir que ni la fadeur des pastorales, ni le merveilleux des aventures romanesques, ne convenaient à ce genre. Cette observation si naturelle et si vraie, le rendit infiniment supérieur à tous les auteurs dramatiques de son temps : souvent même il rencontra la gaîté du bon comique. Il sût mettre de l'art et de la clarté dans ses expositions. On peut en juger par celle de Jodelet, maître et valet, qui est véritablement très-heureuse. Il est singulier que Scarron ait en quelque sorte ouvert la bonne route à Molière, et qu'il ait eu infiniment plus de goût que certains beaux-esprits de nos jours, qui semblent s'être ligués tous pour ramener sur la scène la barbarie dont il l'avait purgée.

SCUDÉRY (George de), de l'Académie française, né au Havre-de-Grace, en 1601, mort en 1667. Un des plus féconds et des plus mauvais écrivains de l'autre siècle, quoiqu'il y ait eu des portiers de comédie tués par l'afluence du monde à la représentation d'une de ses pièces. C'était l'Amour tyrannique, tragédie qui eut un succès incroyable, à la faveur de quelques situations romanesques, et de quelques-unes de ces surprises de théâtre, que les Scudéry de nos jours essaient de remettre en faveur.

A l'humeur d'un Capitan, l'auteur de l'Amour tyrannique joignait une vanité qu'il ne décéla jamais d'une manière plus plaisante, qu'en se faisant graver à la tête de cette pièce avec les attributs d'Apollon et de Mars, et cette ridicule inscription :

Et poète et guerrier,
Il aura du laurier.

Il osa être jaloux de Corneille, et ce fut lui qui déféra le Cid au jugement de l'Académie française, qui depuis n'a jamais jugé un procès de cette importance. Boileau vengea Corneille, en rendant le nom de Scudéry mé-

prisable : mais le cardinal de Richelieu, qui n'était pas moins jaloux de la gloire du Cid, récompensa Scudéry, en lui donnant le gouvernement

De Notre-Dame de la Garde,
Gouvernement commode et beau,
A qui suffisait pour sa garde,
Un Suisse avec sa hallebarde,
Peint sur la porte du château.

Chapelle.

Scudéry dédia à la reine Christine son poëme d'Alaric, si connu par ce début ridiculement fastueux :

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Il est singulier qu'alors l'Épopée, c'est-à-dire le chef-d'œuvre de l'esprit humain, fût précisément en proie aux tentatives malheureuses des écrivains les plus médiocres. On pouvait compter autant de mauvais poëmes épiques que nous avons vu depuis de fades héroïdes. C'est une preuve que les ridicules beaux-esprits de l'autre siècle, avaient cependant plus de connaissances et plus de

nerf que nos petits écrivains doucereux et efféminés.

La sœur de Scudéry eut plus de réputation que son frère, et le méritait, non par ses énormes et fastidieux romans, mais par quelques éloges délicats de Louis XIV, par quelques vers heureux, et, si l'on veut, par un Discours sur la vraie gloire, qui pourtant n'eut guère d'autre célébrité que de remporter le prix de l'Académie française, pour être ensuite éternellement oublié. Mademoiselle de Scudéry mourut à Paris en 1701.

SÉDAINE (MICHEL-JEAN), né à Paris en 1719, mort en 1797, maître maçon, et auteur d'un recueil de poésies et de plusieurs opéra-bouffons. Il a mis à la tête de quelques-unes de ces bouffonneries, des préfaces de la plus grande prétention, et non moins ridiculement sérieuses que celles dont Poinsinet, son rival de gloire, enrichissait aussi ses parades.

Du préau de la Foire, M. Sédaine fit tout-à-coup une apparition éclatante au Théâtre français, par la pièce du Philosophe sans le savoir, qui fut sifflée très-justement à la pre-

mière représentation, en qualité de comédie, mais qui eut le lendemain un succès prodigieux en qualité de drame. Ce nom, qui autrefois signifiait généralement toute espèce d'action théâtrale, s'applique aujourd'hui plus particulièrement à ces romans dialogués qui prétendent à l'intérêt; il se donne encore aux tragédies que Diderot appelait domestiques; et Sédaine en avait décoré aussi je ne sais quelle farce lugubre en ariettes et en prose, intitulée le Déserteur.

Saurin, dans l'Épître qui précède sa traduction de Béverley, dit que le Philosophe sans le savoir est un drame très-original: nous n'appellerons pas de sa décision. Si ce drame est en effet original, la Gageure, autre comédie du même auteur, ne l'est pas moins, sinon par l'invention, que Scarron serait en droit de revendiquer en entier, du moins par un style dont personne, avant Sédaine, n'avait eu le secret.

Qu'on nous permette ici une dernière digression sur les succès qu'obtiennent, de nos jours, au théâtre ces mauvais romans pathétiques, dont nous avons déjà parlé tant de fois. Au jugement de leurs auteurs, ces

succès semblent confirmés par les larmes qu'ils voient répandre aux représentations. Ces messieurs ne se doutent pas encore que les mêmes marques de sensibilité n'annoncent pas toujours une impression semblable; qu'il ne faut pas comparer, par exemple, les pleurs que fait verser aux ames délicates l'éloquente douleur de Phèdre, à l'attendrissement momentané que produit chez quelques lecteurs une situation intéressante quelconque, fût-elle amenée sans aucune vraisemblance, et présentée par l'écrivain le plus mal-adroit. On peut ressentir quelque émotion involontaire à certaines aventures de la Paysanne parvenue du chevalier de Mouhy; et cette émotion n'a certainement rien de commun avec celle qu'on éprouve en lisant Clarisse. D'ailleurs, il est bien plus aisé encore d'intéresser au théâtre qu'à une simple lecture: car lorsque les hommes sont rassemblés, ils ont tous, comme l'a très-judicieusement observé M. de Saint-Lambert, une secrette disposition à se communiquer tous les mouvemens qui les affectent. « Je ne sais quel enthousiasme, dit-il, » passe rapidement de l'un à l'autre; et alors

» le philosophe le plus ferme est, du plus au » moins, comme cet homme sensé, qui rou» gissait de mêler ses larmes à celles d'un au» ditoire que faisait pleurer un mauvais pré» dicateur. Il répétait souvent : il ne sait ce » qu'il dit, il ne sait ce qu'il dit, et n'en » pleurait pas moins ».

Voilà le mot de l'énigme des grands succès dont ces messieurs se vantent. En effet, il n'est pas impossible, qu'entraînées par l'art des acteurs, quelques personnes raisonnables n'aient pleuré, soit au Philosophe sans le savoir, soit au Déserteur de Sédaine; mais à la réflexion, elles n'ont pas dû se sentir moins étonnées que ne l'est un homme d'esprit qui se surprend à rire d'un mauvais jeu de mots, ou d'un pitoyable calembour.

Ce qui démontre ce que nous venons d'avancer, c'est que toutes ces pièces, si applaudies au théâtre, tombent régulièrement à l'impression, pour ne se relever jamais; et que Sédaine, qui eut le bonheur de voir la plupart des siennes très-suivies, n'obtint jamais un lecteur.

Ce n'est pas que cet auteur ne se soit prodigué, autant qu'il a pu, à tous les spectacles.

Il a hasardé malheureusement, sur la scène lyrique, *Aline ou la Reine de Golconde*, d'après un très-joli conte de M. le chevalier de Boufflers. Jamais on n'a travesti d'une manière plus ridicule, et en si mauvais vers, un sujet charmant.

Depuis les dernières éditions de ces Mémoires, des succès toujours du même genre, des pièces toujours écrites dans la même langue, conduisirent Sédaine à l'Académie française.

Nous nous permettrons, en faveur de ceux qui n'ont aucune idée du style de cet écrivain, de citer ce fragment, qui ressemble à mille autres dont nous avions le choix :

Je te méprise,
Et je te prise
Comme une prise
De tabac *.

---

* En voici un autre en faveur de ceux que de pareils exemples peuvent amuser :

Un régiment, tambour battant,
Avec son patapatapan,
Brise moins le tympan
Qu'une femme en furie
Qui crie.

Otez au style de l'opéra de Tarare ce qu'il a de plus recherché et de plus pénible, on voit que les deux manières se rapprochent, et qu'il s'en faut de très-peu que Beaumarchais n'ait été, en poésie, le digne émule de Sédaine. On ne peut nier cependant que ce dernier n'entendît très-bien quelques effets de théâtre; et l'étude qu'il en avait faite, perfectionnée par l'expérience, est ce qui contribua le plus à ses succès qui étonnent toujours lorsqu'on essaie de lire ses ouvrages. Mais Sédaine avait, dans la société, un mérite qui les lui faisait pardonner. Infiniment estimable dans sa conduite et dans ses mœurs, cher à ses amis, cher à sa famille, on ne pouvait lui reprocher que ses vers.

SEGRAIS (JEAN-RENAUD), de l'Académie française, né à Caen en 1625, mort en 1701. Il est demeuré le modèle d'un genre dans lequel il n'a pas eu de rivaux, celui de l'Églogue, par le seul mérite de n'avoir point fardé ses bergers, comme Fontenelle et La Motte ont fardé les leurs. Les autres ouvrages de Segrais sont médiocres, et en général c'est un écrivain qu'on ne lit guère.

SENECÉ (Antoine Baudéron de), né à Mâcon en 1643, mort en 1737. Poète et littérateur estimable, mais qui n'a pas une célébrité proportionnée à son mérite ; ce qui prouve que les réputations ont aussi leur destinée. Il est vrai qu'il n'a laissé qu'un petit nombre de pièces fugitives, défigurées par quelques négligences, mais pleines d'une imagination singulière, d'expressions souvent très-heureuses, de poésie enfin, et très-supérieures à tous les recueils des Benserade, des Segrais, des Pavillon, qui cependant sont plus connus que cet écrivain. Le conte du Kaïmac, et le poëme intitulé les Travaux d'Apollon, auraient aujourd'hui beaucoup de succès, et le mériteraient mieux que cette foule de *Fantaisies** prétendues poétiques, dont nous sommes inondés. Mais du temps de Senecé, on n'avait point encore perfectionné l'art du manége littéraire. Les vignettes, les estampes, les longues préfaces à prétentions, étaient des ressources ignorées. En un mot, comme nous croyons

* C'était le titre que Dorat avait donné à un recueil de ses vers.

l'avoir déjà dit, on ne savait point encore enfler de petites réputations par de grandes intrigues.

Il était réservé à notre siècle d'épuiser toutes ces combinaisons de charlatanisme et d'orgueil; et nous aurions peine à donner une juste idée du ridicule qui en rejaillit sur notre littérature. Nous avons vu de fastueux discours préliminaires à la tête de quelques opéra-bouffons, ou d'un petit recueil de romances : c'est à qui donnera le plus d'importance à son orviétan. Nous avons vu des auteurs tragiques emprunter, au contraire, le jargon des ruelles dans leurs préfaces, pour s'assurer les suffrages de quelques toilettes, ou de quelques boudoirs accrédités. On s'était moqué de Fontenelle, pour avoir comparé, dans un ouvrage de physique, la nuit à une beauté brune, et le jour à une beauté blonde; et dans l'avant-propos d'une pièce de théâtre, dont le sujet est romain, un auteur très-connu s'est permis d'écrire, « qu'une tragédie non représentée, ressem-» blait, tout au plus, à une belle femme en » bonnet de nuit ». Non, l'ancien hôtel de Rambouillet, nos ridicules précieuses, nos

turlupins même, n'avaient pas porté si loin la déraison et le délire. Nous le répétons avec confiance, on finira par trouver un jour la Dunciade trop doucereuse, et nos Mémoires Littéraires trop indulgens.

Nous croyons devoir observer, en finissant cet article, qu'un homme de goût, qui rassemblerait avec choix les poésies de Senecé, celles de Lainez et de quelques autres écrivains, qui n'ont fait, comme eux, qu'un petit nombre de pièces agréables, enrichirait, pour ainsi dire, notre littérature d'un bon poète de plus, et que, par ce moyen, on conserverait des ouvrages que leur forme fugitive expose à disparaître, et qui sont dignes de rester.

SÉVIGNÉ (Marie de Rabutin, marquise de), née en 1626, morte à Grignan en 1696. *Voyez* à l'article Genlis l'éloge de cette femme célèbre, qui n'a pas eu de rivale dans le talent d'écrire, et qui fut véritablement l'honneur de son sexe.

SIVRY (Louis Poinsinet de), né à Versailles en 1733. Sa traduction en vers des

Odes d'Anacréon, incontestablement la meilleure qui existe, et sa tragédie de Briséis, dans laquelle, à l'aide d'une fiction qui n'a rien d'invraisemblable ni de forcé, il a su renfermer presque toute l'action de l'Iliade, sont deux ouvrages qui lui font beaucoup d'honneur. Le style de sa tragédie, très-supérieur à celui de la plupart de nos pièces modernes, l'a conservée au théâtre, et assure à l'auteur une réputation qui subsistera plus long-temps que celle dont croient jouir quelques écrivains à prétentions plus hautaines. Il y a, dans Briséis, des vers qui sont évidemment de l'école de Racine, et que ce grand poète eût approuvés. Il y en a même, et peut-être en plus grand nombre encore, dans sa tragédie d'Ajax, pièce moins heureuse que Briséis, par l'extrême simplicité de son sujet, qui ne promettait guère qu'une belle scène : celle de la dispute des armes d'Achille. M. de Sivry en a tiré tout le parti qu'on en pouvait espérer, et nous desirerions de revoir au théâtre cette pièce qu'il serait si facile de réduire à trois actes, sans lui rien faire perdre de ses véritables beautés.

M. de Sivry a eu le courage d'entrepren-

dre, à lui seul, la traduction de Pline, et il a eu le mérite de l'achever. Il a traduit aussi en prose et en vers les comédies d'Aristophane : mais après avoir cité ce qu'il nous paraît avoir fait de mieux, nous nous croyons dispensés de parler de ceux de ses ouvrages qui ne supposent que du travail et de la patience.

Le beau récit de sa tragédie de Briséis a été traduit, vers pour vers, en latin, par son fils, jeune homme d'un esprit et d'un goût très-sains, qui a fait d'excellentes études, et à qui l'on ne peut reprocher que de porter beaucoup trop loin la modeste défiance qu'il a de lui-même.

SOLIGNAC (PIERRE-JOSEPH DE LA PIMPIE, chevalier DE), né à Montpellier en 1687, mort à Nancy en 1773, à près de quatre-vingt-dix ans. Il eut l'honneur d'être attaché, pendant la plus grande partie de sa vie, au roi de Pologne, Stanislas, duc de Lorraine, en qualité de secrétaire de ses commandemens, et de jouir de la faveur d'un prince qui ne l'accordait qu'au mérite et à la vertu.

On a de Solignac plusieurs volumes d'une

Histoire générale de Pologne, qui font regretter qu'elle ne soit pas achevée. Le style en est peut-être un peu trop orné; mais cette manière fleurie, qu'on eût taxée d'affectation dans un autre, ne supposait chez lui aucun apprêt, ni aucune recherche. Son esprit était, pour ainsi dire, naturellement académique, dans le sens à-la-fois désavantageux et favorable qu'on attache à ce mot: c'était peut-être une suite des liaisons qu'il avait eues, dans sa jeunesse, avec Fontenelle.

C'est lui qui a rédigé, au moins en partie, les ouvrages du roi de Pologne, connus sous le titre du Philosophe bienfaisant. On a dû trouver dans ses papiers une Vie de ce prince, dont il est à souhaiter que le public ne soit pas privé. Personne n'avait été plus à portée d'étudier le caractère de Stanislas, et de mieux peindre à la postérité cette ame royale et citoyenne. Personne d'ailleurs n'était, par ses vertus, plus rapproché de son auguste modèle.

Nous confirmons ici ce qu'on lit à son article, dans le Nécrologe de 1774, comme une vérité qui nous est personnelle et glorieuse. Nous lui devons, en effet, une éternelle reconnaissance des services qu'il vou-

lut bien nous rendre auprès du roi de Pologne, lorsqu'à l'occasion de la comédie du Cercle, il s'éleva contre nous, à la cour de Lunéville, une persécution d'une espèce si nouvelle, tramée par des philosophes.

STAEL-HOLSTEIN (Madame DE), fille de M. Necker.

Aucune séduction n'aura de part à ce que nous allons dire de cette dame que nous n'avons pas l'honneur de connaître, et que nous croyons même n'avoir jamais vue : mais nous venons de relire son livre intitulé *De la Littérature considérée sous ses rapports avec les institutions sociales :* ouvrage dont le titre seul annonce une grande et importante conception.

Nous avons laissé entrevoir ailleurs * que nous n'étions pas persuadés de cette perfectibilité indéfinie, à laquelle madame de Staël veut que l'espèce humaine soit appelée. Les traces qu'elle croit en appercevoir depuis les Grecs jusqu'à nous, ne nous ont point paru aussi concluantes qu'elle l'imagine avec infi-

---

* A l'article FONTANES.

niment d'esprit : mais nous pensons qu'elle-même est une preuve très-brillante de la perfectibilité de son sexe.

Une seule femme à qui la nature accorda, dans le siècle de Louis XIV, un esprit original, qui ne s'est montré qu'une fois, comme celui de La Fontaine, a laissé, par de simples Lettres, un immortel souvenir, sans chercher un moment à s'élever au-dessus d'un sexe dont elle possédait éminemment toutes les graces. Le mérite de madame de Staël est d'un autre genre. Nos souvenirs ne nous rappellent aucune femme qui ait allié, comme elle, à des connaissances qui étonnent par leur variété et par leur étendue, un plus grand caractère de pensée. Il est peu d'hommes, à ce qu'il nous semble, qui n'eussent le droit de s'enorgueillir d'avoir fait son livre. Le style, si l'on en excepte un petit nombre de traits où la recherche se fait sentir et nuit à la clarté, est toujours proportionné à la grandeur des objets qu'elle traite ; il est même une observation qui s'est constamment offerte à nous en lisant son ouvrage : c'est que si l'on faisait un recueil des pensées détachées qu'on pourrait en extraire, et qui mérite-

raient d'être remarquées, aucun recueil de ce genre ne serait plus abondant et plus riche; et si les bornes de ces Mémoires nous permettaient d'en citer quelques exemples, nous ne serions embarrassés que du choix.

Le roman de Delphine, dont tout le monde parle, et qu'à peine nous avons eu le temps de lire quand cet article allait être mis sous presse, nous a singulièrement attachés, et nous paraît une production d'un ordre supérieur. Ce n'est pas que le caractère des deux principaux personnages ne nous ait semblé d'un contraste trop recherché, quelquefois même trop loin de la nature pour être vraisemblable. La catastrophe d'ailleurs (nous ne balançons pas à le dire) a diminué sensiblement notre plaisir: mais l'ouvrage, qu'une seule lecture très-rapide ne peut nous mettre encore à portée de juger, est rempli de détails qui nous confirment dans la haute opinion que nous nous sommes formée de l'esprit et des talens de son auteur; et s'il est quelque ouvrage du même genre dont il nous ait paru se rapprocher beaucoup, peut-être même un peu trop, c'est l'Héloïse de Rousseau. Ce rapprochement peut, à quel-

ques égards, être un reproche, et n'en est pas moins un éloge.

Nous avons été étonnés de lire, dans une feuille du jour, que ce roman est un palais de fée, dont les murs sont de diamans, mais où l'on ne trouve pas à placer une chaise. Madame de Staël a dû rire sans doute d'un galimatias aussi étrange, et qui devient à la mode dans quelques journaux. Nous qui avons vu des temps où personne n'écrivait ainsi, nous ne pouvons que plaindre un écrivain qui a le malheur de prendre ce jargon insignifiant pour de l'esprit.

Si en parlant d'un ouvrage dont les défauts nous paraissent couverts par tant de beautés, nous nous permettions quelques remarques minutieuses, nous inviterions madame de Staël à ne pas employer sans nécessité de nouveaux mots, tels qu'*inoffensive*, *indélicat*, *indélicatesse*, *intempestive* même, qui n'est pas encore assez autorisé. Elle a trop de mérite pour chercher à se distinguer par ces affectations. La langue de Pascal, de Bossuet, de Fénélon, de Racine, doit lui suffire; et cette langue si belle et si noble, cette langue avec laquelle on peut tout dire, ne tarderait

pas à s'altérer, si l'usage s'introduisait de l'appauvrir ainsi en croyant l'enrichir. Rousseau de Genève a donné quelques exemples de cette affectation, mais ce n'est pas en cela qu'il faut l'imiter.

Nous félicitons madame de Staël d'avoir encouru la disgrace de quelques journalistes accoutumés à ne respecter aucune bienséance. Il fut un temps où, même dans cette classe d'écrivains, on connaissait mieux les égards qu'on doit à son sexe, et les loix de l'urbanité française.

On a reproché durement à cette dame d'avoir blessé quelques usages de la religion catholique, qui lui ont paru superstitieux, et qui, d'ailleurs, ne tiennent pas essentiellement au dogme : on a oublié que madame de Staël est née protestante, et que, sous ce rapport, ses opinions ne pouvaient pas être les nôtres.

Ceux qui l'ont accusée d'avoir blessé la morale, ou d'autres objets non moins respectables, n'ont fait (d'après l'exemple que les délateurs en ont donné de tout temps) qu'abuser de quelques passages isolés de ce qui les précède et de ce qui les suit, et inter-

prêtés à leur manière, c'est-à-dire avec perfidie.

Madame de Staël n'espérait pas sans doute recueillir de si bonne heure les fruits amers d'une grande célébrité. Une femme vulgaire eût été plus ménagée, mais c'est en homme qu'on la traite. Les ennemis que paraît lui avoir faits son ouvrage, et l'indécente animosité avec laquelle ils en parlent, prouvent qu'ils reconnaissent en elle une supériorité de talent qu'on n'attendait pas de son sexe; et c'est, à notre avis, l'hommage le plus flatteur que la haine pouvait lui rendre.

T.

THÉOPHILE, né dans l'Agénois en 1590, mort à Paris en 1626. Ce poète n'était dépourvu ni d'imagination, ni de génie; mais il écrivait avant le temps où le goût s'est perfectionné. On n'a retenu de sa tragédie de Pyrame et Thisbé, que ces deux vers éternellement ridicules:

Le voilà ce poignard, qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement : il en rougit, le traître!

Rien de plus froid que cette pensée, qui fut cependant très-applaudie, parce qu'alors on avait la fureur des pointes et des jeux de mots. Corneille lui-même, qui, le premier, en a purgé le théâtre, en a laissé, dans les ouvrages de sa jeunesse, un nombre assez grand pour rendre Théophile excusable. Ce poète, dont il n'est resté que très-peu de vers, avait souvent d'heureuses saillies, et s'était fait beaucoup d'amis, par le seul mérite de l'esprit de société, moins commun de son temps que de nos jours; mais il eut aussi des ennemis bien cruels, bien implacables. Le plus dangereux fut le jésuite Garasse, qui épuisa contre lui l'injure et la calomnie, qui parvint à le faire enfermer, pendant deux ans, dans le cachot de Ravaillac, et qui enfin l'eût fait brûler, si le duc de Montmorency n'eût donné un asyle dans son hôtel à ce poète infortuné, qui mourut, à l'âge de trente-six ans, victime du fanatisme. Le prétexte de Garasse était de venger la religion: mais quel étrange zèle que celui qui se permet les délations et le mensonge! On ne peut lire, sans être attendri, les apologies que Théophile écrivit pour se justifier; et c'est à

titre de malheureux célèbre, que nous lui donnons une place dans ces Mémoires. Peut-être s'était-il rendu coupable de quelque imprudence; mais rien ne fût prouvé contre lui. Il trouva des amis et des défenseurs parmi des gens qu'on ne pouvait soupçonner de favoriser l'irréligion. Sa jeunesse, d'ailleurs, aurait dû lui servir d'excuse; et coupable ou non, il intéressera toujours par ses malheurs, tandis que la mémoire de ses persécuteurs demeurera flétrie dans l'opinion publique.

THOMAS (Antoine), de l'Académie française, ancien professeur au collége de Beauvais, né aux environs de Clermont, en......, mort en 1785. Il s'était d'abord signalé contre la nouvelle philosophie et les prétendus esprits-forts, qui voulaient alors donner le ton à la nation, en sappant à-la-fois tous les fondemens de l'autorité et de la morale. Son zèle l'avait même emporté trop loin, et jusqu'à lui faire méconnaître les beautés du poëme de Voltaire sur la loi naturelle, ouvrage dont il a parlé avec assez de mépris.

Cet auteur s'est ensuite renfermé dans le

genre des panégyriques. Si l'éloquence n'est qu'une convulsion perpétuelle ; si l'enflure de Brébœuf peut s'appliquer avec succès à la prose ; si les maximes, les sentences, les réflexions multipliées jusqu'au dégoût, peuvent devenir les ornemens naturels du discours ; enfin, si un style toujours tendu, toujours guindé, doit prévaloir sur la simplicité majestueuse du style de Bossuet, Thomas doit, sans contredit, être regardé comme un des plus rares modèles de ce nouvel art de parler. Nous croyons que c'est à lui qu'on a voulu faire allusion dans ces vers d'une satyre connue :

D'un fatras emphatique un autre enflant sa voix,
Vient régenter les grands, les ministres, les rois ;
Et dans l'Académie, empesé pédagogue,
Voit, malgré d'Olivet, son faux sublime en vogue.

Ce fatras emphatique et ce faux sublime nous semblent en effet caractériser très-bien le style hydropique et boursouflé de cet ancien professeur.

Un des derniers ouvrages de cet écrivain est une compilation galante en faveur des dames, pour leur prouver, par une foule

d'autorités, que leur organisation ne différant point de la nôtre, elles peuvent, aussi bien que nous, prétendre à tous les genres de gloire. La manière de l'auteur paraît un peu moins laborieuse dans cette bagatelle que dans ses autres productions; mais le projet qu'il a eu de plaire aux dames, lui a fait contracter je ne sais quelle afféterie de style, qui n'est point de son caractère, et qui tient d'ailleurs de fort près au néologisme. On voit qu'il ne sait pas tenir un juste milieu. Peut-être un degré de feu de plus ou de moins, en eût fait un bon orateur ou un grand poète.

Depuis les premières éditions de ces Mémoires, on a beaucoup vanté un Éloge de Marc-Aurèle, du même auteur, qui est en effet l'ouvrage où il s'est le plus rapproché du ton simple de la nature, en conservant la dignité du style oratoire: mais le bruit même qu'on a fait de cet éloge, annonce assez combien la véritable éloquence est devenue rare, et combien elle a dégénéré.

Nous n'ignorons pas que cet article a paru trop sévère; et ce n'est qu'après avoir relu avec une nouvelle attention l'entière collection des Œuvres de cet écrivain, que nous

nous sommes déterminés à le laisser subsister, en avouant toutefois qu'il est susceptible de quelque modification.

Nous reconnaissons, par exemple, que si Thomas est fort loin d'être un modèle de style, on ne peut lui refuser le mérite de penser avec force, souvent même avec profondeur. Quoiqu'en général sa manière soit pénible, laborieuse, chargée d'emphase, et qu'on soit presque toujours tenté de lui dire avec Horace :

Neque semper arcum
Tendit Apollo,

il est cependant de ses ouvrages où ces défauts se font moins sentir, et où l'on voit qu'il avait tâché de s'en corriger. Tels sont, entre autres, parmi ses éloges, ceux de Duguay-Trouin, de Descartes, du Dauphin de France, et surtout celui de Marc-Aurèle. Ce genre d'ouvrage était celui qu'il paraissait affectionner le plus ; il aimait à louer les grandes vertus, parce qu'il en avait le modèle dans son propre cœur ; et c'est à ce sentiment respectable qu'on doit attribuer les morceaux vraiment éloquens qui se trou-

vent quelquefois dans ceux de ses éloges que nous approuvons le moins, et où la gêne de l'enfantement se fait le plus remarquer. En apprenant que non-seulement il regardait Diderot comme un des émules de Buffon, mais qu'il lui accordait même une sorte de prééminence sur cet écrivain célèbre, on ne sera pas surpris que lui-même ait mis si peu de naturel dans sa manière d'écrire.

S'il y a, comme nous l'avons dit, de l'afféterie dans son Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes, dans les différens siècles, son Essai sur les éloges lui fit beaucoup d'honneur, et nous semble, sous tous les rapports, une de ses meilleures productions. Ses vers ont le défaut de sa prose. Il y en a de très-beaux dans son épître au peuple, qu'on peut regarder cependant comme un des ouvrages où commençaient à se développer les germes de la révolution. On trouve aussi de très-beaux morceaux dans son poëme de la Pétréïde: mais l'affectation, l'enflure, et, si nous l'osons dire, le travail du marteau, se font trop sentir dans sa poésie. La Pétréïde, d'ailleurs, qu'il n'a

point achevée, ne promettait qu'un ouvrage mal ordonné, et souvent de l'ennui. Peut-être les meilleurs vers de l'auteur sont ceux où il a lutté contre Juvénal dans ce portrait de Messaline:

Quand de Claude assoupi la nuit ferme les yeux,
D'un obscur vêtement sa femme enveloppée,
Seule aveo une esclave, et dans l'ombre échappée,
Préfère à ce palais, tout plein de ses aïeux,
Des plus viles Phrynés le repaire odieux.
Pour y mieux avilir le rang qu'elle profane,
Elle emprunte à dessein un nom de courtisane;
Son nom est Lysisca : ces exécrables murs,
La lampe suspendue à leurs dômes obscurs,
Des plus affreux plaisirs la trace encor récente,
Rien ne peut réprimer l'ardeur qui la tourmente.
Un lit dur et grossier charme plus ses regards
Que l'oreiller de pourpre où dorment les Césars.
Tous ceux que dans cet antre appelle la nuit sombre,
Son regard les invite, et n'en craint pas le nombre.
Son sein nu, haletant, qu'attache un réseau d'or,
Les défie, et triomphe, et les défie encor.
C'est-là que dévouée à d'infâmes caresses,
Des muletiers de Rome épuisant les tendresses,
Noble Britannicus, sur un lit effronté,
Elle étale à leurs yeux les flancs qui t'ont porté!
L'aurore enfin paraît, et sa main adultère
Des faveurs de la nuit réclame le salaire.
Elle quitte à regret ces immondes parvis.

Ses sens sont fatigués et non pas assouvis.
Elle rentre au palais hideuse, échevelée;
Elle rentre, et l'odeur autour d'elle exhalée,
Va sous le dais sacré du lit des empereurs,
Révéler de sa nuit les lubriques fureurs.

Ce tableau d'un genre qu'on pourrait accuser de licence, et qui ne paraissait pas susceptible d'être rendu dans notre poésie, est un exemple de difficulté vaincue qui honore le talent du traducteur. Il prouve que notre langue n'aurait ni moins d'expression ni moins d'énergie que la latine, et que les affreuses vérités de Juvénal *, comme Boileau les appelle, ne perdraient rien dans la traduction d'un poète qui saurait se pénétrer du génie de son modèle.

Si quelque chose pouvait confirmer l'idée que nous avons donnée des vices du style qui déparent trop souvent les ouvrages de Thomas, ce seraient les lettres qu'il écrivait à madame Necker, et que M. Necker a maladroitement insérées dans les mélanges ex-

* Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Etincellent par-tout de sublimes beautés.

Art poétique, *Chant II.*

traits des manuscrits de cette dame, qui ne valaient pas trop la peine d'être publiés. On y voit, jusques dans la familiarité d'une correspondance épistolaire, combien Thomas était loin de la nature. Madame Necker elle-même, quoique son amie, le sentait si bien qu'elle disait de lui: « Sa physionomie exagère toujours ses expressions, ses expressions exagèrent ses idées, et ses idées exagèrent ses sentimens ». Cet apperçu ne manque ni de justesse ni de finesse; il nous retrace à-peu-près ce que nous avons toujours pensé de l'écrivain qu'elle a voulu peindre; et s'il ne justifie pas entièrement la sévérité de notre ancien article, il nous autorise à le conserver.

THOU (Jacques-Auguste de), né à Paris en 1553, mort en 1617. Le modèle des historiens français, quoique, par un usage familier de son temps, il ait mieux aimé écrire en latin que dans notre langue, qui était véritablement encore trop agreste et trop sauvage. Le caractère de cet historien a rendu son nom respectable à toute l'Europe. On voit qu'il était ennemi des factieux, des

persécuteurs, et de tous ces attentats sacrés qu'un faux zèle s'était permis dans les deux religions qui divisaient la France lorsqu'il écrivit. Mais il faut se défier de la traduction française qu'on a faite de son histoire: non-seulement elle est infidèle par plusieurs contre-sens, mais comme on a supprimé toutes les autorités dont s'appuyait M. de Thou, et qu'il avait eu soin de citer à la marge, il arrive souvent qu'on affirme, d'après lui, des choses que lui-même n'affirmait pas, et qu'il ne rapportait que sur le témoignage d'autrui. Cette liberté qu'on a prise est inexcusable, et devrait être corrigée dans les nouvelles éditions.

TITON DU TILLET (ÉVRARD), né à Paris en 1677, mort dans la même ville en 1762. Son nom doit se trouver dans tous les répertoires de littérature, et devait honorer la liste de toutes les académies. Aucun citoyen n'a témoigné plus de respect et d'amour pour les gens de lettres, et n'a plus sacrifié à leur gloire. Dans une situation à peine au-dessus de l'aisance, il avait fait construire en bronze un monument consacré à la mémoire

du beau siècle de Louis XIV, et des hommes célèbres qui l'ont illustré. La description en est assez connue; mais il brûlait d'exécuter en grand, ce que la médiocrité de sa fortune ne lui avait permis d'exécuter qu'en petit; et il s'occupa de ce projet patriotique pendant une partie de sa vie. Les Anglais lui auraient érigé à lui-même une statue: mais son zèle ne lui valut guère que le stérile honneur d'être placé dans un fauteuil, toutes les fois qu'il assistait aux séances publiques de l'Académie, qui se fût honorée davantage en inscrivant dans ses fastes un nom aussi respectable.

On a reproché à M. du Tillet d'avoir associé dans son Parnasse, aux grands hommes du siècle de Louis XIV, quelques écrivains trop peu dignes de cette distinction. On connaît l'épigramme de Voltaire:

Dépêchez-vous, monsieur Titon,
Enrichissez votre Hélicon;
Placez-y sur un piédestal
Saint-Didier, Danchet et Nadal;
Qu'on voie armés du même archet
Saint-Didier, Nadal et Danchet,
Et couverts du même laurier,
Danchet, Nadal et Saint-Didier.

Mais cette épigramme, originale par sa tournure, était, dans le fond, très-injuste. Ce monument était composé de figures en pied, réservées aux véritables hommes de génie à qui la nation devait sa gloire, et de quelques autres figures, en médailles seulement, destinées à des écrivains d'un talent moins supérieur, mais réellement estimables. Rien, à ce qu'il nous semble, ne caractérisait mieux l'esprit de justice et de bienveillance dont le fondateur du Parnasse français était animé pour les gens de lettres. Voltaire lui-même n'a-t-il pas placé dans le Temple du goût, quelques personnages d'un ordre inférieur à celui des Corneille, des Racine, des Molière, des La Fontaine, des Boileau? Pourquoi n'en serait-il pas de ce Temple comme du Paradis? *Multæ sunt mansiones in domo patris mei*: il est vrai pourtant qu'il n'y faudrait pas admettre la médiocrité.

TOUSSAINT (François-Vincent), né à Paris en 1715, mort à Berlin en 1772. Après avoir commencé sa carrière par des hymnes latines à la louange du bienheureux Pâris, ce qui prouve que sa jeunesse n'avait pas été

exempte d'une sorte de fanatisme, un fanatisme d'une autre espèce le jeta dans le parti philosophique.

Son livre des Mœurs étonna par des principes hardis auxquels on n'était point encore accoutumé; mais comme certaines vérités morales y sont présentées avec le sentiment de la conviction, comme le dogme sacré d'un dieu rémunérateur et vengeur y est respectueusement conservé, et qu'en général on y reconnaît toutes les obligations imposées à l'homme par la loi naturelle; ce livre, appuyé du moins sur les principes du pur théisme, ne ferait plus fortune aujourd'hui parmi nos philosophes. On sait que la plupart de ces messieurs ont enfin secoué le joug de toutes ces vérités importunes, et que leur licence s'est égarée dans le plus absurde pyrrhonisme: aussi le livre des Mœurs, précisément par ce qu'il contient d'estimable, est-il relégué, pour ainsi dire, par nos esprits forts, dans la classe des livres de dévotion, et traité par eux avec le même mépris.

Nous approuvons, au contraire, le respect que l'auteur a conservé pour quelques vérités fondamentales. Son ouvrage d'ailleurs

est recommandable du côté du style ; mais nous sommes fâchés, pour l'honneur de la philosophie, qui semblait alors n'avoir pas encore tout-à-fait abjuré le langage des bienséances, d'y trouver quelques propositions mal sonnantes, telles que celles-ci : « Un fils » ne doit aucune reconnaissance à son père » de lui avoir donné le jour. L'amour filial » est susceptible de dispense. Le seul moyen » de s'affranchir des besoins, est de les satis- » faire ».

Ces propositions, où la philosophie commençait à lever le masque, nous rappellent un mot de la courtisane Glycère au philosophe Stilpon. Ce dernier lui reprochait de corrompre la jeunesse : « Cela peut être, lui » répondit la courtisane ; mais, vous autres » philosophes, on vous reproche précisément » la même chose, convenez-en de bonne- » foi : Eh ! qu'importe, après tout, par qui » se dérange votre jeunesse, par une cour- » tisane, ou par un philosophe ? » Ce mot piquant, qui nous a été conservé par Athénée, prouve que ce n'est pas de nos jours seulement que la philosophie s'est rendue suspecte de dépraver les mœurs ; et à juger

du caractère de la courtisane par cette saillie, nous croyons qu'elle était de meilleure compagnie que ces pédans à la mode, qui ne cessent de nous étourdir de leurs fastidieuses déclamations.

Malgré la douceur apparente de son caractère, Toussaint avait sa bonne dose de l'orgueil, du fiel et de l'intolérance des adeptes de la nouvelle philosophie. Dans un ouvrage qu'il a intitulé Éclaircissement sur le livre des mœurs, tout en disant *qu'il n'aime à parler mal de personne, qu'il est rempli d'humanité, et d'une sensibilité si tendre qu'il n'égorgerait pas un poulet*, voici la manière honnête et modérée dont il s'exprime sur l'auteur de la comédie des Philosophes : « Il regarde comme flétris tous ceux qui le » voyent ou tous ceux qu'il aime ». Il l'appelle fourbe, sycophante, calomniateur, boute-feu, Erostrate, enfin Catilina de la république littéraire, dont il voudrait, ajoute-t-il, se faire passer pour le Tullius.

Eh quoi! doucereux Toussaint, c'est ainsi que vous prétendiez justifier ce caractère de bonhomie, cette humanité, cette sensibilité tendre que vous vous attribuez dans

votre livre ! Ne voyez-vous pas que, sous la peau de mouton qui vous couvre, vous laissez trop maladroitement appercevoir qui vous êtes ?

TRESSAN (Louis-Élisabeth de Lavergne, comte de), né au Mans en 1705, mort en 1782; connu par de jolis vers, et par son goût éclairé pour l'histoire naturelle. Mais ce qui lui assure, à la considération publique, plus de droits que ses ouvrages, c'est l'exemple unique qu'il a donné à tous les gens de lettres, en réparant, avec autant de noblesse que de courage, une injustice qu'il avait commise, à l'instigation de quelques philosophes, envers l'auteur de ces Mémoires. Ce dernier, dans une comédie qui fut représentée à Nancy, le jour d'une cérémonie à jamais mémorable, s'était permis quelques plaisanteries, non contre la personne, mais contre les paradoxes du citoyen de Genève. Ces mêmes philosophes, qui déchirent aujourd'hui si scandaleusement cet écrivain célèbre, depuis qu'en leur témoignant son mépris il a mortifié leur amour-propre, paraissaient alors animés pour lui de l'enthou-

siasme le plus violent. Le comte de Tressan, livré à leurs séductions, et entraîné par cet esprit de société dont il est si difficile de se défendre, adressa au roi de Pologne, un Mémoire dans lequel il traitait d'attentat la liberté que l'auteur de cette comédie avait prise, et demandait vengeance au nom de Rousseau et de la philosophie. Ce Mémoire n'eut point d'effet. L'auteur de la comédie se contenta, pour sa défense, de publier ses Petites Lettres sur de grands Philosophes : et quelque temps après, il fit son apologie, au théâtre même, par cette pièce si connue, qui sembla déconcerter enfin les ennemis de sa tranquillité et de la raison. Le succès de cet ouvrage lui donna la confiance de l'adresser au comte de Tressan, qui ouvrit alors les yeux sur les séductions qui avaient pu l'égarer, et qui nous en témoigna noblement son repentir.

Dans une lettre remplie des assurances les plus flatteuses de son estime, non-seulement il avoue qu'il ne s'est montré qu'à regret dans une affaire dont le souvenir l'afflige, mais il ajoute : « Je n'ai su que trop tard bien des » choses qui se sont passées, et qui vous ont

» justement animé à défendre une cause que
» tout homme qui pense se ferait honneur de
» soutenir ».

Touchés, comme nous devions l'être, d'un procédé si rare, la reconnaissance nous fit un devoir de le publier : mais avec quelle indignation le comte de Tressan ne dut-il pas apprendre que, pour se venger de son abandon, les mêmes philosophes avaient osé, dans un recoin de leur Encyclopédie, insérer, sous son nom, un article *Parade*, rempli d'indécence, d'injures grossières, de mensonges et d'absurdités ? On renouvelait dans cet article, avec une espèce de fureur, toutes ces calomnies honteuses que la haine philosophique avait répandues dans une foule de libelles méprisés, pendant qu'on jouait la comédie des Philosophes, et long-temps encore après cette époque.

Ces messieurs s'étaient flattés sans doute que cet article, enseveli dans l'immensité de leurs volumes, échapperait à tous les yeux : car avec quelle apparence pouvaient-ils penser qu'on prêterait, sur leur parole, au comte de Tressan, un procédé de cette nature ? Comment persuader qu'un homme de son

rang se serait abaissé jusqu'à écrire sur les parades, et jusqu'à composer l'article le plus abject de leur Dictionnaire? Le comte de Tressan pouvait-il même être censé savoir ce que c'est qu'une parade? Et n'était-il pas fort étrange, que dans le prétendu dépôt des connaissances humaines, on eût consacré plusieurs pages à disserter gravement sur un genre de polissonnerie réservé aux tréteaux pour l'amusement de la livrée?

Ces messieurs s'étaient donc imaginé que cette indignité resterait dans les ténèbres. Cependant, leur propre expérience devrait leur avoir appris que tout se découvre.

Le public judicieux et impartial, sentira la nécessité où nous étions de nous étendre ici malgré nous. Il fallait justifier, et le comte de Tressan, et nous-mêmes. Il fallait surtout apprendre aux honnêtes gens l'existence d'un libelle qu'ils auraient été si loin de soupçonner dans une compilation prétendue philosophique. Cette indécence n'est pas la seule que renferme ce Dictionnaire; et les personnes qui se piquent de justice, sont actuellement à portée de connaître toute la

vérité de ce vers de la comédie des Philosophes :

Ce sont eux que l'on doit nommer persécuteurs.

On vient d'annoncer une édition complète des ouvrages du comte de Tressan, en douze volumes. Douze volumes! c'est beaucoup.

Nous invitons les éditeurs à faire disparaître de la traduction de l'Arioste, quelques inexactitudes fort étranges. Pour n'en citer qu'un exemple, le traducteur, dans une des stances du dixième chant*, a pris un serpent pour une biche. Qu'il ait pu se tromper sur la signification du mot *biscia*, ce n'est pas ce qui nous étonne; mais que le sens de la phrase ne l'ait point éclairé, c'est ce que nous avons peine à concevoir.

Actuellement qu'on ne doit plus d'autre égard à la mémoire du comte de Tressan, que de ne pas blesser la vérité, en parlant de lui avec une entière franchise, nous dirons qu'il est une nouvelle preuve de ce que nous avons déjà dit à l'article du duc DE NIVER-

* La Stance 103.

NOIS, qui lui était très-supérieur en mérite : « Les gens du monde qui se mêlent d'écrire, » ne s'élèvent jamais, dans les Lettres, au » rang de ceux qui les cultivent par état ». Les douze volumes du comte de Tressan ne feraient qu'une réputation bien mince à un littérateur caché dans la foule. Malgré la dignité de caractère que supposait le préjugé dans les hommes de sa naissance, le comte de Tressan n'en avait aucune, ou plutôt il manquait absolument de caractère. Le seul desir violent qu'il eut, était de jouer un personnage dans les Lettres, et d'arriver à l'Académie française, dans laquelle il ne fut admis qu'après vingt refus, et dans ses dernières années. Cette chétive ambition l'eût rendu coupable de toutes les manœuvres de la plus basse intrigue *. Il était parvenu à faire ou-

* Si quelque chose pouvait paraître invraisemblable dans les faiblesses humaines, la conduite à-la-fois déplorable et ridicule que tint avec nous le comte de Tressan, en offrirait un exemple très-curieux par sa singularité même.

On a recueilli, dans les Œuvres posthumes de d'Alembert, imprimées chez *Pougens* en 1799, des Lettres de ce pauvre Comte, par lesquelles il s'efforce de désavouer celle que nous avons citée, et qu'il nous écrivit en 1763. Ce fut, selon lui, une espèce de violence que lui fit le roi de

blier des couplets très-mordans qu'il s'était permis contre plusieurs personnes de la cour, et qui étaient véritablement ce qu'il avait fait de mieux, parce qu'il était né avec un

---

Pologne en notre faveur. Son embarras perce à chaque ligne dans ce désaveu. Ce qu'on y voit de plus clair, c'est la crainte qu'il a que cette malheureuse lettre, en indisposant contre lui les philosophes, ne lui ferme les portes de l'Académie. Il en témoigne le plus humble repentir; et pour en prouver la sincérité, il nous accable d'injures à notre insu: car on imagine bien que nous n'étions pas dans le secret de cette correspondance. Pour mieux jouer son rôle, non-seulement il assure qu'il a déjà rompu tout commerce avec nous, mais qu'il est même tout prêt à se reconnaître publiquement pour l'auteur de ce ridicule article *Parade*, dont nous avons parlé, et qu'on n'a pas rougi d'insérer dans l'Encyclopédie.

Eh bien! à cette époque-là même, ou du moins peu de temps après, le comte de Tressan, jusqu'aux derniers momens de sa vie, nous faisait les protestations d'amitié les plus tendres. Guéri de sa frayeur, parce qu'enfin il était parvenu à l'Académie, il ne cessait de nous écrire, en nous priant toujours d'oublier le passé. C'étaient de sa part les invitations les plus pressantes, au nom de sa femme et au sien, *de réunir nos petits ménages*. Nous et nos amis, nous devions regarder sa retraite de Franconville comme la nôtre; et pour nous en donner l'exemple, tous deux nous faisaient l'honneur de venir dîner familièrement avec nous dans notre hermitage d'Argenteuil, dont ils paraissaient plus épris que nous-mêmes. La confiance du Comte n'avait plus de bornes; elle allait jusqu'à nous faire part de ses

esprit très-caustique, quoiqu'il s'efforçât de le déguiser sous une apparence doucereuse. M. de Boufflers, qui le connaissait très-bien, le désignait plaisamment sous l'emblême d'une guêpe qui se noie dans du miel.

---

chagrins domestiques, en nous demandant de petits services, que nous étions charmés de pouvoir lui rendre. Il est vrai que nous ignorions, et que, sans le Recueil de Pougens, nous ignorerions encore le double personnage qu'avait joué le comte de Tressan : mais nous avons du moins conservé les lettres qui attestent la vérité de tous les faits qu'on vient de lire; et quoique, par elles-mêmes, elles n'aient rien de fort intéressant, on les trouvera cependant, comme pièces justificatives, à la fin de ce volume. Le contraste singulier qu'elles présenteront avec celles que Pougens a recueillies, quoiqu'elles n'en valussent guère la peine, dans les Œuvres posthumes de d'Alembert, sera véritablement très-piquant pour ceux qui seront curieux de les comparer. Au reste, si la singularité même du contraste faisait naître quelques soupçons sur la réalité des lettres qui sont entre nos mains, et que nous avons fait voir à plusieurs de nos amis, nous nous engageons, au premier signe d'incrédulité, à en déposer les originaux à la Bibliothèque Mazarine, où tout le monde en pourra juger par ses yeux.

Ces anecdotes ont leur prix dans des Mémoires qui doivent servir à l'Histoire de notre Littérature. Elles prouvent l'esprit qui régnait au dix-huitième siècle, la frayeur qu'on avait des philosophes, et les ménagemens qu'on était forcé d'avoir avec eux, quand on avait la petite ambition de prétendre à des grâces dont leur crédit les avait rendus maîtres.

TRISTAN L'HERMITE (FRANÇOIS), de l'Académie française, né à Soliers, dans la province de la Marche, en 1601, mort à Paris en 1655. Sa Mariamne dut sa grande réputation aux talens du célèbre comédien Mondori, et au rare mérite qu'elle avait pour le temps. Jean-Baptiste Rousseau ne dédaigna point de la retoucher en 1725, quoiqu'il fût persuadé que le sujet en était malheureux.

On a de Tristan beaucoup d'autres ouvrages dramatiques qui sont tombés dans l'oubli. Il balança, comme Mairet et Scudéry, la réputation naissante de Corneille, qui ne trouva parmi les poètes ses contemporains que le seul Rotrou qui rendît justice à ses talens, parce que lui-même en avait de supérieurs. L'auteur de Venceslas devait être l'ami de Corneille; et Marmontel aurait dû se dispenser de profaner cette belle tragédie, en essayant de la rajeunir.

TRUBLET (l'abbé NICOLAS-CHARLES-JOSEPH de la Flourie), de l'Académie française, né à Saint-Malo en 1697, mort en 1770. Semblable à ces satellites destinés à

suivre invariablement le cours d'une grande planète, à laquelle ils sont subordonnés, M. l'abbé Trublet passa la meilleure partie de sa vie dans une respectueuse contemplation entre MM. de Fontenelle et de La Motte. Il les commentait de leur vivant, et les commentait encore long-temps après leur mort.

Cette assiduité, et la longue persévérance de ses sollicitations, lui ouvrirent enfin les portes du Lycée académique, ces portes demeurées inexorables au seul abbé Le Blanc.

On pourra prendre, dans une des lettres de M. l'abbé Trublet sur M. de La Motte, une idée de sa manière d'écrire: « Je perds, » disait-il, dans M. de La Motte, un homme » qui m'aimait. Je crois dire ceci sans or- » gueil. J'aimais M. de La Motte plus que je » ne puis vous dire, plus que je ne croyais » l'aimer; et quand on aime à un certain » point, on ne tire pas vanité d'être aimé ».

C'est jouer sur le mot *aimer*, que de le répéter ainsi cinq ou six fois en trois lignes. La petite maxime énigmatique qui termine cette phrase, ne nous paraît d'ailleurs qu'une froide subtilité.

Nous tombons sur un autre passage dont nous ne sommes pas plus contens: « La na-
» ture dit à chaque homme, en le formant:
» soyez cela, et ne soyez pas autre chose, si
» vous voulez être quelque chose. Elle avait
» dit à M. de La Motte: *Soyez ce que vous*
» *voudrez*. La règle de suivre son talent n'é-
» tait pas faite pour lui; elle l'eût obligé à
» tout, et ainsi à l'impossible ». Si ce n'est pas-là le jargon de Marivaux, renouvelé des Précieuses, nous sommes fort trompés.

Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

La longue lettre de l'abbé Trublet, qui sert d'introduction à la dernière édition des Œuvres de La Motte, ne doit être lue qu'avec une extrême défiance. Il tâche d'y fortifier, autant qu'il le peut, tous les paradoxes de cet écrivain, l'homme de France qui eut le plus d'esprit et le moins de goût. L'abbé Trublet vante beaucoup les Odes de ce poète, parce qu'elles lui paraissent très-riches de pensées. Il nous semble, au contraire, que cette morgue sentencieuse est précisément

ce qui les rend mauvaises. C'est par les sentimens et les images que la poésie doit surtout attacher ; il faut y joindre l'harmonie pour le charme de l'oreille : mais rien ne sied moins au genre lyrique que cet appareil doctoral qui se fait sentir dans toutes les odes et jusques dans les fables de La Motte. Jamais il ne quitte la fourrure, et à force de vouloir instruire, il néglige trop les moyens de plaire. Ce fut très-mal à propos qu'il donna le nom d'odes à des Traités de morale en rimes, écrits sans aucune inspiration, et toujours dépourvus d'harmonie. La Motte a dit dans son style dur, guindé et bizarre :

Les vers sont enfans de la lyre,
Il faut les chanter, non les lire;

et de pareils vers n'étaient faits ni pour être lus ni pour être chantés.

Sa prose a véritablement plus d'élégance et de correction ; mais par malheur on ne connaît guère de lui que des dissertations relatives à ses propres ouvrages, et dans lesquelles il ne cesse de tendre des piéges au goût de ses lecteurs. On n'a point oublié l'étrange manie qui lui prit tout-à-coup contre les vers, et le desir

qu'il eut d'introduire l'usage d'écrire en prose les tragédies et même les odes ; cette seule manie prouve assez qu'il n'était pas poète.

Nous convenons qu'aujourd'hui la plupart de nos tragédies nouvelles nous feraient desirer qu'elles fussent en prose, parce que rien n'est au-dessous des vers médiocres ; mais quand on a sous les yeux les belles tragédies de Racine, et qu'on est à portée de juger combien, entre les mains du génie, l'art des vers ajoute à la plus belle prose, on ne conçoit pas qu'il existe des hommes assez mal organisés pour être insensibles au charme d'une pareille poésie.

Que l'on écrive, si l'on veut, des tragédies en prose, mais que du moins on ait la bonne foi de convenir que c'est par le seul désespoir d'atteindre à cette perfection que Voltaire même n'a point égalée. La Motte, à qui la nature avait refusé le talent des vers, ressemblait un peu au renard de la fable *. Il

---

* Messer Houdart, peut-être on vous croirait;
Mais, par malheur, vous n'avez pas de queue.

J.-B. Rousseau.

cherchait à faire illusion par le mérite qu'il avait, et à décrier celui qu'il n'avait pas. Comme en effet il écrivait agréablement en prose, il s'efforçait de faire valoir la prose aux dépens de la poésie ; mais personne ne fut la dupe de son manége.

Gâté par les paradoxes de son auteur chéri, l'abbé Trublet prétend que notre meilleur prosateur est beaucoup plus près de la perfection que notre meilleur poëte; mais qu'en savait-il? Il faut, pour juger les poètes, avoir du moins quelque étincelle du feu divin qui les anime. Racine est-il donc plus éloigné de la perfection de l'art des vers, que Bossuet ou Pascal de celle de la prose?

Le même ajoute qu'à l'exception de Voltaire, nos meilleurs poètes n'ont écrit en prose que très-médiocrement, et que Racine lui-même ne mérite, à cet égard, aucune distinction, parce qu'il n'a fait en prose que de petits ouvrages. L'abbé Trublet ne s'est pas douté que Racine était précisément l'homme à qui la nature avait dit : *Soyez ce que vous voudrez*, et qu'il eût certainement acquis tous les genres de gloire auxquels il eût voulu prétendre.

Lorsque cet écrivain se trompe ainsi sur un homme aussi supérieur que Racine, lorsqu'on le voit semer, à chaque ligne, les opinions les plus bizarres, on ne doit pas être étonné quand il ajoute que la plus grande louange qu'on pût donner à des vers, serait de dire qu'ils valent de la prose, *mais qu'il n'en connaît pas qui ayent ce mérite.* Apparemment il en exceptait au moins ceux de La Motte, puisqu'il l'appelle un de nos plus grands poètes: mais c'est trop s'arrêter sur des paradoxes si étranges.

Il paraît que l'abbé Trublet, si sa bonhomie et sa médiocrité ne lui en eussent souvent épargné le chagrin, eût été très-sensible à la critique. Il regardait, *comme une grosse injure*, le titre d'un livre fait par madame Dacier pour défendre Homère qu'elle entendait parfaitement, contre La Motte qui le critiquait sans l'entendre, et qui le travestissait en mauvais vers. Ce livre est intitulé, Des causes de la corruption du goût, et nous ne voyons pas trop en quoi ce titre était si coupable; mais il suffisait que La Motte fût attaqué dans l'ouvrage, pour que l'abbé Trublet n'y vît que des blasphêmes.

Il avait travaillé long-temps au Journal des savans sans beaucoup de succès, comme on peut le préjuger d'après ses étranges opinions en littérature. Mais sur la fin de sa vie, les railleries que Voltaire et les philosophes ne lui épargnaient pas, lui firent naître le projet de fonder un journal chrétien dont le principal objet était de défendre périodiquement la religion contre les sophismes des incrédules. Malheureusement l'exécution ne répondit pas au mérite de l'intention, et ce journal ne survécut pas à son fondateur. De nos jours, quelques folliculaires dont le zèle ne se manifeste que par l'insulte et la calomnie, s'étaient proposé de le faire revivre, mais le mépris public les écrase. L'abbé Trublet du moins avait des mœurs, et s'il n'a jamais eu parmi les gens de lettres qu'un rang très-médiocre, il a toujours conservé ce que n'obtiendront pas ceux qui se flattaient de le remplacer, la réputation d'un fort honnête homme.

U.

URFÉ (HONORÉ D'), comte de Châteauneuf, né à Marseille en 1567, mort à Villefranche en 1625. Aucun livre n'a eu plus de succès que son roman de l'Astrée, qui a fourni quelques proverbes à la langue, et différens sujets à l'aiguille et au pinceau, mais qui est enfin tombé dans un oubli assez général, comme tous les ouvrages qui naissent avant que le génie d'une langue et le goût d'une nation soient parvenus à une certaine maturité. Ce qu'on n'a point assez observé, c'est que le succès même de cette pastorale est précisément ce qui nous a empêchés de réussir dans le genre de l'Églogue. Les prétendus bergers de d'Urfé ne sont pas moins fardés que ceux de nos opéra. C'est une métaphysique amoureuse (dont le modèle n'était alors que dans le caractère français), qui est l'éternel aliment de leurs insipides conversations; et c'est malheureusement à leur école que s'étaient formés les bergers de Fontenelle et de La Motte: aussi le genre pastoral est-il un de ceux où nous

nous sommes le plus ridiculement écartés de la nature.

V.

VADÉ (JEAN-JOSEPH), né en 1720, mort en 1759. Voltaire, par une de ces plaisanteries dont il abusait, et qui semblaient peu convenables à sa dignité, s'est permis de mettre ce nom obscur à la tête de quelques-uns de ses ouvrages. C'est ce qui peut nous excuser de parler d'un homme qui n'a guère écrit que dans le genre grivois et dans le style des halles. C'est un burlesque très-inférieur à celui de Scarron; et Boileau, qui ne pouvait souffrir qu'on lui parlât de ce dernier poète, parce que son nom, disait-il, lui rappelait toujours le souvenir de quelque sottise, aurait eu bien plus d'antipathie encore pour celui de Vadé.

Quelques personnes, disposées à tolérer ce mauvais genre, prétendent que la poésie peut avoir ses Téniers comme la peinture. Nous croyons qu'elles se trompent, et rien ne prouve mieux, à notre avis, la vanité des comparaisons. La tête d'un paysan flamand, pleine d'énergie et d'expressions, peut four-

nir à un artiste le sujet d'une excellente étude ; son but est rempli s'il a parfaitement imité la nature. L'inégalité des conditions disparaît aux yeux d'un grand peintre, et l'homme, quel qu'il soit, est toujours un modèle digne de ses pinceaux : mais quel est le mérite de copier l'esprit, les mœurs et le jargon des halles ? il faut avouer du moins que ces peintures grossières ne seraient faites que pour y être exposées, puisqu'elles ne trouveraient que là des spectateurs capables de bien sentir la vérité de l'imitation.

Vadé cependant n'était pas dépourvu de quelque esprit naturel. Un petit nombre de couplets assez piquans, et quelques parodies agréables, prouvent qu'il aurait pu réussir quelquefois à divertir les honnêtes gens.

VARILLAS (Antoine), né dans la Haute-Marche en 1624, mort en 1696. Historien peu estimé, parce qu'il s'est donné dans l'histoire les mêmes libertés qu'on pourrait se permettre dans un roman. Ses narrations, cependant, sont très-agréables, et il avait l'art de distribuer ses matières avec beaucoup d'intelligence. Ce qui doit lui servir de quel-

que recommandation aux yeux de la postérité, c'est d'avoir eu l'abbé de Saint-Réal pour élève.

VARVILLE (JEAN-PIERRE BRISSOT DE), né à Chartres en 1754, mort victime de la révolution, en 1793. Très-jeune encore, cet écrivain annonçait, en matière d'administration, des idées fortes, des vues profondes, et ses premiers essais semblaient déjà mériter l'attention des hommes d'état. Il avait fait en société avec Clavière, un des plus éclairés et des plus estimables citoyens de Genève, un ouvrage intitulé De la France et des États-Unis, où il prouvait aux deux nations l'intérêt commun qui les rapproche, et le besoin qu'elles auraient de se lier par les nœuds d'un commerce réciproque. Nous connaissions de Varville d'autres écrits du même genre, et nous étions surpris qu'on pût réunir, à son âge, une si grande étendue de connaissances politiques, à une maturité de jugement qui semblait n'appartenir qu'à une plus longue expérience.

Montesquieu, en dirigeant tous les esprits du côté des objets importans de la législation

et de la politique, a préparé la révolution qui doit insensiblement faire baisser les arts d'agrément dans l'opinion publique. Ces grands objets, il faut en convenir, intéressaient par leur utilité toutes les classes des citoyens, et rendaient inévitable cette révolution, amenée d'ailleurs par l'impérieuse nécessité des circonstances. Il faut que dans les Lettres, ainsi que dans le cercle de l'année, la saison des fruits remplace celle des fleurs. A leur tour, ces nouvelles idées, en augmentant le trésor des connaissances humaines, feront circuler dans la littérature de nouvelles richesses dont nos neveux pourront jouir : mais les bouleversemens que l'introduction de ces nouveaux principes ne pouvaient manquer de produire, nous ont fait payer bien cher les avantages qu'ils semblent promettre aux races futures.

VAUGELAS (Claude-Favre, seigneur de), de l'Académie française, né à Bourg en Bresse en 1545, mort en 1650. L'un des grammairiens qui a le plus contribué à polir notre langue, et dont les remarques subsistent encore, et ont servi de base à ceux qui

ont eu sur la grammaire des idées bien plus profondes, depuis le docteur Arnauld jusqu'au célèbre du Marsais.

Vaugelas eut un mérite plus grand. Sa traduction de Quinte-Curce, très-estimée encore de nos jours, parut près de dix ans avant les fameuses Lettres provinciales, et on y trouve peu de tours, peu d'expressions qui aient vieilli. Cet ouvrage étonna Balzac, et fut le premier qu'on ait vu en France, écrit avec une pureté continue. Vaugelas était fils d'un jurisconsulte laborieux et célèbre.

VELLY (l'abbé Paul-François), né en Champagne en 1711, mort à Paris en 1759. Il a su dans son Histoire de France, dédiée à M. de Machault, alors contrôleur-général, débrouiller avec succès, et d'une manière très-intéressante, le chaos de nos premières races. Il a eu le mérite de profiter un des premiers des nouvelles lumières que Voltaire a portées sur le genre historique. Il remonte à la source de nos mœurs, de nos usages, de nos loix : enfin, ce n'est pas seulement l'histoire du trône qu'il nous a donnée,

mais celle de la nation. Son style pourrait être plus soigné, ses recherches plus exactes, sa critique plus profonde. Peut-être aurait-on lieu de lui reprocher aussi de s'être un peu trop livré à l'esprit de système. Il écrivait dans le temps où l'on exigeait du clergé la déclaration de ses biens, opération sur laquelle il ne nous appartient pas de prononcer* ; mais il nous semble qu'entraîné par les circonstances, l'abbé de Velly dissimule souvent les priviléges de ce corps avec une affectation trop marquée, et qu'en général il ne laisse échapper aucune occasion de leur porter quelque atteinte. Il était cependant trop éclairé pour ne pas sentir que ces anciens priviléges des grands corps, dont l'origine se confond avec celle de nos monarchies, doivent être d'autant plus respectés qu'ils sont, en quelque sorte, le dernier asyle de nos libertés mourantes ; et l'unique barrière qu'elles puissent opposer aux volontés capricieuses du despotisme. Il est sans doute

* La révolution a prononcé ; mais Velly écrivait sous la monarchie, et il fallait partir des principes qui, dans cet ordre de choses, passaient pour des vérités fondamentales.

du devoir d'un historien de discuter les faits, et de distinguer avec soin les droits qui ont leur source dans une possession légitime, des privilèges usurpés dont il ne peut résulter que des abus. Mais son obligation la plus essentielle est de n'épouser aucun système, et, s'il est possible, de ne se déclarer pour aucun parti. Quiconque ne sera pas conduit par cette sage impartialité, s'expose, en traitant l'histoire, à faire naître dans le sein de l'État des disputes qui, lorsqu'elles ne sont pas méprisées, peuvent devenir dangereuses, et quelquefois dégénérer en troubles civils.

VERGIER (Jacques), né à Lyon en 1657, mort à Paris en 1720. Imitateur naturel, mais faible, des contes de La Fontaine, et plus libre que son modèle. Ce poète était de très-bonne compagnie. Souvent animé par le vin et par le plaisir, il faisait à table des parodies très-piquantes des meilleurs airs de nos anciens opéra; et le célèbre Rousseau témoigne, dans ses lettres, beaucoup d'estime pour le naturel, la facilité et la grace qui règnent dans la plupart de ses saillies. Vergier, comme le dit le même Rousseau, était

un philosophe aimable, un homme de société, qui avait de l'agrément et de l'atticisme dans l'esprit, sans aucun mélange de misanthropie ni d'amertume. Sa mort tragique donna lieu à d'étranges soupçons; mais il est avéré qu'il fut assassiné par des voleurs de la troupe de Cartouche, qui n'avaient que leur brigandage pour motif.

VERNES (Jacob), né en 1728, mort en 178... Pasteur de l'église de Genève, le même à qui nous avions adressé la première édition de ces Mémoires. Mais alors nous ne connaissions pas un très-bon ouvrage qu'il était près de publier, sous le titre de Confidences philosophiques.

Cet ouvrage est divisé par lettres. Celles qui terminent le volume, et l'idée générale du livre, nous ont paru un badinage digne de Swift. La nouvelle philosophie y est écrasée sous le ridicule de ses propres maximes mises en action, et rapportées avec la plus scrupuleuse fidélité.

Si le style d'un étranger pouvait être celui de Pascal, ce livre, mieux fondé en preuves que les Lettres Provinciales, n'eût pas été

moins redoutable aux philosophes du jour, que celles-ci ne le furent aux Jésuites. L'ouvrage venait à peine de se répandre, qu'il a été traduit en Allemagne et en Angleterre.

L'auteur, qui nous honorait de son amitié, était également éloigné des erreurs de la superstition et des principes dangereux du philosophisme.

VERNET (Jacob), pasteur et professeur à Genève, né dans cette ville en 1698, mort en 17... L'un des hommes les plus modestes, et en même temps un des plus judicieux critiques, et des plus savans littérateurs qui aient honoré sa patrie. Ce n'est point à nous de le juger comme théologien; nous nous contenterons de dire que, dans toutes les églises protestantes, il a la réputation d'être un de ceux qui a le mieux saisi, dans le Christianisme, cette simplicité sublime dont Rousseau a fait un si bel éloge, et qui a su le présenter sous le point de vue le plus propre à le faire aimer.

Ses Dialogues Socratiques sont écrits avec une pureté remarquable dans un étranger, et remplis d'intérêt. Cette marche de Socrate,

qui s'adapte si bien à l'instruction, y est fidèlement suivie. On sait que ce philosophe, par une suite de questions proposées avec art, cherchait à conduire insensiblement, et comme d'eux-mêmes, ses disciples à la vérité : telle est, dans l'ouvrage estimable dont nous parlons, la méthode du professeur genevois.

Ses Lettres critiques, sous le nom d'un Voyageur anglais, ne lui firent pas moins d'honneur. Elles semblent justifier et étendre l'idée que nous avions donnée nous-mêmes de la nouvelle philosophie, quelques années auparavant, dans nos Petites Lettres sur de grands Philosophes. Nous sentons tout le prix de ce rapport, et nous reconnaissons que le pasteur Vernet a développé dans cet ouvrage, avec beaucoup de finesse, le manége de ces mêmes philosophes, la guerre ouverte, ou maladroitement cachée, qu'ils faisaient à tous les principes de la morale; leur fanatisme d'incrédulité porté jusque sur l'existence de l'Être Suprême, leur vaine ostentation de sagesse en détruisant tout, enfin leur despotisme littéraire, qui commençait pourtant à décliner, parce qu'ils avaient

alarmé tous les Gouvernemens par le ton d'audace qu'ils avaient substitué par degrés à celui de la séduction.

On trouve, dans ces mêmes Lettres, un tableau plein d'énergie et de vigueur des anciens abus de la politique ultramontaine, de cette politique tantôt souple, tantôt impérieuse et toujours profonde, par laquelle, dans de certaines circonstances, la cour de Rome s'était arrogé un pouvoir plus absolu que celui des anciens Césars.

Il ne manquait à la célébrité de cet ouvrage, que de s'accroître encore par les injures de la secte philosophique. Le caractère orgueilleux et violent de ces prétendus sages fut loin de se démentir : ils n'opposèrent aux armes de la raison que leurs calomnies accoutumées ; et d'Alembert fut un de ceux qui se déchaînèrent avec le plus d'emportement contre l'homme respectable qui ne sortit jamais, à leur égard, de son caractère de modération.

Il est à souhaiter que le peu d'affiliés qu'ils conservent encore, se désabusent enfin d'une méthode qui rendrait la vérité même exécrable, si par hasard elle se révélait à quel-

ques-uns d'eux. C'est dans un mouvement d'indignation pareil au nôtre, que l'éloquent citoyen de Genève s'est écrié avec sa véhémence ordinaire : « Oui, si pour être philo- » sophe, il faut noircir la réputation de mes » semblables, publier aux yeux de l'univers » des choses qui devraient rester ensevelies » dans un éternel silence, tramer et conduire » de sourds complots, y présider ; en un mot, » si, pour être philosophe, il faut renoncer à » l'humanité, à la justice, à la bonne-foi, je » renonce à la philosophie et à la dénomina- » tion de philosophe, *et j'en laisse le titre à* » *tant de fourbes dignes de le porter* ».

Le pasteur Vernet dut être bien consolé des injures de nos sophistes, par l'accueil distingué que lui firent, en Italie, des hommes du premier mérite et de la plus grande considération, tels que les cardinaux de Polignac, Alberoni, Corsini, monté depuis au trône de l'église, le marquis Scipion Maffei, etc. etc. Il ne fut pas accueilli moins honorablement en France par le célèbre Dom Montfaucon, le Père le Courayer, l'abbé de Saint-Pierre, Fontenelle, et par Voltaire lui-même, qui

n'aurait pas dû l'oublier, et que d'Alembert entraîna dans ses injustices.

Ce fut à Rome que le président de Montesquieu prit une confiance en lui, qui ne s'est jamais démentie. Il lui adressa, plusieurs années après, son manuscrit de l'Esprit des Loix; et la première édition de cet excellent ouvrage est due aux soins du professeur de Genève.

On trouve, au sujet de cette édition, plusieurs méprises fort étranges dans un recueil de prétendues Lettres familières du président de Montesquieu, publiées par l'abbé de Guasco. Selon lui, ce fut un nommé Sarrasin, résident de Genève à Paris, qui remit à l'imprimeur Barillot le manuscrit de l'Esprit des Loix; et le professeur Vernet, qui se chargea de présider à l'édition, se permit d'y changer quelques mots qu'il ne croyait pas français, parce qu'ils n'étaient pas du français de Genève : ce qui donna (dit l'abbé de Guasco) beaucoup d'humeur à Montesquieu.

Ces petits détails contiennent autant d'erreurs que de mots. Il n'y eut jamais de résident de Genève en France, nommé Sarra-

sin. Ce fut M. Mussard, un des conseillers-d'état de la république, qui fut chargé du manuscrit, non pour le remettre à Barillot, que l'auteur de l'Esprit des Loix ne connaissait point, mais pour être rendu à Vernet. Il est faux que ce dernier se soit permis de corriger la moindre chose au style de Montesquieu, quoique celui-ci l'eût autorisé à lui faire librement les observations qu'il croirait convenables. Vernet usa quelquefois de cette permission, non sur des mots, mais sur des choses : cependant rien ne fût imprimé que de l'aveu et sur les ordres de l'auteur. Loin d'avoir essuyé de sa part aucun reproche, Vernet n'en reçut que des remercîmens que nous avons vus. Enfin Barillot fit à Genève une seconde édition du même livre, et Montesquieu n'y fit rien changer : preuve évidente qu'il était content de la première.

Les moindres particularités sur un ouvrage tel que l'Esprit des Loix, ont leur prix ; et nous avons cru ne pas déplaire aux amateurs des lettres, en nous arrêtant un moment sur ces détails, qui servent d'ailleurs à prouver le peu de confiance que méritent certaines anecdotes littéraires publiées

avec autant d'indiscrétion que de légèreté. La méfiance que nous inspirèrent, dès qu'elles parurent, les Lettres de l'abbé de Guasco, nous fit prendre à Genève tous ces renseignemens, dont nous attestons la vérité.

Nous terminerons cet article, en restituant à Vernet une petite pièce très-ingénieuse, qui a été attribuée, dans plusieurs Dictionnaires, tantôt à M. l'évêque de Rochester, tantôt à M. de Boze, secrétaire de l'Académie des Belles-Lettres : c'est l'épitaphe du fameux Père Hardouin, jésuite, que sa briéveté et l'infidélité des copies qu'on en a faites, nous engagent à transcrire ici :

Hic jacet hominum Παραδοξοτατος,
Natione Gallus, religione jesuita.
Orbis litterati portentum,
Doctè febricitans,
Antiquitatis cultor, idem atque depredator,
Commenta inaudita vigilans somniavit,
Scepticum piè egit,
Credulitate puer,
Audaciâ juvenis,
Deliriis senex
Verbo dicam : Hic jacet HARDUINUS.

VERTOT (l'abbé René Aubert de), né à Bennetot en Normandie en 1655, mort à Paris en 1735. Ses Révolutions de Portugal, celles de Suède, et sur-tout ses Révolutions Romaines, font regretter qu'il n'ait pas écrit l'histoire de la nation. Il était digne de cette glorieuse et difficile entreprise. Son style a la majesté, l'élégance, l'agrément et le feu nécessaire à un excellent historien. Le seul reproche qu'on ait à lui faire, c'est d'avoir embelli quelquefois ses récits aux dépens de la vérité; mais il ne la défigure ni par le goût puéril des antithèses, ni par une vaine ostentation de maximes sentencieuses et philosophiques, ni enfin par cette manière d'écrire tranchante, brusque et hachée, qui réunit l'obscurité à la sécheresse, et qui est aussi fatigante pour le lecteur, que contraire à la dignité de l'histoire.

VIGÉE (Louis-Guillaume-Bernard-Étienne), né à Paris en 17..., frère de la célèbre madame Le Brun, appelée par la nature à peindre les graces d'après elle-même, et l'une des premières femmes qui se soit élevée en France, au rang de nos plus ha-

biles peintres. La même émulation a fait desirer à son frère d'obtenir un nom parmi les gens de lettres; mais il se borna trop longtemps à imiter le ton leste et l'accent petit-maître de Dorat, qu'il a conservé jusques dans un âge où ce ton devient d'autant plus déplacé qu'il n'existe plus de petits-maîtres, pas même de ceux que Gresset appelait plaisamment *les vétérans de la fatuité.*

Cependant, un peu désabusé de Dorat et de son persifflage, M. Vigée, dans une Épître légère adressée à mademoiselle Contat, et dans quelques autres pièces du même genre; sembla se décider pour une manière plus noble, et donner la préférence à celle de Gresset; mais s'il est aisé de contrefaire l'affectation verbeuse, négligée et quelquefois un peu traînante de cet aimable poète, il faudrait, pour l'imiter avec succès, avoir reçu de la nature ces graces qui lui assurent un rang si distingué parmi nos plus agréables écrivains; et malheureusement ces graces ne s'acquièrent pas.

Mais, si l'on en juge par un de ses derniers ouvrages, M. Vigée nous paraît enfin avoir découvert le modèle le plus analogue

à son génie, et qui devait le premier s'offrir à sa pensée. Cet ouvrage, original jusques dans son titre, et véritablement un des plus curieux que nous connaissions, est une Épître à la Mort. Quelques fragmens que nous allons en citer, ne laisseront aucun doute sur l'heureux modèle qui a fixé le dernier choix de M. Vigée. Il s'agit du moment redoutable où *l'airain retentissant sonnera son heure dernière*, et voici comme il embellit, comme il égaye un sujet en apparence si lugubre : Viens, dit-il, à la mort,

Viens me trouver, mais sans façon,
Mais sans avis préliminaire :
Sur-tout point de triste émissaire
Qui puisse troubler ma raison.
Je sais très-bien que d'ordinaire
Tu traites par ambassadeur ;
C'est la fièvre, c'est la douleur
Qui doivent entamer l'affaire ;
Mais au jour indiqué pour moi
Marche sans train et sans escorte :
Si ces dames sont avec toi,
Laisse ces dames à la porte.

Il lui prescrit ensuite le costume galant qu'elle doit prendre pour ne pas lui déplaire ;

on remarquera qu'il n'oublie rien dans la toilette de la mort :

C'est toi seule que je veux voir,
Non pas dans un sombre équipage,
Le front couvert d'un grand drap noir,
La faulx en main pour tout bagage;
Fi donc : tu me dégoûterais
De faire avec toi le voyage.
D'un myrte enlacé de cyprès
Que ton front se pare et s'ombrage!
Tu songeras à ton corsage.
Comme j'aime assez l'embonpoint,
Un double lin en étalage
Me présente, malgré ton âge,
Un peu de ce que tu n'as point.
Achevant la métamorphose,
Un ruban caresse ton sein,
Et sous un gant couleur de rose,
Tu prends soin de cacher ta main.
Te voilà vraiment attrayante.
On t'annonce, je t'attendais;
Tu me souris, et je te fais
Une révérence décente.
Les complimens ne sont pas longs.
—Bonjour, Monsieur.—Bonjour, Madame.
—Voulez-vous?...—De toute mon ame.
Tu prends mon bras, et nous partons.

Écrire ainsi, ce n'est plus imiter; c'est lutter de génie avec son original, c'est se

mettre, au moins, à son niveau, et devenir, en quelque sorte, son ménechme. Nous avouons que depuis le sonnet adressé à la princesse Uranie contre son ingrate de fièvre (modèle évident de cette charmante pièce), nous n'avons rien lu de plus ingénieux; et sans la crainte d'être soupçonnés d'adulation, nous ajouterions que la nouvelle Épître nous paraît infiniment supérieure à l'ancien Sonnet.

VILLETTE (CHARLES DE), né à Paris en 1736, mort en 1793, l'un des législateurs de la Convention nationale, ce qui étonna beaucoup, même dans un temps où l'on ne devait plus s'étonner de rien.

Son esprit dépendait en grande partie de celui de ses secrétaires: aussi n'en montra-t-il jamais davantage que lorsque M. Guyétand *, qui aurait pu faire du sien un meil-

* On a de M. Guyétand un petit volume de vers, dans lequel on en trouve beaucoup qu'il aurait dû sacrifier, mais quelques-uns de fort agréables. Ce qu'il y a de mieux dans ce volume, ce sont deux pièces, l'une intitulée le Génie vengé, et l'autre le Doute. Elles prouvent que la fortune, en le réduisant à l'emploi de secrétaire du marquis de Villette, et à la nécessité de lui prêter souvent son

leur usage, voulut bien en faire avec lui une affaire de société en se mettant à ses gages. Ce n'est pas que Villette n'eût par lui-même la mesure de talent nécessaire pour écrire quelquefois de jolies lettres et pour faire de ces petits vers qu'on appelle *du jour*, parce qu'ils n'ont jamais *de lendemain* : mais il aimait à s'en épargner le travail, et s'accommodait volontiers de l'esprit qu'on voulait bien lui prêter. Il était même si peu délicat sur cette matière, qu'il ne se fit aucun scrupule d'insérer, dans le recueil de ses œuvres, une traduction en vers d'une partie du seizième livre de l'Iliade, que Voltaire lui avait confiée dans une toute autre intention.

Voltaire âgé alors de quatre-vingt-quatre ans, mais ne prévoyant pas sa fin prochaine, et toujours insatiable de renommée, Voltaire, chez qui le génie n'excluait aucune faiblesse, avait conçu le projet bizarre de faire

---

esprit, ne l'a pas traité selon son mérite. M. Guyétand est du Mont-Jura ; et les deux Lettres en prose de Villette sur quelques hommes célèbres de ce département, auxquelles on ne peut douter que M. Guyétand n'ait eu part, nous ont toujours paru les deux meilleures de son Recueil.

concourir cette pièce à l'un des prix que l'Académie devait distribuer en 1778, c'est-à-dire l'année même où il mourut. Cette anecdote singulière n'a été connue que par la Gazette russe de M. de Laharpe, à qui Villette en avait fait imprudemment la confidence. Nous disons *imprudemment*, car il nous semble que, par plus d'une raison de bienséance, M. de Laharpe n'aurait pas dû se permettre d'en abuser. Il le devait par égard et par reconnaissance pour la mémoire de Voltaire son bienfaiteur, sentiment dont la dévotion ne dispense pas. Il devait sur-tout insister moins sur la médiocrité de cet ouvrage, dans lequel on retrouve encore (quoi qu'il en dise) quelques traces du génie de Voltaire, et qui, tout faible qu'il est, nous paraît valoir beaucoup mieux que plusieurs ouvrages de M. de Laharpe. Ne devait-il pas d'ailleurs quelques ménagemens à Villette lui-même qui avait fait, à sa louange, d'assez jolis vers que M. de Laharpe ne dédaigna pas d'envoyer à Pétersbourg, comme une preuve des hommages qu'on lui rendait dans sa patrie, et auxquels il répondit par des vers que Villette ne dut pas trouver

moins flatteurs ? Or n'était-ce pas les démentir d'une manière bien cruelle que d'apprendre à tout le public qu'en insérant dans le recueil de ses œuvres la pièce de Voltaire, Villette n'avait fait qu'imiter le ridicule du geai qui se pare des plumes du paon ?

Malheureusement, en se mettant au nombre des détracteurs de Boileau, Villette se couvrit encore d'un ridicule plus impardonnable.

Dans le volume de lettres et de petits vers de société, qu'il a intitulé, non pas Opuscules, mais Œuvres du marquis de Villette, après quelques hommages rendus, par pudeur sans doute, aux talens supérieurs de cet illustre écrivain : « Pourquoi, dit-il, » n'avons-nous pas de lui une seule Églogue, » une Élégie, une scène tragique, comique » ou lyrique?... Pourquoi nous parler har» monieusement du Triolet, de la Ballade, » du Rondeau *, déjà passés de mode, et » nous donner une description technique des » rigoureuses loix du Sonnet, de cet *heureux*

* Pourquoi ? parce qu'alors ils étaient encore en faveur, et qu'ils n'ont cessé d'y être que long-temps après.

» *Phénix* *, dont la perfection même serait » si puérile et si fastidieuse?... Pourquoi ne » trouve-t-on jamais chez lui un seul vers » de dix syllabes? Pourquoi n'a-t-il pas em- » ployé quelquefois les rimes redoublées qui » marquent l'abondance? les vers mêlés qui » viennent d'eux-mêmes **? et sur-tout ceux » de huit syllabes, dont on a fait depuis un si » bel usage, etc. etc. »?

Cette plaisante manière d'accuser Boileau d'impuissance par ce qu'il n'a pas fait, est peut-être ce qui caractérise le mieux la nullité littéraire du pauvre Villette. Que penserait-on d'un critique qui eût accusé Virgile de stérilité, sous prétexte qu'il n'avait fait que des vers hexamètres; qu'on ne connaissait de lui ni Odes, ni Élégies, ni même de ces jolis vers phaleuques si heureusement employés par d'autres poètes? Villette (qu'on nous pardonne cette expression) n'était pas

---

* Pourquoi? parce que, du temps de Boileau même, deux sonnets, l'un de Voiture, l'autre de Benserade, avaient partagé la ville et la cour.

** Nous ne connaissons pas ces vers mêlés *qui viennent d'eux-mêmes*, et dont apparemment Villette seul avait le secret.

dénué d'une certaine dose d'esprit en petite monnaie; mais c'était de sa part une témérité bien inexcusable, que d'oser entrer en lice avec un homme tel que Boileau. Peut-être n'eût-il pas eu de lui-même cette ridicule présomption, quelque naturelle qu'elle soit à la médiocrité : mais, à force d'adulation, il était parvenu à se faire remarquer de Voltaire; et soit reconnaissance ou faiblesse, Voltaire, à son tour, avait cru lui devoir quelques éloges. Sa tête n'était pas à l'épreuve d'une pareille séduction. Toutes ses idées se confondirent au point que d'adulateur il osa s'ériger en juge, et nous venons de voir comment il jugeait. Le génie de Voltaire qu'il n'était point à portée de mesurer, avait certainement plus d'étendue que celui de Boileau; personne n'est assez injuste pour en douter : mais Boileau n'en était pas moins un de ces hommes très-supérieurs qu'il n'est pas donné à tout le monde d'apprécier, et dont Villette ne devait se permettre de parler qu'avec respect.

Sa malveillance pour Boileau, donna lieu à une anecdote assez curieuse. Par une singulière méprise, à la tête de son Discours

historique sur le règne de Charles v, roi de France (ouvrage très-médiocre), il avait mis pour épigraphe, sous le nom de Voltaire, ce vers de Boileau :

On peut être héros sans ravager la terre,

vers non-seulement très-beau, mais d'autant plus remarquable qu'il contient une leçon hardie donnée par le poète à Louis XIV, qui paraissait ne connaître d'autre gloire que celle de la guerre. Quelque envie qu'eût Villette de flatter Voltaire exclusivement, il reconnut sa méprise, et la corrigea dans une édition postérieure : mais la première subsiste, et nous l'avons sous les yeux.

VOISENON (l'abbé CLAUDE-HENRI DE FUSÉE DE), de l'Académie française, né au château de Voisenon, près de Melun, en 1708, mort en 1775.

Son esprit était plutôt celui que donne l'usage du monde, que l'esprit solide et cultivé d'un homme de lettres. Des saillies, des gentillesses, des mignardises, un ton goguenard et souvent précieux, tel était dans

la société le mérite essentiel de l'abbé de Voisenon.

On a de lui des romans, des comédies, quelques poésies fugitives; mais sa réputation littéraire n'était pas moins fluette que sa complexion, et ressemblait parfaitement à sa petite santé.

On lui attribuait, pendant sa vie, tout ce que Favart faisait de meilleur: ce qui prouve combien, en matière de style, le nombre des bons juges est encore borné. Il ne faut que lire ses ouvrages avec quelque attention, pour voir que rien n'était plus opposé au caractère de son esprit que les graces naïves, et qu'il ne les connut jamais. C'est pourtant ce genre de mérite qui distingue particulièrement les jolies pièces de Favart. Ce dernier peut tomber quelquefois dans le fade, mais non dans le précieux. L'abbé de Voisenon, au contraire, ne savait pas être naturel, et ne disait rien sans finesse: il est vrai qu'il ne disait guère que de petits mots et de petites choses.

VOITURE (VINCENT), de l'Académie française, né à Amiens en 1598, mort à

Paris en 1648. On recommande encore aux jeunes gens la lecture des Lettres de Voiture, sans penser qu'il n'est pas d'ouvrage plus capable de leur gâter le goût. Elles étincèlent, à la vérité, de traits d'esprit; mais en général elles sont défigurées par des pointes et des jeux de mots continuels. On devrait du moins en faire un choix; et en effet on pourrait en trouver une vingtaine, qui seraient dignes de servir de modèle à l'enjoûment et à la familiarité épistolaires.

Boileau avait dit, étant jeune, qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture, on rampait dans la fange avec l'abbé de Pure. Mais dans l'âge de la maturité, il caractérisa beaucoup mieux ce bel-esprit par ces vers adressés à l'Équivoque :

Le lecteur ne sait plus admirer dans Voiture
De ton froid jeu de mots l'insipide figure.
C'est à regret qu'on voit cet auteur si charmant,
Et pour mille beaux traits vanté si justement,
Chez toi toujours cherchant quelque finesse aiguë,
Présenter au lecteur sa pensée ambiguë;
Et souvent du faux sens d'un proverbe affecté,
Faire de son discours la piquante beauté.

On trouve dans Voiture quelques poésies de très-bon goût, entre autres, une Épître pleine de graces, adressée au grand Condé. On y remarque sur-tout avec plaisir cette familiarité décente et noble qu'un homme de lettres, qui a de l'usage, peut prendre, même avec un grand prince. Depuis Voiture, personne n'a mieux saisi ces convenances délicates que Voltaire.

La pompe funèbre de Voiture, ouvrage de Sarrasin, mêlé de prose et de vers, est digne encore d'être lue par les gens de goût. Sarrasin était en état d'apprécier tout le mérite de Voiture, qui n'était pas précisément un homme de génie, mais un très-bel-esprit.

VOLTAIRE * (MARIE-FRANÇOIS AROUET DE), de l'Académie française, né à Paris le

* L'auteur composa cet article à Genève en 1771, et le lut, quelques jours après, à cet illustre écrivain. Par un sentiment de respect pour sa mémoire, il a voulu que cet article fût conservé tel qu'il était alors, et tel qu'on l'a vu dans les précédentes éditions. L'Éloge historique de Voltaire, qu'il a fait depuis, et qui a été traduit en plusieurs langues, est le premier qui parut après la mort de ce grand homme.

20 février 1694, mort en 1778. Le plus beau génie qui existe actuellement en Europe. Cet illustre écrivain s'est plaint tant de fois de la hardiesse des faussaires qui ont osé lui attribuer des productions indignes de lui, que dans la crainte de mériter de sa part les mêmes reproches, nous commençons par déclarer que nous ne reconnaissons pour ses ouvrages que ceux qui portent véritablement son nom, et qu'il a formellement avoués: c'en est bien assez pour sa gloire.

Les nations voisines s'enorgueillissaient de leurs poëmes épiques, tandis que nous n'avions rien à leur opposer en ce genre. Voltaire a vengé l'honneur de la France par son immortelle Henriade. Nous nous sommes élevés trop souvent contre la manie des parallèles, pour comparer ce poëme, ni à ceux d'Homère et de Virgile, ni à ceux du Tasse et de Milton. Cette fureur de comparer ce qui n'est susceptible d'aucune comparaison, est un abus de l'esprit, qui n'a guère donné que des résultats ridicules.

Henri IV n'a rien de commun ni avec Achille, ni avec Énée. Le merveilleux que pouvait fournir la mythologie antique, et

dont on pouvait orner des sujets fabuleux, n'est plus le même qui conviendrait aujourd'hui. Usages, mœurs, coutumes, religion, tout a changé. Il suffit, pour l'honneur de Voltaire, qu'il ait traité son sujet aussi bien qu'il pouvait le faire dans les circonstances où il a écrit; et du moins, avant de le juger, il faudrait peser les difficultés qu'il avait à vaincre, soit dans le génie de la langue, soit dans le caractère de la nation à qui il a voulu plaire, soit enfin dans le choix qu'il a fait d'un héros réel, et, pour ainsi dire, contemporain de son poème. Alors peut-être on sentirait que Voltaire ayant lutté glorieusement, avec des armes inégales, contre les plus grands maîtres de l'Épopée, on ne peut, sans injustice, le placer au-dessous d'eux; et l'on n'aurait pas la faiblesse de disputer contre la gloire de la patrie, en cherchant à lui dérober la sienne. On sait que cet illustre poète ne s'est pas acquis moins d'honneur dans la carrière de l'Arioste, que dans celle du Tasse, et cette riche fécondité a peu d'exemples, même parmi les anciens.

La perte des Corneille et des Racine semblait irréparable pour la scène française. Vol-

taire fit, à dix-neuf ans, sa tragédie d'Œdipe, et ces grands hommes eurent un successeur. Aucun début ne mérita plus d'attention. Il était réservé à cet écrivain célèbre de parvenir tout-à-coup à la maturité du génie. Quand, après avoir lu une des plus belles pièces de Racine, on passe sans intervalle aux trois derniers actes de la tragédie d'Œdipe, on croirait n'avoir pas changé d'auteur. Nous ne pouvons donner à Voltaire une plus grande louange, et il est le seul poète qui l'ait méritée.

Son théâtre paraît l'emporter, par la variété, sur tous ceux que nous connaissons. On trouve, dans le style de Brutus et de la Mort de César, la manière de Corneille perfectionnée. Celle de Racine ne pouvait être qu'égalée. La muse tragique n'inspira rien à Crébillon de plus mâle et de plus terrible que le quatrième acte de Mahomet. Semblable à cet ordre d'architecture qui emprunte les beautés de tous les autres, et qui est lui-même un ordre à part, Voltaire s'est approprié les genres différens des poètes qui l'ont devancé; mais il ne doit qu'à lui seul cette belle tragédie de Mahomet,

dont nous parlions, et son chef-d'œuvre d'Alzire.

Ce qui distingue le plus particulièrement encore les ouvrages dramatiques de Voltaire (et nous ne parlons ici que de l'élite de ses pièces), ce sont les grandes vues morales et les sentimens d'humanité dont ils sont remplis. L'auteur a senti que c'était donner au théâtre un nouveau degré d'importance et d'utilité: mais il a su presque toujours s'arrêter où il le fallait; et il s'est bien gardé d'affaiblir, par des tirades ambitieuses et par des déclamations d'une philosophie sèche et aride, l'intérêt pressant qui résulte des situations vives où il place ses personnages. Cette sobriété, dictée par le goût, se manifeste encore dans cet appareil de spectacle, dont il a le premier constamment orné la scène. Il a su le ménager de manière que cet appareil n'est qu'un accessoire à l'art, et que le tableau n'est jamais sacrifié à la bordure. C'est en quoi ses imitateurs ont bien prouvé qu'ils ne devinaient pas son génie. Ils ont fini par nous donner, au lieu de tragédies, d'ennuyeux sermons philosophiques, et par nous faire voir au théâtre, comme Voltaire lui-

même l'a dit très-plaisamment, *la rareté, la curiosité.*

Qui croirait qu'ayant épuisé tant de genres de gloire, le même homme dût s'attendre encore à de nouveaux lauriers dans la carrière de l'histoire? Ce sera sans doute une circonstance de la vie de Voltaire, digne de l'attention de la postérité, qu'après avoir célébré Henri IV en poète, il ait eu l'avantage d'être l'historien de Louis XIV, celui de Charles XII et de Pierre-le-Grand. On doit d'ailleurs à cet auteur célèbre de nouvelles vues sur l'histoire, qu'il a eu la satisfaction de voir adopter par les écrivains qui, de nos jours, se sont le plus distingués en ce genre d'écrire. C'est moins l'histoire particulière des souverains que l'on nous donne aujourd'hui, que celle des nations, de leur caractère, de leurs mœurs, de leurs usages, et surtout celle de l'esprit humain. Ce sont ces vues, véritablement philosophiques, qui ont dirigé Voltaire dans son Essai sur l'Histoire générale, ouvrage qui n'est pas exempt de fautes, sans doute, mais très-digne de la grande réputation de son auteur. N'oublions pas qu'aucun homme de lettres n'a possédé,

comme lui, le double talent d'écrire en prose et en vers, avec une égale supériorité. Racine, celui de nos poètes dont la gloire ne vieillira jamais, est le seul, peut-être, qui eût partagé avec lui ce mérite, s'il nous eût laissé plus d'ouvrages en prose.

Personne n'a excellé, comme Voltaire, dans l'art de cacher une philosophie souvent profonde, sous des fictions ingénieuses et riantes, qui forment une classe particulière de romans, dont le modèle n'existait pas avant lui. Ses Mélanges de Littérature joignent à une variété de connaissances qui étonne, le mérite de plaire, et sont écrits avec cette clarté continue, ce coloris brillant, cette magie séduisante, qui caractérisent la plupart de ses ouvrages, et qui nous a rendus, avec raison, si difficiles sur les productions des autres.

Toutes ses pièces fugitives sont charmantes, et d'une poésie très-supérieure à celle des Chapelle et des Chaulieu, dont il semble que la réputation avait été un peu exagérée. Aucun poète n'a porté plus loin que Voltaire la finesse, la plaisanterie, et quelquefois la véhémence et l'âcreté de la satyre, en

affectant toujours, avec assez d'adresse peut-être, de blâmer le genre satyrique. Mais quoi qu'il en ait dit, on n'en regardera pas moins comme un des traits dominans de son caractère, le penchant à la satyre, annoncé par sa physionomie, et confirmé d'ailleurs par une grande partie de ses ouvrages. Enfin ce génie singulier réunit à lui seul, ce qui suffirait pour assurer à beaucoup d'écrivains une célébrité durable ; et peut-être dans un avenir éloigné, croira-t-on qu'il y a eu plusieurs Voltaire, comme on a cru, dans les temps postérieurs à l'antiquité, qu'il y avait eu plusieurs Hercule. Il n'y a pas jusqu'aux lettres familières de ce grand poète, quoiqu'il en ait écrit une prodigieuse quantité, qui ne méritent d'être recueillies * ; et il n'est point d'auteur qui ne se fût acquis, par elles seules, une réputation distinguée.

Les philosophes de nos jours n'ont pas manqué de vouloir attirer à leur parti un homme d'un mérite si supérieur. Ce sont

---

* On trouvera sur ces lettres, à la fin de ce volume, une Note qui mérite d'être connue de tous ceux qui ont lu la Correspondance russe de M. de Laharpe.

des corsaires, comme nous l'avons dit à Voltaire lui-même, qui ont cru se rendre imposans en arborant un pavillon respectable. Tous ont affecté de parler, après lui, de tolérance et d'humanité; mais les convulsions de leur style décèlent la fausseté de leur enthousiasme, au lieu que celui de Voltaire paraît être dans son cœur. Il fait aimer ces vertus; il fait mieux, il en a montré l'exemple. Les secours généreux qu'il a donnés aux familles des Calas et des Sirven, sont un monument de gloire qu'il s'est érigé dans toute l'Europe, et qui peut-être ne l'honore pas moins que ses immortels ouvrages.

Quels que soient d'ailleurs les sentimens philosophiques de cet écrivain fameux, son respect pour le dogme d'un dieu rémunérateur et vengeur, son attachement à la religion naturelle se manifestent par-tout. Il a fait même, dans sa Henriade, dans Zaïre, et sur-tout dans Alzire, les éloges les moins suspects du christianisme. Toutes les vertus morales de Zamore ne sont-elles pas en un instant éclipsées par la mort chrétienne de Gusman? Le même Zamore a-t-il donc un caractère aussi sublime que celui d'Alvarès?

Si M. de Voltaire avait le malheur de douter d'une religion, dont lui-même a si parfaitement connu l'esprit, il ne faudrait le combattre qu'avec ses propres armes, et que lui répéter ces beaux vers:

Des dieux que nous servons connais la différence:
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance,
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre, et de te pardonner.

Que ces nouveaux philosophes qui ont sappé les fondemens de cette divine morale, cessent donc de regarder Voltaire comme leur chef, et que ce grand homme n'ait pas la faiblesse de se croire intéressé à prendre leur querelle*. Nous le lui avons dit, il doit ressembler au Jupiter d'Homère, et n'épouser dans la littérature aucune faction. Il doit

* Voltaire, il faut en convenir, eut à-la-fois la faiblesse de les croire utiles à sa gloire, et le tort de prendre trop souvent leur querelle en chef de parti, mais sans les estimer au fond du cœur. Nous en avons la preuve dans une lettre qu'il nous écrivit à nous-mêmes, et que nous avons citée à l'article Duclos, tome premier de ces Mémoires, page 286. Mais on en trouvera une preuve plus convaincante dans une Note très-curieuse, que nous renvoyons aussi à la fin de ce volume.

songer sur-tout que sa réputation est très-indépendante des suffrages de ces philosophes; que loin d'en augmenter, elle pourrait même en être affaiblie; et qu'enfin il jouissait déjà d'une gloire colossale, tandis que la plupart de ces Pygmées philosophiques, indignes de servir de piédestal à sa statue, étaient absolument ignorés.

Si l'on voulait apprécier Voltaire avec une entière exactitude, il faudrait l'analyser successivement dans les différens genres qu'il a traités; étudier l'homme et l'auteur; découvrir en lui le principe de cette émulation infatigable, la source de sa vaste renommée; peser les avantages et les inconvéniens qui ont pu résulter de ce même principe, et de l'inconcevable facilité de son génie; observer les contrastes de son caractère et de son esprit; le suivre enfin dans tous ses progrès, et déterminer ses limites. Il faudrait se défendre également de l'enthousiasme et de la jalousie, distinguer les richesses qui ne sont qu'à lui, de celles qu'il a naturalisées, pour ainsi dire, avec son propre fonds; décomposer ses meilleures pièces de théâtre, et comparer les moyens dramatiques dont il s'est servi, soit

pour établir ses plans, soit pour amener ses situations, aux moyens que Corneille et Racine avaient employés avant lui. Nous sentons combien il serait honorable de résoudre tous ces grands problêmes; mais ce travail demanderait beaucoup plus d'étendue que n'en permettent les bornes de ces Mémoires*.

Puisse cet écrivain célèbre jouir encore long-temps de toute sa renommée! On ne saurait penser qu'avec douleur au vide immense que laisserait sa perte dans l'empire des arts; et l'on est indigné d'avance de l'orgueilleux acharnement avec lequel de petits

* C'est ce que dès-lors l'auteur se proposait de faire, et ce qu'il a fait, du moins en partie, dans l'édition complète et commentée des Œuvres de Voltaire, qu'il a donnée en cinquante-cinq volumes. Cette édition inférieure, par le luxe des caractères, à celle de Beaumarchais, a sur elle, d'ailleurs, l'avantage de contenir beaucoup moins de fautes, et, comme le *Prospectus* le démontre, d'être infiniment mieux distribuée. L'auteur la commença en 1792, à une époque où il eût été plus prudent de se laisser oublier, et dans les temps les plus orageux de la révolution; elle fut cependant achevée dans le cours de 1797, grace au zèle du citoyen Stoupe, imprimeur, rue de la Harpe, chez qui elle se débite.

despotes littéraires oseraient se disputer les débris de sa monarchie.

Soldats sous Alexandre, et rois après sa mort.

VOLTAIRE, *Artémire.*

X.

XIMÉNEZ (AUGUSTIN-LOUIS, marquis DE), né à Paris en 1726. Ce fut, comme nous l'avons dit à l'article SAINT-ÉVREMOND, une des singularités remarquables du siècle de Louis XIV, que d'avoir inspiré le goût des lettres à cette même noblesse qui s'était fait, jusqu'alors, un ridicule titre d'honneur de les mépriser. Digne rejeton de ce beau siècle, M. le marquis de Ximénez, non-seulement a brigué la gloire des succès du théâtre, mais on a de lui plusieurs ouvrages en vers qui ont mérité l'accueil des gens de goût. Il en est même que, par une espèce d'adoption très-honorable, Voltaire a fait placer à côté des siens dans quelques-unes de ses éditions : témoignage d'estime qu'il a renouvelé depuis en faveur de M. de Rulhière.

Qui pouvait, en effet, mieux que ce grand poète, sentir le mérite de ces beaux vers:

Il est des rois sans force et nés pour l'indolence,
Que la mollesse endort, que l'intérêt encense;
Fantômes élevés sur un trône avili,
Ils passent comme un songe et tombent dans l'oubli.
Sous ces règnes de deuil, le mérite inutile
Languit, découragé, dans un obscur asyle,
Et des hommes divins y vivent inconnus,
Mais laissent, en mourant, un nom qui ne meurt plus.
Illustres malheureux! vos ombres consolées
Abandonnent aux rois l'orgueil des mausolées;
La mort y foule aux pieds le faste qui les suit.
Votre empire commence où leur règne est détruit!

Ces vers faisaient partie d'un discours qui concourut, en 1750, pour le prix de l'Académie, prix qui ne fut point adjugé, quoique Voltaire regardât l'ouvrage comme un des meilleurs qui eût jamais été présenté à ce concours, où depuis nous avons vu couronner tant de sottises.

M. de Ximénez avait aux yeux de l'Académie un double tort, le mérite même de sa pièce, et la profession publique qu'il a toujours faite de son respect pour Boileau. C'est une des raisons, sans doute, qui lui a cons-

tamment fermé les portes de ce lycée, devenues d'un accès si facile pour tant d'autres. En effet, depuis que cette compagnie a permis qu'on lui adressât des vers, dans lesquels on osait dire que Boileau n'était qu'un écrivain sans feu, sans verve et sans fécondité, on conçoit avec quelle répugnance elle aurait vu dans un de ses fauteuils un admirateur de ce grand poète: mais nous croyons que M. le marquis de Ximénez n'attachait à cette frivole distinction que l'importance qu'elle mérite, et qu'il était bien convaincu que de toutes les vanités humaines, il n'en est guère de plus ridicule et de plus chétive qu'un fauteuil académique. Il a consigné son mépris pour cette gloriole dans ces vers pleins de sel et de graces:

. . . .

Moi, qui par la louange un moment égaré,
Avalant le poison qu'elle avait préparé,
Crus pouvoir, comme un autre, émule de Linière,
Me glisser dans la foule au-dessous de Le Mière,
Aux honneurs du fauteuil me traîner à pas lents,
Et de quelques pavots couvrir mes cheveux blancs.

. . . .

Des vers d'un aussi bon genre, son discours intitulé de l'Influence de Boileau sur l'esprit

de son siècle, discours aussi bien écrit que bien pensé, sont pour M. le marquis de Ximénez des titres de gloire qui ont un peu plus de réalité, et qui certainement doivent le flatter bien davantage que les vains honneurs des Académies.

Y.

YVON (l'abbé N.). Théologien philosophe, autant que ces deux mots peuvent s'allier; soupçonné faussement d'avoir eu part à la fameuse thèse de l'abbé de Prades, et l'un des coopérateurs de la première édition de l'Encyclopédie: titre plus que suffisant pour le rendre suspect à ses supérieurs ecclésiastiques, quoique les articles qu'il fournit à ce Dictionnaire * n'eussent rien d'incompatible avec le véritable esprit de la religion. Mais il était tolérant, et c'est ce que ne peuvent souffrir de soi-disant chrétiens, malgré la parabole du Samaritain et du Lévite, et l'exemple de Jésus-Christ, qui non-seulement admit à sa table, mais qui se donna lui-

* Les articles *Ame*, *Athée*, *Dieu*, *etc.*

même à l'apôtre décidé à le trahir. Il est difficile de concevoir comment, après un pareil exemple, le faux zèle de quelques dévots peut se porter jusqu'à refuser à leurs semblables, qui ne se sont pas acquittés de quelques cérémonies avant de mourir, un dernier asyle dans ce qu'ils nomment *la terre sainte*, c'est-à-dire dans la poussière bénite de leurs cimetières.

L'abbé Yvon, que nous avons particulièrement connu, gémissait sur ces superstitions; mais il était plein de respect pour cette morale bienfaisante qui tend à rapprocher tous les hommes, et qui est l'essence même de la religion. Il fut obligé cependant, pour se dérober aux persécutions et à la misère, de faire à ses supérieurs quelques sacrifices de complaisance : il écrivit, entre autres, quinze lettres au Philosophe de Genève, en réponse à celle que ce philosophe avait adressée à l'Archevêque de Paris, sous le titre singulier de Jean-Jacques Rousseau à Christophe de Beaumont. Ces quinze lettres prouvent combien l'abbé Yvon avait senti la difficulté de faire une bonne réponse à une lettre qui a toujours été regardée comme un

chef-d'œuvre d'éloquence. Leur grand nombre n'a servi qu'à les faire oublier, et celle de Rousseau subsistera tant qu'il restera quelque souvenir de la langue française.

Z.

ZALKIND-HOURWITZ, né en Pologne, et le premier juif que nous connaissions qui ait remporté un prix à une de nos sociétés littéraires. L'objet de son Discours couronné, en 1789, par l'Académie de Metz, était de prouver qu'il y avait des moyens de rendre, en France, les juifs plus utiles et plus heureux.

On lui doit un autre ouvrage moins connu qu'il ne devrait l'être : c'est le projet d'une méthode, ou plutôt d'une espèce de langage de convention, qui nous a paru plus simple, et non moins ingénieux que la Pasigraphie, par lequel il pourrait s'établir entre toutes les nations, quoiqu'elles n'entendent pas réciproquement leurs langues, une correspondance facile. On conçoit assez tous les avantages qui résulteraient de cette communication d'idées : ce serait une véritable langue

universelle, que Léibnitz avait inutilement cherchée, et l'un des plus importans services qu'on pût rendre aux hommes.

M. Hourwitz est malheureusement affligé d'une surdité qui rend toute conversation avec lui très-pénible; mais c'est à-la-fois un homme très-savant et de beaucoup d'esprit. Il est attaché, comme interprète, à la Bibliothèque nationale. Un autre juif avait occupé cette place avant lui *, et méritait bien de laisser un plus long souvenir. Ce juif, que nous avons parfaitement connu, et dont on ne trouve le nom dans aucun Dictionnaire, est le premier qui ait fait voir, à l'Académie des Sciences ** et à la cour de Versailles, le phénomène, aujourd'hui si vanté, de faire parler les sourds-muets. Tous les journaux du temps retentirent des différens essais qu'il fit dans cet art, et des progrès de ses élèves.

* Il se nommait Péreyra, était espagnol d'origine, et l'un des hommes les plus sociables et les plus doux.

** *Voyez* le Mémoire lu par Péreyra à cette Académie, le 11 juin 1749, et le rapport fait sur ce Mémoire par Dortous de Mairan, Buffon et Ferrein, le 2 juillet suivant. Ce rapport est plein d'éloges. *Voyez* aussi, sur le même objet, les Mercures de France de mars et avril 1750.

Il a donc été le précurseur des prétendues découvertes des abbés de L'Épée et Sicard ; cependant sa mémoire est presque oubliée. C'est que par l'empire que les prêtres ont sur l'opinion, ils savent exciter un enthousiasme permanent, tandis qu'un pauvre juif, qui n'a ni prôneurs ni intrigue, se perd bientôt dans la foule. Peut-être même trouvera-t-on singulier que nous réclamions en sa faveur un avantage de primauté qui lui appartient incontestablement : cet avantage n'empêche pas que nous ne rendions d'ailleurs, à ses successeurs, toute la justice qu'ils ont méritée par leur zèle et par leurs talens : mais eux-mêmes n'auraient-ils pas dû laisser tomber quelques rayons de leur gloire sur l'honnête homme qui les avait devancés ?

PIÈCES JUSTIFICATIVES
DE L'ARTICLE TRESSAN.

A Franconville, ce dimanche.

Hélas! Monsieur, depuis huit jours je suis en l'air, et je n'en ai passé aucun sans aller à Saint-Leu. Madame la duchesse de Chartres n'en partira que mardi, et je donne ces deux derniers jours à mon attachement pour les anciens maîtres de ma famille, et aux charmes que madame la duchesse de Chartres répand dans la société par sa bonté, son égalité, et ce desir de plaire si rare, et qui ferait aimer la plus simple particulière.

Mardi, madame de Cavanac, l'abbé de Bourbon, deux abbés aimables et pleins d'esprit, qui lui sont attachés, viennent dîner chez moi : s'il vous était possible de venir dîner avec eux, je serais enchanté de procurer à l'abbé de Bourbon, que j'aime de tout mon cœur, une connaissance dont lui et ceux qui sont avec lui sentiraient tout le prix. Ils iront coucher à Pontoise, chez madame la comtesse de Châteaumoran, et reviendront peut-être dès le mercredi coucher chez moi, pour y passer le jeudi franc.

C'est avec bien de la peine, Monsieur, que ma-

dame de Tressan et moi nous sommes forcés de remettre à la semaine prochaine une partie aussi agréable pour nous. J'irai samedi à Paris; j'en reviendrai le lundi après l'Académie, et je reviendrai par Argenteuil, pour rendre mes respects à vos dames, et leur demander le jour où j'aurai le plaisir de former l'union de deux petits ménages, que tout me fait desirer de voir dans une union durable.

Après la générosité complète de ne plus rappeler un temps où je me suis laissé toneller, comme un homme qui n'avait pas encore eu le temps de vous apprécier, et qui n'avait pas encore assez joui du plaisir de vous lire et de vous entendre, j'espère vous prouver, tout le reste de mes jours, le prix que je mets à l'honneur de votre amitié, et le desir que j'ai de la mériter : vous possédez un anneau de Salomon, qui vous met bien à l'abri des astuces des mauvais génies, et je serai enchanté de rendre hommage aux deux Péris qui embellissent votre vie.

Grand merci, mon aimable voisin, des deux superbes fruits que vous avez la bonté de m'envoyer : j'en conserverai précieusement la graine; on doit cultiver sans cesse les dons qu'on reçoit de vous.

J'ai l'honneur d'être, avec un attachement inviolable,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

TRESSAN, *lieutenant-général.*

J'espère que madame Palissot voudra bien donner ses ordres pour les fleurs, les plantes et les héliotropes qui pourront parer et parfumer son agréable demeure.

A Paris, ce lundi 20.

Il m'est impossible, Monsieur et cher voisin, d'avoir l'honneur de vous aller voir aujourd'hui, étant obligé de coucher à Paris; je ne retourne que demain à Franconville : mais, mercredi sans faute, madame de Tressan et moi nous irons à Argenteuil, et d'assez bonne heure pour jouir à notre aise du plaisir d'être avec vous. Je vous prie en grace, de faire mille excuses à madame Palissot sur ce que je n'ai pas l'honneur de lui rendre mes respects avant celui de dîner chez elle. On n'est jamais son maître, même étant vieux. C'est M. Garat qui a remporté le prix d'éloquence; M. de Lacretelle, jeune avocat, a remporté le second; et deux particuliers, qui ne veulent pas être connus, ont remis chacun 600 livres à M. d'Alembert, pour le second prix, dont la valeur égalera celui du premier.

On lira, dans la séance publique, quelques passages d'une Épître en vers, qui, cependant, a été jugée assez sévèrement pour ne pas remporter le prix. Je n'ose offrir des billets pour le panégyrique et pour la séance, à celui qui, depuis long-

temps, devrait en donner; cependant je suis à ses ordres.

J'ai l'honneur d'être, avec tout l'attachement possible,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

TRESSAN.

A Franconville, ce mercredi.

Vous n'avez pas, mon cher et aimable voisin, entendu parler de moi depuis long-temps, et ce n'est pas ma faute. Je ne suis de retour que d'hier au soir à mon hermitage; je n'ai pu m'échapper plutôt aux bontés du Palais-Royal, et à l'amitié de quelques sociétés. Mon voyage d'Argenteuil a bien animé le desir que j'ai de profiter de la vôtre; madame de Tressan pense de même, et madame Palissot a bien fait notre conquête. Quiconque aimera l'esprit et les graces naturelles, lui rendra le même hommage. Madame votre fille, votre aimable amie, votre enfant, tout cela forme un groupe que l'Albane se plairait à peindre, et qui vous fait jouir d'un bonheur pur que je voudrais souvent partager.

Mes chevaux se reposent aujourd'hui; demain

ils seraient à vos ordres, si madame Palissot me donnait ceux que nous desirons : si vous pouvez quitter un jour votre immense parc pour venir dans mon hermitage, nous en serons bien reconnaissans.

J'ai rendu un bon service à l'Académie ; c'était à moi à tirer les officiers qui iront complimenter le Roi après les couches de la Reine, et j'ai écrit à M. le duc de Nivernois qu'une des Muses avait conduit ma main pour le nommer directeur, et que je les en soupçonnais toutes : il m'a fait une réponse charmante.

J'ai promis de dîner samedi prochain au Palais-Royal. Eh! qui pourrait manquer de parole à la meilleure et la plus aimable des princesses. Je n'ai donc que demain et vendredi à rester ici : si vous pouvez m'accorder l'un de ces deux jours, je vous prie en grace d'engager M. de Rosset de venir avec vous ; et si vous avez quelqu'ami chez vous, amenez-le en une maison où vous êtes le maître.

J'ai vu M. Pissot pour mon grand ouvrage sur l'Électricité ; il m'a répondu en Normand, et m'a remis au mois de janvier ou février pour l'imprimer ; ce qui ne m'arrange point.

Il m'arrive l'aventure la plus fâcheuse. Vous savez que j'ai fait embarquer mon fils aîné sur le vaisseau du comte de Kerguelen, qui était muni de tous les passeports possibles des puissances maritimes, et même de l'Amirauté d'Angleterre ;

malgré cela, et contre le droit des gens, un corsaire anglais a pris son vaisseau le lendemain de sa sortie de Paimbœuf, et l'a conduit à Kinsale en Irlande. On les a pillés et faits prisonniers. M. de Kerguelen m'écrit qu'il espère que mylord Sandowich lui fera rendre sa liberté. Mais, en attendant, mon pauvre fils crie, et me prie de lui envoyer de l'argent. Je me suis épuisé pour lui envoyer 7200 livres à Nantes. Si M. Moutard voulait s'arranger avec moi, et me faire une avance, je lui remettrais mon manuscrit, auquel je n'ai qu'un chapitre à augmenter; mais je ne vaux rien pour le lui proposer, et ce ne serait que par la médiation d'un ami tel que vous, que je pourrais lui faire cette proposition. Voyez s'il serait possible de lui en parler; mais ne faites à ce sujet que ce qui peut ne vous compromettre, ni moi non plus. Adieu, mon cher et aimable voisin : recevez les assurances de mon tendre et durable attachement,

TRESSAN, *lieutenant-général.*

Plus de complimens entre nous, je vous en supplie. Je ne vaux pas Atticus, mais j'ai ses sentimens en vous écrivant.

Note relative à l'article Voltaire, *page* 479, *où elle est annoncée.*

Ce qui donne infiniment de prix aux Lettres de Voltaire, qui ne sont ni ampoulées comme celles de Balzac, ni maniérées comme celles de Voiture, c'est non-seulement l'esprit qui en fait le charme, mais le grand usage et l'excellent ton de bonne compagnie qu'elles respirent, et qu'il avait puisé à sa source dès sa première jeunesse : aussi M. de Laharpe, qui n'a pas à se féliciter des mêmes avantages, et à qui nous sommes loin de le reprocher, aurait-il dû s'abstenir de lui prêter, dans sa Correspondance russe, un esprit qui ne fut jamais le sien, et de le faire parler d'une manière entièrement opposée à son caractère. Il suppose, par exemple, que M. de Voltaire me dit, *quand je lui portai la Dunciade,* « que ce n'était pas assez d'être méchant, mais qu'il fallait être gai ». 1°. M. de Laharpe imagine ce qui n'est pas ; je n'ai jamais porté la Dunciade à M. de Voltaire : mais je lui en lus deux chants, le quatrième et le sixième, lorsqu'on imprimait l'ouvrage à Genève ; et non-seulement il ne me dit que des choses agréables, mais il voulut que je lui fisse une seconde lecture du quatrième chant : voilà l'exacte vérité que j'ai dite ailleurs avec plus de détails.

2°. Ceux qui savent combien il mettait de graces

et de politesse dans l'accueil qu'il faisait aux gens de lettres, et sur-tout à ceux qui venaient de loin, uniquement pour voir en lui la merveille de l'Europe; ne reconnaîtront, dans le propos dur et grossier que lui prête M. de Laharpe, que le style sans égard et sans mesure dont M. de Laharpe lui-même a malheureusement contracté l'habitude, et qui n'a jamais ressemblé à celui de Voltaire.

C'est ainsi que, dans cette même Correspondance russe, il a la bonté de me prêter une réponse que je ne lui ai pas faite, et dans laquelle, s'il voulait qu'on la crût vraie, il devait un peu moins négliger la vraisemblance. Il raconte que m'ayant demandé un jour (ce qui n'eût pas été très-poli) *d'où me venait la fureur d'insulter une foule de gens dont je n'avais point à me plaindre*, je lui répondis qu'ennuyé et dégoûté de tout, j'étais dévoré de bile et d'humeur au point qu'il me fallait un Poinsinet pour me faire rire; et il en conclut *que je faisais une satyre comme on prend une médecine*. Je lui restitue cette saillie d'imagination, à laquelle personne ne m'a reconnu; mais pour l'opposer à lui-même sans aucune fiction, et sans m'exposer de sa part à un désaveu, je me permettrai d'insérer ici deux lettres qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire, et dont je garde les originaux: l'une a précisément la Dunciade pour objet, l'autre est curieuse sous un rapport différent. Les voici:

« L'intérêt que je prends à la Dunciade et à son

» auteur, m'avait déjà rendu assez actif pour l'avoir
» deux ou trois fois entre les mains dans les pre-
» miers jours où elle a paru. Elle est encore ici
» fort rare à cause des défenses, et cette circons-
» tance me rend encore plus précieux, le présent
» que vous m'en faites. Je l'ai fait lire, dans le peu
» de momens que je l'ai possédée, à plusieurs gens
» de lettres, à M. de Ximénès, entre autres, qui
» n'est pas des plus aisés, et qui en est enchanté :
» ce terme n'est pas trop fort. L'ouvrage n'a pas en-
» core assez de publicité pour que je vous rende un
» compte bien exact de l'impression qu'il fait; mais
» vous devez supposer aisément que ceux qui y sont
» attaqués le trouvent très-mauvais, que beaucoup
» d'autres n'osent pas dire qu'ils le trouvent bon,
» et qu'il ne sera mis à sa place que lorsqu'il sera
» universellement connu. Alors le grand nombre
» de gens indifférens ne pourra se refuser à *la gaîté*
» *qui y règne* *, et trouvera fort étrange qu'une dou-
» zaine de mauvais auteurs, qui nous ont tant de
» fois ennuyés, ne nous permettent pas de nous en
» dédommager une fois en riant à leurs dépens **.

» Mais ce qui donnera le plus de vogue et de

---

* On voit que M. de Laharpe ne trouvait pas que la Dunciade manquât de gaîté.

** On voit qu'il ne la trouvait ni si méchante ni si coupable, et qu'il était loin de me demander *d'où me venait la fureur d'insulter tant de monde.*

» crédit à l'ouvrage, c'est le grand nombre de vers
» faits pour être retenus aisément, tels que

» Fréron, sur-tout, par qui l'on bâille en France, etc.

» Ces traits-là ne s'oublieront jamais, et les plaintes
» des auteurs bientôt ne seront pas plus écoutées
» que leurs ouvrages.

» Adieu, Monsieur. La justice que je vous rends
» ici, je vous l'ai rendue par-tout, et Dieu sait si
» l'on m'en aime davantage; mais vous savez comme
» on se console.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» *Signé*, DE LAHARPE ».

Seconde Lettre du même au même.

« Vous devez être persuadé, Monsieur, que je
» sais distinguer les éloges raisonnés et sentis que
» vous voulez bien me donner de la foule des com-
» plimens vagues et vulgaires que j'ai reçus et que
» je reçois. Vous entendez mon langage et j'entends
» le vôtre, nous devons être tranquilles tous deux.
» Vous devez être sûr de mon estime autant que je
» suis flatté de la vôtre. C'est avec plaisir que je
» trouve l'occasion de vous dire ici combien je fais
» cas de l'esprit, *de la gaîté* et du style qui règnent
» dans plusieurs de vos ouvrages. *Il est vrai que*
» *nous avons embrassé tous deux un parti bien diffé-*

» *rent* * : mais on peut se sauver dans toutes les
» sectes ; et d'ailleurs *nous ne serons jamais apos-*
» *tats* ** *ni l'un ni l'autre,* et nous n'en serons pas
» plus ennemis pour cela ».

Le reste de cette lettre est parfaitement indifférent, et ne roule que sur le projet qu'avait M. de Laharpe, quoiqu'il fût devenu philosophe, de venir me voir à la campagne.

Autre Note *relative à la page* 481 *de l'article* Voltaire.

Dans une lettre que Voltaire écrivait à M. de Cideville, et qui se trouve dans sa Correspondance générale, *page* 92 du 48e volume de notre édition de ses Œuvres, il parle de ce brouillard de philosophie qui commençait à se répandre sur notre horizon ; et par ce passage remarquable, il prouve assez qu'il ne le voyait pas avec plaisir.

« On se mêle, dit-il, de raisonner ; le senti-
» ment, l'imagination et les graces sont bannis. Un
» homme qui aurait vécu sous Louis xiv, et qui

* Remarquez que M. de Laharpe se servait déjà du mot propre en donnant le nom de *secte* à la nouvelle philosophie.

** Il était loin de prévoir alors les impressions victorieuses de la Grace, et l'abjuration qu'il ferait un jour de ses anciens principes.

» reviendrait au monde, ne reconnaîtrait plus les » Français; il croirait que les Allemands ont con» quis ce pays-ci. Les belles-lettres périssent à vue » d'œil. Ce n'est pas que je sois fâché que la phi» losophie soit cultivée; mais je ne voudrais pas » qu'elle devînt un tyran qui exclût tout le reste. » Elle n'est en France qu'une mode qui succède à » d'autres, et qui passera à son tour ».

Mais dans un autre passage, infiniment plus remarquable encore, de son Histoire du Parlement de Paris, *page* 317 du 24e volume de la même édition, il manifeste jusqu'à l'évidence le profond mépris qu'il avait pour la dénomination de philosophe prodiguée alors à tant de charlatans, et pour ceux qui se l'arrogeaient. Nous avons cité ailleurs ce passage; mais il est du nombre de ceux qu'on ne peut trop répéter.

« Celui qui ménagea toute cette intrigue fut » l'abbé Dubois, devenu archevêque de Cambray; » il espérait la dignité de cardinal. C'était un homme » d'un esprit ardent, mais fin et délié. Il avait été » quelque temps précepteur du duc d'Orléans; en» fin, de *ministre de ses plaisirs*, il était devenu mi» nistre d'État. Le duc de Noailles et le marquis » de Canillac, en parlant de lui au Régent, ne l'ap» pelaient jamais que l'*abbé Friponneau. Ses mœurs,* » *ses débauches, ses maladies qui en étaient la suite,* » sa petite mine et sa basse naissance jetaient sur

» lui *un ridicule ineffaçable*, mais il n'en devint pas
» moins le maître des affaires.

» Il avait pour la bulle *unigenitus* plus de mépris
» encore que les évêques appelans, et que tous les
» parlemens du royaume; mais il aurait essayé de
» faire recevoir l'*alcoran*, pour peu que l'alcoran
» eût contribué à son élévation.

» C'était *un de ces philosophes dégagés des préju-*
» *gés*, élevé, dans sa jeunesse, auprès de la fameuse
» Ninon l'Enclos. *Il y parut bien à sa mort*. Il avait
» toujours dit qu'il trouverait le moyen de mourir
» sans les sacremens de l'Église, *et il tint parole*. —
» Après Dubois, *qui mourut en philosophe*, le duc
» d'Orléans daigna être ministre lui-même ».

On voit que Voltaire, en se moquant évidemment de la philosophie à la mode, ne balance pas à donner le nom de philosophe à un homme de mœurs infâmes, et que lui-même reconnaît pour un fripon : cependant, à l'exemple de Ninon l'Enclos, qui ne voulait pas qu'on appelât aucune femme catin, il voulait qu'on épargnât aux philosophes qui fléchissaient le genou devant lui, le nom que la plupart d'entre eux méritaient. On le demande, pouvait-il témoigner plus ouvertement le mépris qu'il en faisait? Il est donc bien démontré que Voltaire n'était pas de leur bord, et qu'il n'aimait en eux que les instrumens serviles de sa gloire et de ses passions.

Les ménagemens pusillanimes que Voltaire eut pour cette secte, dont il paraissait redouter l'influence, et cette vanité, qui décelait trop sensiblement son desir immodéré de louanges, sont les seules taches capables d'obscurcir un peu la gloire de ce grand homme.

FIN.